N° 736 40e Année Tome CCX 15 Février 1929

MERCVRE DE FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France........ 4 fr. | Étranger....... 4 fr. 50

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

MERCVRE DE FRANCE

TOME DEUX CENT DIXIÈME

15 Février — 15 Mars 1929

15 Février — 15 Mars 1929 Tome CCX

MERCVRE

DE

FRANCE

(*Série Moderne*)

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXIX

FRANCE-AMÉRIQUE

DU BAPTÊME DE SAINT-DIÉ AU PACTE DE PARIS

(25 AVRIL 1507-27 AOUT 1928)

—

La découverte de l'Amérique et les inventions qui ont armé l'homme pour la nouvelle expérience humaine inaugurent l'ère moderne par un changement de front de l'univers : elles ont transformé les âmes autant que la terre et les cieux. Depuis lors, l'évolution perpétuelle est devenue aussi évidente dans l'ordre moral que dans l'ordre physique. La boussole et le télescope en ouvrant l'océan et le firmament, la poudre et la presse en brisant les murs féodaux et le monopole sacerdotal, ont ruiné l'ancienne physique et l'ancienne morale. Le Nouveau Monde a engendré des temps nouveaux ; car la société humaine, pas plus que le système solaire, ne repasse jamais par un état antérieurement parcouru.

Tant que l'Europe n'était qu'une impasse aux confins du vieux monde, l'Asie versait sur elle la peste, la guerre et les dieux. Christophe Colomb et Améric Vespuce ont indiqué à la race blanche un continent sans peste, sans eunuques noirs et sans inquisiteurs. L'esclave vicieux des mythologies, dépouillant le vieil homme, s'est mué en inventeur qui prend la foudre au ciel et le sceptre aux tyrans.

> Quand, penchés à l'avant des blanches caravelles,
> Ils regardaient monter en un ciel ignoré
> Du fond de l'Océan des étoiles nouvelles,

le Génois et le Florentin recommençaient l'humanité. Ils

n'ont atteint ni la Chine de Marco Polo, ni le trésor de Salomon. Mais ils ont trouvé plus et mieux. Le continent neuf recélait un talisman préférable aux gisements des Eldorados et à la flore mûrie par la brise éternelle. Ce talisman, c'est le progrès. La fontaine de Jouvence, jaillie au fond des savanes, lavait les souillures barbares ; elle rendait la liberté aux peuples, l'humanité aux hommes et la jeunesse au monde. Les vaisseaux poussés par les vents alizés portaient l'espérance des générations opprimées et l'avenir du génie humain. Au sortir de la nuit gothique, une tardive et mystérieuse aurore apparaissait à l'Occident. Tourné vers un passé fabuleux et féroce, l'homme avait jusque-là marché à reculons. En s'orientant sur le globe terraqué, il s'est orienté vers les futuritions sociales. Ce n'est qu'après avoir reconnu son domicile qu'il pouvait voir clair en lui-même. Trop longtemps penché comme Narcisse sur le lac méditerranéen, il s'est enfin relevé, et, à force d'avancer à l'Ouest vers l'inconnu, il est revenu à son point de départ : à son retour, il s'était découvert lui-même, comme un aveugle recouvrant la vue.

Après avoir, durant des millénaires, barré les ambitions conquérantes, l'Atlantique républicanisé est devenu l'atrium de la race perfectible. Les deux peuples souverains, les Etats Unis et la République française, en ont fait une Méditerranée plus grande et plus sûre que l'ancienne. En lui rattachant l'Océan Indien par le canal de Suez, et le Pacifique par le canal de Panama, elles ont garanti des invasions barbares les cités ingénieuses qui occupent les deux rives. Le roi de Pégu crevait de rire quand on lui disait que les Vénitiens n'avaient pas de roi. La France et l'Amérique n'ont plus de rois que dans les cartes à jouer ; et elles ont civilisé le globe en inspirant les quarante constitutions républicaines qui éduquent un milliard d'hommes. La République américaine a créé le premier patriotisme continental ; la République française a créé le premier patriotisme social. Leur irrésistible alliance est celle de la nature explorée et

de l'homme éclairé. Elle s'est montrée plus féconde que celle d'Athènes et de Rome. La civilisation est franco-américaine, comme les humanités étaient gréco-latines. Elle a élaboré la physique et la politique qui retiennent l'audience des cinq continents ; car le patriotisme continental et le patriotisme social sont conciliables l'un avec l'autre et tous deux avec une organisation rationnelle de la terre habitée.

Les traversées de Franklin et de Lafayette, de Monroe et de Fulton, de Miranda et de Bolivar, de Pershing et de Wilson, ont frayé à l'espèce humaine la voie où elle ne peut plus s'arrêter ni reculer. En fondant la société sur le système du monde, les républiques atlantiques ont hâté l'avènement de la conscience humaine dans la république universelle. Pour qu'il pût accomplir une telle régénération, il fallait au continent occidental un nom, des colons, une doctrine, des libérateurs.

La France a servi d'interprète entre le Nouveau Monde et la vieille humanité.

1° Elle a baptisé l'Amérique avant qu'il existât des Américains de race blanche.

2° Elle l'a peuplée en élaborant un christianisme républicain.

3° Elle l'a délivrée du roi d'Angleterre et agrandie de la Louisiane, vouant à l'avenir de la liberté les dépouilles des Stuarts et de Louis XIV.

4° Les républiques atlantiques ont étendu à la planète leurs principes humains, en supprimant les seigneurs de la guerre et en accélérant les communications entre les continents.

Dans cette tétralogie de la civilisation, les quatre étapes de l'Amérique physique et morale, républicaine et pacifique, dans le point de vue de l'humanité, correspondent aux quatre siècles de la collaboration franco-américaine. L'Atlantique, qui sépare les sauvages, rapproche les artisans de liberté et de vérité. Aujourd'hui qu'on le franchit d'un coup d'aile, et qu'on se parle d'une rive à l'autre, la répu-

blique américaine et la république française, idées devenues nations, continuent à convaincre parce que ce sont des idées justes. Toutes deux sont nées du commerce spirituel entre les deux rives atlantiques. Sans la France, pas d'Etats-Unis. Sans les Etats-Unis, pas de République française. Or, chez les Atlantes d'en deçà et d'au delà l'océan, la république est la patrie. Il n'y a plus un Américain qui ait servi ni combattu un roi d'Angleterre ; il n'y a plus un Français qui ait servi ni combattu un roi de France. Depuis 150 ans, nul n'a pu faire régner son fils et successeur à New-York ni à Paris. Ce sont les républiques qui se comprennent, qui se complètent, qui collaborent le plus utilement. Ce sont elles qui ont dressé la Liberté de Bartholdi en rade de New-York, et le Lafayette de Bartlett dans la cour du Louvre. Ce sont elles qui ont réalisé la conquête de l'univers par la contagion de l'exemple. Ce sont elles qui ont réuni à Paris, le 27 août 1928, les signataires du pacte de renonciation à la guerre.

Des deux côtés, les plus hauts esprits voient la solidarité des deux démocraties. Pour Jefferson, tout homme a deux patries : la sienne et la France. Pour Napoléon Bonaparte, le Nouveau-Monde a rendu au vieux monde les droits qu'il avait perdus (1), et la cause de Washington est la cause de l'humanité (2). Quel Américain ignore Calvin, Lafayette, Pasteur ? Quel Français ignore

Que la terre de Penn, de Fulton, de Franklin,
Porte un peuple aux efforts prodigieux enclin,
Vivante aube d'un monde et grande république ?

« C'est en Amérique, dit Saint-Simon, c'est en combattant pour la cause de la liberté industrielle, que j'ai conçu le premier désir de voir fleurir dans ma patrie cette plante

(1) Thomas Paine, en dédiant ses *Droits de l'Homme* au président Washington, lui disait déjà (mai 1791) : « Puissiez-vous avoir le bonheur de voir le nouveau monde régénérer l'ancien. »

(2) Joseph Bonaparte, réfugié aux Etats-Unis (où il reçut Lafayette), appelait l'Amérique le pays le plus heureux du globe.

d'un autre monde. » Une biographie de Lafayette porte en épigraphe : « L'Europe avait perdu ses titres ; c'est en Amérique qu'elle les a retrouvés. » Le président Roosevelt disait à ses délégués à Algésiras : « J'aime la France. »

La république des lettres et des sciences s'est reconstituée sur les bords français et américains de l'Atlantique, comme elle s'était constituée sur les bords grecs et latins de la Méditerranée. Les deux rives, depuis un siècle et demi, échangent les denrées, les hommes et les idées. Franklin, Jefferson, Monroe, Fulton, Morse, Wilson ont séjourné à Paris ; Lafayette, Talleyrand, Chateaubriand, Louis-Philippe, Napoléon III, Clemenceau ont séjourné aux Etats-Unis. Un pays qui se complairait dans son isolement comme le fakir dans l'omphaloscopie serait voué à la nullité. Cette nécessité de s'organiser en fonction de la terre habitée a été plus tôt et mieux comprise par la France et l'Amérique que par les autres peuples.

Le préambule au traité avec la France, déclarait John Quincey Adams (3), a été la pierre angulaire de toute notre politique étrangère. Les quatre premiers articles du traité avec la France peuvent servir de modèle pour tout traité avec les républiques qui grandissent aujourd'hui dans notre Sud.

De même que le Gulf-Stream hâte le printemps de Bretagne, les courants d'idées franco-américains ont accéléré et mûri l'humanité latente chez les riverains de l'Atlantique et des autres océans.

I

LE BAPTÊME

Le 25 avril 1507, à Saint-Dié en Lorraine, les éditeurs de la cosmographie de Ptolémée baptisent la quatrième partie du monde *America* (4).

(3) Alors (27 mai 1823) secrétaire d'Etat du président Monroe : le passage est tiré des instructions au délégué des Etats-Unis en Colombie. (J. Br. Scott, *Les Etats-Unis et la France*, p. VIII.)

(4) La réédition complétée par Seb. Munster (Bâle, 1552) porte sur la 1re carte :

Rarement un baptême solennel a été aussi fécond en vertus, en prouesses et en génie. Les sept lettres tracées sur l'hémisphère occidental ont servi de septentrion à la conscience humaine. L'axe du monde moral a été dévié. Se détournant enfin de ses affreux souvenirs de terre ferme, de l'Asie, de Sabaoth, de Babel, de la Mecque, l'homme a compris que son avenir était au delà des mers, dans l'exploration de la nature. L'expression géographique de 1507 a pris un sens politique le 4 juillet 1776, à la proclamation de l'indépendance des Etats-Unis, un sens économique le 3 août 1914, à l'inauguration du canal de Panama, un sens moral le 2 avril 1917, quand le président Wilson a proposé au Congrès la destruction des dynasties homicides et l'organisation de la démocratie mondiale. Pour la première fois, un continent a une âme, un principe spirituel, une politique, une morale. Les Africains se mangent, les Européens se tuent, les Asiatiques s'ignorent, le bacille de la fièvre jaune infecte les tropicaux, sans que les mots : Afrique, Europe, Asie, Tropique du Cancer, Tropique du Capricorne, aient une action lénitive ou persuasive. Or, le mot *America* réunit en congrès périodiques vingt et une républiques, et Clemenceau, ministre de la Guerre, a répété le mot de Lincoln : l'Amérique ne tire le glaive que pour la justice et ne le dépose que pour la victoire.

Le prénom choisi pour le monde nouveau-né était chargé déjà de mille ans de légendes.

Les Goths qui envahissaient l'empire romain avaient parmi leurs chefs des *Amal* et des *Amalric*, comme des *Alaric*, des *Athalaric* et des *Theodoric*.

Amal, en gothique, veut dire actif, infatigable. Cette épithète formait un nom propre dans une dynastie dont parlent Cassiodore, Jornandès et Procope. Mais ce qui se

America vel Brasilij ins. et sur la 52e et dernière : *Notandum est, Americam ab aliis vocari Hispanam, quam Christophorus Columbus anno Christi 1492 primus invenit, et postea Americus quoq. inventam invisit.*

fait chez les Barbares est perdu pour la gloire. *Vixere fortes ante Agamemnona multi, sed...*

Ataulfe de Narbonne, beau-frère d'Alaric qui avait pillé Rome, avait songé à fonder sur les débris impériaux une Gothie dont il serait le César-Auguste. Mais la barbarie effrénée des Goths empêchait toute création durable: Ataulfe — qui d'ailleurs devait bientôt périr assassiné — résolut de restaurer les usages romains.

A Narbonne comme en Espagne, les conquêtes gothiques prennent l'aspect de provinces romaines.

Le prénom *Aimeri* s'acclimate dans le marquisat de Gothie (5), comme les prénoms franciques *Louis* et *Charles* dans la *Francia* ci-devant belgique. De 1080 à 1341, neuf *Aimeri* gouvernent Narbonne ; deux *Amauri* sont rois de Jérusalem.

Mais ce n'est pas la forme languedocienne ou narbonnaise qui est destinée à la gloire ; cette forme prend un *N* prosthétique où Gaston Paris a vu la trace de *don*(*domine*) : *Don Aimeri* a produit *Naimeri*. Dante nomme *Namericus* deux troubadours (Aimeri de Belnoi et Aimeri de Peguilan), dont il parle dans son *De vulgari eloquentia*. Les chansons de geste françaises du cycle narbonnais et leurs *rifacimenti* portent en Italie le nom du héros Aimeri de Narbonne, *Aymericus de Nerbona* à Padoue en 1328, à Mantoue en 1407, *Amerigo* dans les *Reali di Francia*.

La république de Florence a été, entre la république athénienne et la république française, la principale étape de la raison humaine. Banquiers des papes et des rois de France, les marchands florentins, dont les enfants deviennent parfois papes de Rome et reines de France, ont donné leur crédit aux gouvernements guelfes et leur langue à l'Italie. Du florin d'or (1252) au baromètre de Torricelli (1642), Florence est le laboratoire du progrès.

(5) Il avait pénétré dans plusieurs nations barbares ; dans les *Nibelungen*, les ondines du Danube recommandent à Hagen de prendre le nom d'*Amelrich* pour amadouer le passeur. Le hongrois *Imre* vient de l'allemand *Emerich*.

Un des Vespucci, né à Florence le 9 mars 1451, reçoit le prénom *Amerigo*, qui avait été celui de son grand-père paternel et de plusieurs de ses ancêtres. Instruit par un oncle dominicain, il a pour condisciple un Soderini qui sera gonfalonier de la république, et à qui il adressera une relation fameuse d'un de ses voyages transatlantiques. Il accompagne en France, en 1478, un de ses parents, envoyé par la république à Louis XI. Il récitera des vers de la *Divina Commedia* en apercevant les étoiles de la Croix du Sud ; et il parle de Dante et d'Epicure dans ses lettres.

Entré dans la maison de commerce d'un des Médicis qui avait des succursales dans les ports ibériques, il part le 10 novembre 1491 pour l'Espagne ; il trafique à Séville en 1492 ; il fait des voyages de découverte en mai 1497 et en mai 1499 pour le roi Ferdinand le Catholique, en mai 1501 et en novembre 1503 pour le roi Manoël de Portugal.

Sa description, écrite en italien à un Médicis, est mise en latin (1503) et est imprimée notamment à Paris, que les premiers typographes de cette ville nommaient déjà Ville Lumière. Thomas Morus dans son *Utopia* (Louvain, 1516) dit que les lettres d'Americ Vespuce sont dans toutes les mains.

Elles étaient parvenues dès 1507 par diverses voies dans la ville ecclésiastique de Saint-Dié en Lorraine, où le chanoine Gauthier Lud, chapelain du duc René, avait introduit l'imprimerie. Gauthier Lud, avec l'aide de Waldseemuller (Hylacomylus) et Matthias Ringmann, entreprit de rééditer la *Cosmographia* de Ptolémée. Une dédicace, dans un exemplaire daté du 25 avril 1507, est adressée par Ilacomilus à l'empereur Maximilien.

L'introduction, rédigée par Ilacomilus, est suivie des « quatre navigations » d'Americ Vespuce. Et l'éditeur propose de nommer la quatrième partie du monde du nom de son inventeur (6).

(6) *Et alia pars per Americum Vespuţium inventa est, quam non video cur quis jure vetat ab Americo inventore, quasi Americi terram sive Americam dicendam.*

Ainsi fut fait.

Comme s'il devinait une justice immanente aux étymologies, le dernier biographe de Vespucci, H. Vignaud, se demande si la gloire prodigieuse du voyageur florentin est imméritée.

Au piédestal du monument que Saint-Dié a élevé à la mémoire de ses morts de la dernière guerre, un groupe représente la ville marraine accueillant l'Amérique, sa filleule et libératrice.

Le 19 août 1921, le major John Emery (Aimeri de nom, et Américain de nation) disait à Saint-Dié, au nom des 1.200.000 légionnaires américains des 48 Etats :

C'est bien à Saint-Dié que se trouvent les fonts baptismaux de la légion américaine, dont le but est de lutter en première ligne pour la défense du véritable idéal américain. Aujourd'hui, nous nous consacrons à perpétuer à jamais le maintien des principes fondamentaux de la France et des Etats-Unis. Grâce à un deuxième baptême, cette fois de sang, nous sommes debout, unis aussi longtemps que dureront nos patries, par le serment de défendre les principes communs de liberté, d'égalité et de fraternité... Si jamais l'avenir amenait des menaces de danger aux principes de la liberté, une fois de plus les pas des légions américaines retentiraient dans ces rues pour sauvegarder les libres institutions que la France et l'Amérique ont puissamment contribué à rendre communes à la plupart des nations du monde.

§

Americus Vesputius, grâce au baptême de Saint-Dié, est le type de l'explorateur heureux, de l'*inventor* (7), comme dit la langue savante : un poète nomme Galilée *Americus coeli*.

L'Amérique baptisée, il fallait faire des Américains (8).

(7) La carte De F. De Wit (Amsterdam) porte : *America nomen habet ab Americo Vesputio, Florentino, qui Emmanuelis Portugaliae regis auspiciis, a Gadibus, anno 1497 profectus, primus ex Europeis, quantum quidem constat, eam ingressus est. Quanquam prior Christophorus Colombus, Genuensis, anno 1492, jussu Ferdinandi, regis Castellae insulas Americae Hispaniolam, Cubam et Jamaïcam detexerit.*

(8) Au lendemain du traité de Versailles (1783), Mirabeau écrivait : « Il ne faut plus entendre par l'Amérique ni les îles à sucre, ni les contrées qui four-

Il y en avait, mais ils ne le savaient pas : les Esquimaux du Labrador n'avaient pas plus de commerce avec les Fuégiens ou les Patagons que s'ils avaient habité des planètes différentes.

Ni les Peaux-Rouges ni les premiers colons ne prenaient un gentilé continental.

L'illusion des premiers explorateurs subsistait dans le titre d'Indiens donné aux Mohicans, aux Algonkins, aux Iroquois, aux Aztéques, aux Péruviens.

Les fondateurs de villes et d'empires transportaient au delà de l'Atlantique les saints de leur calendrier et les noms de leurs nations : Nouvelle-Espagne, Nouvelle-Angleterre, Nouvelle-Grenade Nouvelle-Amsterdam, Saint-Laurent, Santiago. Nul ne songe à créer une Amérique unie ni une Nouvelle-Europe. Le morcellement des territoires et des langues du vieux continent bariolait le nouveau avant même qu'il fût peuplé de blancs.

La grande majorité des Américains resta longtemps formée de Peaux-Rouges.

Et quels Peaux-Rouges ! Améric Vespuce, sur la côte du Brésil, a vu des Cannibales qui chassaient l'homme et chaponnaient les petits garçons pour donner à leur chair un meilleur goût.

Le gentilé *Cannibale* est devenu nom commun. Descartes, méditant les origines de nos premières idées, avait considéré combien un même homme, avec son même esprit, étant nourri dès son enfance entre des Français ou des Allemands, devient différent de ce qu'il serait *s'il avait toujours vécu entre des Chinois ou des Cannibales*. Dans le texte latin du *Discours de la Méthode*, cette proposition devient : *si semper inter Sinas aut* Americanos *educaretur*.

La pluralité des mondes moraux, qui frappe les contem-

nissent de l'or aux deux mondes... Désormais l'Amérique, comme avant sa dévastation, va posséder des hommes indigènes. Le sol qu'ils foulent est à eux ; ils n'ont plus de lois que celles qu'ils se sont données eux-mêmes. Depuis la découverte de Colomb, il ne s'est rien passé de plus important dans tout le genre humain ».

porains des explorateurs et des humanistes, n'entraîne pas immédiatement l'espoir d'une régénération sociale ; et Montaigne est désolé que le nouveau monde n'ait pas été découvert au temps des Grecs et des Romains, de manière à greffer la philosophie sur la nature primitive.

Quand Villegagnon établit au Brésil sa France antarctique, Coligny, pour peupler cette France, s'adresse à Calvin ; l'idée d'une Genève gigantesque est donc contemporaine de la république théocratique. Idée prématurée et malheureuse ; Villegagnon échouera, mais non sans laisser une trace dans les deux langues de civilisation atlantique, le français et l'anglais. Montaigne a eu longtemps auprès de lui un homme qui avait passé dix à douze ans dans la France antarctique, et qui a documenté l'auteur des *Essais* pour son fameux chapitre *des Cannibales* (*Essais*, livre I, chapitre xxx). Les réflexions de Montaigne ont passé dans la *Tempête* de Shakespeare, dont le Caliban inspirait encore Renan.

La découverte de l'Amérique a changé la littérature. Trois langues ont émigré : l'espagnol, le portugais et l'anglais sont beaucoup plus imprimés en Amérique qu'en Europe.

L'Amérique a changé la religion, les lois et les relations internationales, en rendant possible la tolérance, la république et la paix.

II

LA RELIGION

Calvin ajoute la république à l'Evangile comme les cosmographes de Saint-Dié ont ajouté l'Amérique à Ptolémée. Depuis 1541, la république et l'Académie de Genève propagent un christianisme sans pape, sans messe, sans purgatoire, sans célibat ecclésiastique ; et les familles sacerdotales ont produit Pierre Bayle et Rousseau, Lessing et Grimm, Euler et Linné, Jenner, Nelson et Wilson.

Le roman du ciel est fatalement calqué sur les misères

terrestres ; aussi le morcellement du christianisme en autant de sectes qu'il y avait de monarchies guerrières livrait les multitudes crédules à tous les délires. Le réformateur des Anglais, Henri VIII, scélérat polygame, tenait à la fois de Barbe-Bleue, de Néron et de Mahomet. Ce théologien breveté, défenseur de la foi, décapitait ses femmes. Il faisait allumer des fagots liés sur le dos d'anabaptistes hollandais, pour se donner le spectacle néronien de bûchers errants. William Tyndale, traducteur anglais de la Bible, fut étranglé et brûlé à Vilvorde en Brabant par les bourreaux de Charles-Quint. Henri VIII, par la grâce de Dieu roi d'Angleterre et d'autres lieux, fit périr dans les supplices 72.000 de ses féaux et amés sujets. « Il prouva l'attachement qu'il portait aux lettres en livrant à la hache du bourreau Thomas Morus et le poète Surrey, qui commence la série des poètes anglais modernes. » (Chateaubriand.) Sa fille Marie Tudor, sa bâtarde Elisabeth, vraie papesse, Jacques Ier, Cromwell, furent à leur tour théologiens et massacreurs.

Les folies dynastiques et religieuses qui ensanglantaient et affolaient l'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande, ont fait fuir, au XVIIe siècle, divers groupes de personnes pieuses (9). Les calvinistes avaient un refuge dans la république de Hollande, fille de celle de Genève, et nouvelle arche de salut dans le déluge de fanatisme.

De Hollande sont partis les pèlerins du *Mayflower* et, peu d'années après, les huguenots wallons qui ont fondé Nouvelle-Avesnes, depuis Nieuw-Amsterdam, puis New-York. Les demi-dollars frappés en 1924, pour le tricente-

(9) Condorcet, dans l'éloge funèbre de Franklin à l'Académie des sciences, rappelle les origines religieuses du physicien libérateur : « Son père, attaché à la religion presbytérienne par un zèle héréditaire, avait quitté l'Angleterre où elle n'était que tolérée, pour chercher un pays où elle fût libre. Ce sont les atteintes portées à l'indépendance des opinions religieuses qui, en Europe, ont réveillé l'esprit de liberté et peuplé l'Amérique. C'est la persécution qui a forcé les hommes à s'apercevoir enfin de leurs véritables droits, méconnus même dans les républiques anciennes ; et le genre humain a dû son affranchissement et ses lumières à ce qui n'avait été inventé que pour achever de l'enchaîner et de l'abrutir ».

naire de la fondation du *Novum Belgium*, portent les effigies de Coligny et de Guillaume le Taciturne.

De Genève, le christianisme républicain essaimait par delà les mers. « Ceux qui ne considèrent Calvin que comme théologien connaissent mal l'étendue de son génie », dit le *Contrat social*, réédité en 1775 à Philadelphie par l'imprimeur du Congrès.

Ce n'est pas une rencontre fortuite que la Rome calviniste soit le siège de la Société des Nations. Le président Wilson était fils et petit-fils de pasteurs dont la doctrine remontait à l'Ecosse de Knox et, par elle, à la république théocratique de Genève ; Wilson, historien des Etats-Unis, mentionne « les excellentes constitutions et croyances de l'église de Genève ». Le président Coolidge s'appelle encore, de son prénom, Calvin. L'inventeur de la lampe à trois électrodes, qui intensifie la T. S. F., se nomme Deforest comme un chef des huguenots wallons de 1624. Bowdoin, le premier président de l'Académie américaine des sciences, et l'ami de Franklin, descend d'un calviniste chassé par Louis XIV.

Il fallait au nouveau monde une religion qui ne fût pas prostituée à des dynastes. Le harem de Henri VIII contenait trop peu de raisons de croire.

Maintenant, dit le *Contrat social*, qu'il n'y a plus et qu'il ne peut plus y avoir de religion nationale exclusive, on doit tolérer toutes celles qui tolèrent les autres, autant que leurs dogmes n'ont rien de contraire aux devoirs du citoyen. Mais quiconque ose dire : « Hors de l'Eglise, point de salut », doit être chassé de l'Etat, à moins que l'Etat ne soit l'Eglise, et que le prince ne soit le pontife. Un tel dogme n'est bon que dans un gouvernement théocratique : dans tout autre il est pernicieux. La raison sur laquelle on dit que Henri IV embrassa la religion romaine la devrait faire quitter à tout honnête homme, et surtout à tout prince qui saurait raisonner.

L'Amérique, étant plus loin des bûchers et des rois, se peupla des chrétiens qui ne voulaient ni bûchers ni rois.

Nous nous sommes mis en tête, dit W. Wilson, l'idéal de ceux qui les premiers ont mis le pied en Amérique, l'idéal de ces petites troupes qui sont venues s'installer au désert, parce que les nations qu'elles quittaient avaient oublié ce qu'était la liberté humaine, liberté de penser, liberté de religion, liberté de résidence, liberté d'action. Ce temps est loin, mais la liberté n'a pas cessé d'être le fondement que demande l'esprit humain, le fondement qui est nécessaire à la vie de l'âme.

A partir du moment où

Tout protestant fut pape, une Bible à la main,

les sectes pullulèrent. L'une des plus bizarres et des plus propices à l'avenir américain est celle des quakers ou trembleurs :

Le gouvernement démocratique de West-Jersey, la douceur et l'humanité de sa législation, la liberté religieuse offerte à tout venant, l'esprit de tolérance qui attirait les colons sur les rives du Delaware, tout cela était dû en grande partie à la présence de certains quakers influents parmi les propriétaires. La fondation de la Pensylvanie, paisible et policée, et sa prospérité rapide, apparaît comme une idylle au milieu des annales confuses de la colonisation. (W. Wilson.)

Voltaire, qui consacre aux quakers ses quatre premières *Lettres philosophiques*, a conté comment Georges Fox et Guillaume Penn prêchèrent avec succès leur doctrine en Hollande, où ils furent reçus par la princesse Elisabeth, l'amie de Descartes. Les sectes dissidentes, selon M. Lloyd George, sont les meilleures pépinières d'hommes d'Etat. Thomas Paine, artisan de la révolution américaine et membre de la Convention Nationale de Paris, était né en Angleterre d'une famille de quakers.[1]

Penn, dit Voltaire, fonda la ville de Philadelphie, qui est aujourd'hui très florissante. Il commença par faire une ligue avec les Américains ses voisins. C'est le seul traité entre ces peuples et les chrétiens qui n'ait point été juré et qui n'ait point été rompu. Le nouveau souverain fut aussi le législateur de la Pensylvanie, il donna des lois très sages. La première est de ne maltraiter

personne au sujet de la religion, et de regarder comme frères tous ceux qui croient en un Dieu. A peine eut-il établi son gouvernement que plusieurs marchands de l'Amérique vinrent peupler cette colonie. Les naturels du pays. au lieu de fuir dans les forêts, s'accoutumèrent insensiblement avec les pacifiques quakers : autant ils détestaient les autres chrétiens conquérants et destructeurs de l'Amérique, autant ils aimaient ces nouveaux venus. En peu de temps, un grand nombre de ces prétendus sauvages, charmés de la douceur de ces voisins, vinrent en foule demander à Guillaume Penn de les recevoir au nombre de ses vassaux. C'était un spectacle bien nouveau qu'un souverain que tout le monde tutoyait et à qui on parlait le chapeau sur la tête, un gouvernement sans prêtres, un peuple sans armes, des citoyens égaux, à la magistrature près, et des voisins sans jalousie. Guillaume Penn pouvait se vanter d'avoir apporté sur la terre l'âge d'or dont on parle tant, et qui n'a vraisemblablement existé qu'en Pensylvanie. *Il avait établi la liberté de conscience en Amérique.*

Un christianisme qui ne tue personne ! c'était une merveille possible enfin à mille lieues de Rome, de Genève et de Londres.

Dans l'*Esprit des lois*, Penn est un nouveau Lycurgue.

C'est trop peu dire, c'est même médire selon Barbeu Dubourg, traducteur de Franklin et premier allié des Américains. Car Sparte n'a jamais été qu'une caverne de brigands, et elle a misérablement fini, tandis que Philadelphie a centuplé sa population en moins d'un siècle, et allie la pratique des vertus à l'amour des arts et des sciences.

L'Amérique est l'utopie réalisée, la morale en action, un roman vrai : l'oasis de la liberté de conscience.

Quoi ! disait Candide à un vieux sage d'Eldorado, vous n'avez point de moines qui enseignent, qui disputent, qui gouvernent, qui cabalent et qui font brûler les gens qui ne sont pas de leur avis? — Il faudrait que nous fussions fous, dit le vieillard, nous sommes tous ici du même avis, et nous n'entendons pas ce que vous voulez dire avec vos moines.

Et Candide, ancien élève du docteur Pangloss, et neveu du baron de Thunder-ten-Trunck, s'écrie : « J'ai vu des

ours dans mon pays : je n'ai vu des hommes que dans l'Eldorado (10). »

La véritable Amérique, écrit Mirabeau, est un vaste continent qui a commencé le dernier à se peupler, qui s'est peuplé des victimes de la persécution religieuse et de l'oppression civile chez tous les peuples, qui s'est formé aux vertus en plaçant toutes ses espérances dans l'agriculture ; qui a été préparé à une bonne civilisation par l'influence du plus étonnant gouvernement de l'Europe ; car l'Anglerre aura la gloire d'avoir créé des peuples dignes de secouer son joug, lors même qu'elle essuyera le reproche de les avoir forcés à l'indépendance, par l'oubli de ses propres maximes. Là, les anciens crimes de l'Europe, dans le nouveau monde, s'expient par la plus religieuse pratique de l'humanité et de la tolérance, si le comble de la barbarie et de l'injustice peut jamais s'expier. Les nations qui ont pris possession de ces contrées sont, par intérêt autant que par inclination, amies du monde entier. Vous y voyez des peuples qui ont une physionomie à eux, le caractère de leur situation naturelle et politique. Du haut de leurs côtes, en contemplant cette mer qui, pendant tant de siècles, avait empêché les deux hémisphères de s'entrevoir, même par la pensée, ils peuvent mêler l'orgueil de l'indépendance civile aux doux mouvements de la bienveillance fraternelle.

Philadelphie, oasis de la liberté de conscience, devient le berceau de l'indépendance nationale. La cité de l'amour fraternel, fondée sur l'idée juste qu'il ne faut pas brûler les hérétiques, proclame cette autre idée juste que les Américains, capables de se gouverner eux-mêmes, se passeront de rois comme de bûchers.

Les cœurs des hommes, dit W. Wilson, n'ont-ils pas toujours battu à la vue de la côte américaine ? Ne leur a-t-il pas toujours semblé qu'en habitant là on allait enfin se débarrasser

(10) Dans *Alzire ou les Américains*, Voltaire préfère le Dieu des Blancs à ceux des Peaux-Rouges; au moment de mourir, Guzman dit à son meurtrier :

Des dieux que nous servons connais la différence :
Les tiens t'ont commandé le meurtre et la vengeance,
Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
M'ordonne de te plaindre et de te pardonner.

des rois, des classes privilégiées, et de toutes les chaînes qui ont tenu les hommes dans la dépression et dans le dénuement ; que là, on allait réaliser la pleine jouissance du sentiment qu'on a de l'honneur de l'humanité; qu'on allait être un des membres de la grande confraternité où on cherche non pas à se frauder et à se tromper les uns les autres, mais où on cherche à accomplir le bien pour tous ?

III

LA LIBERTÉ

Les Encyclopédistes, qui introduisent la raison dans le gouvernement des choses humaines, mettent l'Amérique en tête de leur programme.

Dès 1750, à la Sorbonne, le jeune Turgot explique la marche de la civilisation et la perfectibilité de l'esprit humain. Il compare les colonies aux fruits qui ne tiennent à l'arbre que jusqu'à leur maturité : devenues suffisantes à elles-mêmes, elles font ce que fit Carthage, *ce que fera un jour l'Amérique.*

Quand ce jour de gloire est arrivé, Turgot se fait le Lucrèce du nouveau Prométhée, et il écrit pour le portrait de Franklin le vers latin :

Eripuit coelo fulmen sceptrumque tyrannis.
(Il prit la foudre au ciel et le sceptre aux tyrans.)

Mais la censure supprime comme blasphématoire un quatrain proposé pour le même portrait par un autre poète :

C'est l'honneur et l'appui du nouvel hémisphère :
Les flots de l'océan s'abaissent à sa voix ;
Il réprime ou dirige à son gré le tonnerre :
Qui désarme es dieux peut-il craindre les rois ?

En mettant Franklin au-dessus de Prométhée, et Washington au-dessus de Brutus, les Français conviaient tous les humains à la science et à la liberté. Mirabeau à la Constituante, Condorcet à l'Académie des Sciences, feront

de l'éloge de Franklin un programme de rénovation sociale.

Le 22 mars 1778, le vieux Turgot, reprenant sa plume de prophète, écrit au docteur Price :

Le dénouement est arrivé par rapport à *l'Amérique*. La voilà indépendante sans retour. Il est impossible de ne pas faire des vœux pour que ce peuple parvienne à toute la prospérité dont il est susceptible. Il *est l'espérance du genre humain*. Il peut en devenir le modèle. Il doit prouver au monde, par le fait, que les hommes peuvent être libres et tranquilles, et peuvent se passer des chaînes de toute espèce que les tyrans et les charlatans de toute robe ont prédendu leur imposer sous le prétexte du bien public. Il doit donner l'exemple de la liberté politique, de la liberté religieuse, de la liberté du commerce et de l'industrie. L'asile qu'il ouvre à tous les opprimés de toutes les nations doit consoler la terre. Le reste du monde ouvrira peu à peu les yeux sur le néant des illusions dont les politiques se sont bercés.

Quelques sages essayaient de dessiller les yeux serviles.

L'abbé Raynal, historien de la colonisation du Nouveau Monde, fait mettre au concours de l'Académie de Lyon, pour l'année 1783, le sujet qui suit :

La découverte de l'Amérique a-t-elle été utile ou nuisible au genre humain ? S'il en est résulté des biens, quels sont les moyens de les conserver et de les accroître ? Si elle a produit des maux, quels sont les moyens d'y remédier ?

Rivarol, répondant la même année à la question de l'Académie de Berlin sur l'universalité de la langue française, concluait :

L'histoire de l'Amérique se réduit désormais à trois époques : égorgée par l'Espagne, opprimée par l'Angleterre et sauvée par la France.

Quant aux concurrents de Lyon, le vieux Chateaubriand s'étonne qu'aucun n'ait trouvé la vraie réponse :

Personne, dit-il, ne chercha l'influence de la découverte de l'Amérique sur l'Europe, dans l'établissement des républiques américaines. Le plus précieux des trésors que l'Amérique ren-

fermait dans son sein, c'était la liberté ; chaque peuple est appelé à puiser dans cette mine inépuisable. La découverte de la république représentative aux Etats-Unis est un des plus grands événements politiques du monde.

La physique et la morale vraies à Philadelphie n'étaient pas moins vraies dans les autres continents. Mais les autres continents étaient en proie à des superstitions armées. Alors qu'en Amérique les physiciens et les puritains avaient triomphé des Mohicans, des Iroquois et des Sioux, l'Europe était gouvernée par les descendants des Barbares. Si le principe social des Etats-Unis était vrai, les dynasties européennes, asiatiques et africaines étaient des folies de sauvages. Le landgrave de Hesse, qui vendait ses sujets mâles à 15 thalers par tête au roi d'Angleterre pour combattre les Américains, méritait le pal.

Le vieux Frédéric II fit au jeune Lafayette ce conte : « Il y avait une fois un jeune homme qui était allé fonder la liberté dans une île lointaine ; rentré chez lui, il voulut donner la liberté à son pays ; il fut pendu. »

La planète est trop petite, et l'Atlantique trop vite franchi, pour que l'espèce humaine laisse subsister longtemps des contradictions aussi flagrantes que les républiques américaines et les dynasties divines de Constantinople, de Vienne, de Berlin, de Paris, de Pékin. Il faut que l'Europe soit république ou cosaque.

Mirabeau remarque :

Toute l'Europe a applaudi au sublime manifeste des Etats-Unis d'Amérique. Je demande si les puissances qui ont contracté des alliances avec eux ont osé lire ce manifeste, ou interroger leur conscience après l'avoir lu. Je demande si, sur les 32 princes de la 3e race, il n'y en a pas eu au delà des deux tiers qui se sont rendus beaucoup plus coupables envers leurs sujets que les rois de la Grande-Bretagne envers les colonies.

La conclusion évidente des idées de Philadelphie et de Paris, c'était la république universelle ; en attendant la république universelle, c'étaient les Etats-Unis d'Europe ;

en attendant les Etats-Unis d'Europe, c'était la République française et son alliance avec les Etats-Unis d'Amérique.

C'est pour avoir tiré ces conclusions avant les autres et pour les avoir défendues après tous les autres et malgré tout, que Monroe a inscrit son nom sur l'Atlantique, comme Amerigo sur le nouveau monde et Képler sur le ciel étoilé. La doctrine de Monroe figure dans le traité de Versailles du 28 juin 1919, et Monrovia est la capitale de la république de Libéria.

Dans la lutte sesquicentenaire entre le passé et l'avenir, qui commence le 4 juillet 1776 à Philadelphie, et qui finit le 27 août 1928 à Paris, Monroe apparaît trois fois comme le champion de la jeune humanité.

La première fois, c'est le 28 thermidor de l'an deux à la Convention.

Que les temps sont changés ! Ce jour, l'Eglise romaine le nommait naguère l'Assomption. Elle le nommera bientôt la Saint-Napoléon. C'est aujourd'hui le 25e anniversaire de la naissance d'un certain Napoléon Buonaparte, qui est emprisonné à Antibes comme robespierriste (11).

La salle de la Convention est pavoisée de drapeaux tricolores et de drapeaux étoilés.

Le président, Merlin de Douai, le jurisconsulte régicide, le rapporteur de la loi des suspects, annonce la grande nouvelle qui fait battre tous les cœurs : le plénipotentiaire des Etats-Unis, choisi et envoyé par le président Washington, apporte au Comité de salut public et à la Convention le message de la république sœur.

James Monroe et ses attachés d'ambassade traversent l'immense salle parmi les applaudissements et les acclamations : Vive la République !

(11) Le 30 germinal an II (19 avril 1794, veille de Pâques), Augustin Robespierre écrit de Nice à son frère Maximilien, alors tout-puissant : « J'ajoute aux noms des patriotes que je t'ai nommés le citoyen Buonaparte, général chef de l'artillerie, d'un mérite transcendant ; ce dernier est Corse, il ne m'offre que la garantie d'un homme de cette nation qui a résisté aux caresses de Paoli, dont les propriétés ont été ravagées par ce traître. »

Lecture est donnée de la version française du message.

Citoyens président et représentants du peuple français, dit Monroe, les républiques devraient se rapprocher les unes des autres. Elles ont toutes le même intérêt ; mais cette maxime est spécialement vraie à l'égard des républiques américaine et française ; leurs gouvernements ont une grande analogie ; ils chérissent tous deux les mêmes principes et reposent sur les mêmes bases, les droits égaux et inaliénables de l'homme. Tandis que l'héroïsme de la France, notre amie et alliée, commande l'admiration du monde étonné, la sagesse et la fermeté de ses conseils promettent les résultats les plus heureux. L'Amérique n'est pas spectatrice insensible de vos efforts dans la crise actuelle.

Le président de la Convention répond à Monroe :

Le peuple français n'a point oublié que c'est au peuple américain qu'il doit l'initiative de la liberté. Comment donc ne seraient-ils pas amis, comment n'associeraient-ils pas les moyens réciproques de prospérité que leur offrent le commerce et la navigation, ces deux peuples qui sontdevenus libres l'un par l'autre ? Mais ce n'est point une alliance purement diplomatique ; c'est la fraternité la plus douce, la plus franche, qui doit les unir ; cette union sera à jamais indissoluble, comme elle sera à jamais le fléau des despotes, la sauvegarde de la liberté du monde, la conservation de toutes les vertus sociales et philanthropiques.

Et au nom du peuple français, le président embrasse Monroe au milieu des applaudissements frénétiques et des acclamations de toute l'assemblée, qui s'était levée par un mouvement spontané.

Pendant les rapides années de sa mission à Paris, Monroe servit si bien la cause franco-américaine que désormais, malgréles friponneries et les maladresses d'un Talleyrand, les républiques atlantiques s'aiment et collaborent au progrès, dès qu'un homme intelligent y arriveau gouvernement.

La seconde apparition de Monroe dans le vieux monde est digne de la première.

Napoléon Bonaparte, qui était en prison le jour de la réception de Monroe à la Convention, est devenu premier consul.

Son premier acte a été de mettre en deuil les drapeaux de la République française pour la mort de Washington, héros cher à tous les partisans de la liberté dans les deux mondes.

Les ministres américains, amenés en France par l'espérance de rétablir l'ancienne amitié des deux nations, trouvent dans Bonaparte victorieux autant de justice que de gloire, autant de longanimité que de puissance. Un traité rétablit les relations commerciales entre la France et les Etats-Unis, garantit l'indépendance des Etats-Unis et leur prospérité, dont les suites doivent être si utiles à la France, enfin consacre des principes favorables à la neutralité, en opposition avec les violences que le gouvernement anglais s'est permises contre ses propres alliés (12).

Les signataires du traité de vendémiaire an IX étant réunis à Mortfontaine chez Joseph Bonaparte, qui avait invité le Premier Consul et Lafayette, le préfet de l'Oise apporte des médailles d'or qu'on vient de déterrer, et qui appartiennent aux différents âges de la république romaine. « Il n'y a rien de mieux à faire de ces reliques d'une grande république — dit le Premier Consul — que d'en faire présent à des citoyens des républiques américaines. » Et il en prend trois poignées qu'il donne aux trois délégués des Etats-Unis.

Enfin, en 1803, James Monroe revient à Paris comme plénipotentiaire pour signer la cession de la Louisiane aux Etats-Unis, qui triple le territoire indépendant et en fait la première puissance économique du monde.

Bonaparte avait à cœur l'avenir de l'Amérique, solidaire de celui de la France et de la civilisation.

Les principes d'une suprématie maritime, disait-il à ses conseillers, sont subversifs d'un des plus beaux droits que la nature, la science et le génie aient assurés aux hommes : c'est le droit de traverser les mers du monde avec autant de liberté que l'oiseau qui fend les airs ; de jouir des ondes, des vents, des climats, des

(12) Rœderer dans le *Journal de Paris*, 19 brumaire an IX.

productions du globe; de rapprocher, par une navigation hardie, des peuples séparés depuis la création ; de porter la civilisation dans des contrées en proie à l'ignorance et à la barbarie. Voilà ce que l'Angleterre veut usurper sur tous les autres peuples. Pour affranchir les peuples de la tyrannie commerciale de l'Angleterre, il faut la contrepoiser par une puissance maritime qui devienne un jour sa rivale : ce sont les Etats-Unis. Les Anglais aspirent à disposer de toutes les richesses du monde. Je serai utile à l'univers entier si je puis les empêcher de dominer l'Amérique comme ils dominent l'Asie.

Ainsi fut fait.

Le 10 floréal an XI (30 avril 1803), le Premier Consul de la République française, désirant donner un témoignage remarquable de son amitié aux Etats-Unis, leur fait, au nom de la République française, cession à toujours et en pleine souveraineté du territoire de la Louisiane avec tous ses droits et appartenances.

Le Mississipi et le Pacifique s'ouvraient ainsi à l'industrie républicaine en marche vers l'Ouest.

Ayant signé le traité de Paris, Barbé-Marbois, Monroe et Livingston se levèrent, animés d'une joie supérieure à la gloire même. Ils se donnèrent la main, et Livingston, exprimant la satisfaction de tous, dit :

Nous avons longtemps vécu, et voilà la plus belle œuvre de toute notre vie. Le traité que nous venons de signer n'a point été surpris par la finesse ou dicté par la force. Egalement avantageux aux deux contractants, il changera de vastes solitudes en pays florissants. C'est d'aujourd'hui que les Etats-Unis sont au nombre des puissances du premier rang ; toute influence exclusive sur les affaires de l'Amérique échappe sans retour aux Anglais. Ainsi va cesser une des principales causes des rivalités et des haines européennes. Cependant, si les guerres sont inévitables, la France aura un jour dans le Nouveau Monde un ami naturel, croissant en force d'année en année, et qui ne peut manquer de devenir puissant et respecté sur toutes les mers du monde. C'est par les Etats-Unis que seront rétablis les droits maritimes de tous les peuples de la terre, aujourd'hui usurpés par un seul.

C'est ainsi que ces traités deviendront comme une garantie de la paix et du bon accord entre les Etats commerçants. Les actes que nous venons de signer ne feront point couler de larmes ; ils préparent des siècles de bonheur pour des générations innombrables de créatures humaines. Le Mississipi et le Missouri les verront se succéder et croître au sein de l'égalité, sous des lois justes, affranchies des erreurs de la superstition, des fléaux des mauvais gouvernements et vraiment dignes des regards et des soins de la Providence.

Livingston annonça que Monroe devait se rendre à Madrid pour y négocier l'acquisition de la Floride, et demanda pour ce plénipotentiaire une lettre de recommandation près de l'ambassadeur de France à Madrid.

Vaincues par le Nouveau Monde, les vieilles dynasties parvinrent à mater les civilisateurs du vieux monde. Les cosaques et les hulans ramenèrent les Bourbons à Paris. Et le czar, le kaiser et le roi de Prusse, au nom de la Sainte Trinité, restaurèrent la possession héréditaire de l'homme par l'homme. Ferdinand VII, rentré à Madrid, voulut rétablir son autorité dans l'Amérique du Sud, libérée par Bolivar. Le général Morillo, envoyé au Venezuela par Sa Majesté Catholique, écrivait à son auguste maître : « Il faut, pour subjuger ces provinces, employer les mêmes moyens que pour la première conquête ». Morillo déclare rebelle quiconque sait lire et écrire : en conséquence, six cents notables de Bogota sont condamnés à expirer nus sur le gibet.

En 1823, à la suite du congrès de Vérone et des résolutions des dynastes, l'armée de Louis XVIII envahit l'Espagne, y traqua les libéraux et rétablit Ferdinand VII, l'absolutisme et l'inquisition. Les suppôts de la Sainte-Alliance sentaient pourtant que l'absolutisme était compromis tant qu'il restait sur l'autre bord de l'Atlantique des républiques indépendantes. Le czar et Chateaubriand, à Vérone, désiraient rendre à Ferdinand VII l'Amérique espagnole comme la Vieille Castille (13).

(13) Chateaubriand écrit de Paris le 25 novembre 1823 à M. de Talaru :

Le président Monroe, éclairé par ses amis libéraux d'Europe et d'Amérique du Sud, déclare au Congrès, le 2 décembre 1823, que depuis sa libération l'Amérique ne peut plus être traitée comme une colonie à laquelle les monarchies européennes imposeraient des régimes dont l'Amérique ne veut plus ; que par conséquent les Etats-Unis considéreront comme un acte hostile toute tentative pour détruire les républiques américaines. Les actions de ces républiques montent aussitôt, et le gouvernement de Londres suit celui de Washington, en reconnaissant les républiques latines.

Il était temps ! Le 26 décembre 1823, Ferdinand VII demandait une nouvelle conférence pour délibérer sur la révolte de ses sujets d'outre-mer.

Pour la troisième fois, Monroe avait assuré à la liberté du genre humain un refuge inexpugnable. Dès janvier 1824, il invite Lafayette à venir aux Etats-Unis (14).

Je donnerai des ordres, lui écrit-il, pour qu'un vaisseau de l'Etat aille vous prendre au port que vous indiquerez et vous amène dans cette patrie adoptive de votre jeunesse, qui a toujours conservé le plus reconnaissant souvenir de vos importants services.

La visite de Lafayette aux vingt-quatre Etats-Unis (1824-1825) fut un triomphe comme Rome n'en vit jamais.

Le 4 juillet 1825, à l'Hôtel de Ville de New-York, où les images de Lafayette, de Washington et de Bolivar s'élevaient au milieu des trophées, le banquet offert à Lafayette réunissait, parmi les vétérans de 1776, des proscrits euro-

« Il y avait eu erreur dans la manière dont l'Espagne doit demander la médiation des alliés ; il faut absolument qu'elle comprenne l'Angleterre dans l'Alliance. Isoler les quatre cours continentales de la cour de Londres serait donner à celle-ci le droit de se déclarer, à l'instant même, pour l'indépendance des colonies : faites bien réparer cette erreur capitale. C'est comme cela aussi que toutes les cours comprennent la médiation. »

(14) David D'Angers, envoyant au président John Quincey Adams le buste de Lafayette, commandé par la jeunesse républicaine de France, écrivait : « Lafayette est un des liens qui unissent les deux mondes. Il nous reste, lui, pour rappeler souvent à la tribune nationale les principes éternels sur lesquels repose l'indépendance des Etats ».

péens chassés par la Sainte-Alliance : savants allemands, officiers français, membres des Cortès espagnoles.

A Washington, Lafayette fut chargé d'offrir au libérateur Bolivar le portrait du général Washington.

Les libérateurs de l'Amérique et de l'Europe étaient désormais plus unis que le Grand-Turc et le Kaiser, le tzar et les rois de Prusse et de France. Pour eux, il n'y a plus de Pyrénées ni d'Atlantique; la guerre des dynasties et des républiques est une guerre civile, c'est le conflit du passé et de l'avenir. *Ceci tuera cela,* écrit V. Hugo au lendemain de la Révolution de 1830.

En Amérique, Lafayette apprend le décès de Louis XVIII, le dernier qui soit mort dans l'exercice du métier de roi de France.

Le droit divin était mort aussi, malgré la mascarade du sacre de Reims. Chateaubriand constate qu'il n'y a plus de main royale capable de guérir les écrouelles ; et, désabusé, il crie aux courtisans de Charles X : « L'Amérique entière sort républicaine de cette révolution que vous prétendiez finie. »

Les révolutionnaires qui chassent, en juillet 1830, Charles X et sa famille chantent la *Parisienne* :

> Pour briser leurs masses profondes,
> Qui conduit nos drapeaux sanglants ?
> C'est la liberté des deux mondes,
> C'est Lafayette aux cheveux blancs.

Il y avait à Leipzig un typographe de 17 ans, Richard Wagner, qui en imprimant une histoire universelle avait découvert Lafayette et se le figurait comme un héros de féerie romantique. En lisant que Lafayette vivait encore et se promenait à cheval dans les rues de Paris, Richard Wagner comprit pour la première fois l'histoire universelle et l'avenir de la liberté. Devenu musicien, il fit *Rienzi*.

Le gouvernement de Juillet envoie aux Etats-Unis des enquêteurs, Tocqueville et Michel Chevalier ; ils en rap-

portent la démocratie et la théorie des chemins de fer et de l'industrie civilisatrice. Les Français établissent, comme les Américains, des chemins de fer et le suffrage universel. Pour Tocqueville, les Etats-Unis confirment l'enseignement donné par l'histoire des sept derniers siècles : la démocratie, qui substitue le mérite à la naissance, la raison au préjugé, la justice au privilège, est une loi de la Providence, puisqu'elle est constante et universelle.

La démocratie, dit-il, ne donne pas au peuple le gouvernement le plus habile ; mais elle fait ce que le gouvernement le plus habile est souvent impuissant à créer ; elle répand dans tous le corps social une inquiète activité, une force surabondante, une énergie qui n'existe jamais sans elle, et qui peut enfanter des merveilles.

Michel Chevalier, comme son maître Saint-Simon, tire de l'Amérique cette leçon que l'industrie doit remplacer la guerre, que l'exploitation du globe doit remplacer l'exploitation de l'homme par l'homme, et que la navigation intercontinentale doit être accélérée par le canal de Suez et le canal de Panama.

Le suffrage universel élut Napoléon III, qui aida son cousin de Lesseps à faire le canal de Suez, et Roosevelt, qui fit le canal de Panama.

IV

LA PAIX

Washington avait conscience d'avoir jeté dans un continent vierge une semence indéfiniment féconde, et il croyait que sur le modèle américain se constitueraient les Etats-Unis d'Europe.

Son drapeau sidéral éblouissait l'histoire.
Washington, au galop de son cheval de gloire,
Avait éclaboussé d'étincelles les plis
De l'étendard témoin des devoirs accomplis,

Et pour que de toute ombre il dissipe les voiles,
L'avait superbement ensemencé d'étoiles (15).

Mais les dieux asiatiques et les dynasties allemandes, syndiqués sous les noms de trônes et d'autels, avaient eu raison des hommes libres. Les eunuques noirs restaient dans la ville de Constantin et les castrats de la Chapelle Sixtine dans celle des Scipions.

Les bestiaux héritables d'Europe, victimes de sélections à rebours, fournissaient docilement leur chair à canon et leur chair à harem.

Renan, sur l'Acropole, prie en pleurant la déesse Raison :

Si tu savais combien il est devenu difficile de te servir ! Toute noblesse a disparu. Les Scythes ont conquis le monde. Il n'y a plus de république d'hommes libres ; il n'y a plus que des rois issus d'un sang lourd, des majestés dont tu sourirais. De pesants Hyperboréens appellent légers ceux qui te servent. Une *pambeotie* redoutable, une ligue de toutes les sottises, étend sur le monde un couvercle de plomb, sous lequel on étouffe.

Les saint-simoniens avaient indiqué la voie de la libération en prônant la construction du canal de Suez et du canal de Panama.

Ferdinand de Lesseps inaugure le canal de Suez en 1869, et il intéresse enfin l'Europe à de grandes choses qui ne sont plus des guerres. Si Napoléon revenait sur terre, il se ferait entrepreneur. L'industrie de la boucherie humaine ne nourrit plus son homme, ni son peuple.

Après sa victoire sur l'Espagne aux Philippines, la flotte américaine doit rentrer par le canal de Suez, ce chemin étant plus court que celui du cap Horn. C'est de quoi atti-

(15) Dès le 20 pluviôse an VIII, Fontanes, sur l'ordre du premier consul, prononçait dans le temple de Mars l'éloge funèbre de Washington et disait : « Quel Français doué d'une imagination sensible ne se rappelle avec transport le premier moment où la renommée nous annonça que la liberté relevait ses étendards chez les peuples de l'Amérique ! L'ancien monde, courbé sous le poids des vices et des calamités qui accablaient sa vieillesse, retrouva quelque enthousiasme, et tourna les yeux vers ces régions lointaines où semblait commencer une nouvelle époque pour le genre humain. »

rer l'attention des Etats-Unis sur l'utilité du canal de Panama.

Le président Roosevelt comprend que la grande entreprise d'un canal interocéanique ne peut être entravée par les lubies d'un gouvernement sud-américain faible et incohérent : la possession de l'isthme entraîne des obligations envers le genre humain (16). De même que la France avait accompli à Suez la mission dont le Grand Turc était incapable, de même les Etats-Unis ont fait à Panama ce que les Colombiens ne pouvaient faire.

La flotte américaine, depuis le 3 août 1914, peut passer rapidement de l'Est à l'Ouest des Etats-Unis, et son commerce grandit sur les deux Océans.

L'empire allemand ayant attaqué les vaisseaux américains, les Etats-Unis lui déclarent la guerre au printemps de 1917. C'est l'arrêt de mort des dynasties guerrières. Le gouvernement de Washington montre la même clairvoyance et la même énergie envers les dynasties dégénérées qu'envers les moustiques et les bacilles de Çuba et de Panama. Wilson délivre les Allemands comme Lincoln avait délivré les nègres : désormais la chair humaine, blanche ou noire, n'est plus un bien transmissible de père en fils : plus de négriers, plus de landgrave de Hesse., plus de roi de Prusse !

Frédéric II croyait que les Etats-Unis ne vivraient pas une génération ; le président des Etats-Unis a supprimé l'emploi désuet et malfaisant de roi de Prusse et empereur allemand. A Berlin comme à Pékin, à Constantinople et à Vienne comme à Moscou, les dynasties sacrées ont disparu, aussi incapables de conduire la guerre que d'organiser la paix.

L'ineptie des « ânes héréditaires » dont riait Bonaparte,

(16) Renan, recevant de Lesseps à l'Académie française, lui disait en parlant de l'Egypte : « Quand on a un rôle touchant aux intérêts généraux de l'humanité, on y est toujours sacrifié. Une terre qui importe à ce point au reste du monde ne saurait s'appartenir à elle-même ; elle est neutralisée au profit de l'humanité ; le principe national y est tué ».

des « mammouths », comme disait Jefferson, apparaît trop flagrante pour que les républiques atlantiques tolèrent de telles superstitions.

Quand Emmanuel Kant avait vu la République française dicter la paix de Bâle (1795), il avait composé son traité de la paix perpétuelle, dont le premier article est que tout gouvernement sera une république.

Pour le vieux Kant, Rousseau a raison de préférer la forêt primitive à une Europe qui réserve, comme un droit de chasse seigneurial, le droit de guerre à des dynasties.

Le *Contrat social*, qui a déterminé la vocation du vieux Kant et celle du jeune Bonaparte, inspire à Bolivar la libération de l'Amérique du Sud et à Sun-Yat-Sen la république chinoise.

Dieux et rois, fils de la peur, disparaissent comme cauchemars d'ivrognes devant les Atlantes alliés.

Pendant les quinze ans qui ont précédé la dernière guerre, on avait pu, aux conférences de La Haye, confronter les chefs choisis et les chefs héréditaires. Autant les réflexions de Léon Bourgeois et de David Jane Hill, délégués de la République française et des Etats-Unis, sont capables d'éclairer et de préparer la législation planétaire, autant la correspondance de Guillaume II et de Nicolas II révèle deux idiots.

Or, ces idiots nommaient les généraux et les diplomates, et disposaient, de père en fils, de la vie de millions d'hommes. Sous de tels chefs, l'Europe ne pouvait être qu'un asile d'aliénés. Elle a envoyé la fleur de sa jeunesse à des hécatombes imbéciles. Et les survivants, hébétés, au lieu de supprimer toutes les superstitions qui les séparent, ont maintenu le personnel sénile de leurs diplomaties et augmenté les milliers de kilomètres de poteaux douaniers. Comme si les hordes d'esclaves ne parvenaient pas à croire à leur libération, elles se souvenaient de leurs malheurs séculaires plus que de la victoire des républiques atlantiques.

Il a fallu recommencer l'alliance franco-américaine, seule capable d'émanciper l'Europe.

Au dixième anniversaire de la déclaration de guerre des Etat-Unis, le ministre français des Affaires étrangères, Aristide Briand, dans un message au peuple américain, propose que la France et l'Amérique excluent de leurs relations politiques la guerre. Après de longues négociations, le 27 août 1928, à Paris, la France, les Etats-Unis et douze autres nations, suivies depuis par un plus grand nombre, s'engagent solennellement à ne plus se faire la guerre. Plus de guerre sans parjure, plus de parjure international qui n'offense les Etats-Unis (17).

Quelle nation serait capable de se déshonorer pour retourner à la guerre, comme le porc à son vomissement ?

La nation qui serait frappée d'une telle démence serait immédiatement privée de tout secours de ses créanciers américains. Or, quel continent divisé contre lui-même peut aujourd'hui se passer de l'Amérique (18) ?

Quelle nation pourrait s'insurger contre le restant de l'humanité ?

Le temps des conquêtes cannibales, religieuses, dynastiques, est passé. La chimie et la physique de la guerre sont si compliquées et si coûteuses, et la terre est devenue si petite, que les anthropophages et les fondateurs de sectes et de clans seraient incapables de résister à l'industrie des Etats-Unis. Le résultat physique et moral des victoires franco-américaines est tel que les vaincus, revenus de leurs erreurs, améliorés par leur défaite, se sont ralliés à la sagesse atlantique : Londres a élevé une statue à Washing-

(17) « Pour la première fois au monde (disait le président Coolidge le 11 novembre 1928), les principales puissances s'engagent à régler leurs conflits sans recourir à la force ; c'est l'instrument le plus complet et le plus efficace pour la paix qui ait jamais été institué. »

(18) Achille Murat, *Esquisse morale et politique des Etats-Unis*, 1832, p. 792, disait déjà : « Je ne crois pas que les Etats-Unis seront de longtemps engagés dans une guerre européenne : ils sont trop forts maintenant pour craindre aucune puissance, et toute nation ayant un commerce maritime le verrait infailliblement détruit, si elle allait leur chercher noise. »

ton et Prague une à Wilson ; et les Sudistes révèrent Lincoln. Le président Coolidge a radiophoné au roi d'Espagne que, puisqu'on se parle à travers l'Atlantique, ce qui est possible entre particuliers est possible entre nations, et que la guerre est inutile.

Pershing est venu dire à Lafayette : « Nous voici ! » Parker Gilbert est venu enseigner à l'Allemagne à établir son budget. Lindberg a bondi d'Amérique en France. Et toutes les forces de terre, de mer et d'air des Majestés afghanes, albanaises ou watousies ne prévaudront pas contre les Atlantes républicains, assez grands pour se gouverner eux-mêmes, et assez forts pour dédaigner les barbares.

Pasteur, qui avait augmenté d'un tiers le rendement de la vie humaine, croyait invinciblement que la science et la paix triompheraient de l'ignorance et de la guerre. Carnegie, inaugurant à la Sorbonne les bourses Curie qu'il avait fondées pour l'étude du radium, disait :

Je fus ravi de voir, lorsque récemment l'un de vos journaux fit voter ses lecteurs sur cette question : « Quel est le plus grand de tous les Français ? » que Pasteur obtint le plus grand nombre de voix (il n'y eut pas moins de 2.300.000 votants) ; puis venaient d'autres illustrations toutes pacifiques. Napoléon était septième. J'ose dire que le pays qui vote ainsi est à l'avant-garde ; ses habitants ont appris à distinguer les vrais héros de la civilisation, ceux qui sauvent ou qui servent leurs frères, et ils ont répudié les héros de la barbarie, ceux qui mutilaient leurs frères ou les tuaient.

Et Carnegie s'inclinait en reconnaissant hommage devant la grande république sœur.

Aujourd'hui que la TSF, l'avion et le film réduisent les cinq parties du monde à l'unité de lieu, de temps et d'action, la moralité supérieure que Carnegie admirait dans la république française, l'évaluation exacte des grandeurs humaines, a pénétré jusque dans les écoles. Un Américain, M. Biddle, membre du *National council for prevention of war*, a organisé auprès d'écoliers d'enseignement

secondaire, dans les cinq continents, une enquête sur les plus grands héros de l'humanité. Un demi-million de réponses motivées donnent la première place à Pasteur, la seconde à Lincoln, la troisième à Christophe Colomb, la quatrième à Washington, la cinquième à Franklin, la sixième à Wilson. La jeunesse qui honore ainsi le vainqueur de la contagion et le vainqueur de l'esclavage, et les inventeurs de l'Amérique et des Etats-Unis, du paratonnerre et de la Société des Nations, est en progrès merveilleux sur les hordes hallucinées qui pendant quinze siècles se sont égorgées dans les débris de Rome. Les dynasties et les sorcelleries gothiques et musulmanes ont rejoint les cannibales dans l'oubli sans retour. La raison finit par avoir raison, et l'homme va finir de manger l'homme et de tuer l'homme. Les républiques atlantiques ont anéanti les mythologies de Stamboul, de Vienne et de Berlin, vainement conjurées contre le genre humain. La barbarie a vécu. La civilisation commence. L'industrie américaine triomphe de la superstition asiatique. Le Nouveau Monde liquide la banqueroute du Vieux Monde et assume la direction de l'équipe humaine pour l'organisation de la planète.

ALBERT COUNSON
Professeur à l'Université de Gand,
Membre de l'Académie royale
de Langue et de Littérature françaises.

LE
LOULOU DE L'EMPEREUR

—

Un loulou blanc accourt vers le commandant de la relève et lui fait des caresses.

(Mémoire de SABLOUKOV concernant les événements du 11 mars 1801.)

En la vague clarté de multiples bougies de cire, lourdement oscillent les visages éclairés d'en bas. Les rides, en traits noirs, s'accusent autour des lèvres rasées. La frayeur emplit les yeux arrondis, où la lumière se reflète. Les serres des griffons du trône miroitent. Les tentures du dais, retenues par des glands somptueux, retombent en plis amples. Au fond l'hermine blanche piquée de noir, et dans un cercle jaune l'aigle noire de l'Empire russe.

L'Empereur, dans le scintillement incertain des diamants, descend lentement les marches du trône. Son ombre est projetée sur l'hermine. Il est majestueux, éclatant, il porte la dalmatique en velours rouge et le manteau noir de l'ordre de Malte. Le collier de Saint-Jean de Jérusalem, l'antique collier de La Valette, tinte. De son épaule droite, un passement tombe comme une étole : en un dessin serré y sont brodés, en noir, la passion du Christ, des croix de Malte, des épées. Le bord du manteau glisse sur les degrés, se retourne et le rouge alterne avec le noir.

Les chevaliers de Malte, chevaliers aussi de Saint-Jean, écuyers du Grand Protecteur, en habits rouges à revers de velours noir, portent la traîne du manteau; ce sont les officiers de la Garde Impériale, — Nérefiev, Néchlioudov, Opotchinine, Ribeaupierre.

Dehors, la neige tourbillonne derrière les vitres. Le carillon de la forteresse de Saint-Paul a lentement sonné le quart, — on dirait des glaçons qui s'entre-choquent dans un vase sonore. Sur le fronton en porphyre, le vent se rue sur l'inscription en lettres de cuivre :

LA SAINTETÉ DOIT ÊTRE L'ORNEMENT DE VOTRE MAISON DANS TOUTE LA SUITE DES SIÈCLES.

On distingue vaguement, à travers le rideau de neige, les manèges, les corps de garde, le château. Il a été enjoint à l'architecte Brenne de peindre le Palais de la couleur des gants de la princesse Anne, ses gants espagnols, couleur de sang.

Le cortège pénètre dans la salle de la bibliothèque qui s'illumine. Les écuyers saluent, la cire tombe sur les boucles des souliers, la flamme des cierges s'allonge. L'empereur incline légèrement la tête.

Un heiduque chamarré d'ors éteints a poussé les battants de la porte de la chambre à coucher. L'Empereur s'est essuyé le visage de sa main basanée aux veines gonflées. Il remue ses lèvres ridées : Sa Majesté a soif.

Le comte Koutaïssov — le doux Turc — les yeux veloutés et comme glacés, le toupet blanc comme neige, en costume de chevalier de Malte, déshabille le souverain dans la chambre à coucher. L'attouchement de ses mains fraîches est délicat. Il a légèrement froissé la dentelle noire du col. L'Empereur a enlevé lui-même le passement brodé; et des deux mains il a soulevé au-dessus de sa tête la couronne de diamants. Le comte lui présente un écrin usé dont le fond exhale une odeur de renfermé et de parfum.

— On vous a fatigué aujourd'hui, Sire, chuchote Koutaïssov.

Paul s'éclaircit la voix par une petite toux sifflante, et peut-être a-t-il dit « oui », peut-être « non ». Koutaïssov détache le manteau de l'ordre, et tout d'un coup là, où se dressait dans l'éclat des diamants le Grand Protecteur, il y a un petit homme affaissé, desséché,

en uniforme du régiment Préobrajensky; maintenant, enfoncé dans le fauteuil, est assis un tout petit être au visage ridé, simiesque, affublé d'une tunique verte à revers rouges, avec des bas blancs sur des mollets chétifs.

— Merci, murmure-t-il d'une voix voilée. — Bonne nuit. Va...

Les griffons du chandelier entrelacés mordent leurs queues. D'un angle du fauteuil et de la tête de l'Empereur, les ombres confondues dessinent sur les tentures un monstre noir.

Paul s'essuie avec un foulard le bas du visage encore moite et les cheveux humides ramenés en arrière. Les boucles sont écrasées. Il s'était, ce jour-là, fait faire par le perruquier une coiffure à trois boucles, en ailes de pigeon. Ailes de pigeon... pour Anne.

La bougie éclaire la face jaunâtre, le nez retroussé, les arcades sourcilières saillantes, la lèvre supérieure en retrait, la lèvre inférieure, proéminente.

Près du paravent, sur un coussin en velours, remue un loulou blanc. Il étire ses pattes légères, se secoue, — on dirait une boule de neige.

Les petites pattes tapotent le parquet. Le loulou lèche la boucle en cuivre du soulier de Paul, flaire le bas blanc, pose ses pattes sur le fauteuil et de sa langue chaude lèche la main du souverain.

— Va, dit Paul, enlevant les deux pattes blanches.

*

Dans ses nuits d'insomnie, Paul jouait avec le loulou blanc : il lui lançait des biscuits, le faisait sauter pardessus son épée. Les oreilles rejetées en arrière, le chien voltigeait dans la chambre, farfouillait les coussins en jappant bruyamment. Alors Paul lui jetait son chapeau. Le chien se cachait sous un fauteuil, gémissait, puis rampait à plat ventre vers Paul. Paul tiraillait son oreille duveteuse.

— Assez, assez,... va-t'en... Il est défendu d'aboyer dans le palais pendant la nuit.

Le blanc loulou, légère boule de neige, le cher cadeau d'Anne!...

Les nuits d'insomnie tourmentaient Paul, le mettaient en rage, surtout à cause du bourdonnement fiévreux dans les oreilles, de la tête lourde. Parfois il pensait qu'il allait s'endormir : en émettant un léger ronflement, il endossait une veste de toile, se coiffait d'un bonnet de nuit. Le lit de camp grinçait derrière le paravent. Au chevet — son épée, l'écharpe aux couleurs de Saint-Georges, sa canne et le sourire frais de l'ange de Guido-Reni... Le frais sourire du sommeil... Il ferme ses paupières ridées, respire profondément, détend tout son corps, mais ses doigts secs se crispent toujours sur la poitrine. Il lui semble revivre le moment radieux... Oui, fraîcheur, buissons taillés le long de la route sablonneuse de Peterhof, la baie qui miroite, calme, le frais sourire d'Anne, la princesse en déshabillé matinal blanc — « charmante simplicité »...

Le bourdonnement fiévreux s'accélère et se renforce... Une alerte nocturne, Paul tressaille... Non, c'est la chambre, la même terrible chambre, — l'épée noire, la canne, l'ange aveugle. L'immense chambre pleine d'yeux... La bougie coule, le reflet de la flamme rougeoie sur les murs.

— Ouvrez, je vous prie, ouvrez!... C'est le feu... Les diamants sont volés! Ouvrez, je ne puis pas m'endormir.

Le ceinturon de travers, les bas tombant, les boucles des cheveux défrisées, des taches grises de poudre sur la tunique, Paul heurte la porte des appartements de l'Impératrice pendant de telles nuits. Les nuits sans sommeil le terrifient, l'exaspèrent, le visage de l'Impératrice l'exaspère aussi, ce visage de sourde-muette, pareil à un reflet dans un miroir.

Il parcourt la salle obscure, claquant les talons exprès.

Les dames d'honneur accourent, apportent des bougies. Ce sont de lourdes Allemandes, avec miss Kennedy, la lectrice de l'Impératrice, — une rosse osseuse. Toutes font des révérences, les paniers somptueux froufroutent, elles agrafent furtivement les crochets de leur corsage, bâillent, la main devant la bouche.

De sa voix gutturale et sourde, battant du pied la mesure, il leur déclame du Voltaire et du Racine. Les boucles de sa perruque tremblent, il tousse, il roule de gros yeux, il est tout prêt à donner des coups de canne à ces vieilles Allemandes qui font des révérences, dont les robes froufroutent, et à miss Kennedy, la rosse osseuse. Il leur joue sur la flûte les sérénades de Vangali, les symphonies de Pleyel, de nouveau en battant la mesure du pied — c'est très faux. Puis, soudain il éteint les bougies du pupitre :

— Ah! vous dormez!... Je vois que vous dormez... Adieu, mesdames.

Les paniers froufroutant saluent son dos maigre et cambré.

Il resserre son ceinturon, sort précipitamment dans le corridor. Il marche à pas rapides dans l'obscurité, la canne sous le bras. Le petit loulou blanc le suit.

Par les fenêtres, on voit la neige tomber. Que ne peut-on sortir sans être vu, s'enfuir comme Haroun-al-Raschid, disparaître dans la capitale... Le Champ de Mars désert, la blanche neige, le calme. Si l'on pouvait s'en aller du palais, quel tintamarre : Sa Majesté l'Empereur de toutes les Russies a disparu!...

Un réflecteur, formé de plusieurs petits miroirs disposés en cercle, renvoie la lumière des bougies.

La garde se réveille en sursaut, les hommes se lèvent brusquement; avec vacarme les crosses frappent le parquet, un cri retentit :

— Faites sortir la garde!

L'Empereur soulève son tricorne au-dessus de sa tête

poudrée, — il rend le salut. D'un pas égal et ferme, frappant le parquet de sa canne, il passe devant les soldats de la Garde Impériale.

Le petit chien blanc le suit pas à pas.

Plus loin, des sentinelles se tiennent dans les trumeaux, sous les Cariatides. Comme pour voir si l'esponton est bien en ligne, Paul s'approche du soldat. Il voit le revers rouge de la manche, les boutons de cuivre, l'esponton étreint par le poing veineux de l'homme, la cravate en drap rouge, la jugulaire retenant le casque, orné de lys en or et de la croix blanche de Malte. Le visage du soldat est blanc, immobile, comme s'il était en pierre. Paul désirait toujours demander quelque chose aux soldats. Il avait toujours aimé l'odeur forte de leurs souliers goudronnés, ces faces mongoles de paysans, rasées, avec des points noirs sur les joues et les lèvres, ces visages de soldats russes encadrés de boucles blanches.

— Repos. Bien! encourage-t-il la sentinelle. — Comment t'appelles-tu, mon brave?

Comme rassuré, le soldat respire profondément. Paul eût désiré se rapprocher encore, toucher l'esponton qui tremble, les épaules du soldat, il eût désiré passer la main sur la manche des tuniques de ces hommes — les Ivan, les Nephede, les Mitri de sa Garde du corps, des grenadiers du régiment de son Excellence le Comte Miloradovitch.

Le visage soigneusement rasé, mais aux poils piquants, en guêtres blanches, se tient sous la statue de Cléopâtre le grenadier African. La décoration de Saint-Jean de Jérusalem orne la poitrine du vieillard, croix de soldat.

Pendant de longues semaines, du mercredi au jeudi, le caporal African Zimine fut de garde dans les appartements de l'Empereur, de garde sous les drapeaux, disait-on, car là étaient déposés les drapeaux des régiments de la garde. Avec une lenteur particulière, avec

un cliquetis d'armes, il saluait l'Empereur, en écartant d'un geste large son esponton.

Paul admirait cet « aigle des Alpes », ce vétéran de Souvorov. Il désirait toujours lui demander quelque chose, se renseigner, mais, après avoir soulevé son tricorne, il passait lentement la main sur la tête poudrée, ou disait doucement, avec un sourire gêné qui enlaidissait encore son visage :

— Voilà, mon ami, je rôde... Comme un revenant... Je ne peux pas dormir. Pas de sommeil.

Il se renfrognait, secouait la tête, — la poudre tombait en nuage sur le revers rouge de l'uniforme du régiment Préobrajensky.

— J'ai mal de tête, mon ami. Les médecins me bourrent de leurs poudres, mais aucun soulagement...

Et une nuit, les décorations en cuivre de Saint-Jean de Jérusalem tintèrent sur la poitrine d'African, il respira avec précaution et les mots sortirent :

— Du cidre de pommes... de pommes. C'est juste ce qui convient à Ta Majesté : ça rafraîchit la tête, fait dormir.

— Eh, mon cher, — il riait sourdement. — Fameux le cidre, c'est connu, mais je n'en ai pas au palais.

— Ordonne qu'on t'en apporte des boutiques du marché; au marché il doit y en avoir. De pommes, mousseux. Salutaire pour la santé!

Ainsi commencèrent leurs conversations nocturnes. L'empereur offrait au soldat du tabac de sa tabatière; le vieux aspirait la prise, changeant son esponton de main. Elles étaient simples, calmes, ses causeries nocturnes. On parlait des soldats du train, des jacobins français, du bois de chauffage, de la manière dont on rouit le lin dans le gouvernement de Pskov, des tuniques ouatées pour l'hiver, des divers drapeaux et des campagnes. Le loulou blanc reniflait le bout arrondi du soulier du grenadier, puis mettait ses pattes sur le

genou osseux du vieillard et léchait affectueusement et rapidement la main rugueuse du soldat.

L'Empereur et le grenadier n'étaient pas d'accord sur l'expédition de Hollande.

— Vous autres, vous avez bousillé cette campagne, dit Paul en fermant sa tabatière.

— Quelqu'un l'a bousillée peut-être, — pas nous. Même j'ai entendu dire qu'on y peinait terriblement. L'air ne nous convenait pas, le scorbut effritait les dents, et pas de batailles, — on était enterré dans la boue. Ce n'était pas une campagne, mais, pour tout dire d'un mot, une casemate. Je ne mentirai pas.

— Casemate... As-tu jamais été dans une casemate?

— Nous sommes de garde aussi dans les casemates.

— Ah, voilà où il t'arrive d'être de garde, African! Tu es un brave.

— A votre service, Votre Majesté!... Et nous nous souvenons aussi du père de Ta Majesté.

— De mon père...

Paul se rapproche du vieillard et agrippe un bouton de sa tunique.

— Nous étions en garnison à Peterhof... J'étais tambour du régiment avec une épaulière en drap jaune. Et ton père était tout jeune, fumait toujours une pipe... Les jambes longues, — il portait des bottes à l'écuyère. Il était prompt à saluer... Et la pipe était en terre.

— Ah, la pipe...

Paul lâche le bouton du soldat.

Il avait sept ans quand son père avait disparu. Sa Majesté l'Empereur de toutes les Russies avait véritablement disparu. Quand les moines de l'Abbaye d'Alexandre Nevsky ouvrirent le cercueil, ils n'y trouvèrent que de la terre, une botte couleur de rouille, les débris d'un uniforme bleu, quelques agrafes et des touffes de cheveux roux...

Paul balbutie quelque chose, et jette un regard furtif sur le grenadier :

— Et toi, où étais-tu quand le décès eut lieu?

— Sur les frontières turques nous étions alors. Non, il ne m'a pas été donné... Je ne veux pas mentir.

— Ah-a! sur les frontières turques. Oui. Bien... Tu me parlais, je crois, de l'expédition de Hollande...

Conversations nocturnes, calmes.

★

En revenant à la caserne, le caporal Zimine restait sur sa couchette les yeux ouverts toute la nuit. « Il faut savoir quelque chose et dire quelque chose... » Pendant ces nuits d'insomnie, le caporal ne pensait qu'au moment où il serait de garde dans la nuit du mercredi au jeudi. Oui, il faut parler au souverain, lui dire ce qui point, ce qui oppresse le cœur, la vérité russe sur l'état du soldat, sur la terre russe. Et en s'assoupissant par instants, il lui semblait voir tantôt sa mère en hennin à deux pointes, tantôt en carrosse rouge, les roues jaunes embourbées, et un grand seigneur en caftan de brocard derrière les vitres biseautées... Les roues immenses se dégagent, roulent... Le bruit d'une bombe... Bourdonnement retentissant... les Alpes. — Majesté, un bombardement bourdonne... Le vieillard revient à lui. La caserne obscure est pleine de ronflements, de gémissements. African allume un bout de chandelle et reste assis sur sa couchette jusqu'au jour, mord le fil entre ses dents qui grincent, raccommode une chemise, astique son ceinturon, sa giberne, — il sera de garde dans la nuit du mercredi au jeudi.

★

Au milieu du mois de février, on apporte des changements dans la répartition de l'effectif chargé du service de garde au Palais. Le caporal Zimine monte désormais

la garde devant les appartements du tsarévitch Alexandre.

Chaque nuit, le vieillard attend, — les joues poilues en feu, — la venue de l'Empereur, son pas fiévreux, les coups de sa canne contre le parquet. Mais Paul ne va jamais du côté des appartements d'Alexandre.

Le grenadier ne dort plus du tout depuis deux semaines, il espère toujours revoir le souverain.

La troisième semaine, revenant du palais à l'aurore, African se jette sur son lit sans quitter sa grande tenue de service.

Tout son grand corps amaigri est secoué de frissons violents et continus. Tremblant, les cheveux chenus ébouriffés, il s'est assis sur le lit et clame d'une voix tonnante, sauvagement, le psaume de la messe des morts.

*

Le vieux soldat traine toute la journée ses genoux osseux sur le lit et chante à tue-tête les paroles du même psaume en se frappant la tête contre les barreaux de sa couchette.

Vers le soir, le médecin, un jeune Allemand de Dorpat, traverse la cour de la caserne en robe de chambre. Les grenadiers, serrés contre les murs, écoutent les cris d'African. Le médecin hausse une épaule et dit :

— Ce n'est bas une éclise ici — c'est une gaserne. — Emmenez d'ici le soltat; il est vou.

Les grenadiers nu-pieds se sont avancés doucement sans mot dire, ont entouré le caporal. Ils lui enlevèrent ses décorations, sa giberne de grande tenue ornée de grenades enflammées, sa tunique. On enveloppe le vieux caporal d'une vieille capote. African s'est abandonné, sa voix est complètement enrouée, mais il récite pourtant sans suite des versets sacrés.

Le jeune docteur touche doucement l'épaule du vieillard :

— Eh bien, père, allons.

En caleçon blanc pour tout vêtement, d'une maigreur extrême, les cheveux chenus retombant sur les yeux, les mains osseuses battant la poitrine, le vieux soldat s'est dressé devant le médecin, pareil à un cadavre :

— Toi... toi... Frères! l'Empereur Paul Pétrovitch... Frères, sauvez-le!... Hou-ou... Les assassins...

En un clin d'œil, il saisit un fusil au râtelier.

— Arrière! Je te tue à coups de baïonnette!

Et il profère des jurons immondes.

Les grenadiers, vieux camarades d'African, se jettent sur lui par derrière et enfin le caporal est lié.

Avant l'aurore on emmène African dans la maison de fous militaire. Frappé de démence, l'Aigle des Alpes, une capote trouée sur ses épaules maigres, marche par les flaques d'eau gelées récitant d'une voix éteinte des bribes du psaume des morts.

... Blocs de glace... Monts... Abîmes...

L'aliénation du grenadier, incident insignifiant, ne figure pas au rapport journalier présenté à Sa Majesté.

★

D'un coup d'ongle, Paul note dans le calendrier ses nuits d'insomnie. Deuxième semaine sans sommeil... Bourdonnement dans la tête en feu...

Le matin, après un temps de galop au brumeux Jardin d'Eté, le souverain s'est retiré dans sa chambre à coucher et s'est étendu sur le lit tout vêtu, — en bottes, en tricorne, — les bras croisés sur la poitrine. Sa respiration est courte, sifflante. Plus de sommeil depuis la nuit où la grande-duchesse a accouché d'une petite fille mort-née. Il pensait avoir un petit-fils. Une fille morte... Et il n'y a plus de forces pour attendre.

Pahlen a dit, il y a quelques jours, que ses fils sont du complot, les deux, Constantin et Alexandre. Alexandre blond, perfide, avec les lèvres méchantes de sa grand'mère. Une fille morte!...

Paul se frotte la tête contre le coussin, le tricorne se déplace, heurte sa joue... Alexandre, dans l'humidité puante des lieux d'aisance, concerte avec Pahlen l'embastillement de son père... Pahlen l'a dit : « N'éveillez pas de soupçons, votre Majesté Impériale, ne leur faites rien soupçonner. Veuillez paraître insouciant, plaisantez. » Oh! il ne fallait pas faire prêter serment à Alexandre et Constantin! « Les soupçons, votre Majesté... » « Oui! Pahlen, mais je suis à bout de forces. En secret, j'ai envoyé un courrier à Araktcheev. » Du reste il paraîtra insouciant, il n'éveillera pas de soupçons.

L'enquête, il la fera lui-même. Oui, c'est lui qui les questionnera tous.

Ensuite il convoquera toutes les classes, tous les ordres de l'Empire, — la noblesse, les paysans, le clergé, les commerçants, les soldats, — oui, ses soldats à lui et le vieil African, —les métropolites et les évêques, le Sénat et le Synode, il les convoquera : qu'ils jugent publiquement les régicides! Alexandre — ce blondin — sur la place publique, au son du tambour, sous le knout du bourreau — publiquement.

La nuit, la chambre à coucher est pleine d'yeux.

En gants de daim, coiffé du tricorne, tel qu'il était à la promenade au Jardin d'Eté, Paul marche toute la nuit par les corridors du Palais. La canne résonne sur le parquet. C'est sous la Cléopâtre que se tient African. C'est à lui qu'il doit dire quelque chose, c'est de lui qu'il doit apprendre quelque chose.

Avec un bruit retentissant de ferraille, l'esponton est puissamment écarté par un géant au casque de cuivre, au pompon vert.

— Où est African? dit Paul en reculant d'un pas.

Le géant casqué respire profondément, écarquille les yeux et ne répond pas.

—C'est un Livonien, il ne comprend pas encore le russe... se dit Paul, et il passe en silence.

La flamme des bougies se multiplie dans le réflecteur formé de petits miroirs. Sous cette lumière, devant une tapisserie représentant une chasse au cerf, se tient le grenadier Rodion, un Oukraïnien aux yeux bruns. Rodion regarde toujours passer Paul, avec un étonnement étrange, mais sans crainte. Il parle d'une voix douce, bégaye légèrement. Dans les conversations nocturnes, le vieux Oukraïnien, au large front découvert et ridé, explique à Paul la Bible. L'Empereur le regarde avec un sourire triste et bienveillant sans l'écouter...

Oui, les vieux soldats aiment à discuter sur les matières sacrées. Dans les casernes de l'Empire, beaucoup d'humbles cierges à un kopek brûlent comme dans une chapelle ardente. Et ce soldat déserteur, de la secte des scoptsi, n'avait-il pas déclaré qu'il est le Dieu Sabaoth...

Il y a parmi les soldats de vieux croyants, des « nefs de colombes blanches », tout cela existe dans son armée chrétienne de toutes les Russies.

— C'est la tête, mon cher, la tête, disait Paul avec un triste sourire, en passant son gant sur le front. Il voulait demander où est African, mais il oublie immédiatement.

—Ta bible n'indique rien contre le mal de tête?

— Non, Vot'Majesté. Directement rien n'est indiqué... Mais dans le sixième verset de Jérémie, le prophète...

— Assez, mon ami, aujourd'hui je ne comprends pas...

Des coups de canne sur le parquet; l'Empereur marche, le petit chien blanc le suit pas à pas.

★

Dans la chambrée, des caporaux, tressant leurs cheveux grisonnants, en se grattant d'une main osseuse la poitrine sous la chemise, les vieux grenadiers se rassemblent à l'aurore. Ils chuchotent, ils se regardent de près, l'épouvante dans l'œil. Le caporal African est

devenu fou... Le souverain Paul Pétrovitch rôde dans le palais, frappe le parquet de sa canne, il questionne sur la vie des soldats, sur la Russie, puis il s'attriste, rit doucement, arrange une boucle de sa main, se plaint du mal de tête... Le caporal African est fou... Il marche, il marche toute la nuit, le souverain Paul Pétrovitch suivi du chien blanc.



Dans l'humide Palais, tous les corridors retentissent maintenant du bruit des crosses sur le parquet et du cliquetis des sabres de la Garde à cheval. Les commandements sont ceux prescrits dans les casemates : au lieu de commander : « Aux Armes! » on crie maintenant : « Le poste dehors! » Cela fait qu'un matin le Procureur Général de l'Empire, Son Excellence le comte Samoïlov, vieillard goutteux, en mules de peluche, passant devant un piquet pour se rendre chez l'Empereur, est tellement effrayé par le terrible mot « Dehors! » qu'il s'imagine que tout le monde au palais est mis à la porte. Il se précipite donc au dehors avec une telle hâte qu'il perd, chemin faisant, son chapeau et sa canne. Une fois dans la cour, il saute lestement dans sa voiture et ordonne de retourner à la maison à fond de train.

Seules les joyeuses espiègleries des pages, seul leur rire contenu, le piétinement de leurs petits talons animent le nouveau palais impérial...

La soirée est avancée. C'est dans la salle de la bibliothèque que les pages s'amusent. Ils ont ajusté des mouchoirs à un grand tricorne brodé d'or, — c'est un attelage, une troïka qui s'élance et court par l'immense pièce. Le téméraire page Khorochavine est assis dans le tricorne, il est le cocher. Ce matin, Khorochavine a fait un pari : il touchera la tresse du souverain. En effet, tous les pages ont vu que Khorochavine s'est approché de la table pendant le déjeuner, qu'il a tiré

la tresse roussâtre, recouverte de poudre, un crochet entouré d'un ruban noir, qu'on voit au-dessus de la tunique verte.

— Qui touche à ma tresse? dit Paul sourdement, sans se retourner.

— J'ai rajusté le catogan de Votre Majesté, a répondu Khorochavine hardiment, mais en pâlissant.

Le bruit des petits talons rouges, les cris du cocher, les rires de l'attelage retentissent sous le haut plafond.

Mais le tricorne est culbuté, Khorochavine roule par terre, les pages courent à la débandade.

La porte s'ouvre toute grande, le bronze des Méduses qui ornent les battants résonne. Sa Majesté entre le chapeau sur la tête, la canne à la main; deux décorations en brillants ornent sa tunique, il garde la tenue de sa promenade matinale à cheval au Jardin d'Eté. Le visage du monarque est sombre, la bouche contractée, la respiration oppressée : tout présage une tempête.

Ce jour-là, c'est le régiment de la Garde à cheval qui est de garde aux appartements de l'Empereur. Paul a été prévenu, par Pahlen, que les officiers supérieurs de ce régiment sont aussi du complot.

— Vous êtes des jacobins! a crié Paul en français à la porte de l'antichambre de sa chambre à coucher et il s'approche du commandant, le colonel Sabloukov.

— Sire? dit Sabloukov avec un geste d'étonnement.

— Pas vous, mais le régiment!

Sans rien comprendre, les soldats regardaient ahuris.

— Passe encore pour moi, mais vous vous trompez, Sire, pour le régiment, réplique Sabloukov. Son visage basané est devenu pourpre.

Ce Sabloukov, mince, aux cheveux duveteux, sait porter les lourdes bottes et l'uniforme étriqué avec l'élégance des officiers de la garde de l'époque de Catherine II.

Le chien blanc se précipite vers l'officier, se serre contre une de ses bottes. Le jeune colonel le repousse

doucement avec son chapeau, mais le chien reste serré contre la botte, tremble. L'Empereur chasse la bête d'un coup de son tricorne.

— Je sais mieux que vous... Faites relever la garde!

Le loulou est assis sur les pattes de derrière, il regarde Sabloukov.

— Par escouades! Par file à droite, marche! a commandé Paul d'une voix gutturale. Son visage est convulsé par des tics. — Deux majors de brigade accompagneront le régiment jusqu'à la septième verste... Cette nuit même, en tenue de campagne, avec le chargement complet, marche!

Fracas de mousquetons, tumulte du pas égal des soldats... Alors le loulou se met à hurler aux pieds de l'Empereur, il hurle tout le temps, tandis qu'on relève la garde.

Et maintenant Paul est seul dans la sombre salle de la bibliothèque. Il s'est essuyé le front avec son foulard... « Je me suis trahi ». — Ne montrez pas de soupçons, Votre Majesté!... « Oh! celui-là, en uniforme blanc, ce Pahlen, le malin... Il m'exaspère. Pourquoi Araktcheev n'est-il pas encore là? Araktcheev en une seule nuit remplirait les prisons de la capitale sans user de ruses... Oh! je me suis trahi... Ce Pahlen m'exaspère. »

Le chien hurle.

— Va-t'en!

Il le frappe de son chapeau.

Le loulou gémit, se cache sous la table de jaspe. Paul regarde autour avec épouvante, respire péniblement, le blanc de ses yeux brille dans l'obscurité.

Les lourdes portes rouges sont garnies de bronze, de têtes de Méduse hérissées de serpents... Des yeux morts regardent du haut de ces portes. Sur une colonnette en malachite, près du miroir, brûlent trois flambeaux. Un courant d'air traverse la pièce obscure. Dans le miroir

terni ondule, comme une crinière enflammée, la lueur des luminaires.

Assoupissement d'un instant, presque un rêve... Les Méduses, les flambeaux. — Des têtes de serpents s'agitent en sortant d'un tambour de bronze et aussi des araignées à pattes multiples.... Tout s'embrouille dans la tête. — Non! il vaincra, il vaincra les ennemis. Une rage le secoue.

... Une Méduse décrépite. Les yeux éteints sont ouverts, les lèvres de la bouche noire s'écartent pour laisser passer des gémissements sourds... C'est sa mère, Catherine II, couchée sur un matelas de maroquin, à l'agonie. Recouverte d'un drap blanc, elle râle, son ventre se relève et retombe convulsivement, un liquide noir d'abord, jaune ensuite coule le long du triple menton tremblant...

Le plus ridicule des courtisans de Catherine, le plus insignifiant était son fils Paul, triste avorton, morne spectateur aux soirées du palais, l'homme au nez enflé, à la grosse tête, aux jambes grêles, — « le Minotaure dans le palais d'Astrée ».

Quand elle lui parlait, sa mère était toujours doucereuse, pompeuse, et méchante. Il l'irritait, elle sentait sa haine muette, haine terrible qui l'étouffait.

Héritier du trône déjà vieillissant, le nez retroussé, singeant Frédéric, vêtu à la prussienne, il était le fantôme du prince de Holstein, son père assassiné à coups de lattes! Il détestait les mains de sa mère, ces mains blanches à la peau fine et luisante, ses doigts fuselés, il détestait son triple menton, sa bouche où manquait une dent de devant, il avait horreur du bruit de ses pas, du bruit qu'elle faisait à table en mâchant.

Il avait la nausée dans le cabinet de toilette de l'Impératrice, où il était appelé le matin pour des réprimandes amicales : avec un sourire aimable, en phrases françaises les plus recherchées, on lui reprochait ses

dépenses exagérées, ses fantaisies à Gatchine, ruineuses pour le trésor. Et pendant ces beaux discours l'Impératrice était absorbée par les soins de sa toilette. Elle se poudrait en puisant la poudre dans une cuvette en argent qu'elle tenait sur ses genoux. Il se taisait, les yeux baissés, reniflait. Des taches rouges apparaissaient sur le visage lourd et majestueux couvert de poudre. Quand elle lui parlait, une plaque métallique, semblait-il, s'abattait dans sa bouche. Les expressions françaises devenaient de plus en plus mielleuses et en même temps mordantes. Son peignoir blanc, en gros de Tours, s'écartait sur la rondeur du genou gras et flétri; tout ce corps blanc et délabré s'écroulait pesamment dans le fauteuil.

Il éprouvait un dégoût dans la chaleur étouffante du cabinet non aéré, imprégné de l'odeur nauséabonde de lit, de tabac, de vin : avec qui était-elle cette nuit?

Avez-vous passé une bonne nuit, Madame mère et grand'mère?

Le visage poudré de la vieille femme aux yeux enflammés le regarde du miroir ovale. On dirait qu'un déclic a joué dans la bouche, — et les phrases pompeuses deviennent plus courtes, la voix est plus aiguë, — un cri, un coup de main sur la table, les joyeux faunes dorés qui soutiennent le marbre blanc s'ébranlent, la poudrière d'argent tinte...

Il s'est tu, l'esclave fidèle de Sa Majesté, pendant trente ans il n'a jamais violé le vœu du silence.

Une fois... c'était une nuit de juin, au palais d'Eté... il se lève. Les parquets sont souillés de crachats, de traces de pas. Une foule d'officiers de la garde erre dans les salles; quelques-uns sont ivres. Il grimpe sur des manteaux humides entassés sur un fauteil auprès d'un paravent chinois. Il est le petit tsarévitch en veste de velours brun.

Des rires derrière le paravent, la lumière d'une bougie : Dachkova est là. Ses yeux sont noirs, elle a des dents

menues de souris. Sa mère est là. Sa mère si belle, aux yeux éclatants, au visage blanc et rosé; les lèvres humides sont entr'ouvertes, une légère touffe de cheveux frisés recouvre la tempe. Ses mouvements sont précipités, elle sait siffler comme un garçon. Oui, elle était derrière le paravent cette nuit de juin 1762. Il entend sa respiration entrecoupée, elle grasseye, son langage russe est ridiculement incorrect.

— Regardez, des poils de cheval sur mon uniforme. J'étais toute en sueur, toute mouillée pendant la campagne de Péterhof.

Elles jetaient par-dessus le paravent les uniformes de la Garde Impériale, et revêtaient en hâte des robes froufroutantes.

Etait-ce cette nuit ou une autre fois? Il attendait sa mère près du paravent chinois. Vêtue de noir, un cordon rouge en écharpe, elle passa devant lui. Il se précipita vers elle :

— Madame ma mère, Madame ma mère!

Il frottait sa petite tête poudrée contre ses mains, ses épaules enfantines tremblaient.

— Vous êtes malade, mon ami... Où est votre précepteur? Votre place n'est pas ici.

— Madame ma mère! — Il cachait son visage dans les paniers de sa robe. — Pourquoi ne voit-on plus mon père? On dit qu'il n'est plus, qu'il est mort....

Elle l'écarta vivement : elle cherchait un mouchoir sur son sein, — il faut pleurer, il doit voir qu'elle pleure.

— Mon cher fils, on vous a dit la vérité, votre père est mort subitement des suites d'une colique.

Et dessus le mouchoir qui cachait le bas du visage, il voyait ses yeux brillants, ses yeux froids de Méduse.

— Non! s'écria-t-il, tapant des pieds. — Non, ne mens pas... Non, mon père est vivant, tu mens...

Il attrapait ses doigts, il les mordait.

On l'entraînait, on lui avait ramené les mains derrière le dos, on l'avait emporté; mais il se débattait, il s'agrippait à une perruque, on lui serrait la tête contre des cheveux rêches, une main lui fermait la bouche, l'étouffait...

★

Le loulou blanc rampe aux pieds de Paul, il hurle.

Paul essuie d'un revers de manche son visage, il respire péniblement.

— Tais-toi!... C'est déjà assez angoissant sans toi. Tais-toi, je t'en prie.

Il serre dans sa main le museau pointu du chien.

— Assez, paix.

Le loulou bondit en avant. La canne de l'Empereur heurte de nouveau le parquet de la salle obscure. « Les soupçons, les soupçons »... Non, il ne fera pas paraître ombre de soupçons, il sera gai, au souper, il plaisantera.

★

Pendant les repas, on ne laissait plus le loulou dans la salle à manger.

L'héritier du trône, Alexandre, agaçait le chien du bout du pied. Le soulier étroit fouillait sous la table avec précaution, comme s'il n'osait pas atteindre la bête. Le loulou montrait les dents, grognait. Une fois, il se jeta sur le pied hostile et coupa de ses dents le bas blanc d'Alexandre. Ce jour-là l'Empereur lui donna des coups de canne. Le chien aboya furieusement contre l'Empereur, contre l'Impératrice, contre l'aide de camp Ouvarov, contre le tsarévitch. On le jeta dehors.

Aujourd'hui deux jeunes grenadiers sont de garde à la porte de la salle à manger. Le chien est là, il attend avec patience. Il est assis sur son séant, bâille, éternue, puis tout à coup se met à tournoyer, il attrape sa queue, la mordille avidement.

Les grenadiers se font signe, et les deux crosses tombent ensemble avec fracas. Le chien, alerte, dresse les oreilles. Les soldats immobiles font semblant de ne pas le voir. Obséquieux, remuant la queue, le loulou s'avance vers eux. Les crosses tombent, le chien jappe et s'enfuit. C'était l'amusement des jeunes grenadiers en sentinelle à la porte de la salle à manger.

☆

La salle à manger sent le plâtre, les cierges des candélabres jettent une lueur faible; l'humidité a déjà noirci les tableaux de batailles, et les magnifiques dorures des miroirs, récemment pendus, ont la couleur du plomb; une légère buée flotte dans l'immense pièce.

Aujourd'hui la vaisselle porte le monogramme du Palais Michel.

Paul, regardant autour de lui avec inquiétude, enlève ses gants, jaunis et noircis aux extrémités des doigts par la sueur. Khorochavine prend les gants.

De ses doigts maigres, le souverain tourne l'assiette... « Plaisante, Paul, sois gai. » Il cligne des yeux en regardant le bout opposé de la table. Là, dans la pâle clarté des cierges, se dessine, en vague tache blanche, le visage d'Alexandre. Paul toussote pour s'éclaircir la voix. On n'entend pas le cliquetis discret des couverts. Paul se rejette sur le dossier du fauteuil, sa tresse rousse sursaute.

— Les miroirs... pouffe Paul.

— Votre Majesté? dit Youssoupov en avançant son nez aquilin.

— Comment ces miroirs sont-ils pendus ici? Partout où l'on regarde, on ne voit que des visages de travers et des cous tordus de côté.

— C'est dans l'attente de votre Majesté! plaisante Youssoupov tout pâle. La plaisanterie est plate et étrange. Paul rit d'un petit rire faux... Il riait seul.

Alexandre, mettant sa main devant son visage, éternue discrètement.

— Que Dieu vous bénisse, Monseigneur, dit Paul d'une voix gutturale en reculant son fauteuil.

Tout le monde se lève en remuant bruyamment les sièges.

— Vous voudriez éternuer encore? Je vous prie. On ne peut éviter ce qui est inévitable.

Personne ne rit. Paul est debout près de son fauteuil. Tout le monde reste debout. On s'attend à quelque chose.

— Enfants! crie Paul soudain.

Alexandre a tressailli. Il laisse tomber les bras le long de son corps comme un soldat; les mains du roux Constantin frappent les poches de l'uniforme du régiment Ismaïlovsk. Les yeux bruns de Paul sont maintenant bons, agréables.

— A vous, les pages! attrapez!

Il prend sur la table un vase rempli de fruits confits et de biscuits et lance les lourdes friandises vers un coin de la salle.

Les pages qui grelottaient de froid dans la salle humide, qui à force de s'ennuyer avaient depuis longtemps sommeil, courent vers le coin, sans bruit, comme des souris. Mais le page Khorochavine tombe par terre avec fracas. Paul rit, l'Impératrice a le sourire. Il y a une détente.

Paul continue à jeter les bonbons à pleines poignées. Dans une lutte joyeuse, les pages se roulent sur le parquet, en tas.

Paul rit sincèrement, avec bienveillance.

— Assez, vous autres. Il n'y a plus rien. Vous avez bien travaillé.

Les pages gais, en sueur, se relèvent et crient avec force, mais sans ordre, serrant les miettes de biscuits et les fruits écrasés contre leurs vestes.

— A Votre service, Votre Majesté!

— C'est ça... Paul prend sa canne et salue gaîment.

Il marche en écartant les pieds; la tresse, enfermée dans une bourse noire, sautille sur le col rouge. Il balbutie quelque chose, avec bonhomie, chantonne.

Le loulou blanc saute, il s'efforce de lécher le menton de Paul, qui se baisse et serre le museau pointu dans sa main.

— Te voilà... Tu es las de m'attendre.

Le chien se démène autour de Paul, se jette dans ses jambes, puis s'élance en avant. L'Empereur lui présente sa canne, le loulou saute par-dessus en aboyant.

Ainsi ils atteignent la chambre à coucher en belle humeur. Paul a ressenti la détente que donne la fatigue, la fraîcheur du repos. Est-ce à cause de sa conversation désobligeante avec Sabloukov?

— Le colonel s'est offensé, — quel brave homme, ce colonel. Il faut faire revenir le régiment, dès demain matin.

Ou est-ce à cause de l'accès de rage qui l'avait envahi dans cette sombre salle, où les feux des trois flambeaux ondulaient dans la glace — qui sait? — mais tout est apaisé, comme émoussé en lui. Le bourdonnement ne résonne plus dans la tête chaude, la tension qui le privait de sommeil est abolie. Il y a une accalmie en lui, on dirait que l'haleine de la neige qui vient de tomber l'a rafraîchi et tranquillisé. Aujourd'hui il dormira... Oh! ce sommeil tant désiré!

Il appuie son visage contre la vitre froide. Le nez est écrasé comme celui d'un nègre.

Vague et pâle, la tourmente de neige ondoie dehors. Oui, mais c'est tout de même le mois de mars, et bientôt viendront les vents chauds, le beau temps d'avril.

Il regarde son reflet dans la vitre noire. Pommettes saillantes — pareilles à celles d'un Kalmouk. Les lèvres brûlantes se refroidissent au contact du verre.

Pahlen est froid. Tout en lui est blanc — son visage, sa

tunique... Et son œil gauche regarde de côté, comme s'il voyait quelqu'un à gauche, et clignote. Lors du dernier rapport, Pahlen s'était rapidement accroupi devant le loulou, même quelque chose avait craqué dans son vêtement français.

— Ici! viens ici — hop!

Le chien terrifié se cache sous un fauteuil et montre les dents.

— Il ne reconnaît pas les amis. Votre Majesté! Viens ici, stupide petite puce blanche!

— Laissez-le, monsieur, ne l'agacez pas, il mord.

— Il ne me mordra pas, Votre Majesté, il a peur de moi.

— Trêve de plaisanteries, monsieur, au travail.

La neige voltige derrière les vitres, — c'est une vague agitation continue. Pahlen en son uniforme blanc est toujours agité, il farfouille, il est patelin... Pourquoi Araktcheev est-il en retard? Il faut que tout soit fait sans esclandre. Il faut les arrêter pendant la nuit. Araktcheev fouillera tout Pétersbourg avant l'aurore. Tous enchaînés, sur des chariots, seront amenés dans les casemates, dans les souterrains, envoyés dans les garnisons de Sibérie, et avant le jour! Personne ne saura rien le matin : tous auront disparu incognito, à jamais. Araktcheev dressera la liste des malfaiteurs. Il questionnera aussi le blanc Pahlen. Lui, Paul, il va tout approuver, il ne veut voir aucun d'eux... Et Alexandre... Ils disparaîtront tous incognito. Oh! si l'on pouvait oublier!...

Le beau temps d'avril viendra bientôt. A Cronstadt, les frégates sont déjà gréées. Lors du baptême de la frégate « les Trois Saints », il y eut un bal, et Gagarine — celui qui ne peut jamais danser en mesure, — s'était attardé dans la contre-danse; je lui ai crié de l'autre bout de la salle : « Gagarine, partez »! Ce cher Gagarine, surpris par le commandement, a sursauté, a frappé le

sol des deux talons, et cette fois a dansé parfaitement en mesure. L'autre Gagarine — oui, un autre — disait que Souvorov, le plus malin des généralissimes, le Maître Renard russe, appelait en petit comité Catherine II « le démon de midi ».

Paul sourit à son image reflétée dans le noir de la fenêtre. — Oui — le démon de midi...

Il chantonne tout bas : « de midi, de midi ! » en se dirigeant vers le paravent. Son ombre glisse sur l'armoire où l'on enferme les drapeaux des régiments de la garde et les épées des officiers aux arrêts. Il s'attarde derrière le paravent en répétant : « démon de midi », il toussote. Le loulou écoute, flaire quelque chose avec son nez humide.

Coiffé d'un bonnet de nuit de brocart blanc, en pantoufles, toujours chantonnant, Paul se dirige vers la table. Le petit chien le suit et renifle attentivement ses pantoufles.

Il y a si longtemps qu'il n'a pas touché à ses livres. Il en prend un au hasard. « Le miroir de Justice de l'Univers. Imprimé chez N. Novikov. » Cela date du temps de Lopoukhine, des francs-maçons. Le martiniste Novikov, lors d'une entrevue, s'était mis à genoux et, lorsque Paul l'avait relevé, ils avaient pleuré tous les deux sur la fin malheureuse du tsarévitch Jean à Schlusselbourg. Les martinistes espéraient voir celui-ci Empereur de Russie, Grand Maître affable du grand empire maçonnique. Le tsarévitch Paul, libre frère-maçon, aurait pris sous ce règne le titre de Grand Protecteur. En l'honneur et à la gloire du nom mystérieux de Jean, le frère-maçon Paul a mis l'Empire sous l'égide héroïque de Saint Jean de Jérusalem...

Les feuillets bleuâtres et rugueux se sont collés les uns aux autres. Paul ouvre au hasard par-ci, par-là. Ses lèvres remuent.

« Les jours humains ne laissent que le parfum des idées humaines. »

« La vie marche comme un bateau sans laisser ni trace, ni signe. »

« Que le soir et la nuit de la mort ne te surprennent pas! »

— Amen! dit-il en soufflant la bougie.

La chambre est plongée dans l'obscurité blafarde due à la tourmente de neige au dehors. Le lit de camp grince. Il s'est couché, les bras étendus; sa respiration est égale. Dans les ténèbres, on le distingue à peine, comme une tache blanche.

Le bateau marche vite... Ni trace, ni signe... Tout passe, tout lasse... Il va les faire revenir tous. Il leur rendra leur honneur, leur dignité de chevalier de Saint-Jean. Il les recouvrira des plis des drapeaux de l'Empire. Oh! si le vieux Souvorov était encore en vie, avec lui ils organiseraient cette cérémonie admirablement... Le bateau marche vite... Amen!

Le petit chien blanc saute sur le lit : il a froid. Le bateau marche... Demain il faudra demander un rapport à l'Amirauté : les frégates sont-elles goudronnées à Cronstadt?

Les frégates russes « Saint-Pantaléon », « Conception de Sainte-Anne », « Grâce Divine », « Hector »...

En hébreu le nom d'Anne signifie grâce divine... Le nom d'Anne, douce clarté... Le monogramme d'Anne se trouve sur le plus grand bateau russe, sur les casques des grenadiers, sur les pavillons des navires. Oui, en hébreu, Anne veut dire grâce divine.

Lumière, fraîcheur... les eaux du golfe coulent; par files marchent les beaux bateaux bénis de l'Empire russe...

★

La grande porte du Jardin d'Eté est ouverte du côté de la Néva. Le vent pousse la porte, la fait tourner sur

les gonds rouillés, siffle dans les interstices de la fonte.

D'énormes tas de neige s'amoncellent dans les allées. Les Neptunes, les Cérès sont recouverts de glace. Les branches des arbres, balancées par le vent, paraissent des ombres immenses. Les rafales chassent obliquement la neige aveuglante.

Des cuivres scintillent de-ci, de-là sur les casques des grenadiers qui marchent en foule. Les baïonnettes s'entre-choquent. Le vent cingle et feutre les cheveux mouillés des soldats.

Un son rauque, long, sinistre résonne, ébranle tout à coup le Jardin d'Eté : c'est une volée de corbeaux qui croassent; ils sont invisibles, ce sont les ténèbres qui graillent.

Les grenadiers s'arrêtent. En un instant, la neige les recouvre, ils sont blancs.

— En avant!

Quelqu'un se couvre le visage d'un pan de manteau mouillé, avale le vent, commande. Le vent étouffe, arrête, intercepte les mots.

— Es-pèce de... Les canons... ne vous effrayent pas... peur de corbeaux... Marche!... Il y a péril pour la maison du Souverain.

Ils se mettent en marche, l'officier les suit en escaladant les tas de neige.

Près du manège on voit, en la tourmente, une lanterne, le vent la balance à sa potence de fonte, souffle la mèche... Une borne bariolée transparaît à travers le rideau de neige...

Par un pont escarpé, tout près du parapet glacé, en file indienne, vont d'autres soldats; les dos sont blancs, le vent gonfle les manteaux. Impossible de battre un briquet, sévère punition pour un seul mot dit à haute voix. En silence, en secret, sans le moindre bruit, par la grande porte du palais, par pelotons — marche! Il y a péril pour la maison du Souverain.

Le vent apporte et emporte le carillon qui sonne minuit. Les pas font crisser le sable glacé de la cour du palais. Entre les battants de la grande porte, il y a une énorme voiture noire; le haut en est recouvert de neige. Les lumières sont éteintes dans le corps de garde à l'entrée..

Les rangs se forment dans l'obscurité; on ne distingue pas quel est le régiment en face : des tricornes noirs et aussi des galons d'argent — sont-ce des grenadiers ou des mousquetaires? Un coup sourd de crosse sur la neige. Pas d'appel de pied. Il y a péril pour la maison du Souverain.

Enlevant de leur cou les écharpes humides, secouant la neige des tricornes, les officiers s'engouffrent en courant dans le palais. Les soldats restent seuls dans la cour, l'arme au pied.

Quel est le régiment rangé en face?

La neige cingle les visages. Il y a péril pour la maison du Souverain!



— Ouvrez! Ouvrez, Votre Majesté!

Armakov, l'aide de camp de bataillon du régiment Préobrajensky, frappe à la porte de ses doigts osseux.

Dans la petite antichambre de la chambre à coucher, ils ont rencontré un heiduque qui a crié : « Au secours! » En un clin d'œil, on l'a tué à coups de sabre. Les sabres sifflent et retombent lourdement dans les ténèbres. Ils trébuchent sur le corps mou, se pressent contre la porte, les épaules sont secouées par un frisson, la neige fondante clappe sous les souliers. Les doigts osseux tambourinent à la porte impériale.

Mais derrière cette porte, silence complet.

— Ouvrez, Votre Majesté! dit une voix suppliante.

Soudain dans la chambre de l'Empereur retentit un

jappement de chien qui sonne clair comme dans le vide.

Le prince Zoubov, jouant des coudes, fait un pas en arrière. Beningsen saisit le revers de sa manche :

— Trop tard... Où? C'est toi qui nous amènes, il donne un violent coup contre la porte : — Ouvrez!

La porte tremble. Plus de jappement, quelqu'un a serré le museau du chien.

— Ouvrez, ouvrez!

On frappe à coups de poing.

Ils pèsent sur la porte de tout le poids de leur corps; le bois gémit, grince, les fermetures sautent, la porte cède, s'ouvre à deux battants — ils sont tous précipités dans l'obscurité les bras étendus, et reprennent l'équilibre en écartant gauchement les jambes.

Au bord de la table un chandelier oscille... On a allumé la bougie, mais on n'a pas eu le temps de l'emporter... Beningsen empoigne le chandelier.

Le paravent est déplacé. Au mur une épée noire, une canne noire, une écharpe. Le lit blanc est défait. Le général Beningsen promène la bougie dans tous les coins, son visage de Hanovrien est éclairé d'en bas, on voit son grand nez, ses joues sillonnées de profondes rides.

Ils sont en grande tenue : avec leurs décorations, les grands cordons en écharpe, épée réglementairement ramenée en arrière, tricorne sous le bras. Ils jettent des regards autour d'eux, respirent péniblement.

— L'oiseau s'est envolé, dit Platon Zoubov en français, très vite, avec un léger sifflotement.

Et parce qu'il a dit ces mots en badinant, avec ce sifflotement, toute l'immense chambre à coucher, le lit défait, la nuit, l'abdication de l'Empereur, — toutes les choses solennelles, en vue desquelles ils ont endossé la grande tenue et arboré toutes leurs décorations, sont devenues

banales, et quelque chose d'autre, d'inévitable a surgi comme un vague pressentiment...

Ils se précipitent vers le paravent, ils fouillent le lit de leurs épées; quelqu'un regarde sous la table, on remue les fauteuils. Le général Beningsen clignotant — il s'est brûlé les cils avec la bougie — lève haut le chandelier et s'approche de la cheminée où le feu est éteint. La bougie tremble dans sa main, il se recule et montre de l'autre main l'écran.

— Le voilà... chuchote le grand Hanovrien. Il s'accroupit, on ne sait pourquoi, et pose, on ne sait pourquoi, le chandelier par terre.

Un moment de stupeur. Puis, lentement et maladroitement ils ont commencé à ajuster les écharpes, quelqu'un a relevé une touffe de cheveux frisés.

La flamme de la bougie se reflète sur les bottes mouillées, sur les boucles métalliques des souliers. Le prince Zoubov, après avoir remis en place une décoration à son cou, salue profondément le sombre écran; son tricorne effleure le parquet. Il dit en français :

— Nous venons, au nom de la patrie, prier Votre Majesté d'abdiquer, parce que...

Il lui est malaisé de prononcer les phrases préparées d'avance.

Nicolas Zoubov se met à côté de son frère. Remontant sa pelisse de hussard, il dit avec arrogance :

— La nation exige l'abdication de Votre Majesté! La sécurité de votre personne est garantie par votre fils et par l'Etat.

Il enjambe la bougie. L'éperon tinte faiblement.

— Sortez, Votre Majesté!

L'écran s'écarte en glissant sans bruit.

Paul se tient auprès de la cheminée. Un drap blanc recouvre les épaules étroites, les doigts des pieds nus remuent, les cheveux pendent le long des joues. Le chien blanc est à ses pieds.

— La nation... nous... Au nom de la nation... balbutie Zoubov d'une voix sourde.

Serrant le drap contre sa poitrine, Paul regarde devant lui vaguement, par-dessus les têtes; ses yeux agrandis sont immobiles.

Beningsen enjambe aussi la bougie, les autres en ont fait le tour et tous serrent de près Paul, — le misérable nègre camard enveloppé d'un drap blanc. Beningsen abaisse son épée.

— Tout est fini, Sire! Alexandre est proclamé Empereur, nous venons sur son ordre vous arrêter.

Les doigts noueux de Paul s'agrippent au drap.

— Abdication! crie Zoubov.

La voix est aiguë, méchante, il agite son tricorne.

Un bruit sourd arrive de l'escalier, un piétinement de nombreux pieds, c'est une lourde vague qui roule...

— Les soldats! nous sommes perdus!

Le prince Zoubov laisse tomber son chapeau et se précipite vers la sortie, tous le suivent. Dans leur hâte, ils s'amassent à la porte et l'obstruent. Bousculés, essoufflés, ils réussissent avec peine à la franchir.

Enorme, lourd, les jambes écartées, Beningsen reste seul devant Paul. La pointe de son épée touche la poitrine de l'Empereur. Beningsen clignote comme un aveugle.

— Oh... o... o! gémit Paul en tressaillant.

Le chien blanc, avec un gémissement plaintif, rampe à plat ventre aux pieds de Beningsen.

Une foule fait maintenant irruption dans la chambre et y apporte un souffle de froid. On court vers le lit, le lourd paravent tombe : la foule des officiers se démène dans l'obscurité. Courbé, Beningsen se dirige vers la porte.

— Monstre! a hurlé Zoubov de sa voix aiguë en frappant Paul à la tempe avec une lourde tabatière en or. — Tu nous as martyrisés pendant quatre ans.

On empoigne Paul, on veut le jeter à terre.

— Mon fils, mes fils!... crie Paul.

Argamakov lui donne au menton un coup avec la poignée de son pistolet.

— Mes fils!... Sa bouche est pleine de sang.

Il est renversé sur la table, les chefs de toutes armes, les chevaliers de l'ordre de Malte fourmillent autour de Paul. Skariatine entoure sa tête d'une écharpe...

— Un coussin! Donnez un coussin! Il me casse les doigts.



Beningsen, seul dans la sombre bibliothèque, regarde les portraits. Il élève une bougie vers les visages des Empereurs, des Impératrices. Ses paupières aux cils brûlés clignotent.

Une bouffée de chaleur arrive de la chambre à coucher, émanant de la foule qui s'écoule. Ils sortent un à un, effarés, comme aveuglés par la lumière; les cheveux humides de sueur sont rabattus sur les fronts, les grands cordons des ordres et les écharpes sont déplacés, frippés. On boutonne en hâte les tuniques, on cache sous les cols les jabots déchirés, les cravates.

Beningsen, une bougie à la main, entre dans la chambre à coucher obscure.

Paul gît par terre près de la cheminée, les bras serrés contre la poitrine, les jambes étendues. Il paraît énorme. Le visage basané est boursouflé, la bouche béante, les dents à découvert; près de la tête, il y a une flaque de sang noir.

Beningsen s'éloigne sur la pointe des pieds de l'énorme Empereur mort.

A ce moment un chien blanc est sorti furtivement de la cheminée, il a trempé dans le sang sa patte blanche, l'a secouée, et s'est mis à lécher la joue et le front de Paul.

— Disparais! murmure Beningsen les dents serrées, et il lance vers la bête le lourd chandelier.

★

En bas, la porte d'entrée du palais s'ouvre avec bruit, une bouffée de neige entre : le comte Pahlen est sur le seuil. Rejetant le noir manteau de Malte, il s'adresse à son aide de camp :

— Il est froid?

— Oui, comme j'ai eu l'honneur de vous en informer.

— Alors je monte.

Pahlen monte, enjambant deux marches à la fois, ses décorations et les anneaux d'argent de son épée tintent agréablement.

Valérien Zoubov, gras, avec sa jambe de bois, avec son visage de bonne femme, rejoint Pahlen dans la bibliothèque.

— Attendez, je vais avec vous... Nous sommes en retard.

Ils entrent dans la chambre à coucher. De l'extrémité de sa jambe de bois, Zoubov heurte la grande masse noire devant la cheminée, et rit d'un petit rire saccadé. La chambre est de nouveau pleine de monde. Plusieurs officiers heurtent de leurs pieds bottés le cadavre. Le capitaine du régiment Ismaïlovsky, Bolkhovskoï, saisit la tête de Paul par les cheveux et la laisse retomber sur le parquet en disant :

— Le tyran!

Le prince Zoubov détache l'écharpe de son cou blanc et très délicat : le prince suffoquait dans cette chambre trop chauffée. Il fait une grimace en voyant le geste de Bolkhovskoï.

— Couvrez-le d'un drap... En voilà assez, vous autres!

Pahlen, son manteau noir rejeté en arrière, se tient sur le seuil de la chambre. Il rajuste sa tunique blanche.

— Il faut laver le sang... Je vais chez Alexandre. Fermez la porte à clé.

— C'est vrai, il est temps de mettre tout en ordre,

dit le prince Zoulov en offrant à Pahlen sa lourde tabatière en or.

— Je vous prie.

— Merci, je ne prise pas.

— Ah... il y a du sang...

Et faisant une moue, il essuie rapidement la tabatière avec son mouchoir.

— Je vais chez Alexandre, répète Pahlen.

Personne ne dit rien. On regarde la masse noire devant la cheminée, comme si l'on attendait quelque chose.

Le vent secoue les vitres et de loin parvient le carillon de la forteresse, qui sonne une heure du matin. Le capitaine de vaisseau Klokatchov a pris un drap et a recouvert le corps de Paul.

Beningsen se tient dans un coin près d'une armoire, ne soupçonnant même pas que c'est derrière cette armoire que se trouve un passage secret qui mène dehors.

— Le chien, dit Beningsen.

Tout le monde regarde le visage tiré, au sourire étrange, qui blanchit dans l'ombre.

— Le chien.

— Oui, ici, le chien blanc.

— Il n'y a pas de chien...

— Quel chien? Tu rêves?

Son chien, derrière le fauteuil.

Quelque chose de blanc remue en tremblant sous un fauteuil renversé près de la cheminée. Le prince Zoubov s'accroupit avec précaution; les mains sur le parquet, il appelle doucereusement.

— Viens, petit, viens, bêta...

Tous ils se dirigent vers la cheminée, longeant les murs, marchant sur la pointe des pieds, et s'accroupissant aussi.

Le loulou blanc s'élance comme une flèche, de dessous le fauteuil et saute sur le drap qui recouvre Paul. Les

poils hérissés sont tachetés de sang, les dents pointues claquent.

Des ombres de perruques, de nez, de bouches à demi-ouvertes se meuvent sur le mur. Maintenant, retenant leur respiration, les lèvres unies comme pour un baiser, ils tendent les mains vers la boule blanche tremblante.

Mais la boule blanche s'élance, passe entre leurs jambes et disparaît. Ils se relèvent, s'entre-choquent, fouillent sous la table. Le prince Zoulov serre un fauteuil contre le mur.

— Il est là... dessous. Je... Ici.

Soudain il retire sa main de derrière le fauteuil et crie d'une voix étrange et plaintive :

— Il m'a mordu !

La porte s'ouvre, — c'est Pahlen enveloppé de son manteau noir.

— Que diable viens-tu faire ici?

— Je ne comprends pas.

— Le chien.

— Il s'est sauvé dans la bibliothèque.

Tout le monde se précipite dans la bibliothèque. Pahlen arrête Beningsen par la manche.

— Où allez-vous, général?

— Le chien.

— Voyons ! Ils sont tous ivres. Et vous, pourquoi êtes-vous débraillé?

Beningsen s'est mis à boutonner de ses gros doigts sa tunique. Il sourit.

— Je comprends... Le chien.

— Ce sont des bêtises. Aidez à le relever, fermez la chambre à clé : les soldats peuvent voir.

— Je comprends.

Pahlen fait un signe de l'œil à quelqu'un, tout en tenant fermement la manche de Beningsen.

— La trompette de l'Archange ne le réveillerait pas de si tôt. L'un de nous devait aller au diable. C'était

son tour. Il a fait venir Araktcheev... Je l'ai retenu aux portes de la ville.

— Je comprends. Laissez-moi partir.

— Ce sont des bêtises.

— Oh, mon Dieu! laissez-moi.

D'un pas pesant, frappant le parquet des talons de ses bottes, Beningsen court seul dans le corridor.



Cette nuit, auprès des appartements du setsarévitch Alexandre, sous une cariatide, le caporal Rodion est de garde. Vers minuit, le caporal entend des pas dérobés. C'est le souverain Paul Pétrovitch; il ne peut pas dormir, il marche, se dit Rodion.

Il fixe les ténèbres — non, ce n'est pas l'Empereur qui longe les murs, c'est un officier inconnu, de haute taille, en uniforme du régiment Séménovsky; il passe sous la lumière; il est blond, il s'arrête devant chaque porte des appartements de l'Impératrice et tourne sans bruit les clés dans les serrures.

Le caporal rejette avec force l'esponton : il a reconnu le sétsarévitch Alexandre. Alexandre fait un pas en arrière et disparaît dans l'obscurité.

Après minuit, beaucoup d'officiers ont couru aux appartements de l'Empereur, en sont revenus, y ont couru de nouveau. Ensuite tout est rentré dans le calme. Le caporal tressaille : il y a péril pour la maison du souverain.

Maintenant des lumières vacillent au loin, là, au fond du corridor. Comme une flèche, s'élance un chien blanc; il saute sur le piedestal de la cariatide et serre son corps chaud et tremblant contre le dos du soldat.

La lumière s'approche, aveugle le caporal qui écarte l'esponton; il est entouré de plusieurs grands seigneurs.

— As-tu vu le chien? lui crie le prince Zoubov avec colère .Son doigt est entortillé d'un mouchoir en soie.

Le caporal est secoué d'un frisson, son visage est dur, tendu et morose. Il se tait.

— Un chien blanc. Il a couru par ici.

— On n'obtiendra rien de celui-là. C'est un abruti.

— Il est dans la cour, dans la cour...

Beningsen rejoint la foule. Les lumières descendent l'escalier. C'est dans le vestibule que tremble maintenant une vague clarté. Nicolas Zoubov donne un coup de pied à la porte tendue de feutre. Un souffle de vent froid de neige éteint les bougies. Zoubov protège son cou de la main. Il voulait crier : « Attrapez le chien », mais il s'arrête net.

Il a vu tout près du perron les faces des soldats blanchies par la neige et la gelée.

En silence, les soldats s'avancent d'un pas ferme. Zoubov trébuche, un vent glacial lui est entré dans la bouche, a soufflé sur ses cheveux moites de sueur et les a recouverts de givre.

— Réjouissez-vous, mes amis! crie-t-il du perron, — votre tyran est mort!

Le cri rauque a sonné faux. Personne n'a répondu. Les figures figées par le froid, les tricornes recouverts de neige se sont rapprochés en silence des marches du perron.

Le tambour du bataillon des grenadiers, un vieux soldat osseux, au visage sec, ramenant son tambour contre sa jambe maigre, a grondé sourdement :

— Pour nous, ce n'est pas un tyran, c'est un père.

La porte vitrée de l'entrée grince, Zoubov se sauve en courant, ses lèvres tremblent, il essuie sa figure mouillée.

— Messieurs!... Les soldats!... Ils viennent ici! Dépêchez-vous.

Marchant comme à l'attaque, croisant la baïonnette, les grenadiers gravissent d'un pas mesuré les degrés du perron, — ils vont au palais. Le tambour est en avant;

ses poings osseux étreignent les baguettes qui battent la charge.

Le vent se rue du dehors dans le palais, fait claquer les portes dont les bronzes tintent, le drap qui recouvre le corps de Paul remue : les grenadiers sont déjà entrés dans le palais.

Pahlen rejette son manteau noir, et sa tunique blanche éclate de toute la splendeur des décorations en brillants et des croix de Malte.

— Arrière! Grenadiers, halte!

Le tambour a reculé. Dans la brume froide, les crosses retombent.

Pahlen élève son chapeau au-dessus de sa tête et dit :

— De par la volonté de Dieu, sa Majesté l'Empereur Paul Pétrovitch est décédé. Vive l'Empereur Alexandre. Hourra!

Et il s'avance d'un pas vers les grenadiers qui reculent en hâte bruyamment.

— Pourquoi te tais-tu? imbécile! Tu ne comprends pas le russe?

Il jure grossièrement et frappe de son gant un grenadier au visage.

— Vive l'Empereur Alexandre, hourra!

— Hourra! ont crié les officiers en tirant leurs épées. Emplissant leur poitrine d'air, regardant Pahlen, affolés, les soldats crient « Hourra! » Le hourra sourd et froid retentit dans la cour, « hourra! » dans les appartements des étages supérieurs, « hourra! » dans les appartements de l'Empereur Alexandre.

Là, épée haute, les officiers se tiennent en foule. Des traces de pas, des flaques d'eau noire par terrre. Les voix ivres sont criardes. Ouvarov est assis sur une table de jaspe, et rit on ne sait pourquoi. Personne ne regarde l'Empereur Alexandre, on ne le voit pas.

Le visage enfoncé dans un coussin, Alexandre est étendu. Il est secoué par les sanglots. C'est à une heure

du matin que Nicolas Zoubov, débraillé, sa tunique déboutonnée, a tiré la couverture d'Alexandre, couché tout habillé sur un canapé.

— Levez-vous. Il n'est plus. Vous êtes empereur, Votre Majesté!

Alexandre s'est mis à trembler de tous ses membres et s'est caché le visage dans les mains.

— Je ne veux pas, je ne veux pas... Comment empereur?... J'ai ordonné de préparer une voiture pour mon père. Elle est dans la cour, la voiture... Une voiture pour lui, elle l'attend...

— Trop tard. Tout est accompli... Sans voiture...

Alexandre sanglote depuis une heure du matin. Il gémit à force de larmes, le visage enfoncé dans un coussin, les cheveux blonds collés aux joues.

Pahlen entre. La fumée du tabac le fait éternuer. Il reste quelques instants à la porte, puis s'avance vers Alexandre, frappe légèrement son épaule et dit :

— Assez d'enfantillage! Commencez à régner : la garde vous attend. Aidez-moi, messieurs.

On a mené Alexandre en le soutenant. Ouvarov a rajusté la tunique blanche, humide de larmes, retiré des doigts minces un mouchoir.

— Il est mouillé, Sire, prenez le mien.

Dans la cour grondent des hourras intermittents.

Après minuit, un vent humide se lève, — il y aura dégel à l'aurore.



Près de la chambre du défunt monarque, à la pointe du jour, les grenadiers sont de garde, leurs baïonnettes entre-croisées.

L'Impératrice, les cheveux épars, pieds nus, en chemise de nuit, est là, — la comtesse Lieven n'arrive pas à lui jeter sur les épaules un peignoir blanc, — elle se démène le long du front, elle saisit les baïonnettes, embrasse les

genoux des soldats, elle ne crie plus, ne pleure plus, elle râle.

— Laissez-moi passer, laissez...

Rudes et ahuris, les soldats regardent la femme en cheveux, pieds nus. Leurs dents sont serrées et leurs mâchoires agitées d'un mouvement nerveux. Le capitaine salue de son épée qui tremble dans sa main. L'ordre est formel — on ne doit laisser entrer personne.

L'Impératrice recule, elle chancelle comme ivre. Elle ramène ses cheveux blancs... La comtesse Lieven réussit à lui passer le peignoir. Elle le rejette, un sourire étrange défigure son visage, elle roule les yeux et marmotte avec un fort accent allemand :

— Ah — ah! on ne me laisse pas entrer... Alors je leur dirai la vérité... Ecoutez, bons soldats... Ils ne me laissent pas entrer... Ils ont tué votre bon Empereur! Chers soldats, ce sont des traîtres, des criminels. Je suis votre Impératrice. Défendez-moi, soldats, défendez-moi!

Ils regardent rudes et ahuris, les mâchoires remuent, les baïonnettes entre-croisées tintent, l'Impératrice s'est redressée, a fait un pas, puis s'est affaissée... La comtesse Lieven l'a conduite près d'une fenêtre et tournant la tête a ordonné : « De l'eau! » Le capitaine a abaissé son épée.

Un jeune grenadier apporte l'eau à l'Impératrice. Il s'approche tout près de la souveraine et dit d'une voix craintive et douce :

— Bois-la, notre mère. Que Dieu te garde!... Elle n'est pas empoisonnée, elle est bonne.

★

A l'aurore, le comte Pahlen amène, dans la chambre à coucher du feu Empereur, Villiers, le chirurgien du régiment Séménovsky.

Villiers a lentement déboutonné sa tunique vert sale et saupoudrée de tabac, l'a enlevée et l'a jetée sur un tas

de draps tachés de sang. Par-dessus ses lunettes à monture de plomb, il a mis une autre paire de lunettes aux verres fumés. Ensuite, retroussant ses manches, le visage morose et impassible, il a commencé à maquiller le visage du défunt. Avec plusieurs pinceaux, il couvre la face de Paul de mastic, de laque et de fards... Il transforme, il embellit cette face bouffie, basanée, cette face de nègre. Après maintes retouches, apparaît enfin devant le chirurgien un masque d'acteur tragique endormi, appelé à figurer le lendemain devant la foule au cours d'un spectacle pompeux et solennel.

Toute la journée depuis l'aurore, des quantités de bougies ont brûlé dans la chambre à coucher. Elles se sont éteintes vers le soir. Ce soir, doit avoir lieu le premier service funèbre pour le repos de l'âme de l'Empereur de toutes les Russies, Paul Pétrovitch.

La tête émaillée et fardée, le monarque repose solennellement dans un grand cercueil placé sur un catafalque en velours. La chapelle ardente est installée dans une longue salle de passage tapissée de crêpe; sous le crêpe transparaissent les têtes des Méduses en bronze des portes. Sur plusieurs tables drapées de noir scintillent de mille feux les étoiles, les sceptres, les couronnes en diamant, tous les insignes des souverains de l'Empire.

Paul est revêtu de l'uniforme bleu des Holstein. Les mains gantées sont croisées sur la poitrine et soutiennent une petite icone noircie par le temps. La mâchoire inférieure du défunt est retenue par un foulard blanc. Un tricorne noir aux galons d'argent, posé sur le coussin en brocart, est légèrement incliné pour recouvrir la tempe gauche de Zoubov a frappée de la lourde tabatière en or — cadeau de Catherine II.

Les éclats de voix du chant angoissant du service funèbre font vaciller les flammes des cierges gainés de crêpe. L'air est lourd, saturé d'encens et de cire fondue.

Des reflets sur les fronts huileux, un frôlement de revers des manches.

A ce premier service funèbre assistent les dignitaires de la cour de Sa Majesté et les officiers supérieurs de la Garde impériale : le comte von der Pahlen, gouverneur de Saint- Pétersbourg, le prince Zoubov et ses frères, le général Beningsen, tous les chefs des régiments de la Garde et tant d'autres personnages qui n'ont pas fermé l'œil la nuit précédente... Les visages sont pâles et bouffis, les cheveux défrisés, les écharpes attachées négligemment; les cols sont couverts de poudre. Ils ne sont pas encore dégrisés, l'odeur des cierges leur donne la nausée. Heurtée par quelqu'un, une des pattes de lion dorées du cercueil résonne. Beningsen chancelle et attrape la manche du prince Zoubov. Le prince, qui faisait avec grâce de petits signes de croix sur sa poitrine, soutient le général.

— Qu'as-tu, Beningsen? chuchote Zoubov en pâlissant.

— Le chien... le chien blanc est là, dans le cercueil, près de l'icone...

— Ce n'est pas possible. C'est une illusion.

— C'est une illusion, Beningsen, chuchote Pahlen avec autorité. — Il n'y a pas de chien blanc sur le cercueil.

— Je comprends... Les cils brûlés de Beningsen clignotent... Je comprends, c'est une illusion.



Un héraut, lourd chevalier en armure dorée, le casque empanaché de plumes d'autruche, se tient, resplendissant, sur sa haute monture près du pont Issakiev.

Les hérauts sont choisis parmi les soldats de la cavalerie de la garde. Depuis le matin, ils annoncent à la capitale que Sa Majesté l'Empereur Alexandre est heureusement monté sur le trône de Russie; à force de crier leurs cous sont gonflés.

La vague lumière d'un soleil jaunâtre et humide plane sur Saint-Pétersbourg. Sous les portes cochères

fument des tas de neige déjà sale. Sur la perspective de Nevsky, la neige s'est transformée en une bouillie brune. Le vent balance les lanternes suspendues aux potences bariolées, le vent balance aussi un gant d'un rouge éclatant au-dessus d'une boutique d'un marchand de Hambourg. Un léger brouillard rampe très bas, sur la glace grise et spongieuse de la Néva. Sur le chemin d'hiver, entre l'Académie des Beaux-Arts d'un côté et le Sénat sur l'autre rive, les petits sapins restent alignés, fichés dans la neige, mais la route sur la glace où les paysans glissaient sur leurs patins, en poussant des traîneaux verts, ne brillent plus : elle est terne, couverte de flaques d'eau. Au milieu du fleuve, sur un tas énorme de neige, le soleil réchauffe un sapin desséché : ce sera bientôt la débâcle.

Les cloches sonnent au loin. On entend sur la perspective de Nevsky un sourd roulement. Sur le quai, les vitres énormes reflètent le soleil. On sort les équipages de gala à quatre chevaux, avec un postillon sur un des chevaux de devant.

Traînant les longues pelisses sur les trottoirs en bois, les nouvelles bottes anglaises éclaboussées jusqu'aux revers jaunes, les gens saluent des amis en soulevant leurs tricornes peluchés. On est un peu gêné de montrer des têtes non poudrées, car les boucles prussiennes sont coupées, les coiffures du temps du tyran sont démodées.

Près d'un restaurant, sur le boulevard de l'Amirauté, se tient, depuis le matin, en plein vent, un poète. On fait très volontiers sa connaissance, on lui serre la main. Il est enrhumé, éternue, se mouche souvent, mais s'empresse de décliner son nom, « Merzliakov », puis récite avec emphase, d'une voix nasillante, son poème :—

Ce tyran détesté, ce fléau des humains,
Opprobre de son temps, abattu par la foudre,
Rentre dans le néant. Ses lauriers sont en poudre
Et le sceptre d'airain s'échappe de ses mains, etc.

Le chevalier doré du pont Issakiev chancelle sous le poids de son armure, s'évanouit et tombe de son cheval. La boue jaillit pesamment. Une marchande ambulante, un paysan, des ouvriers en blouses de coutil, un marchand de boissons chaudes, se jettent de côté, puis reviennent; — une foule se forme autour du soldat tombé. Un petit vieux, ridé, imberbe, changeur du marché, se dégage de l'attroupement et dit :

— A force de gueuler...

Au son du tambour, étincelant de cuivre, de courroies blanches, passe un bataillon de la Garde. Le pas cadencé, toute l'allure des hommes, donnent une impression de force et de triomphe. Il semble qu'ils marcheront ainsi éternellement, dans l'espace infini...

Toutes les fenêtres du Palais Impérial sont ouvertes. L'air et la lumière chassent la fumée des cierges et les ténèbres du service funèbre.

Son Altesse Sérénissime le prince Zoubov s'est informé auprès du commandant de la Place si le loulou blanc perdu du feu Empereur n'a pas été retrouvé. On répond à Son Altesse confidentiellement, par estafette, que le chien n'a pas été retrouvé.



Une caserne de la Garde donne sur le Champ de Mars. Dans une chambrée destinée aux caporaux des grenadiers, les soldats sont assis tard dans la nuit près d'un énorme poêle russe qui brûle jour et nuit. La flamme éclaire les visages ridés, les joues creuses. Les capotes sont jetées sur les épaules. Chez les uns, la cravate en drap rouge n'est pas encore décrochée, chez d'autres, sous la chemise déboutonnée, le feu éclaire la poitrine et une sainte image en cuivre qui tantôt rougeoie, tantôt s'éteint. Ils fument en silence, en envoyant la fumée dans l'ouverture du poêle — le tirage est puissant.

Ils sont nombreux, les caporaux du bataillon des grenadiers : le chauve Rodion, homme pieux, l'ami d'African l'aliéné, est là et quelques jeunes grenadiers — Michel Pérékrestov aux yeux noirs, au visage pâle, — Akime, joueur effréné, — puis le vieux tambour Antoine, finnois, et un skopets, — Harion Kremney, qui a un œil brun et l'autre bleu. Dans sa jeunesse, Ilarion était gouailleur et noceur, on l'appelait dans le régiment, d'une manière méprisante, Larka, mais par le père Souvorov lui-même, le grenadier Kremnev avait été nommé « Kremnev l'intrépide ». Maintenant le caporal Kremnev chante encore des chansons militaires, — aucun régiment ne possède un meilleur chanteur.

Les vétérans de la campagne des Alpes, les grands silencieux de Souvorov, sont tristes, ne parlent que peu, depuis le mois de mars, depuis le onze mars. Même le caporal Kremnev ne chante plus ses belles chansons.

L'un des hommes cherche dans les cendres un petit charbon ardent et l'introduit dans sa pipe, de ses doigts jaunis par le tabac.

En caleçon, nu-pieds, le dos au poêle, Rodion chauffe ses vieux os. Le tambour Antoine est assis sur son lit, les jambes croisées à la turque, il mâche lentement et soigneusement une croûte de pain saupoudrée de gros sel.

— Quelqu'un est venu tantôt, chuchote un des hommes. — Comment s'appelle-t-il? Un aide de camp, un comte, paraît-il... Et moi j'entends : choure-choure. Il bouge. Mon cœur s'est serré : il va entendre! Non, il n'a pas entendu...

— Il faut aussi surveiller certains grenadiers, dit le chanteur Kremnev en regardant le feu. — Certains grenadiers, après une bonne cuite, commencent à blaguer.

— Quel est le grenadier qui blague ainsi? dit Rodion.

— Lequel? Klime blague, le chef de file.

— S'il continue, il sera rossé à mort. Dis cela à Klime.

— Je le lui ai dit.

Rodion lève le doigt. Tous, ils écoutent.

— C'est lui, mes amis, — choure-choure.

Le douze mars — un mardi de la sixième semaine du Grand Carême à la première heure du jour, le caporal Rodion, descendant de garde au palais, fit tomber sur son lit, de dessous le pan de sa tunique, un petit chien blanc. Rodion occupait le lit d'African. Les poils blancs souillés de sang étaient emmêlés. La bête s'agita pendant quelque temps sur le lit, puis sauta et se cacha derrière le grand poêle russe.

La nuit suivante, et encore une nuit après, le caporal Rodion allumait un bout de chandelle et pendant très longtemps feuilletait sa bible, puis griffonnait quelque chose à la plume sur un feuillet arraché du saint livre. Ensuite il avait enveloppé dans un mouchoir rouge son griffonnage, trois œufs durs, du sel, du pain et deux grandes pièces en cuivre.

Le caporal allait avec ce paquet à l'hôpital des fous, voir son meilleur ami, African.

A l'hôpital, Rodion n'avait pas été admis auprès d'African; on lui avait dit que le vieux caporal était fou furieux, mais on avait accepté le petit paquet.

Le scribe, se grattant l'oreille d'une plume d'oie, tournait et retournait la missive de Rodion. Sur le saint feuillet étaient tracés des caractères slavons et russes, les uns plus hauts, les autres plus bas, d'autres encore de travers. L'écriture de cette main de soldat, peu habituée à manier une plume, était indéchiffrable.

Il y était dit :

— « La Sainteté doit être l'ornement de votre maison dans toute la suite des siècles (1) — compte les lettres

(1) Ce verset du 92e psaume contient en russe juste 45 lettres.

— 45, et c'est la durée de sa vie et il n'est plus, mais son ami est avec nous gardé ».

— D'où te vient ce charabia? dit le scribe! — Reprends-le, il n'a pas besoin de ton griffonnage, puisqu'il s'est proclamé Moïse et qu'il écrit une nouvelle table de la loi.

— De la loi, dit le caporal, et il salua. — Remets-lui ça, monsieur, et la lettre aussi. Au nom de Dieu, je te prie, remets...

— Que tu es drôle, soldat. Moi, cela m'est égal, je le remettrai. Les sous, laisse-les ici. Moïse n'a pas besoin de ton cuivre.

— Bien, monsieur, garde les sous.



Maintenant dans la chambrée des caporaux, tout au fond de l'emplacement obscur derrière le poêle russe, il y a du foin et toutes les toiles d'araignée ont été balayées. Les grenadiers mettent là du pain, de leur soupe et de l'eau fraîche en une cruche d'étain. La nuit venue, les grenadiers regardent ce qui se passe derrière le poêle. Des yeux y brillent, quelque chose bouge, gémit, grogne. Peu à peu le chien blanc a commencé à ramper dehors. Au début, il laissait approcher le seul Rodion, ensuite les autres hommes aussi. Il gémissait doucement, pressait son nez chaud contre les mains des soldats. Les soldats le laissaient faire.



Aux premières journées de mai, des pantalons blancs furent distribués aux soldats, avec des sous-pieds, et il fut ordonné de ne plus porter de bas. Les perruquiers des régiments coupèrent les minces boucles chenues des vieux caporaux et la belle chevelure des jeunes. Les casques du temps de Souvorov, avec la croix de Malte,

les lys dorés des deux côtés et, au-dessus de la croix, l'inscription : « La Grâce de Dieu est avec nous », furent envoyés dans les dépôts. On les remplaça dans toute la garde par des shakos panachés, en cuir laqué, pareils à des seaux. Des glands blancs pendent de côté et au-dessus de la visière plane une aigle à deux têtes, tenant dans ses serres la foudre et la couronne de lauriers.

Les fenêtres donnant sur le Champ de Mars s'ouvrent les premiers jours du mois de mai. Dans les corridors des casernes, on sent la douce chaleur du soleil et le souffle du vent printanier. De jeunes officiers, aussi en pantalons blancs, avec des sabres au lieu d'épées, disent dans les compagnies que bientôt toute la Garde prendra ses quartiers d'été à Krasnoié-Sélo.

C'est le neuf du mois de mai à l'aurore, que le jeune caporal Akime réveille Rodion.

— Rodion Stépanovitch, réveillez-vous, monsieur, il y a un grand malheur.

Rodion, pâle, chauve, met les pieds par terre; le froid matinal le fait frissonner.

— Quel malheur?

— Le chien, notre blanc, il est perdu!

— Oh! crie le vieux caporal. — Oh! camarades! il est perdu!

En chemise, les soldats se groupent tous près du poêle. Le jeune Akime est désespéré.

— J'étais de jour, dit-il, je lui mettais du foin frais, de l'eau. Moi donc, mes amis, je tâte derrière le poêle, j'arrive au mur, je tâte encore — il n'y est pas, il est parti, le blanc.

Les grenadiers sortent au jour, de derrière le poêle, un morceau de pain et la soupe, et la cruche pleine d'eau. Ils regardent sans rien dire, les yeux baissés.

Rodion remue les doigts et dit en bégayant :

— Alors... alors nous aussi, nous ne sommes pas

dignes... Mais cela ne peut être ainsi. Nous le retrouverons.

La première lueur du soleil rougeoie sur les vitres. Frais et clair, le carillon de la forteresse de Pierre-et-Paul sonne un quart.

IVAN LOUKACHE.

Traduit du texte russe inédit
par A. DE HOLSTEIN.

FRAGMENTS

—

PRINTEMPS

L'écorce reverdit et la jacinthe incline
Au-dessus des terrains son carillon d'azur;
Un oiseau réveillé fait sa note divine,
Le saxifrage rose a fleuri près du mur.

Les fleurs de l'amandier se pressent sur leur tige
Comme un essaim touffu de papillons légers
Et parfois l'un d'entre eux, mourant d'un doux vertige,
S'abat, muet et blanc, sur le sol du verger.

Dans les prés humectés la fraiche primevère
Groupe sa touffe pâle au bord des ruisselets
Où pour boire au courant de la surface claire
Les muguets gracieux penchent leurs gobelets.

La violette assise en son palais de feuilles
Parfume la rosée et les trèfles nouveaux;
La voix du rossignol, tardive, se recueille
Et semble murmurer ses roulades dans l'eau.

Furtive et déployant son aile en parapluie
Une chauve-souris fait sa ronde de nuit,
Et la fille qui sert dans l'humble hôtellerie
S'étonne de monter la lune au seau du puits,

C'est le printemps avec un bouquet sur son cœur.

Avignon, 1908.

—

PRINTEMPS EN LIVRADOIS

En montant l'escalier si gris aux rampes teintes
J'ai senti tout à l'heure une odeur de jacinthe,
Ne venait-elle pas de mon jeune passé?
Elle me rappelait le jardin ratissé,
Le pommier du Japon et la calleuse image
De ce vieux jardinier qui s'appelait Pélage.

La maison est pareille aux autres jours; pourtant
Elle paraît changée, et nous sommes contents.
Le printemps va venir, la fenêtre est ouverte,
L'odeur du mois de mars rentre par la fenêtre;
On dirait qu'il y a du bonheur sur les murs;
La première alouette a monté vers l'azur;
Je l'ai vue en levant les yeux, j'ai pu l'entendre,
Sa voix a la fraîcheur de l'eau et du blé tendre.

Midi. La chatte blanche étale un ventre blanc
Au soleil et longtemps roule dans la poussière
Son corps impatient de chaleur et d'étreinte.
Le chat sournois la guette et la joindra d'un bond.

O matin enchanté, fleurs pâles, pleurs d'amour,
Lumière d'eau sur la prairie,
Oiseaux bleus réveillés mollement par le jour,
Oiseaux tendres au creux des feuilles rafraîchies,
Mon chant secret s'élève et monte de la terre.
Elève-toi, mon chant, de ces horizons calmes,
Emporte en ta langueur le souffle des rosées,
Des branches, des oiseaux, des abeilles grisées,
Emporte les couleurs sensibles de la rose,
Le chant de l'alouette et du soleil levant;
Emporte le printemps dans ta robe et le vent,
O mon hymne d'amour qui s'élève des choses.
Musique de mon cœur, l'espace
Est rempli par ton chant pur et désespéré,
Ma longue chevelure autour de moi ruisselle.

O pure et légère harmonie
Qui soulève l'ombre et délie

Les fleurs tendres des cardamines,
O musique molle et divine
Qui annonce les hirondelles,
Les clochettes, l'herbe nouvelle!

J'ai vu l'alouette monter,
Sa voix construit dans l'air léger
Un paysage de clarté,
Un paysage d'arbres grêles
Qui se penchent sur des ruisseaux.

Les abeilles prennent leur vol
Et le premier papillon jaune
Apporte l'odeur des pins et des aulnes.
O lent et rêveur mariage
De la verdure, des nuages,
Du ciel pâle, de l'eau légère,
Des mouches et des pulmonaires...

Ambert 1910.

—

MATERNITÉ

Trainant ses flancs plus lourds qu'elle berce en marchant,
La chatte lentement se promène au soleil;
L'araignée a pondu et, quand la nuit descend,
Sous le plancher troué de ma chambre j'entends
Le fin glapissement des petits rats qui tettent.
Un papillon lourdaud vient heurter la fenêtre;
Plein d'œufs, son ventre a l'air, sous les ailes de bure,
D'un petit nid pendu dans les feuilles obscures.
J'entends le cri secret et sourd de la nature.
Moi-même, dans mon sein l'enfant a tressailli;
Il est lourd comme l'homme à qui j'ai obéi.
C'est le poids de la vie, et ce poids me rejette
En arrière; il pâlit mes mains jadis replètes,
Il incline mon sein qui se gonfle de lait,
Il creuse mes doux yeux; mon visage défait
Porte la vie aussi; mes cheveux plus dociles
S'allongent en bandeaux sur mes tempes tranquilles.
Une chaude moiteur parfois couvre mon front,
J'ai chaud comme la terre, et le travail des germes

PRINTEMPS EN LIVRADOIS

En montant l'escalier si gris aux rampes teintes
J'ai senti tout à l'heure une odeur de jacinthe,
Ne venait-elle pas de mon jeune passé?
Elle me rappelait le jardin ratissé,
Le pommier du Japon et la calleuse image
De ce vieux jardinier qui s'appelait Pélage.

La maison est pareille aux autres jours; pourtant
Elle paraît changée, et nous sommes contents.
Le printemps va venir, la fenêtre est ouverte,
L'odeur du mois de mars rentre par la fenêtre;
On dirait qu'il y a du bonheur sur les murs;
La première alouette a monté vers l'azur;
Je l'ai vue en levant les yeux, j'ai pu l'entendre,
Sa voix a la fraîcheur de l'eau et du blé tendre.

Midi. La chatte blanche étale un ventre blanc
Au soleil et longtemps roule dans la poussière
Son corps impatient de chaleur et d'étreinte.
Le chat sournois la guette et la joindra d'un bond.

O matin enchanté, fleurs pâles, pleurs d'amour,
Lumière d'eau sur la prairie,
Oiseaux bleus réveillés mollement par le jour,
Oiseaux tendres au creux des feuilles rafraîchies,
Mon chant secret s'élève et monte de la terre.
Elève-toi, mon chant, de ces horizons calmes,
Emporte en ta langueur le souffle des rosées,
Des branches, des oiseaux, des abeilles grisées,
Emporte les couleurs sensibles de la rose,
Le chant de l'alouette et du soleil levant;
Emporte le printemps dans ta robe et le vent,
O mon hymne d'amour qui s'élève des choses.
Musique de mon cœur, l'espace
Est rempli par ton chant pur et désespéré,
Ma longue chevelure autour de moi ruisselle.

O pure et légère harmonie
Qui soulève l'ombre et délie

Les fleurs tendres des cardamines,
O musique molle et divine
Qui annonce les hirondelles,
Les clochettes, l'herbe nouvelle!

J'ai vu l'alouette monter,
Sa voix construit dans l'air léger
Un paysage de clarté,
Un paysage d'arbres grêles
Qui se penchent sur des ruisseaux.

Les abeilles prennent leur vol
Et le premier papillon jaune
Apporte l'odeur des pins et des aulnes.
O lent et rêveur mariage
De la verdure, des nuages,
Du ciel pâle, de l'eau légère,
Des mouches et des pulmonaires...

Ambert 1910.

—

MATERNITÉ

Traînant ses flancs plus lourds qu'elle berce en marchant,
La chatte lentement se promène au soleil;
L'araignée a pondu et, quand la nuit descend,
Sous le plancher troué de ma chambre j'entends
Le fin glapissement des petits rats qui tettent.
Un papillon lourdaud vient heurter la fenêtre;
Plein d'œufs, son ventre a l'air, sous les ailes de bure,
D'un petit nid pendu dans les feuilles obscures.
J'entends le cri secret et sourd de la nature.
Moi-même, dans mon sein l'enfant a tressailli;
Il est lourd comme l'homme à qui j'ai obéi.
C'est le poids de la vie, et ce poids me rejette
En arrière; il pâlit mes mains jadis replètes,
Il incline mon sein qui se gonfle de lait,
Il creuse mes doux yeux; mon visage défait
Porte la vie aussi; mes cheveux plus dociles
S'allongent en bandeaux sur mes tempes tranquilles.
Une chaude moiteur parfois couvre mon front,
J'ai chaud comme la terre, et le travail des germes

Amollit et détend mon farouche épiderme.
O dure jeune fille au sein rond et glacé,
Petite vierge raide au jour de l'an passé
Où j'allais par les bois sans âme et sans entrailles,
C'est maintenant, après les chaudes épousailles,
Que je connais le goût du monde et la douleur,
Que je connais le prix du sang et la valeur
De tout homme qui passe inconnu parmi nous;
Une mère a tenu cet homme au fond jaloux
Et farouche de sa tressaillante matrice;
Il a été un œuf, un germe, amer délice!
Il a poussé dans l'ombre humaine de la chair,
Racine volontaire et âpre, nœud de fer
Qui grandissait, pressant les veines épuisées
Et buvant tout le sang, la sève, la rosée,
Et jetant des coups sourds et brusques si têtus
Que la mère, entr'ouvrant ses deux bras abattus,
Etait comme une terre où le blé se réveille.

Quand un bon vieux parfois me rencontre en chemin,
Mes regards maternels voient au fond de sa main
Le long travail des nerfs et des veines mêlées.
Je rêve lentement sur ces formes usées,
Sur ces plis dans les doigts, formés, mystérieux,
Dans le secret d'une âme et d'une chair; les yeux
Me parlent chaudement dans leur couleur bleutée
D'une sève d'amour jadis fière, jetée
Avec ivresse à l'heure émue et nuptiale
Où l'homme sur son cœur pressait la femme pâle.
Une larme me vient de regarder au cou
Battre encore une artère au rythme dur et fou
Du couple qui voulut un soir donner la vie.
Vieil homme, encore enfant pour moi; jusqu'à la lie
Je sais le goût profond de ton sang, la racine
De ton être a poussé dans la tendre poitrine
D'une femme, je sais comment tu as grandi,
Comment nous vous faisons, vous, hommes, nos petits,
Et quel humain penchant vous rejette sans cesse
Vers votre premier nid de natives tendresses.

Là vous venez dormir, là, entre les mamelles,
Dans l'intime parfum des sources maternelles,
Obscurs, grands ou puissants, c'est là que pour mourir,
Comme un enfant tout nu, vous venez vous blottir.
Ma bouche a la bonté du rire et la jeunesse
De vos premiers baisers, des baveuses caresses
Que donnent, fleurs du jour, les lèvres enfantines.
Venez, la terre même écoute et me devine
Et m'appelle sa sœur humaine et douloureuse,
Moi qui seule connais, dans mes entrailles creuses,
Toute l'horreur que donne au sang vivant la mort,
La mort qui me regarde et qui sur mon trésor
De chair plante sa main osseuse et sépulcrale
Et dépouille l'enfant de sa fraicheur natale,
Et montre le squelette, et réduit en poussière
Le squelette lui-même et la nature entière...

Ambert 1910.

—

POUR OLIVIER QUI DORT

Tu dors sur mes genoux, ô mon petit moi-même,
Tu dors calme et léger comme une fleur sous l'eau;
Dehors, la main ouverte au vent, le soleil sème
Sa graine de clarté sur le monde nouveau.

Mais rien de ce qui luit du monde et de l'espace
Ne vaut à mes regards ce souffle lumineux
Qui monte de la chair candide de ta face :
Un nimbe de silence erre dans tes cheveux.
Ton front sous le chapeau de la béatitude
Fait un jour irréel pareil au lys d'été
Quand sa veilleuse blanche offre à la solitude
Le rayon qu'elle enclôt dans sa sérénité.

Devant cette douceur de lumière endormie
Mon âme sort de terre et commence à fleurir
Tandis que le manteau de sa mélancolie
Est un feuillage ancien qui tombe et va mourir.

Ambert 1910.

CÉCILE SAUVAGE
(1883-1927)

LETTRES D'EXIL D'ÉMILE ZOLA

—

Pendant l'Affaire Dreyfus, Zola fut contraint de séjourner en Angleterre, et ce véritable « exil », qui lui fut imposé par ses propres partisans, dura du 18 juillet 1898 au 5 juin 1899.

Rappelons brièvement les faits. Emile Zola avait été condamné une première fois, le 23 février 1898, à un an de prison et trois mille francs d'amende par le jury de la Seine, à la suite de sa lettre *J'accuse*.

Ce jugement ayant été annulé par la Cour de Cassation, l'affaire fut renvoyée devant les Assises de Versailles. Zola s'y présenta une première fois, le 23 mai, puis, à la suite de divers incidents de procédure, le 18 juin.

Mais, de la lettre *J'accuse* qui contenait *sept à huit cents* lignes, on n'avait plus retenu que *trois*, comme chef d'accusation. Pour ne pas accepter un tel étouffement des débats, la défense résolut de faire défaut, et la condamnation de Zola fut confirmée.

A la sortie du palais de Justice de Versailles, il ne fallut rien moins qu'un escadron de cavalerie pour protéger la voiture de l'écrivain contre la foule en furie. Il put revenir à Paris, avenue du Bois de Boulogne, chez l'éditeur Georges Charpentier. C'est là que l'avocat Fernand Labori et M. Georges Clemenceau conseillèrent à Zola de quitter la France, le soir même, pour que le jugement ne pût devenir exécutoire.

En observant, dans un exil volontaire, la retraite la plus ignorée, Zola restait pour les adversaires de la révision une menace redoutable : il choisirait lui-même son jour pour rentrer et donner ses preuves, soit que la vérité sortît victorieuse des procès en cours, soit qu'elle y dût subir une autre défaite.

Zola fut très ému à l'idée de ce départ clandestin, si contraire à son caractère. Et c'est avec une insurmontable tristesse qu'il se résigna à cette disparition obscure. Il l'a avoué plus tard :

« Ce brusque départ a été sûrement le plus cruel sacrifice qu'on eût exigé de moi, ma suprême immolation à la cause ».

Londres fut choisi comme lieu de sa retraite. On le munit en hâte de quelques objets de toilette, et Mme Zola vida sa bourse dans la sienne ; puis après avoir dîné sans même repasser chez lui, il partit pour la gare du Nord, où il prit l'express de Calais à neuf heures du soir.

Le lendemain matin, il arrivait à Londres, où il descendit à l'hôtel Grosvenor. Il s'y fit inscrire sous le nom d'un des personnages de ses romans : « Monsieur Pascal ». Plus tard, il devait encore adopter le surnom d'Emile Beauchamp.

Pendant onze mois, Zola s'imposa l'exil le plus total, la retraite la plus ignorée, le silence le plus absolu. Et pourtant, tandis qu'il était là-bas « comme le mort volontaire, couché au secret tombeau », les événements dont il avait été le principal promoteur se succédaient en France, dans un déclanchement implacable.

Le 26 juillet, le conseil de l'ordre de la Légion d'honneur le suspendait de son grade d'officier. Le 31 août, le colonel Henry, après avoir avoué son faux, se suicidait au Mont-Valérien. Le 23 septembre, les experts en écriture faisaient saisir rue de Bruxelles le mobilier de l'écrivain. Le 26 septembre, la Cour de Cassation était saisie de la demande de révision du procès Dreyfus et, le 29 octobre, elle la déclarait recevable. Puis c'était la chute du ministère Dupuy, la mort subite du président Félix Faure, l'élection de Loubet, et enfin le 3 juin 1899 la cassation du procès Dreyfus par la Cour suprême.

Cependant, le romancier menait à Londres une vie frémissante et solitaire. Les bons offices de son traducteur A.-E. Vizetelly, qui écrivit plus tard une *Vie de Zola en Angleterre*, adoucirent pour lui les tristesses de l'exil. Après l'hôtel Grosvenor où il ne resta que quelques jours, Emile Zola résida successivement à Wimbledon, puis à Penn, dans la banlieue de Londres; il loua ensuite une maison du nom de « Sommerfield » sur la colline de Spinney, à Addlestone. A la fin de 1898, il quitta Addlestone pour Queen's Hôtel, Upper Norwood, où il demeura jusqu'à la fin de son exil. C'est en Angleterre qu'il écrivit *Fécondité*, le premier de ses quatre Evangiles.

Ce travail fut sa seule consolation pendant ces longs mois de

solitude. Sauf celles de Mme Zola et celles de ses enfants, lesquels vinrent passer auprès de lui leurs vacances, le grand romancier ne reçut que de rares visites d'amis : le graveur Desmoulin, Yves Guyot, directeur du *Siècle*, Jean Jaurès, l'éditeur Fasquelle, Georges Charpentier, Bernard Lazare, son avocat Labori, l'écrivain anglais Georges Moore.

Les *Lettres inédites* qu'on va lire offrent non seulement le plus vif intérêt historique, elles ont en outre le grand mérite de nous renseigner sur l'état d'esprit d'Emile Zola pendant ces heures cruelles. Quelques particularités sont à signaler dans cette correspondance d'exil. La plupart du temps, ces lettres étaient expédiées à des tiers, chargés de les remettre à leurs destinataires. Par excès de précaution et pour dépister les investigations possibles de la censure ou de la police, Zola ne les signait pas ou il les paraphait de son initiale Z. Quelques-unes d'entre elles portent la signature de Beauchamp ou d'Emile Beauchamp, pseudonyme sous lequel, nous l'avons dit, il abritait son incognito.

MAURICE LE BLOND.

—

A Joseph Reinach.

Londres, août 1898.

Après l'arrêt rendu contre nous par défaut, à Versailles, dans l'audience du 18 juillet, tous nos amis ont été d'avis que je devais quitter immédiatement la France, pour que la signification de cet arrêt ne pût me toucher, et pour que nous pussions rester ainsi les maîtres absolus de l'affaire. Il s'agissait surtout de rester les maîtres du jour où nous penserions que le procès serait repris utilement, de façon à faire la lumière et à nous assurer le triomphe. Au fond, il n'y avait donc que la question de date, nous entendions avant tout nous réserver le choix de cette date.

Je dois ajouter qu'à ce moment-là Esterhazy et sa maîtresse étaient sous les verrous, que Du Paty de Clam allait être compromis comme complice, et qu'il nous semblait nécessaire d'attendre les résultats de l'instruction, car, s'ils

étaient tous poursuivis et condamnés, notre acquittement, à nous, devenait possible. Cette raison d'attendre n'existe plus, puisqu'il y a eu un non-lieu en leur faveur. Je fais seulement remarquer que cette attitude de la justice, dans l'injustice, la montre désormais décidée à tout, et qu'elle ne nous attend évidemment à Versailles que pour nous étrangler.

Donc, je voudrais savoir, dans ces circonstances, ce que nos amis pensent sur la date probable de ma rentrée en France, autrement dit sur la date où il y aura un intérêt évident, pour la cause et pour nous, à recommencer le procès à Versailles. Je pose d'abord que la preuve est faite de l'impossibilité où est le parquet de me signifier l'arrêt à l'étranger, et que nous sommes les maîtres de reculer la date de ma rentrée autant qu'il nous plaira.

Deux partis seulement se présentent, selon moi :

Comme nous l'avons dit, lorsque nous comptions sur les poursuites contre Esterhazy et sa maîtresse, rentrer en octobre, même s'il ne s'est rien passé de nouveau jusque-là, et nous faire étrangler à Versailles, pour la beauté de ce nouveau crime judiciaire. Nous serons hués, menacés, condamnés : nous ne ferons certainement aucune clarté nouvelle ; j'irai ensuite faire mon année de prison. Si l'on pense que ce soit bien, que je servirai ainsi la cause, je suis prêt à m'incliner.

Ou bien attendre à l'étranger, aussi longtemps qu'il le faudra, le jour où nous pourrons parler haut ; guetter les circonstances qui me permettront de ne rentrer que pour triompher ; laisser le procès comme une menace sur leurs têtes, toujours sur le point de se réaliser ; rester les maîtres de l'agitation, de la plaie que nous pourrons toujours rouvrir et faire saigner ; ne pas les débarrasser de notre procès, faire qu'il y ait toujours devant eux cette liquidation, leur retirer tout espoir d'en finir, puisque nous serons sans cesse libres de tout reprendre.

Je désire que nos amis lisent cette note, qu'ils la discutent

et qu'on me fasse connaître le parti que, selon eux, j'aurai à prendre.

—

A Octave Mirbeau.

19 août 98.

Mon cher ami, merci de votre bonne lettre, et merci de toute la peine énervante que vous prenez, pour éviter de gros soucis à ma pauvre femme. Dans la lâcheté universelle, vous ne sauriez croire combien je suis ému de sentir quelques fidèles autour de moi.

Mon existence, ici, est devenue possible, depuis que j'ai pu me remettre au travail. Le travail m'a toujours réconforté, sauvé. Mais nos pauvres mains n'en restent pas moins tremblantes d'un frisson qui ne peut finir. Vous ne sauriez croire la révolte où me jettent les échos de France qui m'arrivent. Le soir, quand le jour tombe, je crois que c'est la fin du monde.

Vous pensez que je dois rentrer et me constituer prisonnier, sans retourner à Versailles. Cela serait trop beau, d'avoir ainsi la paix de la prison, et je ne crois pas que cela soit possible. Je ne suis pas parti pour rentrer ainsi, notre attitude ne serait plus ni logique, ni belle. Je crois plutôt que c'est pour moi l'exil indéfini, à moins de courir l'abominable risque d'un nouveau procès. D'ailleurs, nous ne pourrons prendre un parti qu'en octobre. Et d'ici là, qui sait? bien que je ne compte plus que sur un miracle, auquel je ne crois guère.

Soyons donc braves, mon ami, et que notre œuvre se fasse ! Si je puis continuer à travailler, tout n'ira encore pas trop mal.

Votre femme et vous, vous avez été bien affectueux, bien bons pour ma femme, qui traverse de terribles heures. Je garderai le souvenir du secours de tendre amitié que vous lui avez apporté. Et je vous prie d'embrasser pour moi votre femme, de tout mon cœur, comme je vous em-

brasse vous-même, mon bon ami, l'ami fidèle et brave des jours mauvais.

—

A Alfred Bruneau.

21 août 98.

Mon ami, je pense que vous ne m'avez pas gardé rancune, si je n'ai pas encore répondu à la bonne lettre que vous m'avez écrite, au lendemain de mon arrivée ici. J'ai dû prendre toutes sortes de précautions, j'ai craint surtout qu'on ne décachetât le courrier de mes amis. Et puis, je pensais qu'on vous donnerait des nouvelles de moi d'une façon moins dangereuse.

Après un mois de séjour, me voici installé enfin et à peu près tranquille. Les premiers temps ont été fort cruels, dans un pays dont j'ignore la langue, errant et me cachant avec l'angoisse de tout ce que je laissais derrière moi. Maintenant que j'ai pu me remettre au travail et que je fais ma tâche régulièrement chaque matin, la vie m'est devenue possible. Je ne garde que la souffrance de l'incertitude en songeant à demain, car j'attends que les événements décident du parti que je prendrai. Certes, ce qui se passe est abominable, je crois que jamais la situation n'a été plus affreuse; mais je garde une foi obstinée en la bonne cause, je suis plus convaincu que jamais du triomphe. Les épreuves que nous traversons auront doublé le prix de la victoire.

Je pense que vous aussi, vous vous êtes remis au travail, de tout votre cœur, pour oublier un peu l'amertume des abominations que vous avez si bravement traversées à mon côté. Je songe souvent à vous, vous êtes dans mon cœur avec les très rares fidèles qui ne m'ont point abandonné au jour de l'impopularité et du danger. Faites une belle œuvre, mettez-y toute votre passion de l'humanité et de la vérité : c'est la seule façon d'avoir raison contre les imbéciles et les bandits. J'espère être à l'automne à Paris, pour que

vous nous fassiez connaître les trois premiers actes de l'*Ouragan* ; et nous oublierons tout, en vous écoutant.

Si vous me donnez de vos nouvelles, envoyez votre lettre à ma femme, qui me la fera parvenir. Vous me direz comment votre femme et votre fillette se trouvent de leur villégiature. Je pense que vous ne rentrerez guère qu'à la fin septembre et je regretterai bien de ne pas être là, tout de suite, pour aller prendre une tasse de thé dans votre nouvel appartement.

Bon courage, mon ami. Travaillez bien et portez-vous bien. Tout ce qui se passe n'est rien devant l'œuvre à faire. Vous verrez que nous nous trouverons un jour réunis, plus forts et plus heureux.

—

A Mme Octave Mirbeau.

Mardi, 30 août 98.

Je vous remercie de votre bonne lettre, chère madame et amie, et surtout je vous remercie de l'affection dont vous entourez ma chère femme, qui a grand besoin d'être aimée dans les cruelles circonstances qu'elle traverse.

Vous me parlez avec un grand bon sens et une parfaite amitié de mon séjour ici. Moi aussi, je pense depuis longtemps que je pourrais sans danger y faire connaître ma présence et y prendre une attitude, que je saurais rendre utile et digne. Mais il y a aussi l'autre parti, celui de rentrer en France, et d'y faire mon devoir jusqu'au bout. Je ne puis donc encore me prononcer, j'attends l'avis de nos amis, et j'attends aussi les événements. De toutes façons, d'ailleurs, je ne puis guère rentrer avant que la Chambre soit réunie et qu'on ait liquidé toutes les autres affaires pendantes.

Vous me touchez infiniment en m'offrant vos services dévoués, ici et même à Paris. Ici, le mieux est que je vive encore ignoré, travaillant en paix dans une solitude dont personne ne connaît le chemin. Mon travail, que j'ai repris régulièrement, m'est un grand repos. A Paris certes, si

j'avais besoin de vous, je serais fort heureux de me confier à votre dévouement et à votre discrétion.

Les infamies s'entassent, cela devait être. C'est avec un serrement douloureux de cœur que je songe à la pure victime qu'ils vont condamner (1) ; et cela ne me donne qu'une passion, celle du sacrifice, la volonté de m'immoler moi-même.

Embrassez bien tendrement votre cher mari. Je sais tout ce qu'il fait pour nous, et j'en suis profondément ému.

Merci encore, chère madame et amie, et mille bonnes affections.

—

A Georges Charpentier.

Dimanche, 30 oct. 98.

Mon vieil ami, merci des quelques commissions que vous avez bien voulu faire pour moi, et merci de votre nouvelle lettre.

Je vous écris dans la joie que je viens d'éprouver en apprenant que la Cour de Cassation a décidé de faire l'enquête totale. Quoi qu'il arrive, c'est toute la lumière, et nous ne pouvons qu'y gagner. Enfin, la victoire est prochaine. Mais me voici certainement ici pour deux grands mois encore. Je vais m'organiser pour y rester jusqu'en Janvier, le moins mal possible. Je me suis d'ailleurs remis au travail, tout va bien. L'important, c'est que le triomphe soit dès maintenant assuré.

Je vous avoue que la composition du prochain ministère ne m'inquiète même pas. Tous se valent. Puis, quel est le ministère qui oserait maintenant se mettre en travers de la Cour de cassation ? Quand l'opinion sera avec nous, le gouvernement sera avec nous. Après le rapport de Bard et le réquisitoire de Manau, je défie qu'il n'y ait pas une majorité dreyfusiste dans les Chambres.

(1) Le lieutenant-colonel Picquart.

Vous voyez que je suis dans un moment d'optimisme, bien que les choses ne m'apparaissent pas roses d'ordinaire. Mon ardent désir est d'en finir avec l'exil, de rentrer chez moi et de reprendre mes habitudes, après avoir pansé et guéri toutes les plaies qui nous ont été faites pendant ces abominables mois.

Embrassez pour moi votre femme et Jane, comme je vous embrasse vous-même, mon vieil ami.

—

A Joseph Reinach.

Dimanche, 30 oct. 98.

Mon cher confrère et ami, ne m'en veuillez pas si j'ai tant tardé à vous répondre. Ma femme m'est enfin arrivée et je n'ai pas pu écrire au milieu des dispositions que j'ai dû prendre pour hiverner ici dans les meilleures conditions possibles. Puis, je suis heureux de ce retard, aujourd'hui, car je puis vous dire toute ma joie de la décision prise par la Cour de Cassation. Ce supplément d'enquête, c'est pour moi l'acquittement certain de l'innocent et le châtiment probable des coupables. Aussi suis-je dans la joie, depuis que je connais la nouvelle.

Vous me parliez de Brisson en prévoyant sa chute. Est-elle si à déplorer que cela ? Il se montrait si tremblant, si désespéré, que je préfère presque des adversaires à la forte poigne, obligés de se mettre avec nous lorsqu'ils seront forcés d'obéir à l'opinion publique, à l'irrésistible poussée des faits. Ni Constans, ni les autres, ne me font peur, au contraire. Je me trompe peut-être.

Vous faites, dans le *Siècle*, une admirable campagne que je suis avec passion. Et vous allez être dans de bonnes conditions pour la continuer. Puisqu'on demande de la lumière, faites-en le plus possible. Il serait coupable à présent de ne pas aller jusqu'au bout de ce qu'on croit être la vérité. Depuis le jour où j'ai connu le nombre des documents livrés à l'Allemagne par Esterhazy, j'ai cru à

un complice dans les bureaux mêmes de l'Etat-Major. J'avais nommé Henry dans une note, en laissant percer mes soupçons. Puis, je me suis dit que je n'avais aucune preuve, que je cédais là uniquement à un instinct, et j'ai effacé le nom. Mais la piste est bonne, il faut la suivre.

Me voilà donc ici pour longtemps encore. Mais je ne me plains pas trop. Je travaille et j'attends.

J'ai à vous adresser de grands remerciements. Mais je veux vous les adresser de vive voix. Et une de mes premières visites à Paris sera pour vous dire combien j'ai été touché.

Une bonne poignée de mains, mon cher ami, dans la certitude enfin que la vérité et la justice vont triompher.

A Paul Alexis.

Dimanche, 6 nov. 98.

Mon vieil ami, je vous remercie de votre bonne lettre, et je ne vous écris guère que pour vous dire que je me porte bien et que je travaille, car je vis ici loin de tout, ne connaissant les événements qu'au bout de vingt-quatre heures.

Comme vous le dites, tout va prodigieusement bien, et c'est tant mieux pour moi, je vous assure. Voici bientôt quatre mois que je me trouve violemment arraché de mes habitudes de cœur et d'esprit. J'en ai assez, il faut que cela cesse. L'exil n'est plus possible, avec l'hiver qui commence. Aussi, me voilà à compter les jours, dans l'attente heureusement certaine de la victoire.

J'espère vous embrasser tous bientôt. Ce qui m'aide à patienter, c'est le désir que la monstrueuse affaire soit tout entière enterrée, et à jamais. Voilà pourquoi j'ai été si ravi de l'enquête, qui va pourtant m'attarder ici.

Embrassez pour moi votre femme et vos enfants, comme je vous embrasse vous-même, mon vieil ami.

A sa fille Denise (1).

10 novembre 1898.

Ma chère petite Denise,

Te voilà devenue une bien grande fille, maintenant que tu m'écris en allemand. Et il ne faut pas seulement être première en allemand, mais il faut aussi être première en français, de temps à autre. D'ailleurs, maman me dit que tu travailles mieux, depuis une semaine. Et cela me suffit, tu es une gentille petite fille.

Est-ce que les singes du Jardin d'Acclimatation vous ont dit, à Jacques et à toi, que lorsqu'on est paresseux et menteur, on devient aussi laid qu'eux ? Car tu sais que les singes sont des petits garçons et des petites filles qui n'ont rien fait et qui ont menti dans leur pays. Alors on les a mis dans des cages pour nous les envoyer.

Bientôt je reviendrai et je vous embrasserai de tout mon cœur, surtout si maman est contente de vous. —

Au revoir, ma petite Denise, et mille baisers.

—

A Georges Charpentier.

Dimanche, 4 déc. 98.

Mon vieil ami, je vous réponds tout de suite, au sujet de la proposition que vous me faites de la part du *Matin*. Je connais parfaitement l'importance et la solvabilité du journal, je serai donc fort heureux de traiter une affaire avec lui. Seulement, si mon intention est bien d'écrire quelque chose sur le séjour forcé que je fais à l'étranger, je ne sais même pas encore sous quelle forme j'écrirai cela. C'est vous dire que ce n'est là qu'un projet dont la réalisation peut être assez lointaine. Veuillez donc dire au *Matin* qu'il m'est encore impossible de m'engager, mais que je suis très heureux et très flatté de la proposition, et que j'en prends bonne note.

(1) Alors âgée de neuf ans.

A partir de demain lundi, je vais me retrouver seul ici. Nous allons, d'ailleurs, faire tous nos efforts pour trouver un moyen de hâter mon retour en France, sans attendre la décision de la Cour. Selon l'issue de la monstrueuse affaire Picquart, je crois cela possible. Sans doute, comme vous le dites, je suis bien tranquille ici, à l'abri des coups et des émotions immédiates. Mais je n'en puis plus d'impatience et de détresse, à me sentir ainsi loin de la bataille et de tous ceux que j'aime. Je suis donc prêt à risquer même un peu de ma victoire pour aller vous retrouver tous, si cela n'est pas jugé trop imprudent.

En somme, je travaille bien. Je suis heureux de tout ce qui se passe, je trouve même que les abominations contre Picquart sont le crime suprême, le crime nécessaire pour déterminer la révolte de tous les honnêtes gens de France.

Après cela, j'espère qu'il n'y aura plus que le bagne pour les bandits.

En attendant, je vous embrasse, mon vieil ami, et je vous prie d'embrasser pour moi votre femme et Jane.

—

A Paul Alexis.

Dimanche, 11 décembre 98.

Eh bien ! mon vieil ami, vous voilà donc lancé sur la mer orageuse de la politique ! J'ai lu dans l'*Aurore* que vous présidiez des réunions où l'on acclame Picquart, et où l'on vote la destruction des conseils de guerre. Qui aurait dit ça de nous, si dédaigneux de la rue, sur notre roc littéraire ? Nous allons décidément finir en soldats de la révolution.

Vous êtes bien heureux de pouvoir vous battre à Paris. Je suis ici, las d'être en paix et en toute sécurité.

Mais nos amis de Paris m'écrivent des lettres terrifiées, en réponse au désir que je leur témoigne de rentrer.

Ils me disent qu'il n'en va pas seulement de ma sûreté personnelle, mais que je compromettrais sûrement la cause.

Me voilà donc cloué pour quelques semaines encore dans mon cloître, où je ne vois personne, où je ne desserre souvent pas les lèvres de la journée. Au moins, j'ai l'heureuse chance de pouvoir y travailler dans la plus sereine des solitudes, et j'en abuse, c'est ce qui me sauve, ce qui me permet de me résigner et de n'être pas trop malheureux.

Je ne souffre donc que d'être séparé de tout ce que j'aime. Tout mon cœur et toute ma pensée sont là-bas, avec vous autres. Je n'ai ici qu'un ami, mon roman sur le chantier, qui est un bon compagnon. Je vais en avoir fait la moitié, et j'ai donné un rude coup de collier, car c'est un gros morceau, un vrai monde, qui n'est pas commode à mettre debout.

A bientôt tout de même, j'espère, et battez-vous bien, soyez vite victorieux, pour me permettre de rentrer plus tôt. Vous avez sauvé Picquart de la prison, vous m'en sauverez bien aussi.

Tout ceci bien entre nous, mon vieil ami. Pas un mot de cette lettre, car je veux rester mort pour la France, tant que la France n'aura pas une justice.

Embrassez bien tendrement votre femme et vos enfants pour moi, comme je vous embrasse aussi, fraternellement.

—

A Mme Octave Mirbeau.

Jeudi, 15 décembre 98.

Chère Madame et amie, quelle bonne et réconfortante lettre vous m'avez écrite ! J'avoue que j'avais un peu besoin de ce cordial, car l'homme nerveux et passionné que je suis n'est pas fait pour l'exil, pour la résignation et le silence. Vous avez parfaitement deviné que ma torture est d'être ici à l'abri, dans trop de paix et de sécurité, pendant que les autres se battent. Il y a des jours où j'en arrive à me mépriser un peu, où il me semble que je ne fais pas mon devoir. Et vous savez que ma résolution était prise de ne rien dire à personne et de rentrer un beau matin.

Maintenant, voilà que vous m'écrivez, et vous n'êtes pas la seule, tout le monde m'écrit que je dois rester où je suis sous peine de déchaîner les pires catastrophes. Je n'en crois rien, je l'avoue, je reste convaincu que mon projet était brave, même utile, et que nous aurions été une fois de plus vainqueurs. Mais, devant l'opinion unanime, je dois m'incliner. Comme je l'écris à Labori, c'est le plus gros sacrifice que j'aie encore fait à la cause, car on n'imagine pas tout ce que je souffre ici, moralement, intellectuellement, dans l'impuissance d'agir où je me trouve. Et je ne parle pas de mon pauvre cœur, arraché à tout ce qu'il aime.

Quant à quitter ce pays, je ne le tenterai même pas. Toute ma souffrance en serait renouvelée. J'y ai longuement réfléchi, toutes les bonnes raisons sont que je reste où je suis, même si l'affaire doit durer encore des mois. Il me semble que cela est mieux, car il ne manquerait plus que j'aille me divertir au soleil, pendant qu'on se bat. Vous devinez déjà les articles de la presse immonde, la France vendue à l'Italie, pour les trente deniers de Judas.

Dites à votre mari combien je l'aime et l'admire. Le voilà jeté dans l'action, lui aussi, et il s'y comporte superbement. Merci aussi à tous les deux pour l'affection dont vous entourez ma chère femme, vous dévouant à nos intérêts, veillant à ce qu'elle ne soit pas seule, à Paris au milieu de la bataille. Je suis infiniment touché de votre tendresse, et c'est une de mes grandes consolations.

Je me permets de vous embrasser, chère madame et amie, et d'embrasser aussi votre vaillant mari, de tout cœur.

—

A Joseph Reinach.

Vendredi, 6 janv. 99.

Cher confrère et ami, je vous dois une lettre depuis longtemps. Vous me pardonnerez, vous devez savoir que la grande solitude ne va pas sans une grande paresse. Mais

je suis de tout mon cœur avec vous, je vous admire quotidiennement dans votre beau combat pour la vérité et pour la justice.

Votre dernière lettre m'a intéressé au plus haut point. Henry complice, c'est l'hypothèse qui explique tout. Je vous avoue que j'y suis encore un peu rebelle, par excès de scrupule, sans doute. Je n'ai pas tout votre dossier, j'ignore les résultats précis de votre enquête. Mes objections sont, d'ailleurs, purement morales : car, si je reconnais que vos déductions me paraissent d'une logique irréfutable, je ne pourrai les accepter pleinement que le jour où elles seront basées sur des faits. Combien j'aimerais à causer de ces choses avec vous ! Je vous dirais mes quelques objections, vous me convaincriez immédiatement. Du reste, je doute fort qu'on vous laisse faire la vérité au grand jour. Ces gens ne vous appelleront en cour d'assises que lorsqu'ils seront bien convaincus qu'un arrêt d'incompétence interviendra avant l'ouverture des débats. Il vous restera le livre, l'histoire. Je n'ai, en fin de compte, une pleine confiance que dans l'œuvre écrite, nos livres de demain où nous dirons tout, et que nos fils liront, jugeront, en dehors des passions imbéciles et monstrueuses du moment.

Vous avez été un des plus braves, un des plus éloquents. Vous serez demain de la victoire, après avoir été un des premiers à la peine, sous les coups et sous les outrages. D'ailleurs, la bataille n'est point finie, l'acquittement de Dreyfus va nécessiter de nouveaux combats. Je suis sans trop d'inquiétude sur le résultat final, mais que d'angoisses, et que de souffrances encore ! Ce malheureux pays est bien malade, il donne tous les signes d'une démence aiguë. Comment le rendrons-nous jamais à la santé ?

Je vous admire et je vous aime, mon cher confrère et ami, et je vous serre bien affectueusement les mains.

—

A Octave Mirbeau.

Dimanche, 12 février 99.

Merci, mon cher ami, des renseignements que vous m'avez envoyés. J'ai voulu attendre Fasquelle pour connaître ceux qu'il m'apporterait, avant de vous répondre. Il a passé l'après-midi d'hier avec moi, et il n'a guère fait que me répéter ce que vous me disiez dans votre lettre. Labori, paraît-il, est toujours plein de confiance sur le résultat final, quelle que soit la juridiction. Il prétend que, seul, un coup de force pourrait empêcher le resplendissement de la vérité. J'avoue que, pour mon compte, je suis hanté des plus noirs pressentiments. On ne fait pas ce que ces bandits font, sans avoir la ferme intention d'aller jusqu'au bout de l'infamie. Ils oseront tout, même le meurtre suprême, pour assassiner la justice. Si ma raison voulait espérer encore, une voix crie en moi que ce serait naïveté et que tout est certain, si ce n'est l'équité logique, qui rendrait au pays sa santé et sa force. Je m'attends donc à une catastrophe, je ne sais laquelle, où nous allons tous être engloutis.

Voilà la Chambre Criminelle dessaisie. J'ignore au juste ce que cela représente de péril pour le triomphe de la vérité. Il me suffit que la loi nouvelle vienne de votre bon gouvernement, et que les bandits l'accueillent avec des hurlements de joie, pour que je reste naturellement plein de méfiance. Pourquoi ont-ils voulu cela et qu'en attendent-ils ? Ont-ils des raisons décisives de se réjouir, est-ce notre défaite assurée, je veux dire celle du droit et de l'honneur de la France. Quand vous verrez nos amis bien informés, demandez-leur donc cela de ma part, questionnez-les, et sur la composition des trois chambres, et sur l'esprit réel qui y règne et sur ce que sera sans doute leur arrêt. Puis, vous me renseignerez un peu. Ce n'est pas simple curiosité de ma part, c'est le désir de prévoir et de prendre un parti.

N'enviez pas trop ma tranquillité, mon ami, ne rêvez

pas de vous éloigner, de vous isoler au désert comme moi. Vos souffrances ne feraient que changer. Il me faudrait fermer ma porte à l'air qui entre, pour ne pas souffrir, et cela je ne le puis.

Nous avons gardé, ma femme et moi, votre bon souvenir à tous les deux, pour prolonger votre présence et nous tenir compagnie ; cela est désastreux que votre femme soit au lit. Mais elle doit être debout maintenant, dites-lui bien notre affection, nos bons souhaits de tendresse. Le comble de la détresse, c'est de n'être même plus bien portant, et nous connaissons ici un peu cette aggravation, car ma femme, reprise de son gros rhume, ne peut plus sortir. Enfin, rien ne nous aura été épargné.

Nous vous embrassons bien tendrement tous les deux.

—

A Ernest Vaughan.

Dimanche, 19 février 99.

Cher Monsieur Vaughan, je vous remercie de l'insistance aimable que vous voulez bien mettre à publier *Fécondité* et il est certain que nous nous entendrons. Il y a quelques jours, mon éditeur, M. E. Fasquelle, étant venu me voir, je l'avais justement chargé de s'entendre avec vous pour cette publication. Et vous allez recevoir la visite qu'il doit vous faire en mon nom.

Ce qui me trouble, c'est la hâte que vous paraissez avoir.

Je continue à penser que, pour le journal comme pour moi, il vaudrait beaucoup mieux attendre le mois de mai. D'abord, je n'ai pas fini, je crains toujours que quelque brusque complication ne vienne m'arrêter. Ensuite, tant que l'*Aurore* aura l'Affaire Dreyfus, elle aura son intérêt ; et ne serait-ce pas adroit de garder *Fécondité* pour le lendemain de l'Affaire, lorsqu'elle n'emplira plus les colonnes ? Enfin, si nous sommes victorieux, comme je l'espère encore, mon autorité aura doublé, vous publierez l'œuvre d'un

vainqueur, dont le nom, jusque-là, ne sera pour beaucoup qu'un cri factieux. Je veux dire que vous bénéficierez de tout le public que l'innocence reconnue de Dreyfus ramènera à moi.

Réfléchissez à ces choses et à beaucoup d'autres encore. C'est pourquoi je suis convaincu que nous ne devons pas commencer la publication avant la seconde quinzaine de mai. Quand vous aurez vu M. E. Fasquelle, nous pourrons nous entendre d'une façon définitive sur la date exacte, et vous pourrez annoncer le roman. Cette annonce, longtemps à l'avance, serait même bonne.

Merci des sympathies que vous m'envoyez. Dites à tous que mon cœur est avec les combattants si résolus, si braves.

La lecture de l'*Aurore* est ma consolation de chaque soir.

Ma femme, qui est très sensible à votre bon souvenir, se joint à moi pour que vous présentiez nos hommages à Madame Vaughan.

Bien cordialement à vous.

—

A Georges Charpentier.

Mardi, 28 février 99.

Mon vieil ami, que d'événements, vous avez raison, et que de bons événements! C'est lorsque nous semblons toucher le fond de l'abîme, que la fortune nous enlève de nouveau d'un coup d'aile. On peut désormais reprendre quelque espoir.

Ce n'est pas que je devienne optimiste, car beaucoup de choses me semblent obscures, et je crains les abominations dernières. Tant que la cour n'aura pas rendu son arrêt, je croirai possible les pires infamies. Sans doute la situation a beaucoup changé depuis l'élection de Loubet et l'imbécile folie de Déroulède, mais tant que Dupuy sera au pouvoir je

croirai quelque escamotage, je n'ose dire certain, mais probable. Nos amis auraient grand tort de chanter victoire. Enfin il se peut que je me trompe.

Mon intention est de rentrer à Paris dès que l'arrêt de la Cour sera rendu, et quel qu'il soit. Labori consulté est aussi de cet avis. Il faut en finir. Je commence à devenir enragé dans la solitude où je suis. Ce n'est pas qu'il me déplaise de vivre seul, au contraire : les jours où les dépêches ne me jettent pas trop hors de moi, je travaille admirablement bien. Mais ce qui me tue, c'est l'incertitude où je suis depuis des mois, ne pouvant ni prévoir ni régler mon existence. J'aurais dû tout de suite m'installer à l'étranger pour un an, avec les miens, et j'aurais ainsi bravé la fortune.

Enfin, dans quelques semaines, je vous reverrai. Mais il n'est point dit que ce ne sera pas pour de nouveaux ennuis. Mon seul espoir est dans la force de la vérité. Si l'enquête n'est pas supprimée, si l'on ne parvient pas à l'empêcher d'éclater en plein jour, nous sommes certainement sauvés.

Mais, vous avez raison, mon vieil ami, nous vivrons longtemps encore sur des ruines. Et notre vie va être changée, tellement l'ouragan aura fait de désastres.

Embrassez bien tendrement votre femme et Jane. Et bien affectueusement à vous, mon vieil ami.

—

A Paul Alexis.

Dimanche, 12 mars 99.

Mon vieil ami, votre imagination d'un Félix Faure se tuant par remords est bien romantique. On pourrait, en effet, en faire un beau drame shakespearien, comme nous disons. Ce serait Macbeth, ayant voulu devenir roi, et finissant par la demi-folie d'Hamlet, un Hamlet du remords qui irait jusqu'au suicide. Mais je vous assure que, dans la réalité, jamais Félix Faure n'a eu le moindre remords de toutes les abominations qu'il a aidé à commettre.

Il a eu très peur, il est peut-être mort de peur, cela est possible. Enfin, sa disparition n'en est pas moins une belle chance de justice ; et vous avez raison, quel que soit le drame il est superbe. Depuis dix-huit mois, l'Histoire travaille pour nous, romanciers.

Je vous remercie des bonnes nouvelles que vous me donnez après les avoir prises pour moi à la source autorisée. Elles sont très bonnes et me confirment tout ce que je sais. La victoire est certaine, ce n'est plus qu'une question de temps. Mais j'avoue que je m'impatiente un peu et que les continuels retards m'exaspèrent. J'ai renoncé à l'idée de rentrer tant que l'innocence de D... ne sera pas définitivement reconnue. Si donc on le renvoie devant un conseil de guerre, comme cela est à craindre, me voilà ici pour trois grands mois encore.

Je n'ai naturellement aucune nouvelle intéressante à vous donner de moi, ni de ce qui m'entoure. Je vis au désert, je ne vois absolument personne, je passe des trois ou quatre jours sans même ouvrir les lèvres, servi par des muets. Je lis beaucoup, et surtout je travaille. Mon roman va grand train, j'ai déjà vingt-trois chapitres sur trente. C'est un très gros morceau qui me donne infiniment de peine. Enfin, j'en viendrai bien à bout. La publication doit commencer vers les premiers jours de mai, dans l'*Aurore*.

Et voilà, mon vieil ami, nous finirons tout de même par nous revoir, après cette terrible campagne, où nous aurons laissé quelques cheveux. Je sais que vous vous y êtes montré très actif, très vaillant. Aussi vous serez à l'honneur, avec nous tous, les soldats de la première heure.

Merci de votre bonne amitié et de tout ce que vous faites de gentil pour me remplacer un peu auprès des miens. Et merci aussi à votre femme que j'embrasse ainsi que vous et les deux fillettes, la petite et la grande.

—

A Paul Alexis.

Dimanche, 19 mars 99.

Mon vieil ami, Merci des deux bonnes nouvelles. C'est très important que le rapporteur ne soit pas un adversaire. Je m'inquiétais justement, n'ayant aucun renseignement précis, sur le juge choisi ; et votre lettre est venue à propos me tirer d'une crainte. Il est aussi bien désirable qu'on choisisse de braves gens, des caboches à peu près saines, pour composer le conseil de guerre. Mais, sur cela, mes doutes restent grands, et le mieux est d'attendre.

Vous me parlez de votre roman (1), vous désireriez m'en soumettre un chapitre qui vous donne des inquiétudes. Si c'est sur une difficulté politique, comme vous semblez le dire, je suis bien ignorant. Et si c'est sur une question littéraire, vous auriez tort de me consulter, car vous savez que ces sortes de consultation ne nous apportent toujours que beaucoup de trouble sans aucun bénéfice. D'ailleurs, malgré le grand plaisir que j'aurais à vous embrasser, je suis ici dans de telles conditions, que je ne veux ni ne peux recevoir personne. Mais vous avez une idée excellente, allez voir Reinach (6, avenue Van-Dyck) qui a été un des lieutenants de Gambetta et de Ferry et qui connaît admirablement toute cette période politique. Allez le voir en mon nom, un matin, il vous recevra parfaitement, j'en suis sûr.

Oui, la pauvre Académie Goncourt m'a l'air fort malade. Pourtant, je ne vois encore rien d'impossible à ce qu'elle soit constituée. Le grand obstacle, je crois, a été Alphonse Daudet. Quant à moi, je vous ai déjà dit ma façon de penser. Puis, si vous saviez, mon ami, combien un mois de solitude m'a rendu sage. Me voilà en chemin pour le désintéressement absolu, pour la sagesse totale.

Je vous embrasse affectueusement, mon vieil ami, et embrassez pour moi votre femme et les deux fillettes.

—

(1) *Vallobra*, roman dont le principal personnage emprunte des traits à Gambetta et à Jules Ferry.

A Théodore Duret.

Dimanche, 26 mars 99.

Mon cher ami, je vous savais souffrant, mais j'ignorais que vous fussiez obligé de garder la chambre. C'est ma femme qui m'écrit que vous êtes à la fois tourmenté par la grippe et par la goutte, et je veux vous envoyer tout de suite mes souhaits de prompt rétablissement, en espérant même que cette lettre vous trouvera guéri.

Vous avez raison de m'écrire que la lutte restera féroce jusqu'au bout, et que si nous devons être vainqueurs, nous n'en sommes pas moins, à la dernière minute même, menacés d'être vaincus. Et vous expliquez parfaitement quelles effrayantes forces de réaction sont contre nous. Je médite cela pendant des journées entières, n'ayant rien de mieux à faire que de méditer. Il y a là, pour le pays, la plus grave des crises qu'il ait traversées, et l'on peut dire que c'est le sort de la nation de demain qui se décide. En dehors du rôle que j'ai pu jouer dans les événements actuels, ils passionnent en moi l'écrivain, ils m'apportent les œuvres dernières que je voudrais écrire, en achevant de dire ma pensée dans une sorte de testament de vérité et de justice.

Vous avez publié dans *le Siècle* un très remarquable article sur la situation de la France en Europe. Il correspond à tout ce que je sais, à tout ce que je pense. La vérité est là, la France ne jouera son rôle, ne retrouvera toute sa grandeur nouvelle que le jour où elle dépouillera le passé, pour marcher à cet avenir.

Je suis toujours dans la plus grande incertitude, car rien ne se termine, rien ne se décide. A la longue, cela devient de la torture. J'ai bon espoir toujours, mais rien ne me surprendrait, pas même la défaite. Et je tâche de me défendre contre les découragements de l'attente, en travaillant le plus possible. Pendant quelque temps, jusqu'au 12 avril, ne m'écrivez pas directement où vous m'avez vu,

car je vais profiter des vacances de Pâques pour me déplacer un peu.

Merci de la bonne compagnie que vous allez tenir à ma chère femme, et bien affectueusement à vous, mon vieil ami.

—

A Fernand Desmoulin.

Dimanche, 16 avril 99.

. . . .

Oui, l'affaire semble bien marcher, mais je vous avoue que je reste assez pessimiste. Jusqu'à la dernière minute, je craindrai quelque suprême infamie. Cette cour plénière, telle que l'a voulue Dupuy, ne me dit rien qui vaille. Enfin, il est possible que la publication de l'enquête l'oblige à être juste. Mais je ne serais vraiment tranquille que si l'on obligeait les juges de 94 à témoigner, car l'annulation s'imposerait nécessairement.

Quoi qu'il arrive, me voilà cloué ici pour un grand mois encore, six semaines, peut-être. C'est désespérant. Je vais tâcher de terminer *Fécondité* avant mon retour, ce qui me rendrait ensuite tout à fait libre de mes mouvements. Je suis d'ailleurs en bonne santé, et si j'enrage, parfois, je ne m'ennuie jamais. Espérons que tout finira bien et que nous reprendrons notre bonne vie affectueuse.

—

A Louis de Robert.

Jeudi 20 avril 1899.

Mon cher de Robert, vous êtes bien gentil de m'écrire une si bonne et si touchante lettre, au fond de mon exil. Je vous sais fidèle et brave, je n'ai jamais douté de l'ami solide que j'avais en vous. Mais battez-vous pour la vérité, pour la justice, ne perdez pas votre temps à vous battre pour moi. Je tâcherai de suffire à ma défense et tout en vous remerciant des amis nouveaux que vous me faites, je

vous prie de dire à ceux qui doutent de moi d'attendre demain pour me connaître.

Vous travaillez, et cela est beau par le temps de détraquement qui court. J'en sais qui sont comme frappés de paralysie. J'ai fait comme vous, j'ai travaillé le plus possible, et c'est ce qui m'a tenu en joie et en espoir. C'est une victoire salutaire, chaque matin, que d'écrire ses quelques pages, même dans l'angoisse et dans les larmes.

A bientôt, j'espère. Pour la victoire ou pour la lutte encore? Je ne sais. Mais, quel qu'il soit, on fera son devoir.

Je vous embrasse.

—

A Paul Alexis.

Dimanche, 23 avril 99.

Mon vieil ami, merci de vos deux bonnes lettres. La seconde surtout contenait quelques renseignements qui doivent nous rassurer. Je les avais déjà d'autre part, mais la confirmation que vous m'en donnez a son prix.

Vous me demandez ce que je pense moi-même de la situation. Selon les dépêches du matin, je flotte du pessimisme à l'optimisme. Mais j'avoue que c'est le pessimisme qui l'emporte le plus souvent. Je crois que la révision sera rejetée à quelques voix, car lorsque Dupuy a fait voter sa loi de dessaisissement, il devait avoir la Cour dans sa poche. Je sais bien que, depuis, il y a eu la publication de l'enquête, dans le *Figaro*. N'importe ! ces gens ont toutes les impudences, toutes les scélératesses, et ils sont capables de passer outre, en se disant qu'ils ont la Chambre avec eux, ce qui est vrai.

Ce qui me donne, pourtant, quelque espoir, depuis avant-hier, c'est le supplément d'enquête. Si Freystätter (1) est entendu, son témoignage peut être décisif. Puis, la Cour, en décidant ce supplément d'enquête, semble avec

(1) Le commandant Freystätter, qui faisait partie du Conseil de Guerre de 1894.

vous, car si elle était déjà en majorité résolue à la révision, elle ne voudrait pas courir le risque de faire encore de la lumière. Enfin, au dernier moment, elle peut très bien voter la révision, dans la terreur de l'annulation, dont les conséquences seraient grandes. Et ce sera peut-être Dupuy alors, qui exigera d'elle la révision.

Je crois ajouter que, depuis quelques jours, les nouvelles que je reçois de toutes parts sont excellentes. La famille du condamné, les avocats, nos amis, tous sont convaincus que la Cour ne peut pas repousser la révision. Nous verrons bien. Tout au fond, je garde quand même un petit frisson de terreur.

En tous cas, vous me verrez dans un mois, car je rentrerai après l'arrêt, quel qu'il soit. Si nous sommes battus, nous allons recommencer la lutte, furieusement. Et notre victoire définitive est quand même certaine.

Embrassez pour moi votre femme et vos deux fillettes, comme je vous embrasse vous-même de toute notre vieille et solide amitié.

—

A Octave Mirbeau.

Jeudi 27 avril 99.

C'est vrai, mon cher et fidèle ami, je viens de traverser toute une crise affreuse d'angoisse et de désespoir. J'étais à l'état de sécheresse, comme disent les mystiques, dans la perte de la foi. Il y avait trop de mensonges, trop d'iniquités, ni la vérité, ni la justice n'étaient désormais possibles. J'ai cru vraiment à la fin de tout. Et il me faut, même à cette heure, faire un effort, pour partager votre belle confiance, tant on nous a dupés de fois et tant je crains de me livrer à une illusion nouvelle.

Mais vous avez raison, c'est peut-être bien cette fois la victoire. Votre lettre m'a donné une grande joie. La victoire, elle était certaine, je n'en ai jamais douté, dans l'avenir. Seulement, quelle désespérance humaine devant cet

entassement de monstruosités ! C'est à fuir, à se réfugier dans quelque île sauvage. J'ai eu positivement la sensation que l'air devenait irrespirable pour nous et que le mieux était de nous en aller ailleurs.

Ce que vous me dites de Labori me surprend un peu. Je l'ai trouvé très pessimiste, mais très brave. Il était venu me chercher pour livrer une bataille suprême. Je crois bien, d'ailleurs, qu'il était déjà touché par la maladie. Il aura le temps de se remettre, car les choses traîneront, vous verrez.

Je pense donc vous embrasser dans un mois. Quel que soit l'arrêt, je rentrerai. En attendant, je vais tâcher de finir mon livre. Je travaille, je me porte bien. Il n'y a que les dépêches de France qui me bouleversent chaque matin. Le cœur est brave, mais les nerfs sont décidément malades de trop de secousses. Et vous qui êtes dans la tourmente, quelle vie vous devez mener ! Espérons que cela nous aura élargi le cœur et le cerveau. Ce sera le bénéfice.

Merci de votre réconfort, embrassez pour moi votre chère femme, mon cher et brave ami, comme je vous embrasse vous-même, fraternellement.

J'oubliais. Voulez-vous, mon ami, vous charger de dire à Sébastien Faure que je ne puis malheureusement plus disposer de la reproduction de mes romans, depuis que je fais partie de la Société des Gens de Lettres ? Il y a peut-être une façon d'arranger les choses, seulement, priez-le d'attendre que je sois à Paris.

—

A Joseph Reinach.

Dimanche 30 avril 99.

Cher confrère et ami, je regrette un peu la dernière lettre si noire que je vous ai écrite dans un moment d'inquiétude intense. Je garde bien des inquiétudes, car nos adversaires nous ont prouvé qu'ils avaient des réserves d'infamies incalculables ; mais, pourtant, j'avoue que la vérité fait des

pas immenses et qu'il me semble désormais impossible, comme à vous, qu'elle ne triomphe pas à bref délai. Chaque jour peut même amener quelque révélation foudroyante qui achèvera la débâcle des bandits.

Si vous écrivez vos articles du *Siècle* en pensant à moi, je puis vous dire que, dans mon coin de solitude, je les lis avec une passion, avec une admiration croissantes. Une de mes premières visites, à Paris, sera d'aller vous confesser mes torts, l'injuste opinion que j'avais de vous, l'ignorance têtue où j'étais de votre courage et de votre talent. Vous avez été admirable dans toute la monstrueuse affaire.

Veuillez répondre aux jeunes gens dont vous me parlez qu'il m'est impossible de traiter avec eux du lointain où je suis. D'abord, c'est jusqu'ici Busnach qui s'est occupé, au point de vue affaire, des pièces qu'il a tirées de mes romans. Il est fort malade en ce moment, je désire qu'on le laisse tranquille. Puis l'heure n'est pas opportune pour remettre mon nom sur les affiches tant que notre victoire ne sera pas définitive. Toutes les raisons me semblent donc s'opposer à une tentative dont l'échec me serait très sensible et compromettrait les projets que j'ai pour plus tard. Veuillez présenter mes regrets à ces jeunes gens et leur dire que je les remercie de leur vaillante idée qui m'a touché infiniment.

Et soyons donc gais, cher confrère et ami, puisque l'œuvre de délivrance va s'accomplir. Je n'ai pas de rancune, je laisserais volontiers les coupables sous le seul châtiment de l'éternel mépris public. Je ne songe qu'au douloureux martyr, là-bas, et quelle émotion de toutes mes heures lorsque je me dis que nous l'aurons délivré !

Vous avez été un des ouvriers les plus braves, les plus forts de la bonne œuvre, et c'est pourquoi je vous aime.

—

A Théodore Duret.

Dimanche 21 mai 99.

Mon cher Duret, Merci de votre bonne lettre et des excellentes nouvelles que vous continuez à me donner. Je ne vous envoie que cette carte brève, car j'ai beaucoup de besogne pour terminer ici mon roman ; et, d'ailleurs, je ne sais rien d'intéressant que vous ne sachiez, je n'ai guère à vous donner que des nouvelles de ma santé, qui est bonne.

Nous voilà enfin à la veille du dénouement, puisqu'il se confirme que la Cour se réunira décidément le 29. Comme vous, je ne puis croire qu'il se trouve aujourd'hui des magistrats capables de repousser la révision. Et pourtant, j'ai encore de sourdes craintes, qui ne se réaliseront pas, je l'espère. D'ailleurs, nous ne serions jamais battus que pour triompher plus tard, avec plus d'éclat.

A bientôt donc, car je compte rentrer au lendemain de l'arrêt. Ah ! quelle joie de vous revoir tous chez moi, et de vous embrasser.

Affectueusement à vous.

ÉMILE ZOLA.

LE LANCEMENT D'UN ROMAN EN 1846

(AVEC DES DOCUMENTS INÉDITS)

—

Qu'est-ce qu'un critique?
Un lecteur qui fait des embarras.
J. RENARD, *Journal inédit.*

Sous le titre fort bien trouvé de *Stratégie littéraire,* Fernand Divoire écrivit jadis un livre plein d'enseignements. Mi-traité, mi-satire, cet essai de répertoire des quatre-vingt-dix-neuf trucs par quoi les gens de lettres du siècle réussissent à capter l'attention du public est d'un intérêt toujours actuel. Ajouterai-je que l'auteur trouverait dans les manœuvres dont tels écrivains et Maîtres de l'heure nous donnent l'exemple matière à corser de quelques articles supplémentaires son excellent petit code stratégique? La dernière édition en remonte à 1924 (1), et ma foi! depuis lors, la science des sciences (celle de se faire lire à tout prix) est sans cesse en progrès...

§

Notre époque a beau être experte en battages et avoir poussé très loin l'art tactique de la réclame voyante, de l'affiche lumineuse, du tam-tam percutant et persécutant, il s'en faut qu'elle ait tout inventé dans le domaine du tire-l'œil et du perce-oreille. Nous ne serions pas en peine de citer, dans le passé, des cas où la vanité

(1) Chez Baudinière. — Sur le terme de « lancement » qui figure en tête de cet article, voir les critiques que lui adresse P. Mille dans *L'Ecrivain* (*Les caractères de ce temps,* Hachette, 1925), p. 76.

et l'adresse des écrivains, jointes à l'astuce et à la cupidité des éditeurs — (les termes sont ici interchangeables) — s'entendirent pas mal à faire sonner les grelots autour de leur œuvre et à pointer vers elle la flèche des regards du public lisant.

Aux exemples trop connus du lancement de *l'Encyclopédie,* de la *Pucelle* de Voltaire, ou du *Cours familier de littérature,* préférons celui d'un petit roman, paru en 1846, sans signature d'auteur et avec ce simple titre : *Nélida* (2). Plus l'objet est d'un intérêt mineur, plus la démonstration a chance d'être convaincante.

§

Nélida se classe parmi ces romans autobiographiques, dont le genre, tour à tour florissant et déflorissant, connut au temps du Romantisme son maximum de vogue et une insigne faveur. Ecrire quelques chapitres de ses mémoires, en paraissant créer à l'aide de la seule imagination ce que l'on empruntait, en fait, à l'intimité du souvenir, se raconter, se confesser, pouvoir se louer soi-même sous le voile de l'anonyme, et puis, en prévision du succès escompté ou dans l'espoir de hâter la réussite du livre, s'en déclarer l'auteur auprès de ceux qui portent « le sceptre de la critique » — (surtout ne me trahissez pas!) — : telle était la règle du jeu, le calcul stratégique en usage chez les fabricants d'autobiographies romancées.

A la suite d'une aventure amoureuse qui mit le Faubourg en émoi, au retour d'une longue fugue, où ne manquèrent ni les accidents à la clef, ni les contretemps, ni les silences, ni les soupirs, la Comtesse d'Agoult, séparée de Franz Liszt, entreprit d'écrire, sous la forme d'un roman, le récit de ses mécomptes et de brocher en volume les pages de sa propre histoire. De la sorte, pensait-elle, tout ne serait pas perdu d'une

(2 Annonce du *Journal de la librairie* du 8 août 1846 : *Nélida*, in-8, imprimerie de Moussin à Coulommiers, sans frontispice, sans nom d'auteur ni de vendeur.

affaire qui lui avait coûté bien des larmes : elle en tirerait au moins un livre. Le livre fut composé au village d'Herblay, en vue de la Seine et de la forêt, dans une maisonnette, dont la solitude et le calme servaient à merveille ses studieux desseins.

Le manuscrit achevé, elle jugea bon de le soumettre à l'*approbatur* de quelques hauts personnages. Femme, épouse et mère, elle n'avait consulté personne, quand il s'était agi d'associer sa fortune à celle d'un prince de la musique; femme de lettres, préoccupée de ses débuts de romancière, elle s'empressa de quêter des conseils. Elle a raconté elle-même dans la seconde partie de ses Mémoires (3) comment elle confia le manuscrit d'abord à M. de Lamennais. Lamennais pencha sur le grimoire sterniste son nez subtil, sa longue figure chevaline, hennit quelques compliments, puis s'avisa d'une dérobade pleine d'adresse : « Je ne suis guère compétent en ces sortes d'ouvrages, mieux vaut interroger là-dessus ce bon Béranger. »

Béranger savait que c'est le ton qui fait la chanson. Celle qu'il fredonna aux oreilles de la dame-auteur n'avait en soi rien d'agréable. Il l'accompagna malgré tout de tant de politesse, d'aménité et de rondeur, que le refrain : « à votre place, je ne publierais pas », loin de mettre la comtesse mal à l'aise, eut pour effet de lui faire prendre en droiture le chemin de l'imprimerie. Le métier d'oracle réserve de ces surprises... Béranger avait bien de l'esprit : au lieu de se fâcher, il dépêcha vers la Comtesse, un an après la publication de *Nélida,* ce billet savoureux : « Quel bon conseil je vous ai donné et que vous avez bien fait de ne pas le suivre! »

Restait à savoir où, en quel temple, *Nélida* recevrait le baptême de l'encre d'imprimerie.

Avec ses colonnes tassées, la chapelle de la *Revue Indépendante* s'offrait comme un lieu convenable. La

(3) Publiés par D. Ollivier, Calmann, 1927, 8e éd., p. 214.

cérémonie eut lieu dès le mois de Janvier (4). Les Mémoires de Mme d'Agoult ne nous révèlent pas le nom du parrain qui, en l'occurrence, fit, pour la mère de *Nélida,* toutes les démarches officielles. Il s'appelait Louis de Ronchaud. Un long attachement le liait à la Comtesse. A telles enseignes que sa biographie, son épitaphe pourraient tenir en cette ligne que je lui emprunte (sans me l'appliquer) : « Il fut l'esclave de Mme d'Agoult et n'eut d'amour, d'amitié et de culte que pour elle. »

Après le baptême, la confirmation. Une revue, surtout si elle est « indépendante », n'assemble qu'un cercle d'abonnés. Le livre, seul, est susceptible d'atteindre le grand nombre. Encore faut-il lancer des invitations, rédiger des annonces, faire sa presse pour qu'il y ait presse autour de lui, convoquer le ban et l'arrière-ban, et un suisse pour marteler les dalles d'une canne retentissante : place pour *Nélida!...*

Ronchaud l'indispensable se multiplie, joue tous les rôles, revêt la livrée du suisse, court chez l'éditeur, houspille les protes, libelle les adresses d'envoi des exemplaires, dépose lui-même le roman à la porte des critiques (ou dans la loge de leurs concierges). De tout cela je m'assure en lisant les lettres qu'un hasard a mises entre mes mains. Comme la correspondance qu'il échange à propos de *Nélida* avec la Comtesse d'Agoult n'a jamais été produite au jour, il convient sans doute d'apporter ici des preuves certaines (elles sont du reste instructives) de l'incroyable activité où notre homme à tout faire se dépensa en faveur de l'ancienne amie de Liszt.

Aux premiers jours d'Avril, Ronchaud, ou plutôt Ronchillaud, comme il signe plaisamment, annonce que l'impression de *Nélida* est en train.

(4) Exactement le 25 janvier. Le nom de *Nélida* apparait dans les livraisons de la *Revue Indépendante,* jusqu'au 10 mars. Le roman devait primitivement paraître à la *Revue des Deux Mondes,* mais les hardiesses de D. Stern effrayèrent Buloz. — (Détail tiré de la Préface, mise par Ronchaud en tête des *Esquisses Morales* — éd. de 1880, p. 19.)

Pelletan, que j'ai vu, est très content, bien qu'il n'ait pas achevé la lecture. Je voudrais que vous écrivissiez un mot à M. de Girardin, pour qu'il commande de suite (sic) *l'article. Ne vous laissez pas devancer par la Clarisse Harlowe* (5). *Janin va partout quêtant articles et réclames* (6). *A propos de Janin, n'oubliez pas Mignet... Si vous le trouvez trop solennel, il pourrait suffire de faire prévenir M. Bertin par quelque autre de vos amis, qui lui demanderait un service en votre nom.*

Le « service » dont il est question ici est, on le devine, un joli petit compte rendu, tout enrubanné d'éloges, qui inspirera l'envie de courir chez le « marchand de nouveautés », à la recherche de l'affriolante *Nélida* — un chef-d'œuvre, vous dis-je, mon cher, et accommodé au goût du jour...

Le 17 avril, les premières épreuves, sorties des presses d'Amyot, giboulent entre les mains du sigisbée. Ronchaud retrousse ses manches.

La composition sera achevée mardi à Coulommiers. Le tout sera envoyé probablement dimanche. Nous corrigerons en deux jours, et, de cette façon, il n'y aura pas de retard. Donnez-moi vos ordres. Ce que j'ai vu m'a paru bien imprimé et avoir fort bon air.

Là-dessus, Ronchaud passe du rayon des machines au département de la propagande. Pelletan, sollicité, a promis de rédiger un article dans le journal de M. de Girardin et offert de le soumettre à la censure de Ronchaud lui-même. Il livrera sa copie en dehors du contingent qu'il doit fournir par mois, et, pour lever toute difficulté d'insertion, ne réclamera point d'honoraires. Ah! le cher homme, il mérite une citation à l'ordre de la Garde Sterniste!

Arsène Houssaye, de son côté, a reçu visite du correspondant de Mme d'Agoult.

« La *Revue de Paris* est à votre service » (toujours le

(5) De Jules Janin.
(6) « Amyot répond e Janin, mais je ne m'y fie guère », lit-on dans une autre lettre.

certificat de complaisance!), lui a dit cet aimable directeur. « J'accepte d'insérer votre compte rendu, aussi flatteur qu'il vous plaira de le faire, et je me mets de moitié avec vous pour toute l'admiration que vous jugerez à propos d'exprimer. »

Voilà ce qui s'appelle renseigner exactement son public, sans parti pris et en dehors de toute influence...

Le plan de campagne ne serait pas complet, si Ronchaud ne dressait la carte des journaux et revues à investir, la liste des critiques à bombarder.

Je crois pouvoir avoir *Clerc* (*du Charivari*), *Hippolyte Lucas* (*du Siècle*), *Forgues* (*du National*), calcule notre stratège. *Desplaces* (*de la Quotidienne*) *ne demande pas mieux, si Laurentie, le directeur, veut bien. Craindriez-vous Chaudesaigues du Courrier Français?... Je crois qu'il ne s'agirait que de le flatter un peu. Sachez que je ne négligerai rien, que je n'épargnerai ni les lettres, ni les courses. Je louerai les peintures d'Eugène Giraud, ami d'Albert Clerc* (*du Charivari*), *les intérieurs* (7) *de Mme Grün, épouse du Moniteur. Je vendrai ma conscience, s'il m'en reste. Je deviendrai courtisan, importun etc., etc. Me paierez-vous au moins mes cabriolets?*

Pourquoi êtes-vous triste? Est-ce le pressentiment de la gloire, ou le souvenir de l'amour?

Bientôt les munitions arrivent, je veux dire les exemplaires de *Nélida*. Calibre in-8, modèle 1846. Parfait. (Les éditeurs n'étaient pas encore dans l'usage de ceinturer les volumes de la bande : Vient de paraître — pensez à l'obus de 75 avant l'invention de la plaquette Malandrin!) Ronchaud dispose ses batteries, en tacticien consommé. « Nous avons maintenant tous les journaux pour nous », constate-t-il fièrement. Général, il ne dédaigne pas, selon l'exemple de l'Homme au petit chapeau, de servir lui-même la pièce.

Voici, dit-il dans son rapport, la liste des exemplaires que j'ai portés et fait remettre.

Qu'on me pardonne de ne pas citer le document : il

(7) Il s'agit de toiles et de peinture, non de planches anatomiques ou de dissection...

est sec comme un état de comptable. J'y relève, outre les noms des critiques plus haut mentionnés, ceux d'Henri de Viel-Castel, le futur historien de la Restauration, — de Paul Gachons de Molènes, qui, mal circonvenu, sans doute, allait, mitraillant la Comtesse, pointer sur elle le canon des *Débats* (8), — d'Arthur de Gobineau, alors journaliste et collaborateur occasionnel du *Courrier*, — ou encore d'Armand Marrast, que 1848 devait conduire à la présidence de l'Assemblée Nationale.

L'industrie des dédicaces, sans atteindre le point de perfection où les auteurs d'aujourd'hui l'ont portée, était déjà prospère. Et Ronchaud recommande à d'Agoult de mettre des « suscriptions » aux exemplaires qu'il porte chez Lamartine, chez Bertin, etc.

De son côté, l'éditeur Amyot ne reste pas inactif. Lui aussi pousse ferme à la roue et aplanit la piste : à travers Ponsard, dont il a l'oreille, il obtient que le rédacteur au *National*, qui signe *Old Nick* (9), ne fasse pas... la nique à Nélida.

Les amis d'Amyot sont nos amis. Oui, certes. Toutefois, Ronchaud, qui sait les éditeurs gens astucieux et roués, se demande si Amyot ne serait pas homme à semer dans la presse, sous forme d'articles un peu rosses (10), des pétards destinés par leur bruit détonant au réveil de l'attention publique. Ah! la « stratégie littéraire » est une science complexe et un art plein de détours.

Là comme ailleurs, la cuisine, qui tient une place si considérable dans les affaires humaines, aide à la réussite de l'entreprise. Et non pas seulement la « cuisine », où mitonnent les « combinazioni », mais la vraie, celle du fourneau et de la casserole. « Pelletan dîne avec moi

(8) L'article parut le 19 mai 1846. Il est d'ailleurs excellemment pensé et fort alertement écrit. Le peintre Henri Lehmann craignait pour *Nélida* la « sévérité » de Molènes; il n'avait pas tort.
(9) Emile Dauran-Forgues.
(10) Dans le genre de celui de Molènes par exemple.

demain et me lira l'article » (11), note Sa Candeur Louis le Débonnaire. Cet aveu enchante. Il suggère tout de go l'image de nos deux compagnons attablés et mettant de la sauce à leur copie et renforçant la chaleur louangeuse des épithètes de toute la générosité des vins qui allument des flammes sur la nappe.

Ronchaud, mu et ému par la passion d'être utile à Mme d'Agoult, revisait le « papier » de son confrère, j'allais écrire de son compère. Lui-même, chroniquant pour la *Revue de Paris*, propose à la Comtesse de soumettre à son contrôle le manuscrit où il encense l'auteur de *Nélida* (12). C'est ce qui s'appelle résoudre avec élégance une équation à deux degrés. Les journalistes et les gens de lettres portent en eux beaucoup plus d'aptitudes qu'on ne pense au calcul et à l'algèbre.

§

Tout cela invite à souscrire aux « propos de l'enfant terrible » qui suggérait de confier aux auteurs le soin de rédiger eux-mêmes la critique de leurs ouvrages, comme ils font déjà, pour la plupart, les « prières d'insérer ». Notre siècle ajouterait ainsi au perfectionnement de l'automobile la découverte de l'auto-critique!

Et pourquoi non?

Un auteur s'il s'examine, en conscience, est fort capable de porter sur son œuvre une appréciation plus saine, plus clairvoyante, plus sincère même et plus rigoureuse que celle où s'efforcent ses exégètes et ses copains (13).

(11) Celui que Pelletan s'était engagé à fournir au Journal de Girardin.

(12) C'est décidément prendre trop au pied de la lettre le conseil formulé par Sainte-Beuve : « il faut que le critique trempe sa plume dans l'encrier de l'auteur » !

(13) Je ne voudrais pas écraser le fantôme de Daniel Stern de l'ombre puissante de Flaubert, mais comment refuser le renfort qu'apporte à notre thèse le témoignage du Maître de Croisset : « Je déclare, dépose-t-il dans une lettre à E. Feydeau, que tous ces braves gens-là (de l'*Univers*, de la *Revue des Deux Mondes*, des *Débats*) sont des *imbéciles qui ne savent pas leur métier; il y avait à dire, contre mon livre, bien mieux et plus* (c'est moi qui souligne). Un jour, que nous serons seuls

Voici, à titre indicatif, en quel langage Mme d'Agoult parle dans ses Mémoires de son roman *Nélida* :

Pourquoi prenais-je cette forme du roman. Je n'avais guère les qualités du romancier; c'était une sottise de paraître vouloir suivre les traces de Mme Sand, quand je n'avais rien de son génie. Ce qu'il y avait dans *Hervé*, dans *Julien*, dans *Nélida*, ce qui fit l'intérêt et le succès, c'étaient des qualités de moraliste, de réflexion;... une manière de dire qui, sans recherche d'originalité, était bien mienne. Mais j'étais extrêmement modeste. Je ne croyais pas qu'une femme, que moi surtout, je puisse aborder directement les idées, prendre une forme; j'y fus gauche, mais sincère, hardie, avec simplicité. Toute la première partie de mon roman plut beaucoup. La conclusion, le personnage de la religieuse qui laissait voir des tendances de rénovation sociale, un esprit de réforme, parurent insupportables (14).

Est-ce net, franc, raisonnable et lucide? Il n'y a dans cette auto-critique nulle trace de l'enflure qui boursoufle les dithyrambes fabriqués à l'usine Ronchaud et Cie.

J'entends d'ici la riposte : l'on ne juge sainement qu'avec un certain recul. Nombre d'années séparaient la Comtesse d'Agoult, mémorialiste, de la Comtesse d'Agoult, romancière. Mais, quand elle venait de reposer au bord de l'encrier la plume qui avait écrit *Nélida*, parions qu'elle eût été borgne à juger correctement elle-même des pages encore toutes fraîches.

Rien n'est moins sûr. Telle lettre qu'elle adresse, en avril 1846, à son amie Hortense Allart, attesterait au besoin le contraire :

Quant au roman, relisez-le imprimé et sans prévention avant de le juger. Ce que j'ai voulu est peut-être indiqué trop faiblement, mais ce n'est pas une œuvre de préjugé. J'ai voulu peindre une femme possédée du sentiment de l'idéal; croyant le trouver dans le mariage, puis dans l'amour libre,

chez moi... je te coulerai dans le tuyau de l'oreille mes opinions secrètes sur *Madame Bovary*. J'en connais mieux que personne les défauts et les *vraies* fautes... » Cité d'après Charensol, *Nouv. Litt.* du 26 mai 1928 : 150 lettres de Gustave Flaubert.

(14) *Mémoires, op. cit.* p. 214.

elle se trompe et *devrait* mourir, mais elle vit; elle va aimer encore, mais non plus un homme (car aucun ne vaut d'être aimé comme elle a aimé); elle aimera *tous ceux qui souffrent...* C'est ma péroraison. Je fais entrevoir qu'elle échouera parce que tout échoue dans ces temps-ci, mais je ne la fais pas *repentante;* elle n'entre pas au cloître, elle ne retourne pas à la famille ni au monde, elle reste dans sa tristesse et dans sa liberté.

Si j'osais vous faire une prière, ce serait de ne pas dire votre opinion sur ce livre avant qu'il n'ait paru,... vous influeriez sérieusement sur de bons esprits, dont l'opinion indépendante aurait du prix pour moi (15).

Ce résumé, si l'on y remplace les pronoms et adjectifs de la première personne par ceux de la troisième, fournit le texte d'une « fiche bibliographique », excellente à classer au dossier Daniel Stern. Deux lignes de *post-scriptum* suffiraient à la mettre à jour; elles reproduiraient, par exemple, tel jugement sommaire de Chantavoine ou de Hevesy, touchant le côté « faux et conventionnel » de *Nélida.*

Certes, *Nélida* n'est ni un chef-d'œuvre inconnu ni un chef-d'œuvre méconnu. A part quelques descriptions assez réussies, quelques réflexions de morale immorale, semées çà et là dans le récit, le roman est fade comme une gravure du Moniteur des Demoiselles. Il est l'expression d'une mode et c'est tout dire. Le seul intérêt qu'il offre d'aventure est d'ordre historique : il renseigne sur une époque, mieux, sur les amours de la Comtesse et de Liszt; il contient, sous une forme tantôt mélancolique et désabusée, tantôt provocante, maintes allusions au drame qui bouleversa, en 1835, l'existence de la patricienne; il dispense un peu de lumière, enfin, quant aux bisbilles de la même d'Agoult avec George Sand. A ce titre seul, le livre reçoit de temps à autre l'audience des chercheurs et des curieux.

Aussi bien n'a-t-il servi en l'occurrence que d'objet de

(15) Cité d'après L. Séché, *Hortense Allart,..* (*Mercure,* 1908), pp. 205-206.

démonstration. Comme une pièce de musée qui raconterait ses aventures depuis l'échoppe du fabricant jusqu'à la vitrine du vendeur. Le lancement de *Nélida*, ou les mœurs de la presse littéraire d'il y a un demi-siècle, six lustres et quelques bougies...

Ces mœurs (la conclusion s'impose d'elle-même) sont déjà fixées dans le sens où elles sévissent aujourd'hui. L'objectivité, l'indépendance en matière de critique littéraire, singulièrement pour celle qui s'exerce dans les gazettes, est un leurre, une légende, un mythe. Le lancement d'un roman, qu'il porte le millésime de 1846 ou de 1929, s'opère toujours selon le même *processus*.

Une publication — partielle ou intégrale — dans les feuillets d'une revue dirige sur le nom de l'auteur ou sur le titre de l'ouvrage un premier coup de projecteur. En suite de quoi commence à fonctionner au profit de l'écrivain et de sa chose ce que Thibaudet appelle « la critique parlée » (16). C'est à coup sûr celle-là dont il importe le plus à l'auteur désireux de lancer son volume d'avoir pour lui les suffrages. De dire qu'il est démuni du moyen d'agir sur ce genre de critique foraine serait s'avancer outre mesure. Toutefois, il y a dans les jugements des salons ou de l'homme *in the street*, au total chez les non-professionnels, plus d'impartialité et de spontanéité, moins de stratégie que dans les salles de rédaction ou parmi les chroniqueurs attitrés.

Demandons à *Nélida* d'être encore un coup notre mannequin.

Mme d'Agoult eut pour elle la chance de voir surgir soudain un ouvrage anonyme qui s'appliquait à créer autour de *Nélida* de la *Revue indépendante* une sorte de débat public.

On vient de publier le contre-poison de « Nélida », mande Ronchaud à la Comtesse, *dans* Madeleine, *histoire ou roman*

(16) « La critique ne doit pas s'écrire, on la parle ». (J. Renard, *Journal inédit.*)

paru à la librairie de Geaune et qu'on se passe de main en main dans le Faubourg (17). *Je vous enverrai demain le volume, accompagné d'un article du Journal l'Alliance, journal religieux. On ne sait rien de l'auteur. M*me *de Foudras soupçonne votre belle-sœur* (18). *Moi, j'ai cru reconnaître à quelques indices la mère Letissier* (19). . . . .

Madeleine est une Nélida catholique qui répare par l'expiation, par le couvent, que dis-je! par plusieurs couvents, et qui ne se contente pas du pardon de Dieu, mais qui veut encore celui du monde, lesquels « pardonnent longtemps après Dieu ». Voilà ce que j'ai compris par l'article en question. Je vous tiendrai au courant de tout ce que j'apprendrai de Madeleine, *qu'on donne pour une histoire véritable, écrite sur une* tombe, *avec de vraies lettres. Grâce à Dieu, la vérité* ne peut tromper — *réflexion profonde!*

Excellente réclame pour *Nélida*, et Ronchaud rapporte qu'« on a longuement parlé d'elle l'autre jour chez Mme Mislin ».

*M*me *Gay était là et se taisait. C'est du moins ce que racontait M. Sainte-Beuve chez M*me *de Foudras. M. Brifaut a lu aussi le roman; je devine ce qu'il en pense, mais j'ignore ce qu'il en dit...*

Ces nouvelles laissent l'auteur assez perplexe sur l'interprétation qu'il convient de donner au caquet des uns, au silence des autres (20).

Mes amis, confesse la collaboratrice de la *Revue Indépendante*, tirent toutes sortes de feux d'artifice en l'honneur de *Nélida* et s'étourdissent du bruit qu'ils font. Cela ressemble à un succès, mais rien n'est plus vague que ces sortes de succès. Il faudra voir la publication en volume. Le tout

(17) *Madeleine*, in-12, histoire chrétienne. (Annonce du *J. de la Librairie*, à la date du 7 mars 1846.)

(18) Louise-Malthilde de Montesquiou Fezensac, Comtesse de Flavigny, écrivain pieux et « consolant », dont les homélies à l'eau de rose (bénite, naturellement) emparfumèrent des générations d'âmes.

(19) Mme d'Agoult, dans ses *Souvenirs* (Calmann, 1877, p. 225, nomme une Dlle Esther Letissier parmi ses compagnes du Sacré-Cœur de l'hôtel Biron; elle devint plus tard Mme de Lespinay.

Dès avril 1838, Mme d'Agoult écrivait à Ronchaud : « La mère Letissier est spirituelle, vaniteuse et fausse. J'ai toujours éveillé chez elle un mauvais sentiment de jalousie. »

(20) Sur le silence de Sainte-Beuve, cf. L. Séché, *op. cit.* p. 206.

a gagné après vos conseils (je ne plaisante pas) et je ne suis point mécontente. S'il y avait un moyen de savoir l'opinion vraie de Sainte-Beuve, je ferais bien du chemin et bien des efforts pour cela... (21)

Nous avons par les *Souvenirs* de la Comtesse un autre témoignage très curieux du retentissement que peut avoir sur l'état d'esprit d'un écrivain la critique parlée, cette critique ne tînt-elle qu'en quatre mots, tombés, il est vrai, d'une auguste bouche.

Un jour, et la narratrice précise, peu de temps avant la publication (en volume) de mon premier roman, *Nélida*, j'appris qu'on l'avait lu à l'auteur de *René* (22), du moins en partie et qu'il avait dit — se souvenait-il de l'auteur? — *j'aime ce talent singulier*. Ces quelques paroles rapportées par un ami (23) me donnèrent une joie extrême. Je ne crois pas qu'aucun succès ne m'ait trouvée plus sensible... (24)

§

Et maintenant, instruisons-nous : je veux dire, que notre doigt fasse sortir du rayon où notre prévoyance les a mis côte à côte deux parfaits petits livres, pertinents et impertinents tout ensemble : la *Stratégie littéraire* de Fernand Divoire (déjà nommé) et, dans la collection des *Maximes*, la *Littérature* de Fernand Vandérem (25).

Ces deux Fernand sont faits pour s'entendre et se donner la main. Il est juste de les associer ici, et pour des motifs identiques, dans une commune gratitude.

P. FLEURIOT DE LANGLE.

(21) Lettre du 2 mars à Hortense Allart, citée par L. Séché, pp. 203-204.
(22) Vraisemblablement chez Mme Récamier.
(23) Serait-ce Ronchaud?
(24) *Souvenirs* (1877), p. 144.
(25) Notamment le chapitre intitulé : « du premier livre » est à méditer.

CRISTALLINE BOISNOIR
OU LES DANGERS DU BAL LOULOU[1]

—

X

La doudou compte sur ses doigts :

— Un jour, deux jours, trois jours, Yves reviendra ce soir!

Elle ne se ronge plus de craintes vaines. Ses caresses et les philtres du Père Quimbois ont définitivement vaincu le blanc. Sa fugue à l'habitation Desmasières ne l'inquiète pas. Elle sait que les plus nobles mamzelles du monde ne pourront faire oublier à son amant sa nuit passionnée. La mulâtresse jubile, délivrée de souci. Une joie vibrante lui monte au cœur. C'est Mardi-Gras et la vie est bonne.

Fort-de-France est en liesse. Le fumet des marinades et des *féroces* (2) s'échappe des cases. Les gosses s'affublent d'oripeaux. Les commères trémoussent leurs hanches rebondies. Les garçons cherchent fortune, le chapeau sur l'oreille et le nez au vent. Cristalline ne sait que faire de son corps vorace de plaisir. Elle voudrait se gaver de colombos et de confitures et calmer son allégresse en entrechats désordonnés.

A travers le morne abrupt, une silhouette se dessine, puis deux, puis trois. Elle reconnaît Athénaïs, Loulouse et Sylvanie, ses trois anciennes compagnes du Bal Loulou. Les Martiniquaises se rapprochent, accrochant leurs robes à ramages dans l'*herbe-mon-cousin*. L'écho prolonge leurs voix moqueuses.

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 734 et 735.
(2) Morue accommodée au piment.

— Cristalline, Cristalline, ma mie?

La mie agite son foulard. Les filles envahissent la chambre, brandissant des marottes, sifflant dans des mirlitons. Elles ont des berlingots plein leurs poches et jettent des nouvelles à poignées :

— Un croiseur a mouillé au carénage, oui ma *jojolle!* Des bandes de *békets-neufs* dévalent rue des Amours. Ils gaspillent les sous sans compter, et ils ont des fringales de baisers. Le directeur du Petit-Casino organise une cavalcade magnifique avec des *neg's-Congo,* des *negs-bitation* (3) et des *mounes-zombis.* On enterre Bois-Bois en cérémonie et on *danse tout partout.*

Athénaïs consulte son miroir. Loulou poudre son minois foncé et sapote, Sylvanie se dandine. Elle a déjà le *caleinda* dans les reins. Cristalline est perplexe.

— Que dira Yves s'il apprend son escapade? Bah! il n'en saura rien. On tourne, on vire, on se débarrasse de son exubérance, sans avoir besoin pour ça d'aller s'accuser à confesse d'avoir polissonné *au jeu Monsieur-Madame.*

Sylvanie lui enlève ses dernières hésitations.

— L'argent, c'est pièce ronde pour rouler; la jeunesse, c'est z'oiseau pour voler.

Cristalline chasse d'une chiquenaude un moustique imaginaire, saute en l'air et s'écrie :

— Moin pas esclave!

Elle arrache son peignoir, vaporise sa gorge, se coiffe, s'attife et les belles coquines l'entraînent dans le froufrou de leurs jupons.

Le tam-tam bat : ti blib! ti blib! par ici les fous, les folles. Ti blib! ti blib! Les matelots en cols bleus tirent des bordées, les gamins s'abattent comme une nuée de sauterelles. Les confettis s'éparpillent en pluie. Les cris fusent, les chiens pelés glapissent, les chats se sauvent. Le soleil rutile sur les madras à trois cornes. Les accor-

(3) Nègre employé à la culture sur les habitations.

déons déroulent leurs rengaines et les tambourins enragés crépitent : Ti blib! ti blib! Laissez passer Missié Carnaval. Missié Carnaval, c'est *Bois-Bois,* un grossier mannequin que quatre gaillards exhibent sur leurs épaules. Son tricorne domine les remous. Il s'incline à gauche, à droite, gonflé, gigantesque et mou. Chaque année, *Bois-Bois* symbolise une personnalité locale. Cette fois, il représente un *gendarme-grosses-bottes,* terreur des charbonnières, des ivrognes et des *philosophes,* qui maraudent pour manger et grattent leurs chiques le reste du temps. *Bois-Bois* nargue la loi imposée par les riches. Ah! qu'on va s'amuser quand le feu lèchera son ventre de paille, et quand il rôtira, plus vite et mieux qu'un cochon-marron. Une procession hilare de masques bariolés suit le fantoche : *Neg's-gros-sirop* (4) entortillés de loques, le visage barbouillé de suie et de mélasse, *neg's-bitation,* vêtus du pantalon de toile et coiffés du bonnet *fautas* des défunts esclaves. Des négresses arborent le large chapeau *nourriture-demule* des paysannes. Les marmots épouvantés contemplent les *mounes-zombis,* qui incarnent les superstitions populaires avec leurs ailes de quimbos, leurs draperies de spectres, leurs grimaces de satans. Les uns ont dû se vautrer dans un sac de farine manioc, les autres ont barbouillé leur face de *liane-sang.*

Cristalline a perdu ses amies dans la foule. Un nègre jovial la prend par le bras. Un *vieux-corps,* qui a le *gros-pied,* gambille comme il peut, sur sa jambe que l'éléphantiasis a épargnée. Des bonnes femmes sans dents oublient leurs ravages et esquissent de raides rigodons de marionnette. Un nuage de poussière emporte l'étrange cortège jusque sur la place où le bûcher de *Bois-Bois* est dressé. La parodie commence, parodie goguenarde et cruelle, que les acteurs prennent à moitié au sérieux.

(4) Nègres employés à la fabrication de la mélasse dans les sucreries.

— Est-ce *Bois-Bois* qui flambe ou un gendarme grosses-bottes?

Ils ne savent plus.

La ronde vertigineuse tourbillonne autour du brasier. Des reflets d'incendie empourprent les peaux brunes : « Ti blib! ti blib! crève, gendarme! » Les flamboyants s'effeuillent; la brise charrie par rafales leurs pétales saignants.

Cristalline tourne, chétive pirouette, dans la mêlée des pirouettes.

A la dernière farandole, elle tombe sur un banc. Les couleurs papillotent, les rictus s'éteignent. Elle est bien. Un marin chevaleresque l'évente avec une branche de papaye. Dans un hoquet, une charbonnière de la Compagnie gouaille en passant :

— Prends ton mouchoir, doudou, ton béket ka pati...

Elle s'échappe, sorcière fatidique, rejoindre un groupe de viragos trépignantes.

Cristalline bondit.

— Que dites-vous là?

Hérissée, prête à mordre, elle fonce sur la négresse, la secoue :

— Ça n'est pas vrai. Farceuse! Poison! Charogne du diable!

— Si, ma cocotte, c'est vrai. Ton ami est parti par le courrier de Trinidad, moin l'a vu! M. Desmasières le bourrait de calottes d'amitié sur le dos, avec des « adieux, mon ché », et des bénédictions d'archevêque. Et ton *béket* à la pommade se rengorgeait, pareil à un dindon. Sur la tête de ma mère, c'est la vérité même... Le bateau a démarré à quatre heures. Li bien loin!...

C'est peut-être la ronde qui recommence auprès d'un invisible *Bois-Bois*. Cristalline n'y voit plus. Tout se brouille, les gens, les arbres, les maisons. Elle vacille; il lui semble qu'une mauvaise bête, quelque *zombi* échappé de la fête, l'étrangle. Elle chavire brusquement

dans le noir. Le marin compatissant la traîne à l'écart, sur le talus. Il continue à l'éventer avec sa branche de papaye. Elle demeure, inerte dans ses atours, comme une grande poupée abandonnée. Lorsqu'elle reprend connaissance, elle se met à sangloter dans son mouchoir. Alors, le marin s'échappe. Il redoute les larmes et une fille attardée lui fait signe.

La doudou a dû rester là pendant des heures. Déjà le silence nocturne bâillonne la ville. Le bruit du tam-tam s'éloigne. Ce n'est plus qu'un grondement voilé d'orage qui ne se décide pas à mourir. Les flamboyants sont devenus des masses hostiles. Une étoile glisse un œil oblique à travers les branches torses.

Cristalline grelotte et cherche à dissiper son cauchemar.

La charbonnière l'a trompée. C'est une guenon flétrie, qui trime pour quelques sous et noie sa misère dans le tafia. Elle a voulu se venger par jalousie. C'est impossible! Yves ne s'est pas sauvé à la Trinidad, semblable à un voleur. Sans doute, est-il rentré de l'habitation Desmasières et, qui sait, peut-être l'attend-il à la case? Cette supposition lui donne du courage. Elle se lève et retourne chez elle.

Elle trouve la cabane fermée. Le lit n'a pas été défait. Il n'y a rien. De nouveau l'inquiétude la tenaille. Elle s'effondre sur une berceuse et finit par sommeiller, accablée de chagrin et transie.

L'aube la surprend dans ses vêtements souillés. Elle ne peut pas rester ainsi. Il faut qu'elle sache. Titubante, dans une sorte de demi-conscience, elle dévale le sentier glissant et reprend la route de Fort-de-France. A l'hôtel Lédiat, on la renseignera.

Mais, sur la Savane, tout est vide encore et barbouillé de nuit. La jeune fille se poste sous la croisée de son amant. Timidement, craignant un esclandre, elle appelle :

— Yves, tu m'entends?

Les persiennes ne sont pas fermées. Pourtant, Yves ne répond pas. Nulle lumière ne s'allume pour la rassurer. Elle se tasse dans un coin en attendant que la vie recommence.

La vie est longue à renaître. Le temps ne se mesure point. Il prend une saveur de néant, et l'engourdit, lentement, dans une sorte d'hypnose morne.

Puis, le marchand de cocos déambule, son chargement sur l'épaule. Une voile se penche sur l'eau. L'horizon s'éclaire. Des volets s'entre-bâillent. Le garçon de l'hôtel Lédiat ouvre la porte. Un seau d'eau gicle sur le trottoir.

Cristalline se précipite.

— Monsieur Plesguen est ici?

Le garçon la dévisage une seconde, hésite et répond en se détournant :

— Il a laissé une lettre pour vous.

Il revient apportant une large enveloppe.

Quelques mots d'adieu, griffonnés au crayon, et quelques billets bleus.

Là-haut, la fenêtre d'Yves, béante et sombre dans la clarté, a l'air d'une tombe entr'ouverte.

XI

Autrefois, les filles de couleur qui avaient du chagrin mangeaient de la terre pour se faire mourir. C'était à l'époque où elles arboraient un carreau d'argent aux armes de leurs maîtres et coûtaient cent pistoles. Maintenant, les filles de couleur sont plus raisonnables. Elles ont une très longue habitude de résignation. La compassion volubile qui entoure leurs déceptions sentimentales les aide à se consoler.

Cristalline s'est cachée dans son coin comme une bête farouche. Mais, très vite, la nouvelle de son abandon s'est répandue, provoquant une bruyante charité et des dévouements inattendus. La rancune de sa voisine s'est

apaisée. C'est une créature qui n'aime pas se réjouir du bonheur des autres. Elle préfère s'apitoyer sur leurs épreuves. Les danseuses du Bal Loulou ont frissonné, songeant qu'une pareille aventure guettait leur étourderie. Les commères, qui ont le goût des condoléances, ont frappé à la porte de la jeune fille.

— Ça, ça et ça, ma fi, tu es bien mêlée (5) aujourd'hui?

Cristalline renifle dans son mouchoir.

— Conte-nous ton malheur, ma pauv'. C'est paquet qu'on porte mieux en commun.

— Moin pas méfiante, et *béket* là tellement savant pour débiter des brimborions-fadaises! avoue la doudou désolée.

— Ah! Ah! ricane une vieille, paroles *béket* pas ni paroles véridiques. Z'amours *béket,* z'amours mauvaise qualité. Ça ka péter, boum, même chose peau de boudin...

— Hélas!

— Seigneur Jésus!

Les visiteuses, en chœur, déchirent l'absent à belles dents.

— Un *fatras!* Ça se croyait quelqu'un à cause de sa peau transparente. Ça disait avec les copains : « Les tites négresses, pouah! Ça pas bon, ça pas malicieuses. Ça ka senti l'huile de palmes... » Et, ça profitait de leur corps, oui! Eh bien, les tites négresses, ça ka dit cô ça : « Les *fatras-blancs,* pouah! ça ka puer le cadavre mal propre. Ça menteur, ça serpent, ça maudit! »

Prises d'une colère subite, elles accablent l'étranger d'injures :

— Un salaud! Un choléra! plus failli qu'une crotte de chien.

— Un voleur, un vampire. Un bonhomme polichinelle.

Cristalline hausse les épaules :

(5) Bien embarrassée.

— Non, non, pas voleur, pas vampire, bonhomme polichinelle seulement.

Pour calmer les esprits, la voisine revient avec un plateau qu'elle exhibe cérémonieusement à bout de bras. On grignote des grains de maïs grillés. On suce une mangue-quenette. Cristalline se laisse tenter par un pot de confitures-patates.

— Les douceurs, c'est bien nécessaire pour sucrer les douleurs-sentiments, assure l'amphytrionne.

Lorsque les commères se sont retirées, la mulâtresse s'assied à sa porte. Elle ne pense plus à rien; le ronron des bavardes a engourdi sa peine.



Les semaines s'en vont, toutes grises. Cristalline, endolorie, s'enfonce dans ses regrets. Il lui semble que son désenchantement s'atténuera à force de paresse, dans une inquiétude machinale. Mais l'argent qu'Yves lui a laissé baisse rapidement. Elle diminue ses dépenses, se contentant d'un fruit ou d'un *yam* bouilli dans la marmite. Elle vide sa bourse jusqu'au dernier sou, trop insouciante pour économiser, trop fataliste pour prévoir. Quand elle n'a plus rien, elle emprunte une poignée de riz à la voisine. Et puis, un jour, elle a faim; sa tristesse immobile l'ennuie. Alors, elle se décide; elle reprend sa blouse de lavandière et s'en retourne à la rivière.

Le décor n'a pas bougé. L'eau vive joue toujours du tambourin sur les cailloux pour aider Chimène, Lise et Dodo dans leur besogne.

Clic! clac! Cristalline bat son linge. Clic! clac! Cristalline passe sa rage. C'est l'infidèle qu'elle fustige durement sur les pierres. Elle le fouette, elle le tord. Clic! clac! Elle grommelle âprement pour elle toute seule :

— *Crasez béket! Crasez fatras!*

Les racontars de ses compagnes ne l'intéressent plus. Elle a vécu des heures trop différentes : des heures lé-

gères de nonchalance amoureuse dans sa chambre, des heures triomphantes au marché, où elle achetait sans compter. Elle a mangé sur une nappe blanche, en imitant les gestes précieux d'une madame-France. Tout lui pèse. Elle ne sait plus plaisanter dans son travail. A moitié nue, elle se plaint encore de la chaleur. Une cruelle langueur la brise. Elle murmure :

— Moin lasse!

Dodo s'exclame :

— Eh là! Cristalline, tu as gagné un *mamaille,* moin save ça.

Cristalline éclate en sanglots.

Eh oui! c'est bien possible. Elle a gagné un *mamaille* pour essayer de retenir son amant. Elle va mettre au monde un bâtard malchanceux, un gosse de contrebande, qu'on baptise sans sonneries de cloches.

Les lavandières se sont tues.

La doudou se lamente :

— Mon Dieu! mon Dieu! la calamité est sur moi.

Son désespoir la secoue, violent comme une tornade qui s'acharne sur un bambou.

Lise reprend sans s'émouvoir :

— L'autre année, Jeannette, la repasseuse a fait, elle aussi, un *yche* sans papa.

— C'est arrivé également à ma cousine, ajoute Dodo. Elle a eu une fille bien grasse, mais le père s'en est allé du côté de la Pointe-à-Pitre sans donner son adresse.

Et Chéchelle, et Toutoune, et Mimi Pomone, toutes ses mamzelles-là sont enceintes par accident.

— Un enfant, c'est petit, petit. Ça réchauffe un cœur délaissé. Ce n'est pas trompeur, rêve Cristalline en essuyant ses yeux.

— Ah! oui, c'est mignon, un enfant, avant de devenir un homme!

— Pardon ne guérit pas bosse. Tu bailleras ton sang

et ton lait pour laver ton péché, conclut Lise en s'en allant, voûtée sous son fardeau...

La rivière emporte les paroles et les heures dans sa course. On dirait qu'elle raille en sourdine les pauvres mamzelles qui n'ont pas su garder une âme limpide à son image.

★

Jusqu'à sa délivrance, la doudou a lavé des draps, des goles et des chemises. Elle n'a pas été par les bois cueillir l'herbe *Marie-a-honte* pour retrouver sa fine taille. Elle s'est abstenue de croquer l'ananas vert arrosé de muscade. Elle s'est efforcée d'être bien raisonnable. Pourtant, lorsqu'elle regagnait sa cabane, son *tray* mouillé pesait lourdement sur sa tête. Ses pieds nus enflaient par la fatigue.

Et le soir est venu où Cristalline a payé sa rançon de doudou. C'est un soir tout pareil aux autres. Mais la femme n'en peut plus. Son ombre difforme, qui se profile sur le chemin, l'effraie. Les graviers blessent ses talons. Elle glisse, elle tombe, elle se relève. Toute sa vaillance passive de primitive l'abandonne. Elle n'est plus rien qu'une chose qui souffre, et elle s'abat dans son logis. C'est la fin, le bébé naîtra avant le matin-jour. Tout est disposé pour le recevoir : la corbeille où il reposera, les langes qui le vêtiront. *Ou vini mamaille, ou vini...* Ah! que c'est long. La nuit baigne la campagne. C'est une nuit violette, gonflée d'haleines odorantes. On entend les mangoustes se poursuivre dans les feuilles sèches. La mer frémit doucement sous l'alizé. Un immense soupir monte de la terre, qui se plaint aux étoiles d'engendrer tant de germes, tant de sève, tant de vie.

Les gémissements de Cristalline dominent la rumeur nocturne.

La voisine accourt. Les cases s'éveillent. Des lumières dansent à travers les buissons.

— Qu'y-a-t-il?

— C'est Mamzelle Boisnoir qui accouche.

Les falots se rapprochent. La voix de la mulâtresse brise par saccades le halètement sourd de l'île chaude.

La sage-femme retrousse ses manches. On allume un feu devant la maison, l'eau bout dans le *canari*. Chaque personne émet un avis différent.

— Pour calmer la *colique-enfantement* on doit boire une tisane de pois-gombaux dans laquelle on ajoute une corde, du gros sel et du tafia. C'est souverain.

— Mais non, il faut toucher une perle-lambi.

— Pas du tout. On souffle dans une bouteille. La marmaille sort d'un coup : pouf!

Une négresse prévoyante prépare une pâte composée d'argile, de plantes et de blancs d'œufs. Ce mélange est destiné à durcir le cerveau du nouveau-né, qui devra garder ce cataplasme sous son bonnet pendant toute une semaine.

Cristalline crie sans arrêt :

— Ouaï! Ouaï! Maman!...

Les curieuses forment un essaim de mouches bourdonnantes. On plaisante. Ce n'est pas terrible, cette maladie-là. En matrone avisée, la sage-femme s'apitoie sur la patiente.

— Cela ne se passerait pas de la sorte, si elle avait un mari.

Elle serait bien tranquille dans un coin sur un vieux matelas de coton, tandis que le compère s'allongerait sur la couche de parade. Il se tordrait avec des grimaces de macaque pour imiter les contorsions de son épouse, retenant ainsi l'attention des commères. Cette coutume a du bon. Les nègres l'ont apprise, dans les temps, en fréquentant les Caraïbes sauvages (6).

(6) *Voyage aux Isles d'Amérique*, par le R. P. Labat, de l'Ordre des Prêcheurs. Bibliothèque Schœlcher, Fort-de-France.

A l'*Angélus,* la sage-femme se tourne vers les figurantes désœuvrées :

— Allumez les bougies de la Vierge, le *yche* vient..

— C'est un *yche* mâle.

Faible et meurtrie, la doudou tient entre ses bras un poupon au teint clair. Sa bouche menue aspire le vent matinal. Il pleure d'être né sans savoir pourquoi.

Bouleversée d'un amour nouveau, la mère l'embrasse et chantonne très bas :

Dodo yche moin, dodo,
Dodo sous bras à maman.
Papa ou c'est un ingrat,
Y pati, y laissé moin.

Dodo! Dodo! Tous deux somnolent, fragiles et tendres, dans le lit à colonnes où l'étranger n'est jamais revenu.

XII

C'est tout petit et cela remplit la case : c'est un *yche*! Mano a quatre mois, deux dents, une houpette de cheveux, un corps potelé, doré, pétri de soleil et de lait. Le matin, Cristalline le baigne dans une carapace de tortue. Mano gigote, l'eau s'éparpille en gerbes. Mano rit, sa mère rit avec lui. Il tette voracement, content de boire la vie à franches lippées. On ne peut pas lui montrer grise mine, et pour lui plaire, on doit retrouver une pureté nouvelle. Cet enfant de l'amour fait oublier l'amour.

La doudou devient une brave créature toute simple, qui entre-bâille son corsage, donne son sein, son sommeil et sa force en ressassant gaîment des *tims-tims* à son poupon :

Dansez caleinda,
Ti mamaille-là,

Dansez caleinda,
Toujou cô ça.

Quand un flocon de fromager s'égare, Cristalline l'attrape au vol et s'écrie :

— C'est le bon ange qui secoue ses ailes.

Et, lorsque Mano ne veut pas dormir, elle s'exclame en prenant sa grosse voix :

— Entrez, méchant *zombi,* prenez mon polisson dans votre sac à malices.

Toute la nature se peuple de divinités secourables ou terribles, avec lesquelles elle converse familièrement.

Mano est élevé avec les coutumes des négresses, leurs manies cocasses, leurs superstitions, leurs remèdes faits de graines, de feuilles et de magie. Le fils de l'étranger s'épanouit libre et nu. Plus tard, quand il commencera à parler, il jasera le patois chantant de la *créolaille.* Cristalline est fière de lui. Elle l'a présenté à sa famille. Ses tantes et cousines, qui enviaient secrètement la mulâtresse tout en la méprisant, se sont amadouées, satisfaites d'avoir reconquis une fille de leur sang. Pour qu'elle ne leur échappe plus, elles l'accablent de conseils. Sa marraine qui tient une boutique *lapacotte,* et rougissait fort d'avoir comme filleule une assidue du Bal Loulou, se préoccupe de son avenir. Mme Alidor est une personne importante. C'est la veuve d'un fonctionnaire, un douanier, dont la prévoyance n'était jamais en défaut... Il monta le commerce de sa femme avec les marchandises hétéroclites que les contrebandiers débarquaient derrière son dos complaisant.

Cristalline aime beaucoup rendre visite à sa marraine. Elle grappille un bout de ruban, un savon parfumé, un coupon d'indienne. Mme Alidor trône à son comptoir. Dans sa robe blanche, elle a l'air d'une balle de coton prête à s'effondrer. Son visage est empreint d'une gravité majestueuse. Elle apprécie les gens d'une manière péremptoire. Ses idées sont bien en ordre dans sa tête, parce

qu'elle n'en a pas énormément. Son prestige repose sur sa sévérité. Elle disserte à tout propos sur le devoir, la raison, l'économie. Au Jugement dernier, lorsque la trompette de Jéricho la réveillera dans son tombeau, elle rendra compte de son destin au Père Eternel en citant ses charités sou par sou. Toinette Alidor est une fourmi prévoyante, qui thésaurise pour l'autre monde. Cristalline ne sera jamais qu'une cigale repentie. Elle assiste à la messe pour se distraire. C'est joli, la messe. C'est l'inauguration du dimanche, un jour limpide, qui permet la paresse et favorise la vanité.

De la Caravelle au Vauclin à Fort-de-France, les cloches sonnaillent à tous les échos :

— Réjouissez-vous, bonnes gens! Aujourd'hui, il n'y a plus de pêcheurs, de lavandières, de colporteuses. Tous les gueux qui marchent pieds nus sont empesés à la *mouchache*.

Et les gueux se débarbouillent de leur misère, contents de prendre des mines solennelles et de se réunir sur les places pour deviser de leurs affaires, en usant de tout un bric-à-brac de phrases de cérémonie, qu'ils ont glanées dans les journaux et dans leurs livres de prières.

Mamzelle Boisnoir, pimpante dans sa *douillette* à bouquets, se rend à l'église. Mano, vêtu pendant la semaine d'une chemise qui s'arrête au nombril, est empaqueté de broderies. Il faut que les dévotes s'extasient sous le porche de la cathédrale :

— *Y bel, yche tala!*

Pendant le prône, il suce son pouce. Les dames lui sourient en jouant de l'éventail. Le Sacré-Cœur en plâtre le bénit. Dans un coin, la confrérie baroque des Silencieuses marmotte un rosaire. L'encens et les orgues amollissent les esprits. On repose délicieusement sa conscience quotidienne dans une béatitude optimiste. Dès que l'*Ite missa est* délivre les fidèles, Cristalline se pré-

cipite chez sa marraine. Elle sait qu'un *tonton-banane* mijote pour elle dans le *canari.*

L'après-midi, elle s'attarde auprès de Toinette. Mano prolonge son somme sous la moustiquaire de la marchande. Les rues s'engourdissent dans la langueur dominicale. On se parle d'une maison à l'autre, nonchalamment. Le soleil tend sa nappe de feu sur le trottoir, les fontaines des cours se plaignent goutte à goutte. Cristalline digère, enfouie dans une *dodine*. Les mains croisées sur sa poitrine abondante, sa marraine entame son homélie hebdomadaire.

— Hélas! ma chatte, trop de bijoux, garde-manger vide. Veux-tu me dire à quoi te sert ton collier-chou? Tes foulards se friperont, tes robes se faneront. Tu deviendras une malheureuse... On doit écouter les paroles des personnes les *z'autres-fois,* Cristalline, quand on ne veut point voguer au gré des flots...

La jeune fille bâille distraitement :

— Ça ka foute moin!

— Ça ka foute moin, ça ka foute moin! ce n'est pas des raisons. Voilà, ma fille, ce qu'il faut dire au Bon Dieu : Seigneur, j'ai couché sans façon avec un blanc. J'ai galvaudé ma sagesse et sali la considération de ma famille. Et bien! c'est fini. Je renonce à batifoler. Je veux épouser un honnête garçon et accomplir sérieusement mon salut pour que toutes les chipies qui m'ont vilipendée ravalent leur salive et sèchent de jalousie sur mon passage.

— Personne ne me recherchera désormais, soupire la pécheresse humblement.

— Les hommes sont bêtes, Cristalline. Popo Adilas, ton cousin, se contentera des restes du *fatras.*

— Un *neg' bitaco!*

— L'orgueil t'aveugle, ma ché. Ton grand-papa était un esclave Mandingue; eh bien! ton mari lui ressemblera. Popo est un peu brun, mais cela ne l'empêche pas

d'avoir les manières d'un docteur Il a un champ, un canot, une case; tout cela compte dans l'existence. Tu deviendras une vraie dame, qui met ses draps avec des chiffres enlacés, *à la blanir* sur l'herbe. Tu conduiras tes enfants au catéchisme sans avoir à baisser les yeux...

— Adieu, marraine!

— Ne te sauve pas, ti pigeon moin. Ecoute ce que Popo m'écrit pour toi.

Toinette tire de sa poche une lettre frangée de dentelle et lit en hésitant entre les points et les virgules :

Ma chère et vénérable dame,

« Je saisis mon industrieuse plume et vous marque ma « libre pensée.

« L'expérience me démontre que l'amour est pareil au « piment-câpresse. Il est nécessaire d'y goûter souvent pour « qu'il ne vous incommode plus... Chère et vénérable dame, « mon courage est cassé en deux, mon cœur est à jeun d'ami- « tié, le feu d'un volcan me brûle! En vérité, je suis très mal « à mon aise. Le tafia devient pour moi même chose de « l'eau depuis qu'une faible créature a détruit ma tranquillité.

« C'est pourquoi, à bout de forces, je sollicite de votre « bienveillance l'objet de mes désirs. Me conformant au « savoir-vivre, que la civilité nous enseigne, je viens vous de- « mander formellement la main de Cristalline Boisnoir. Je « suis disposé à légitimer mon ardeur et à prendre ma cou- « sine sur mon compte ainsi que son enfant.

« Mes qualités solides, jointes aux agréments personnels « de votre filleule, cimenteront, j'espère, l'union indestruc- « tible que mes concitoyens sont en droit d'exiger de mon « civisme intégral.

« Dans l'attente d'une réponse favorable, je demeure, chère « et vénérable dame, votre dévoué, mais anxieux serviteur. »

POPO ADILAS
Propriétaire,
Secrétaire de la Mairie des Trois-Ilets.

Le soir, pour la première fois depuis la naissance de son fils, Cristalline rêve.

Les couples rentrent au logis. Un calme mélancolique

enveloppe les cabanes accroupies sous les palmiers colonnes. Ce n'est pas l'instant d'être seule. L'heure est perfide. Il faudrait une chambre éclairée et le rire sonore d'un homme pour ne pas sentir mourir la joie. Il faudrait être deux pour échafauder, côte à côte, les projets charmants, qui donnent envie de vieillir...

— Popo Adilas, un *neg'-z'habitant* qui porte un chapeau *bacoué,* se dit Cristalline, un *neg' bitaco,* très noir, aux lèvres épaisses...

Peut-être, Cristalline, que l'amour du *z'habitant* est tendre et sûr, et qu'auprès de lui les semaines s'en iront paisiblement courir après de rustiques dimanches dans le village de chaume, où le bonheur se cache, comme le miel au fond d'une ruche.

THÉRÈSE HERPIN.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Balzac mis à nu et les dessous de la Société romantique d'après les Mémoires inédits d'un contemporain. Préface et notes par Charles Léger. G. Gaillandre. — Jules Bertaut : *Le Père Goriot de Balzac*, Amiens, Edgar Malfère. — Dr Moreau-Defarges : *Balzac à Issoudun*, Revue du Centre. — Alfred de Vigny : *Journal d'un poète*, Nouvelle édition revue et augmentée par Fernand Baldensperger, Londres, The Scholartis Press. — Robert de Traz : *Alfred de Vigny*, Hachette.

L'importance de la reproduction littéraire de ces derniers mois nous a contraint à retarder le compte rendu du curieux ouvrage que M. Charles Léger publia sous le titre : **Balzac mis à nu et les dessous de la Société romantique**. Cet ouvrage vaut qu'on lui accorde une attention toute particulière, car sa lecture laisse une impression à la fois profonde et pénible. Son éditeur, dans l'excellente préface dont il l'accompagne, et sur le titre, précise qu'il nous offre les *Mémoires inédits d'un Contemporain*. « Par le plus grand des hasards, ajoute-t-il, ce manuscrit nous est tombé entre les mains. Notre regret fut de le trouver inachevé et sans signature. » Voilà à peu près tout ce que nous apprenons des dits *Mémoires*.

Or, ils sont si surprenants, ces *Mémoires*, si remplis de faits nouveaux, inattendus, énormes, si imprégnés de venin, si semblables, par leur ton général, aux *Poisons* de Sainte-Beuve, que l'on s'étonne de ne pas recevoir sur eux des renseignements plus circonstanciés. M. Charles Léger était-il tenu à la discrétion ? Ne pouvait-il nous indiquer où et comment le manuscrit tomba entre ses mains, nous fournir aussi un fac-similé de l'autographe, mettre enfin sous nos yeux la preuve que cette œuvre vient réellement d'un contemporain de Balzac, d'un homme qui connut l'écrivain très intimement, et non point d'un faussaire qui s'amusa peut-être, avec un grand talent, à salir une belle mémoire ?

Au dire de M. Charles Léger, les « témoignages du mémorialiste sont impartiaux ». Nous avouons ne pas être de cet avis. Tout au long de cette œuvre court, au contraire, un singulier esprit de dénigrement. Quiconque l'aura lue conservera de Balzac le souvenir d'un être moralement bas et d'un physique si répugnant, et d'un grotesque si définitif que l'on n'est pas éloigné de voir en lui une sorte de larve puante et maléfique.

C'est donc non un ami, mais un ennemi du romancier qui écrivit cette relation, un ennemi doué d'ailleurs des plus belles qualités de style. Sur cette question du style, nous nous arrêterons un peu également, car le style témoigne de l'époque où une œuvre fut écrite. Or, nous avons surpris, dans le *Balzac mis à nu*, des tournures de phrases, des mots surtout, beaucoup de mots qui nous paraissent peu employés au temps où l'on peut imagine, que besognait le zoïle du romancier.

De plus, nous rencontrons, de-ci, de-là, cités dans le texte, des passages entiers de lettres intimes de Balzac, lettres depuis insérées dans la correspondance générale de ce dernier. Comment s'expliquer que ces lettres aient été lues et copiées par un homme qui, dans aucun endroit de son travail, ne dévoile les circonstances de ses relations avec l'écrivain?

Ces réflexions faites — que, nous l'espérons, M. Charles Léger, ne prendra pas en mauvaise part, car sa bonne foi reste entière — disons que *Balzac mis à nu* ne laisse pas une seconde l'intérêt en suspens. Tout y semble inédit des faits qui y sont rapportés, et les digressions elles-mêmes, nombreuses et importantes, éclairent de vifs traits de lumière la psychologie de maints personnages de la période romantique.

Le mémorialiste semble avoir été un Versaillais et avoir surtout rapporté anecdotes et incidents ayant pour cadre Versailles. Dans son premier chapitre, il peint sous des aspects nouveaux Bernard-François Balzac, père de l'écrivain, alors installé dans cette ville. De son portrait, le vieil homme sort singulièrement grandi sous le rapport de l'intelligence et du savoir, sinon sous le rapport du caractère. Des pages nombreuses de ce chapitre nous font aussi exactement connaître le financier Doumerc et sa famille, avec lesquels Bernard-François Balzac entretint un étroit commerce d'amitié et d'intérêts.

Au second chapitre, le mémorialiste traite du premier séjour

d'Honoré chez son père à Versailles et de ses relations mouvementées avec Mme Larcher, libraire. Ce chapitre contient (p. 26-27) un portrait du jeune homme, si caricatural et si abominable que seule une haine féroce peut l'avoir inspiré. Ce portrait est repris à plusieurs endroits de la narration, c'est-à-dire complété de détails qui contribuent à rendre à tous les points de vue plus antipathique la victime du crayonneur. Il trouve son pendant dans le dessin très appuyé, remarquable par sa passion et son amplitude, que le mémorialiste trace de la duchesse d'Abrantès, établie à son tour à Versailles. Il ressort de ces pages, fort belles dans leur horreur, que Balzac n'eut point, avec cette duchesse, comme on l'a trop souvent affirmé, des relations intimes, mais qu'il fut sa dupe, dupe d'ailleurs généreuse.

Le mémorialiste conte ensuite tout au long le commerce de Balzac avec M. et Mme de Girardin, commerce assez affligeant où il semble que l'écrivain ne témoigna à la seconde, toute dévouée à ses intérêts, qu'ingratitude et méchanceté.

Balzac est aussi représenté, dans le volume, comme amant de la comtesse Guidoboni-Visconti, laquelle, et non Mme de Berny, serait l'original de Mme de Mortsauf du *Lys dans la Vallée*. Ce chapitre contient des révélations du plus haut intérêt. Pas plus que les précédents, il ne donne le beau rôle au romancier. Celui-ci, en effet, tout en acceptant l'aide pécuniaire de la comtesse, l'une des plus belles créatures de ce temps et qui lui avait fait l'honneur de le préférer au délicieux comte Lionel de Bonneval, la trahit au profit de Mme Hanska.

Ainsi il devient impossible, si l'on ajoute foi au propos du mystérieux mémorialiste découvert par M. Charles Léger, d'envisager Balzac autrement que comme un fripon, un fol, un égoïste, un hideux magot propulsé dans la vie par d'affreux instincts, d'un talent d'ailleurs contestable, plus fécond en galimatias qu'en phrases bien équilibrées.

Au sortir de cette diatribe à la fois cynique et amère, on éprouve un plaisir sensible à lire le petit volume que M. Jules Bertaut vient de consacrer, dans la vivante collection : *Les Grands Evénements littéraires*, à la création du **Père Goriot**, l'un des plus beaux chefs-d'œuvre du susdit fripon. M. Jules Bertaut traite son sujet avec beaucoup de soin et de vénération, en admirateur persuadé que cette émouvante étude du sentiment paternel

ne peut avoir été écrite que par un homme d'une haute valeur morale.

M. Jules Bertaut croit que Balzac eut des chances de saisir le thème initial de son roman au temps où il végétait chez l'avoué Guyonnet-Merville. Ce thème demeura longtemps dans sa mémoire où il le retrouva, en 1834, alors qu'installé rue Cassini, dans un logis enfin confortable, il entamait réellement sa grande fresque de la *Comédie humaine.*

A l'époque où le romancier commence à écrire le *Père Goriot*, il a compris la nécessité, pour assurer à son œuvre plus d'homogénéité, de composer des romans présentant entre eux un lien, formant un ensemble, contenant l'histoire de toute une société à une époque donnée. M. Jules Bertaut montre l'importance du *Père Goriot*, premier chaînon de cette solide chaîne de réalisations magnifiques. Une note écrite par Balzac, et retrouvée dans ses carnets par M. Jacques Crépet, contient le schéma primitif de l'ouvrage.

A la vérité, Balzac, comme on l'a souvent constaté, n'innove point en mettant en scène un père en proie à l'ingratitude de ses enfants. Il donne une « version nouvelle d'un très vieux thème traité maintes fois dans la littérature depuis les Grecs ». M. Jules Bertaut nous explique comment l'écrivain va le rénover ; il nous fait assister à ses procédés de construction successifs de milieux et de types ; il retrouve, dans le vieux Paris, les cadres que Balzac utilisa comme décors de son drame. Il examine quels purent être ses modèles et ce que, par exemple, Vautrin doit à Vidocq, personnage avec lequel le romancier entretint des relations.

C'est au château de Saché, en Touraine, au cours d'un repos nécessité par son état physique, que Balzac termina le *Père Goriot*, lequel parut dans la *Revue de Paris* et reçut de la critique plus de blâmes que d'éloges.

Toutes les fois qu'il se sentait accablé par la lassitude de son existence tourmentée, Balzac se réfugiait en Touraine ou en Berry. Il possédait dans ces deux provinces des amitiés dévouées et, ranimé par l'air pur, entouré de confort, il retrouvait ses facultés créatrices amoindries. Dans **Balzac à Issoudun**, M. le Dr Moreau Defarges nous le montre recevant au château de Frapesle l'hospitalité de Mme Carraud, à laquelle maintes lettres de la Correspondance générale sont adressées. La petite cité d'Issou-

dun, telle qu'elle était en 1822, revit dans *La Rabouilleuse*. M. le Dr Moreau-Defarges nous assure que le romancier en peignit avec fidélité les aspects et rassemble, dans sa brochure, tous les faits qui pourraient valoir à Balzac des lettres posthumes de naturalité issoudunoises.

§

Plusieurs volumes ont été récemment consacrés à Alfred de Vigny. Nous avons dit quelle attention on devait accorder aux études, surtout d'ordre psychologique, de M. P. Flottes, lequel avait eu la bonne fortune de consulter les papiers inédits du poète. Ces études comptent parmi les plus pénétrantes. Un **Alfred de Vigny** de M. Robert de Traz, paru récemment, dans une collection assez superficielle intitulée : *Les Romantiques*, n'apporte point de fait nouveau. C'est une biographie synthétique, informée aux sources imprimées, d'une lecture aisée et agréable, où la carrière de l'écrivain est résumée à grands traits M. Robert de Traz dissocie avec assez de clairvoyance les éléments complexes dont se composait l'inquiétude de son héros.

Plus important nous apparaît un autre ouvrage, publié vers la fin de l'année dernière, le **Journal d'un poète**, dont M. Fernand Baldensperger a colligé le texte pour une librairie anglaise.

On sait que Vigny, comme nous le rappelle M Fernand Baldensperger, commença dès l'âge de vingt-six ans à « noter pour lui-même dans des carnets... les mouvements d'imagination, de rêve, de réflexion que la vie suscitait au jour le jour dans son esprit ». Il persista dans cette habitude en dépit de tous les déplacements et difficultés de sa carrière. A la fin de sa vie, en outre d'un journal rédigé à part, il avait empli soixante-dix de ces carnets dont certains seulement, désignés par lui, devaient être publiés. A sa mort, son exécuteur testamentaire, Louis Ratisbonne, sans tenir grand compte de la volonté du défunt, choisit arbitrairement dans ces carnets ce qui lui parut digne de voir le jour et réunit ses extraits sous le titre de *Journal d'un poète*. Le choix n'était point parfait. Louis Ratisbonne avait, de plus, émaillé son texte d'erreurs de tous genres, dues, à de mauvaises lectures, erreurs dont M. Fernand Baldensperger donne des exemples édifiants.

Rien ne s'opposait plus depuis longtemps — la vie du poète

ayant été examinée dans ses détails les plus intimes, — à la publication intégrale des carnets. Cependant M. Fernand Baldensperger signale que les détenteurs actuels de ces carnets, communiqués en partie à divers biographes de Vigny, se refusent encore à en livrer le contenu. Cela semble bien déplorable, car seuls ces opuscules riches de matière permettraient de comprendre quelles complexes et multiples évolutions subit la pensée du poète.

En attendant d'en obtenir communication, M. Fernand Baldensperger, parfait éditeur et commentateur de l'œuvre de Vigny, s'est efforcé, revisant et mettant au point le texte de Ratisbonne, de compléter le *Journal d'un poète* à l'aide des fragments inédits épars dans diverses publications dont il nous fournit la liste. Nous sommes donc assuré que son édition présente est la meilleure, la plus certaine, celle qui fait le mieux apparaître, dans sa nudité, l'âme du poète. Une excellente introduction précède les petits paragraphes gros de réflexion, et des notes, peu nombreuses, mais substantielles, en éclairent les énigmes.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

André Mary : *Poèmes (1903-1928)*, Firmin-Didot. — Louis Lefebvre : *Naître*, Garnier frères. — Louis Lefebvre : *Prière*, Messein. — Tristan Derème ; *Le Ballet des Muses*, Emile-Paul frères.

M. André Mary réunit, en un copieux volume, l'œuvre d'un quart de siècle. Il débuta, en 1903, avec ses *Symphonies Pastorales* que suivirent en 1905 *les Sentiers du Paradis*. Ce qu'il a jugé digne d'être conservé de ces deux recueils primitifs forme dans ses **Poèmes (1903-1928)** le livre premier et le livre deuxième des *Forêteries*. Viennent ensuite le *Cantique de la Seine*, écrit de 1906 à 1910, *le Doctrinal des Preux*, édité pour la première fois en 1919, *Douce mémoire*, élégie héroïque, composée en 1920-1921, *les Rondeaux* imprimés à petit nombre en 1924, une douzaine de *Poésies Diverses*. Ce fort volume représente un labeur ardent, têtu, réfléchi et consciencieux. Une constatation s'impose avant toute autre impression : M. André Mary a, dans son œuvre suivie et ordonnée, accompli sans hésitation ni défaillance son dessein. On pensera du poète ce que l'on pourra, on ne saurait refuser à l'homme une estime singulière et profonde. Il n'est pas une page peut-être, pas un vers qui,

selon la conception que se fait M. Mary de la tâche auguste du poète, n'atteigne à la perfection ou ne s'en approche fort près. Qu'il soit sensible aux choses de la nature, qu'il les connaisse est indubitable, il en est mieux qu'inspiré, ses sensations, sa pensée, son chant en sont comme imprégnés. Volontiers il les oppose aux horreurs de la vie citadine, et la pureté des impressions agrestes au mensonge quotidien de nos vaines agitations. Tout, dans les villes, n'est il pas corrompu ? Non moins que l'air qu'on y respire, la langue qu'on y parle et qu'on y écrit, l'amour, l'amitié, les valeurs du sentiment et des idées, l'intégrité même de la race.

Pour sévères que soient de tels jugements, leur ensemble forme un lieu commun assez fécond pour servir de thème à la composition poétique. De plus, la sincérité de l'auteur est absolue, il n'était pas besoin qu'il s'en expliquât dans son épître *au lecteur* pour que nous ne pussions la mettre en doute. Elle est précieuse, néanmoins, en ce qu'elle nous dévoile sans réticence les raisons intimes de cet état d'esprit:

« Toute carrière littéraire peut se diviser en deux périodes : la première est close quand nous sentons, dans un contraste saisissant, nos moyens atteindre à leur comble et nos ressorts faiblir quelque peu sous la poussée des forces extérieures. » M. Mary estime qu'il en arrive à cette période de sa destinée créatrice, et il publie son œuvre à titre, dit-il, de testament provisoire, « comme le passager instruit par l'expérience, qui n'ose plus tenter un nouveau voyage sans avoir mis de l'ordre dans ses affaires ».

Pour quels motifs on se plaît parfois à le rattacher à l'école romane, M. Mary s'en rend compte, et, bien qu'il se défende sur son âge principalement d'y pouvoir faire figure, il ne dissimule pas pour elle son admiration et son respect. Cependant, autres temps, pense-t il, autres exigences. Le mouvement de rénovation dans le sens de la latinité, par elle inauguré, n'a pas suffisamment écarté de ses desseins une certaine confusion par quoi ils se pourraient appliquer à toutes les littératures néo-latines, et en même temps comporte une certaine étroitesse qui le limite à un moyen âge de fantaisie ou à une Renaissance prise en bloc avec ses erreurs et ses déchets, et séparée de ce qui la précède et la suit.

M. Mary dit alors l'importance, à son jugement, de l'érudition

qui élargit chaque jour les « horizons de l'histoire littéraire » et recule les bornes que franchissait timidement la curiosité ». En même temps, elle explore à fond nos antiquités nationales, rend la vie à ces légendes épiques et romanesques, à toute cette floraison de merveilleux que la tradition orale a entretenue dans l'âme populaire... »

Je m'arrête. Je crois avoir insisté assez sur les caractères principaux des soucis laborieux auxquels se complaît M. Mary pour rendre hommage à la dignité désintéressée de ses recherches et de ses travaux, et pour qu'il soit entrevu que de cette grandeur farouche et volontaire découle, tout à la fois, ce qui est, à mon opinion, l'erreur fondamentale de son art.

Les morceaux bien venus sont nombreux, et d'un talent accompli. Voici le début d'un très beau poème, *Anniversaire* :

Hiver de ma naissance, on parlera longtemps
De ton âpre rigueur, des frimas éclatants
Enveloppant sans fin les campagnes muettes
Qu'emplit de ses sanglots la bise, et si les bêtes
Au fond de leur mémoire aux ténébreux détours
Gardent le souvenir des bons et mauvais jours,
Jusque dans le terrier, la bauge et le repaire,
On doit frémir le soir aux récits du grand-père ..

En voici la conclusion :

Comme à l'heure où j'écris, heurtant la branche nue,
Le corbeau retournait percher près de la nue,
Tandis que s'envolant de son toit délabré
Huait l'oiseau tardif à Pallas consacré.
Dans l'air froid qui brasille, un à un, chaque signe
S'allumait : le Dragon, la Lyre près du Cygne,
Et mon chiffre brillait au ciel dans tes cinq feux,
Cassiope, du nord flambeau silencieux.

Exprès, je n'ai pas voulu citer un morceau chargé d'un retour à des locutions ou termes désuets, j'ai pris des vers très simples, des images aisées pour tout lecteur, sans nul raffinement d'érudition, sans complication d'aucune espèce. L'ingéniosité, la préciosité savante, la conscience de l'artiste s'y font jour, et, aussi, je le crois, sa froideur. Tout élément se trouve à sa place, ordonné, précis, sûr, mais il n'y a dans ces morceaux rien qui entraîne : le poète répugne à la véhémence, je ne le lui reproche pas, je

constate ; ce qui, à mon avis, est plus grave, c'est que sa description circonstanciée, volontiers énumératrice, ne contient en elle aucun pouvoir de suggestion. En lisant de ligne en ligne, de mot en mot, je conviens que chaque détail est juste, que rien ne faute dans l'ensemble — et puis, le passage terminé, tout se brouille, je ne vois rien. J'ai assisté, sans surprise, à un spectacle successif qui ne m'a pas empoigné, qui ne m'intéresse qu'à peine

Le scrupule de M. Mary est excessif. Grammairien, historien de la langue, attentif aux vieux chants, au beau et doux parler des ancêtres, rien n'est plus respectable, et s'il se contentait de tout savoir, de tout adapter à ses besoins et à sa convenance, je n'y trouverais rien à reprendre, mais érudition et verve lyrique vont chez lui du même pas, s'appuient l'une sur l'autre, sans que la faculté poétique exerce de prédominance, et voilà de quoi, en effet, se trouver décontenancé, désenchanté, quand on sent bien, d'autre part, qu'on est en présence d'un poète véritable, des mieux doués, encore qu'il n'asservisse pas à son inspiration ingénue, spontanée, mouvante à l'infini, les ressources que l'étude et la volonté lui ont assurées. Il ne sied pas qu'à chaque vers on ne sente buter l'admiration, non tant pour le poète que pour le savant. Qu'importe le savant ? Le poète l'est-il ? Tant mieux, s'il tire de là des avantages pour sa valeur lyrique. Au cas contraire, ah ! plutôt mille fois, que le poète soit ignare, pourvu qu'il soit poète !

Souvent, en parlant des livres précédents publiés par M. Louis Lefebvre, l'attachement qu'il professe pour Verlaine divin, pour le souvenir aussi de Charles Morice, m'ont induit à une indulgence que, cette fois, il décourage. Ses convictions religieuses n'y sont pour rien, encore que ce soit par elles, j'en suis sûr, qu'il a atteint ce degré d'humilité où le bien écrire et le bien chanter lui sont devenus des vanités dont il serait fâcheux de tirer gloire. Ses sentiments sont sincères, son inspiration très humaine, mais que penser d'un poète qui, dans un recueil de vers, **Naître**, admet des cacophonies telles que, par exemple (cela forme deux vers) : — « Et demain tu ne seras pas — Celle toute, que ce soir j'aime », ou bien cet alexandrin :

Comprendre. Quand comprendras-tu ? — Comprendre quoi ?

Et ceci, donné pour un poème, ce *Cri de la Mère* :

Mon Dieu, mon Dieu de mon amour,

Aidez-moi, qui donne le jour !
Maître de toute la lumière,
Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! Notre père...

D'endroits en endroits, un assez joli vers verlainien, assourdi et pâle, de saveur plutôt grise. L'angoisse joyeuse, l'attente enfiévrée d'un père à qui un enfant va naître. Et aussi d'humbles, d'ingénues, d'assez banales **Prières**, c'est l'autre recueil, avec un peu plus de tenue, quand même, et une apparence encore de lyrisme comme aux livres d'autrefois.

Certes aux poèmes dont se compose **Le Ballet des Muses**, Tristan Derème a mis beaucoup de sa verve et de son esprit. Mais l'ensemble apparaît décevant. Un don d'improvisation, si vive et souple qu'elle soit, ne s'applique pas sans fatigue à une suite de poèmes sur des sujets d'avance déterminés. Je le suppose, du moins, et c'est par là que je m'explique la lassitude que j'éprouve à lire ce nouveau recueil. Contradiction entre ce qui est impromptu et ce qui est délibéré, l'élément de surprise disparaît, le charme est à longue portée. Ah ! que j'aimais mieux les *Elégies*, ma foi ! ou l'ironie fine et pénétrante de *L'Enfant Perdu*.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

ROMANS EXOTIQUES ET COLONIAUX (première partie). — André Demaison : *Le pacha de Tombouctou*, A. Fayard et Cie. — Louis Charbonneau : *L'orchidée noire*, J. Ferenczi et fils. — Claire Goll : *Le nègre Jupiter enlève Europe*, G. Crès et Cie. — Louise Faure-Favier : *Blanche et Noir*, J. Ferenczi et fils. — Pierre Mac Orlan : *Dinah Miami*, Larousse. — Jean Dorsenne : *Océane*, J. Ferenczi et fils. — Marc Le Goupils : *Dans la brousse calédonienne*, Perrin et Cie. — Alain Laubreaux : *Yan-le-Métis*, Albin Michel. — Emile Bernard : *La danseuse persane*, Calmann-Lévy. — Mémento.

Les terres boréales et les mœurs de leurs habitants ont été très en faveur ces temps-ci. A cause du « prix des Vikings », fondé en manière de protestation contre l'irrespectueux *Jérôme, 60° de latitude*, de M. Maurice Bedel ? Non, sans doute, car déjà *Maria Chapdelaine* et *Le grand silence blanc* avaient donné le ton, cependant que Nanouck introduisait l'Esquimau dans les cinémas, jusque sous forme de friandise... Mais après *La maison d'Annike* de M. Bachelin, *Sous le signe du caribou* de M. de Saint Cyr, *Nord* de M. Heller, *Marion des neiges* de M. Martet

et les romans de M. Constantin-Weyer, c'est assez de la gloire de Mme Sigrid Undset, lauréate du prix Nobel, dont M. Lucien Maury nous entretient dans l'excellent ouvrage de critique qu'il consacre à *L'imagination scandinave*, pour que nous puissions nous permettre de nous distraire des solitudes glacées par des voyages en des pays sinon toujours plus hospitaliers, du moins d'autre façon redoutables. Maints récits romanesques nous y invitent qui ont ces pays pour théâtre, et dont quelques-uns datent, hélas! de plusieurs mois, déjà, — **Le Pacha de Tombouctou**, notamment, de M. André Demaison. C'est au Maroc, à la fin du XVIe siècle, sous le sultanat de Moulay Ahmed El Mansour et à l'époque où régnait en Espagne Philippe II, que ce récit nous transporte ou nous reporte pour notre agrément, car il a de l'entrain et du pittoresque. *Le Pacha de Tombouctou* n'est pas seulement, en effet, l'œuvre d'un érudit, mais d'un homme qui connaît l'âme et les mœurs musulmanes, et qui a le don de conter en style imagé. Aussi est-ce une épopée qu'il a écrite, en prenant pour thème l'attirance qu'exerçait sur le seigneur de Marrakech et sur ses sujets la réputation de richesse des rois de Tombouctou. Un ancien soldat de Charles-Quint, capturé par Moulay Ahmed El Mansour, impatient d'échapper à sa servitude, mais tourmenté, surtout, par cette *auri sacra fames*, cette exécrable fièvre de l'or à laquelle les Espagnols étaient en proie, depuis la découverte du Pérou, suggère ingénieusement au Sultan l'idée d'une expédition au Soudan, et s'en fait confier la conduite. Il a l'espérance, s'il triomphe à la fois des difficultés matérielles de son entreprise et des guerriers noirs, et s'il s'empare de Tombouctou, que la favorite de Moulay, qu'il aime et qui l'aime, le rejoindra. Mais lorsqu'il atteint son but, après avoir accompli des prodiges de courage et d'endurance, il apprend la mort affreuse de sa maîtresse et devient fou... M. Demaison a enveloppé de légende sa narration héroïque, qui fait songer par certains côtés à la *Salammbô* de Flaubert, mais sans qu'on soit un instant effleuré par l'idée d'une imitation quelconque. Les pages qui relatent la traversée du désert par la petite armée des renégats, et la bataille que cette armée livre sur le Niger, sont parmi les plus belles du livre, qui est attachant d'un bout à l'autre. Je suis surpris que *Le Pacha de Tombouctou* n'ait pas eu le grand succès qu'il mérite.

M. Louis Charbonneau, l'auteur de *Mambu et son amour*, nous donne, aujourd'hui, avec **L'Orchidée noire**, un nouveau portrait de femme de couleur. Le personnage, un colonial africain, dont il est censé publier les mémoires, a décidément la main heureuse : et cette fois encore, c'est d'une bien séduisante créature qu'il fait sa compagne dans la brousse. Aux détails pittoresques de son expédition vers la mer, de l'Utongo où il traitait le bois, la gomme et l'ivoire chez les Balinguis, l'histoire de ses amours avec Diouna ajoute l'attrait d'une poésie tout imprégnée de primitivisme, et qui laisse rêveur le psychologue européen, entêté de découvrir aux civilisées une âme plus subtile que celle des sauvages. Point de réaction de Diouna qui ne rappelle celles des femmes blanches les mieux douées ; et il semble même qu'on ne saurait leur proposer d'autre modèle que cette fille de la race de Bo-Sendyé, à cause de la sensualité fine et déliée de sa grâce, sans parler de son ardent désir de maternité...

En dépit de certaines petites imperfections qu'il faut attribuer, sans doute, à l'inexpérience, c'est un bon roman que Mme Claire Goll a écrit sous ce titre : **Le nègre Jupiter enlève Europe**. Le sujet en est l'incompatibilité foncière d'un noir et d'une blanche, et la haine de celle-ci pour l'homme, d'un autre sang que le sien, qu'elle a épousé par toquade. Car il en va autrement en France qu'en Afrique et en Asie. Ce qui est possible là-bas pour nos colons, à cause de la servitude qu'ils imposent à leurs compagnes temporaires, ne saurait l'être, ici, pour nos filles ou pour nos sœurs. Aussi, qu'Alma, l'héroïne de Mme Goll, ne soit qu'une sotte, assez cruelle au surplus, elle n'en a pas moins d'excellentes raisons pour regretter la folie qu'elle a commise. Et Jupiter Djilbouti — mélange assez curieux, s'il dit vrai, d'Egyptien, d'Assyrien, de Sémite, de Maure, de Syrien, d'Arabe et de Berbère, — est bien le dernier des maris possibles pour une Européenne. Mme Goll a réussi de ce fils d'un « roi » Peuhl un dessin d'autant plus saisissant qu'elle n'a forcé aucun des traits de sa physionomie. Les caractères physiques et moraux qu'elle lui a prêtés donnent l'impression de l'exactitude même ; car je veux bien admettre qu'elle a imaginé le personnage... Mais qu'il soit ou non de son invention, il témoigne en faveur de son intelligence.

Le roman de Mme Louise Faure-Favier, **Blanche et Noir**,

prend le contre-pied du roman de Mme Goll, mais il faut tenir compte qu'il s'achève où celui-ci commence... Qu'une jeune fille parte en avion pour Dakar avec un nègre, lequel se trouve être le fils d'une tante qui se donna à un Sénégalais, c'est-à-dire son propre cousin, on ne saurait rien déduire de son geste symbolique quant à l'opportunité du mélange des races. En montrant son héroïne amoureuse d'un noir et s'élevant avec lui au-dessus des frontières et des préjugés, Mme Faure-Favier n'a rien prouvé, puisque nous ne voyons pas son couple vivre en ménage. Ne lui en déplaise : sans jeter l'anathème sur les fils de Cham, je demeure persuadé que la plupart de nos tares et de nos malheurs (certaines inimitiés, notamment, au sein des familles entre frères chez qui réapparaissent de vieux caractères raciaux antagonistes) n'ont point d'autre cause que de trop hardis croisements... Mais Mme Faure-Favier conte avec esprit, dans une langue primesautière, et sa thèse est par bonheur reléguée à la fin de son récit, qui contient de charmantes évocations de la vie provinciale et suit avec finesse le développement d'un caractère de fillette et de jeune fille.

Après le roman de Mme Claire Goll, qu'on lise **Dina Miami** de M. P. Mac Orlan, roman d'aventures, sans doute, on verra qu'au moins en Amérique la haine des noirs pour les blancs est égale à celle des blancs pour les noirs. Dans ce roman qui a l'accent très particulier qu'on retrouve à toutes ses œuvres, M. Mac Orlan nous raconte une histoire de gaillards pratiquant la contrebande de l'alcool et dont le navire tombe aux mains des nègres avec sa précieuse cargaison. Mais les lecteurs de M. Mac Orlan m'en voudraient de leur gâter le plaisir qu'il leur a si adroitement ménagé. Je ne dirai donc rien de la façon dont une certaine Dinah exécute la diabolique vengeance qu'elle a conçue dans son récit. C'est très dramatique.

C'est, encore une fois, dans le décor fastueux de ces îles du Pacifique qu'il connaît si bien (Tahiti, puis Nouka-Hiva de l'archipel des Marquises) que M. Jean Dorsenne a situé l'action de son nouveau roman, **Océane**. Il y a bien de l'invraisemblance dans ce roman d'aventures où l'on voit deux frères, deux braves Bretons, devenir pirates et finir dans les flammes sur un navire bombardé. Femme fatale, au passé mystérieux, crime passionnel, etc... M. Dorsenne ne nous fait grâce d'aucun des

poncifs en usage dans cette littérature à laquelle, avec son talent, il a bien tort de s'adonner. Que n'écrit-il des relations de voyage? Mais sans doute est-ce qu'on *place* plus facilement un récit sensationnel qu'un bon recueil d'impressions. Dommage.

Ces souvenirs d'ancien planteur, que M. Marc Le Goupils a écrits **Dans la brousse calédonienne**, ont autant d'intérêt, certes, qu'un roman. Je les ai lus, du moins, avec le même plaisir qu'une fiction, et ils m'ont appris bien des choses que j'ignorais sur la vie, et sur la vie agricole, en particulier, de notre ancienne colonie pénitentiaire — puisqu'il paraît que « la N. C. » n'est plus la terre du bagne. M. Le Goupils est un observateur attentif et pénétrant, et qui sait faire voir ce qu'il a vu. Je recommande fort la lecture de ses notes intelligentes et pittoresques, qui recomposent une atmosphère.

Ecrit sans prétention, mais dans une très bonne langue, le roman de M. Alain Laubreaux, **Yan-le-Métis**, ne saurait être résumé en quelques lignes, qui narre les aventures du fils d'un authentique Breton et d'une Canaque et qui nous promène successivement en Nouvelle-Calédonie, aux Nouvelles-Hébrides, chez les anthropophages et en Australie. M. Laubreaux a le don, plus rare qu'on ne croit, de conter, et son récit, riche en péripéties extraordinaires, mais toujours vraisemblables, est attachant et dramatique à souhait.

Les lecteurs du *Mercure* qui ont eu la primeur de **La danseuse persane**, de M. Emile Bernard, reliront avec plaisir ce joli roman qui paraît aujourd'hui en librairie. Après avoir eu pour l'héroïne de ce roman les yeux du peintre qui s'éprend d'elle jusqu'à la mort, ils goûteront mieux le charme plastique que M. Emile Bernard a mis dans son évocation.

Mémento. — Une œuvre d'une grâce tendre, juvénilement passionnée, tel est le roman de M. Alfred Blanchet : *De quel amour blessée...* (Fasquelle). On songe à *Paul et Virginie* en lisant l'histoire des deux amants malheureux de M. Blanchet. Il est vrai que c'est dans l'Ile de la Réunion (cette sœur cadette de l'Ile de France de Bernardin de Saint-Pierre) qu'ils s'enchantent du philtre, s'ils vont bien plus loin que les chastes héros créoles dans l'ivresse que le philtre leur inspire.— Mme Cécile de Multedo a recueilli ses impressions de séjour en Tunisie dans *Le chant des mosquées* (A. Messein), impressions qu'elle a fait suivre d'un conte : *Le chapelet gris*, à la manière des *Mille et une Nuits*. Il y a de l'intelligence et de la sensibilité dans le petit livre

de Mme Multedo, mais ce n'est pas sans une certaine ingénuité qu'elle s'excuse d'avoir trop souvent employé des expressions telles que : éblouissante clarté, ciel de lapis, etc., sous prétexte que ces mots donnent à eux seuls l'idée du pays admirable où elle a vécu... — Des espèces de poèmes en prose, plutôt que des nouvelles ou des contes, composent le recueil de M. Jean Francis Bœuf : *Sous le triste soleil splendide* (A. Messein). Sensualité, ivresse ; ivresse, sensualité, M. Francis Bœuf a réussi à procurer au lecteur, dans ses brèves notations, d'un coloris brutal, la sensation de l'accablement de la lumière.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Le Retour de Jérusalem ; reprise des 4 actes de M. Maurice Donnay, à la Porte-Saint-Martin.

Il n'est pas mauvais que de temps à autre, et sans qu'il soit besoin qu'il s'agisse d'un chef-d'œuvre, on reprenne quelque pièce du passé le plus récent ; même un ouvrage assez quelconque, tel que **Le Retour de Jérusalem**, et simplement parce qu'il est composé par un bon compagnon, un homme d'expérience et d'esprit, nous fait passer une attrayante soirée. Allez donc demander cela à nos bricoleurs échauffés et écervelés d'aujourd'hui ! A côté d'eux, *le Maître de Forges*, joué convenablement, serait un régal !

Quand il n'y a rien qui vaille sur les tréteaux, il faut le dire et le redire, et non pas faire comme cet excellent M. Dubech (dans *Candide*) qui, après avoir trop souvent tergiversé, composé, en arrive à offrir pour étrennes à ses lecteurs cette conclusion : qu'en somme il faut en rabattre, et que la crise de l'art dramatique ne saurait être guérie que par une œuvre de satirique. Cela est exactement ce que j'ai depuis longtemps, et encore tout récemment, prévu ici. A l'exemple de ce que nous avons essayé ailleurs parmi les boxes de la littérature publicitaire, il faudrait sur la scène un coup de balai aussi vigoureux que la décrépitude y est grande, et qu'un homme bien inspiré détruise une bonne fois, et sur le théâtre même, le ressort et les misères intellectuelles et morales du mauvais théâtre. Déjà le public, averti par l'ennui, commence de mettre en carence les pièces systématiquement funèbres, ou d'un psychisme maladif, ou d'une psycho-

logie primaire, d'un sentimentalisme de jouvenceau, huées ici même. Maintenant on va en foule vers la moquerie. Faute de mieux, c'est le *Topaze* désigné par M. Dubech qui montrerait la route. Soit ; mais les traits et l'esprit de *Topaze* sont superficiels et sans force. Et justement à propos de *Topaze*, nous écrivions à nouveau le pronostic répété ensuite par M. Dubech (1). Selon le grand succès de *Topaze*, on peut saisir quelle révolution apporterait au théâtre l'apparition d'un satirique, vrai destructeur à coups de mine, qui ferait voler en éclats tout le bazar pour ériger positivement le Diable ricanant, et son train, et son feu.

Les reprises telles que celle du *Retour de Jérusalem*, si elles ne paraissent pas, au premier abord, concourir à un renouveau original, ne sont pourtant pas étrangères au mouvement de l'évolution sismale que, au cours de nos études du terrain théâtral, nous avons pressentie. Un retour momentané au répertoire des boulevards d'avant-guerre, un accueil favorable du public à ces ouvrages pourtant désuets, sans grande originalité, mais bien fabriqués, spirituellement échafaudés, attentivement étudiés et écrits, cela indique tout au moins une nausée, un recul des spectateurs devant le relâchement de nos auteurs, ignorants mégalomanes du jour, à l'aspect insupportable de leurs besognes fâcheuses. Donc, bon vent à ces reprises si on les considère dans ce sens signalétique d'un dégoût des spectateurs pour la très grande majorité de la marchandise théâtrale d'après la guerre.

Le Retour de Jérusalem n'est certes pas la meilleure production de l'auteur d'*Amants*. Tour à tour ou concurremment sceptique, gai, mélancolique, gracieux d'esprit, Donnay a beaucoup compromis l'exercice, la manifestation concertée de ces qualités particulières en y introduisant, en y mêlant une question fort débattue parmi les passions collectives en usage aux environs de l'année 1900 : la question juive, au moins dans son rapport avec notre pays. Volontiers je verrais une certaine concordance de situation entre *le Retour de Jérusalem* de M. Donnay et le *Siegfried* de M. Giraudoux. L'un et l'autre, après quelque

(1) Notre chronique du *Mercure* (15 novembre 28) :... « Incapables qu'ils sont (les gens bonasses) de savoir ce qu'est la vraie puissance esthétique et morale, le vrai nerf de la morsure moliéresque, ou de la morsure de ce satirique à la venue pourtant si urgente, que tout le monde attend et qui tarde tant à venir. »

temps écoulé, ont traité des antagonismes dont la nation a été secouée, avec le maximum de prudence, un souci d'offrir des tableaux synthétiques aussi objectifs qu'ils l'ont pu, et accompagnés d'une balance. Moyen certain, *a priori*, de garnir un amphithéâtre pour de nombreuses représentations ; seulement, Donnay n'est tout de même pas tombé dans le système des allégories massives, très usé, très facile et très lourd, adopté par M. Giraudoux, et qui ferait participer plutôt la manière de sa pièce à un certain tour germanique qui doit être d'ailleurs déjà pas mal démodé là-bas. Avec une femme aimante, tendrement dévouée, spirituelle, élégante, on a vite fait de représenter « la France » ; avec cette autre, sombre, tendue, inquiétante dans son mystère réfléchi, on dresse promptement, et sans grande peine ni originalité, « l'Allemagne », etc.

Non, disais-je, M. Donnay ne s'est pas satisfait à si bon marché de méditation envers les Juifs que M. Giraudoux envers les Allemands.

Le Retour de Jérusalem, et bien que ce côté soit endommagé par le développement de la thèse générale, comporte de sensibles et tendres inflexions ironiques et sentimentales, habituelles à l'esprit de l'auteur d'*Amants*. Ce n'est pas sans contrarier son naturel que M. Donnay a quitté le familier, le privé, pour un essai de représentation de questions générales. Dans l'excellent *Oiseaux de Passages*, où comparaît l'anarchie nomade, M. Donnay avait fort bien fait de partager le travail avec M. Descaves. Que ne s'est-il adjoint un collaborateur pour *le Retour de Jérusalem* !

Pourquoi donc certains auteurs sont-ils tellement taquinés souvent d'agrandir inconsidérément leur rayon, au lieu de le ramasser. Deux raisons : une méconnaissance de soi, ou pour le moins une négligence ; puis, secundo, un désir mondain de la clientèle. L'une et l'autre vont d'ailleurs fort bien de conserve, et chez les auteurs de qualité moyenne. Il est bien certain qu'un homme tel que Donnay, s'il avait mieux replié son intérêt sur soi, s'il avait moins sacrifié à l'actualité et au boulevard, aurait pu produire des comédies moins superficielles, moins précaires que *le Retour de Jérusalem*, des comédies de la veine, et accrue en richesse, d'*Amants*. Auprès de lui la vulgarité, l'uniformité, la vacuité cordiale, par exemple de M. de Porto-Riche, seraient

apparues manifestes. D'ailleurs cette remarque n'est qu'une boutade, car peu importe. Disons simplement que M. Donnay aurait pu écrire une œuvre spécifiquement française ; je veux dire personnelle, individuelle, originale: Sa démonstration : que ce qui nous est étranger nous ne l'accueillons, et qu'il ne s'incorpore qu'à notre détriment, aurait été autrement décisive s'il n'avait lui-même absorbé, abîmé ses qualités, dans un souci hétérogène à ses aspirations essentielles.

On voit très bien l'œuvre simplement émouvante que M. Donnay eût pu écrire sur ce simple et immortel canevas, qui est, en somme, épuré du grandiose, celui du *retour de Jérusalem* : la rupture d'un époux d'avec sa femme, ses enfants, son foyer, rupture suscitée par sa passion envers une femme qui manque des ménagements, des tempéraments habituels de la raison pratique et du bon sens ; puis, naturellement, dans ces conditions extrêmes et incohérentes, rupture entre les amants ; solitude finale du pauvre homme.

Mais là-dessus Donnay, au lieu de rechercher les raisons dans les caractères et les cœurs sans plus, a insufflé à ses personnages qu'ils doivent être des insignes tangibles de ce qui (à propos de l'Affaire Dreyfus) venait de tellement troubler la voie publique. Dès lors, l'ouvrage ainsi agrandi d'apparence, et artificiellement, s'est trouvé, au point de vue de sa valeur humaine et de ses possibilités esthétiques par rapport à M. Donnay, singulièrement amoindri. Je ne veux pas dire que la question juive ne saurait être le mobile héroïque de quelque belle œuvre moderne, mais seulement on pouvait prévoir, et la représentation l'a confirmé, que Donnay n'a réussi qu'un ouvrage de circonstance, et dont la reprise ne témoigne aujourd'hui qu'imparfaitement des dons pourtant touchants et séduisants de l'auteur.

En vérité, une fois donné au fond le drame essentiel délimité plus haut, que nous importe si l'héroïne est Juive? Elle pourrait être aussi bien et tout simplement d'une contrée dont les mœurs et les traditions sont plus ou moins différents des nôtres.

D'ailleurs, en amour, ce sont bien toujours, entre l'homme et la femme, où qu'ils soient chacun et d'où qu'ils viennent, les mêmes pratiques de conquête mutuelle et d'enchaînement réciproque qui sont essayés plus ou moins consciemment et avec — selon la

valeur intellectuelle et morale — plus ou moins de diplomatie, de circonspection, de réserve, de délicatesse.

Dans la pièce de Donnay, une Parisienne intelligente, de caractère excentrique et déprédateur, eût tout aussi bien fait l'affaire, en place de la Juive. Mieux même, car Donnay, qui habite si bien, avec une insinuation personnelle charmante, ses héroïnes, aurait pu prêter à la maîtresse enveloppante et décevante une logique et des traits plausibles, pouvant porter authentiquement les mobiles vraiment humains d'un caractère.

Au lieu de cela, sa Juive est toute dessinée de l'extérieur, inacceptable dansses maladresses et ses inadmissibles contradictions, son sionisme surchauffé et maladroit. Du diable si un Français d'esprit pourrait jamais perdre le sens pour une créature aussi indigeste. Insidieuse, importune, invraisemblablement judaïque, ce serait affreux de penser que les dames d'Israël qui nous font la grâce de vivre en France pourraient avoir quelque rapport avec cette maniaque intempestive. Et encore on nous la donne pour un produit d'une famille d'Hébreux des plus distingués! Naturellement Donnay ne présente pas tout de go une telle caricature ; bien au contraire, il lui prête un style intelligent et comme opportunément réfléchi. Mais c'est ici la piperie, car le contraire découle des faits et gestes. Justement dans ce désaccord, l'antisémitisme de Donnay apparaît, malgré son effort véritable à paraître (et sans doute à s'assurer lui-même) qu'il serait impartial, objectif.

Une des qualités de la Juive intelligente est justement un souple sens à ne laisser pas paraître cet enveloppement absorbateur qui est intimement lié au destin de toutes les femmes, et particulièrement aux belles errantes du peuple hébreu.

Une grave méconnaissance de Donnay, c'est d'avoir soi-disant mis en scène, Aryens ou Juifs, des spécimens cultivés, intelligents, choisis, et de les faire agir comme s'ils n'avaient que la grimace incohérente de si belles propositions.

Entre la manière des Juifs polis et la nôtre, la différence vient de ce que *nous restons* et qu'ils *viennent*. Ils sont dans la position mauvaise du client qui entre chez le marchand. A les voir, nous savons déjà qu'ils convoitent quelque chose que nous possédons. Leur démarche est toujours active, notre réception prudente, passive. Tout les prédispose à devoir abattre leur jeu, et comme c'est là naturellement dans le commerce des hommes une

condition très défavorable, tout leur effort intellectuel est de s'y soustraire et même de la renverser. S'ils sont si persuasifs, c'est que nous jugeons. Leur expérience est si grande très souvent (et si difficile à atteindre que soit parfois leur but) que ce sont eux qui finissent par nous mener. Ainsi font, et avec une adresse aiguë, les filles d'Israël. Est-ce que ce ne sont pas elles, par exemple, qui — pour ne parler que du monde littéraire — élisent les académiciens ?

Pour ce qui est des choses de l'amour, je crois qu'une Juive, ici, s'efforce toujours dans le monde de paraître surtout, comme les autres, une Parisienne !

Quant à ses mouvements intimes qui tiennent proprement à la race, c'est là une tout autre affaire. Elle les conserve et y tient sa religion personnelle sans la maladroite et dangereuse négligence de celui qui, dans le jeu humain, laisse voir ses cartes.

ANDRÉ ROUVEYRE.

HISTOIRE

Emile de Perceval : *Le Vte Lainé et la Vie parlementaire au temps de la Restauration.* 2 vol., Champion. — Pierre de la Gorce : *Louis XVIII.* Plon-Nourrit. — J. Lucas-Dubreton : *Louis XVIII. Le Prince errant. Le Roi.* Albin Michel. — Edmond Pilon : *La Vie de Famille au dix-huitième siècle.* Préface de G. Lenotre. Collection « Jadis et Naguère », Henri Jonquières. — Mémento.

Autrefois, quand je lisais les tristes derniers chapitres de l'histoire du premier Empire, **Le Vte Lainé** (1), M. Lainé, avocat bordelais et membre du Corps Législatif, avait particulièrement le don de me déplaire. Sa roide opposition à Napoléon malheureux m'apparaissait comme une médiocre méconnaissance de la grandeur. Je me répétais les mots fameux : « le nommé Lainé... M. Lainé est un méchant homme ».

L'ouvrage si documenté de M. Emile de Perceval nous force à modifier nos appréciations d'antan. Sans doute, le nom de M. Lainé, en 1813, ne saurait évoquer rien qui ne fût assez pénible en même temps que très courageux. Mais il faut constater que si cet homme politique détesta, en effet, l'Empereur, il n'attendit pas la période des revers pour montrer qu'il ne l'aimait pas.

(1) C'est le titre qui lui fut donné par la Restauration.

Certainement, soit dit en passant, c'est par un jeu de dates assez spécieux que l'auteur de ce livre veut établir que Lainé était déjà décoré quand il fit « son premier acte d'hostilité », ainsi que M. de Perceval qualifie le Rapport sur les « confiscations ». On avait, jusqu'ici, plus ou moins présenté la décoration comme, au contraire, une récompense de ce Rapport, qui dès lors ne pouvait être hostile. Or cette décoration est effectivement antérieure, datée qu'elle est du 25 janvier 1810, tandis que le Rapport est du 9 février 1810 : mais c'est, on le voit, quelques jours à peine ; décoration et Rapport purent se mêler dans l'esprit des contemporains, et la première apparaître comme une récompense du second, dont on ne vit pas aussi bien que M. de Perceval l'esprit hostile (bien que la plupart des membres de la Commission se soient dérobés au moment de la signature ; et « hardi » serait peut-être alors un mot plus approprié qu' « hostile »). Quoi qu'il en soit, en 1810, l'Empire était heureux ; et à cette date, aussi bien qu'à des dates moins brillantes, le caractère de Lainé apparaît de toute façon notoirement désintéressé.

Quant au fameux Rapport du 28 décembre 1813, qui décida de la brillante carrière de Lainé sous la Restauration, sans que ni lui ni personne ait pu se douter un seul instant qu'il en déciderait en cette manière, on ne peut, après avoir pris connaissance des renseignements curieux donnés par M. de Perceval touchant ce document célèbre, que continuer à le juger aussi intempestif que courageux. Napoléon dit : « Ce n'est pas au moment où Huningue est bombardé,... qu'il faut se plaindre de la Constitution de l'Etat et de l'abus du pouvoir. » D'après une hypothèse d'Emil Ludwig (dans son « Napoléon », p. 372), l'irritation où le mit l'attitude humiliante du Corps Législatif aurait été cause que l'Empereur rejeta la proposition des Alliés touchant les frontières naturelles, proposition qu'il avait d'abord acceptée. Lainé était un homme très impressionnable et avec cela très concentré, et qui, ne sachant pas donner de l'air à ses idées, allait roidement jusqu'au bout de ce qu'il ruminait des années durant dans son for intérieur. Il aurait fallu le retenir à bras-le-corps pour l'empêcher de sortir de chez lui en ces jours critiques, à peu près comme on dut faire de Spinoza alors que celui-ci, en temps d'émotion publique, quittait tranquillement son « poêle » pour s'en aller, « more geometrico », faire on ne sait quelle transcendantale démarche,

épouvantablement compromettante et de la plus furieuse force explosive.

Quoi qu'il en soit, sans que son honnêteté profonde, disons-nous, eût pu un seul instant y songer, Lainé dut à son geste, qui l'avait rendu tout de suite fameux, sa brillante situation politique sous la Restauration : Président de la Chambre des Députés, ministre de l'Intérieur, puis Président du Conseil royal de l'Instruction publique, Ministre sans portefeuille, Pair de France, Vicomte, etc. Il combattit les ultras, contribua à la dissolution de la « Chambre introuvable », soutint la nouvelle loi électorale, et, dépassé par Decazes dans le mouvement constitutionnaliste, quitta le ministère, « aussi pauvre qu'il y était entré ». Dans la Chambre, il vota pour l'amendement de la loi électorale, trop favorable aux surenchères de l'opposition, et enfin, comme pair, se montra toujours partisan de la légalité et de la liberté constitutionnelle.

Je ne peux que signaler, faute de place, le tableau, très animé, de la vie parlementaire au temps de la Restauration. La Restauration, où les questions les plus contradictoires se trouvèrent agitées dans des débats d'allure académique (pas toujours), fut une époque d'active intellectualité politique. Cet ouvrage fait ressortir la lutte des ultras, des constitutionnels et des libéraux. M. de Perceval dispose d'une nombreuse correspondance contemporaine, dont la mise en œuvre contribue à donner à son récit cette manière vive, mouvementée, qui, bien qu'un peu hachée peut-être, n'est certes pas sans agrément.

Le point intéressant, quand il s'agit d'un ouvrage comme le **Louis XVIII** de M. Pierre de la Gorce, l'éminent historien du second Empire, c'est de savoir ce qu'il apporte de nouveau. La Restauration est une des époques les plus connues, ou les plus connaissables. Il y a quantité de bons ouvrages. Il reste peu à trouver dans le domaine des faits. Mais il reste suffisamment à penser, juger, remanier les perspectives ; et ce qui reste à faire sous ce rapport le restera encore plus ou moins dans l'avenir, car c'est le temps lui-même, l'éloignement, qui, à mesure qu'il s'accroît, compose des points de vue nouveaux. Et l'intérêt se déplace.

Il a paru à M. de la Gorce, par exemple, que les querelles de partis, tout en voulant être notées « comme signes caractéristiques de l'époque », paraissent de nos jours « surannées »,

tandis que la politique de libération nationale, d'une part, et la création des institutions représentatives, d'autre part, gardent une importance permanente.

Dirons-nous, toutefois, pour la politique de libération nationale, que, malgré 1870 et 1918 (nous ne l'oublions pas !), cette politique, en 1815-1817, nous semble, aujourd'hui, outre son intérêt national, certes ! avoir surtout son intérêt spécial et temporaire, comme faisant, par son complet succès, l'éloge du régime de la Restauration, particulièrement. Ayant rappelé ce succès et fondé sur lui un éloge historique bien mérité, on peut passer outre, en souhaitant qu'aucune guerre ne vienne plus nous mettre dans la nécessité de reprendre et de renouveler nos points de vue dans un tel ordre de faits (encore que nous ayons, aujourd'hui encore, à nous préoccuper d'une politique de réparations).

Mais, plus incontestablement, en ce qui concerne les institutions représentatives et les débats parlementaires de la Restauration, ces choses-ci ne sembleront surannées qu'à ceux qui croient que le laissez-faire démocratique, ayant tout pénétré, suffit désormais à tout. L'on doit estimer, au contraire, que l'époque de la Restauration reste une des plus instructives qui soient, à cette heure, dans les questions d'équilibre intérieur, questions sans cesse renaissantes sous des formes nouvelles. Les principaux chapitres de M. de la Gorce se rapportent à ce sujet.

Sa finesse, son sentiment de la mesure, sa pénétration calme et souple des complexités s'y exercent avec bonheur. On lira avec un intérêt particulier ces chapitres. M. de la Gorce a écrit sur le parti Ultra les lignes les plus impartiales et les plus compréhensives ; mais il estime que le Gouvernement de la Restauration « négligea de développer les libertés qui l'auraient le mieux servi ». La question, au fond, en est encore à se poser.

Le **Louis XVIII** de M J. Lucas-Dubreton se recommande par un genre différent d'intérêt. Laissant de côté, ou mettant au second plan l'étude politique, l'auteur a écrit une biographie pittoresque, très vivante. Il se montre surtout curieux d'anecdotes, de scènes typiques, de renseignements propres à montrer de façon vive le sens d'une situation, la réalité d'un caractère, la qualité d'une psycho-physiologie. Ce livre rappelle par là celui du même écrivain sur « Le Roi Sauvage » (Henri IV de Castille), rewievé en son temps dans cette rubrique. Il le rappelle à cela

près que Louis XVIII, lui, parmi ses infirmités, ses éléphantiasis, fut le plus fin et le plus sensé des hommes, digne de son rang dans l'exil comme sur le trône. Des spécialités psychologiques à noter chez lui, même un peu singulières à l'occasion, n'eurent rien de la morbidité parfois putride des psychoses particulières au malheureux béjaune castillan.

Après cela, il n'est pas sans présenter des côtés curieux, physiquement et moralement. M. Lucas-Dubreton nous le montre, gros homme impotent, un potiron d'homme, se faisant hisser en carrosse tout assis dans son fauteuil, dans son inséparable fauteuil (il s'appelait lui-même le roi-fauteuil), et là-dessus, selon ses ordres, emporté au galop, au triple galop, à travers Paris, promenade furibonde et fantastiquement grotesque, où il y avait à la fois du galop de ballade allemande et de l'impotence d'un malade des comédies de Molière, et qui donnait au pauvre podagre l'illusion d'une dépense d'activité physique. Ce fut l'impotence au galop. Les deux amitiés d'homme qu'il eut dans sa vie présentent, surtout la deuxième, le cas d'une sorte de dégénérescence sentimentale. Ce fut de l'homopsychose. Il y eut d'abord d'Avaray. Au physique, un masque fin, maigre et pâle, un mignon de Henri III, Joyeuse ou Saint-Mégrin. Etant encore comte de Provence, le futur Louis XVIII « avait bien observé les mœurs de la Cour, et senti le besoin de s'y réserver un ami intime ». D'Avaray fut cet ami, durant les années d'exil. Mais ce besoin, après la Restauration, au milieu d'une famille opposée aux vues du Roi, étant devenu plus vif encore, il se trouva Decazes pour y répondre, homme très habile, « de figure charmante, de voix agréable, de formes insinuantes et douces », comme dit M. de la Gorce en son style sobre. Ce fut l'ami sans pareil, uniquement aimé, le « cher fils », le chouchou. Louis XVIII le chérit jusqu'au tutoiement. Il avait mis son portrait dans son cabinet, à la meilleure place, sous ses yeux, « comme on ferait de la maîtresse la plus chérie », dit Chateaubriand. Dans le fameux carrosse-fauteuil, il passait glorieusement sous ses fenêtres. C'était ce qu'on appelle en termes d'anthropologie la parade amoureuse. On chercherait presque l'échelle de soie, ou plutôt de solide bois massif, vu le poids du galant. Je plaisante, mais il ne m'est pas défendu de m'amuser un peu, à l'occasion, dans le rude labeur de ces chroniques, soutenu depuis vingt-six ans.

En tout cas, M. Lucas-Dubreton ne paraît pas avoir outrepassé ce que peut lui permettre son sens de la curiosité. Sur la cour de Versailles, sur la vie qu'y menait le frère de Louis XVI, puis sur l'exil, sur les Tuileries, les détails abondent. Louis XVIII ne fut pas entamé par les longues misères de l'exil, et il y fallut du mérite, une réelle distinction de nature, car elles furent la chose la plus dissolvante au monde, comme nous le montre si bien le récit qu'en donne M. Lucas Dubreton. A Saint-Ouen, devant les monarques alliés, il se retrouva tout de suite Roi. Ce n'était pas si facile (1).

Le dix-huitième siècle a si bien sa réputation galante, qu'on semble énoncer une chose imprévue en disant, comme le fait M. Edmond Pilon dans **La Vie de Famille au dix-huitième siècle**, que la part des vertus y fut plus grande que celle du vice. Mais il en est de la Société de cette époque comme il en fut de la civilisation parisienne d'avant la Guerre, où la vie du Boulevard faisait un tapage qui semblait couvrir, annuler tant d'activités silencieuses. Après tout, dans ce Paris de naguère comme dans le Paris de jadis, dans les endroits à la mode d'avant 1914, comme dans les Ruelles, Salons, Cabarets et « Folies » de l'Ancien Régime, même ce qu'on appelle la « corruption » a pu contribuer à former la richesse d'une civilisation de grande ville.

D'orgiastiques taches de vin
Eclaboussent la blanche nappe,
Comme une pourpre de satrape
Mêlée à l'éclat du festin.

Seulement, disons-nous, on n'a plus vu que ce côté licencieux. Sa puissance de couleur, devant laquelle l'esprit est immanquablement stimulé chez les artistes et même chez ces hérauts de Mémoire que sont les historiens (par exemple les Goncourt pour le XVIII[e] siècle), eut-elle donc une intensité, une vitalité tellement unique, exclusive, que tout le reste,— le travail, l'ordre, l'amour véritable, forces obscures des sociétés, — ne comptât point, ne fût point remarquable ? M. Edmond Pilon et avec lui M. G. Lenôtre, qui a préfacé le livre, ne le pensent point. Et ils ont raison. Car nous voyons ceci : c'est que sans la Révolution, d'une part,

(1) *Le Lys dans la Vallée*, de Balzac, donne une admirable psycho-physiologie de l'Emigré devenu incapable en émigration.

sans la Grande Guerre, d'autre part, les époques plus ou moins épicuriennes qui les ont précédées ne seraient pas considérées uniquement dans leurs moins bons côtés. Mauvaises, bonnes, elles ne le furent ni plus ni moins que d'autres. Mais une présomption arbitraire de démérite s'attache à elles parce que des cataclysmes contemporains, où l'on put voir on ne sait quelle résultante, ont surgi. Sans doute, certaines opinions, comme un libéralisme abstrait et imprévoyant, seraient à incriminer quelque peu à la fin du XVIIIe siècle comme à la fin du XIXe. Mais de là à juger les mœurs d'une époque (leur licence même serait moins grave que les vices d'esprit), il y a loin.

On ne saurait donc accepter de telles façons de voir en ce qui concerne l'époque d'avant-guerre, dont se détachent des hommes nouveaux, délibérément ignorants.

De même, en protestant, de son côté, pour les temps qui ont précédé la Révolution, M. Edmond Pilon a fait œuvre des plus opportunes.

On sait qu'il se trouvait en quelque sorte chez lui, dans ce domaine. Il connaît parfaitement la Société de l'Ancien Régime. La seconde moitié du XVIIIe siècle, plus particulièrement étudiée ici, n'a point de personnage connu ou même inconnu qui ne lui soit familier. Il a pu faire la « preuve », comme dit Taine, de la vie d'alors, qui nous apparaît dès lors ce qu'elle fut, ni si perverse, ni si vertueusement fade... En même temps que les mœurs et que les intérieurs, l'art du temps, la peinture, lui a fourni ses suggestions esthétiques si précieuses pour un connaisseur, et M. Edmond Pilon, qui a donné, entre autres, un *Watteau* et un *Chardin*, a une science particulière des maîtres du XVIIIe siècle. Maintes reproductions de leurs œuvres ornent ce livre et y achèvent la « preuve » dont je parlais. Watteau est là et sa fleur de grâce, paisiblement épanouie dans des scènes familiales... Chardin aussi, suggestif, à sa profonde manière, d'un temps qu'il sut regarder, avec une sympathie d'homme réfléchi et expérimenté, sous les affectations et les fanfaronnades des modes licencieuses. Ils nous apportent leur vision, ces beaux Chardins si graves et si intimes, si originalement situés, — là, dans ce XVIIIe siècle, — à mi-chemin entre Rembrandt et François Millet.

MÉMENTO. — *La Révolution Française* (juillet-août-septembre

1928). Michelet historien de la Révolution française, par A. Aulard. (Fin. — Les dernières pages, ou à peu près, qu'ait écrites le savant historien. J'ai indiqué, dans mon précédent compte rendu, la tendance résolument louangeuse de cette étude éminemment autorisée, on en conviendra, et je m'en réjouis en un temps où, par ailleurs, Michelet est si inconsidérément maltraité.) La mort de Mirabeau racontée par son médecin Cabanis, par H. Buffenoir. Une révolution judiciaire à Angers (1787-1788), par F. Uzureau. Un buste de Barras, par Ed. Poupé. Les élections aux Etats généraux dans le Sud-Ouest, par Gaston Martin. L'arrêté de nivôse an II sur la réquisition du change, par G. Lefebvre. (Intérêt d'actualité). Documents (10 août, Théâtres, Fontanes.) Notes de Lecture. Chronique et Bibliographie.

Revue d'Histoire de la Guerre Mondiale (octobre 1928). — Casimir Smogorzewski. L'Union sacrée polonaise. Le Gouvernement de Varsovie et le « Gouvernement » Polonais de Paris (*suite*). André Tibal, L'Allemagne et la Baltique orientale, de 1915 à 1919 (*suite*). Documents. La demande allemande d'armistice en 1918. Le témoignage du Secrétaire d'Etat von Hintze. Bibliographie. Chronique. Nécrologie : Alphonse Aulard.

EDMOND BARTHÈLEMY.

PHILOSOPHIE

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE. — Raymond Lenoir : *Les historiens de l'esprit humain. Fontenelle, Marivaux, lord Bolingbroke, Vauvenargues, La Mettrie*, Alcan, 1926. — Maine de Biran : *Œuvres*, V. *Les discours philosophiques de Bergerac*, édités par P. Tisserand, Ibid., 1925. — Félix Ravaisson : *De l'habitude*, nouvelle éd., avec Introd. par Jean Baruzi, ibid. 1927. — *Pages choisies des philosophes lyonnais*. I : Ballanche. Notice par Tancrède de Visan, Lyon, Masson, 1926. — Paul Archambault : *L'Œuvre philosophique de Maurice Blondel*, Bloud et Gay, 1928. — Gilbert Maire : *H. Bergson*, Nlle R. Critique, 1926. — Jean Baruzi : *Philosophes et savants français du XXe s.* I, *Philosophie générale et métaphysique* ; III, *Le problème moral*, Alcan, 1926.

Dans l'esprit — et dans les compétences — de M. **Raymond Lenoir**, anthropologie et psychologie se rejoignent. Très peu de spécialistes connaissent les sociétés polynésiennes comme il les connaît ; en même temps, nous doutons que quelqu'un possède de Condillac, de son ambiance et de sa suite intellectuelle, une notion aussi juste. Encore ne prenons-nous là que deux points de repère extrêmes, parmi l'ampleur des réflexions familières à cet auteur. Puissions-nous laisser entendre ainsi combien il entre d'originalité, de profondeur dans les jugements qui nous sont ici soumis sur quatre Français et un Anglais. Les historiens de la

philosophie traitent trop à la légère notre XVIIIe s. ; se bornant à envisager quelques personnalités de premier plan, ils abandonnent aux historiens des lettres bien des talents qui tinrent leur place dans l'évolution des idées. Epoque trop riche pour l'obligatoire sécheresse des manuels destinés à l'enseignement ; époque trop anarchique pour les vulgarisateurs qui n'ont gardé des âges classiques que l'ambition de la simplicité. Ces cinq monographies seront donc les très bienvenues. Pour nous borner à un exemple, que l'on médite cette p. 127, si pleine, où Vauvenargues est montré d'une part théoricien du cœur, de l'autre partisan d'une conception toute mécanique de l'entendement. Voilà bien de ces cas qui déconcertent les historiens simplistes.

Le nouveau volume (V) des **Œuvres de Maine de Biran**, éditées par M. Tisserand, nous montre le philosophe dans ses fonctions de sous-préfet, dévoué aux intérêts surtout spirituels de ses administrés, créant une Société médicale et prenant grand souci de l'instruction publique. Ce qu'il pensait de Napoléon, ou de Pestalozzi, ne saurait nous être indifférent. Il a même souhaité l'union des enseignements secondaire et primaire, car il voulait que les instituteurs fussent formés dans les collèges et lycées. Ce livre contient des textes d'importance : le *Mémoire sur les perceptions obscures*, les *Observations sur les divisions organiques du cerveau* (à propos de Gall et de Bichat), des *Considérations sur le sommeil, les songes et le somnambulisme* ; enfin quelques lettres à Degérando, à Stapfer, à Pestalozzi. Ces ouvrages et documents sont situés dans la vie du philosophe, par M. Tisserand, avec la même perspicacité lucide à laquelle, maintes fois, nous rendîmes hommage. Heureux, je le gage, dans l'Hadès, les auteurs qui obtiennent, longtemps après leur mort, un tel exégète, aussi pieux que pourrait l'être un disciple immédiat, aussi objectif qu'un historien.

Ravaisson pourrait ressentir une satisfaction de cet ordre, s'il était informé des pages que Jean Baruzi lui consacre en rééditant son travail sur l'**Habitude**. Ces pages signalent quelques-unes des sources essentielles des pensées de Boutroux et de Bergson ; elles étudient aussi la connexion Ravaisson-Schelling. Elles demeurent lumineuses pour quiconque cherchera désormais à saisir les filiations de l'intelligence française au XIXe siècle.

Félicitons l'éditeur de Lyon qui consent à publier une série

d'extraits des penseurs lyonnais. Combien peu de villes françaises pourraient donner lieu à une telle entreprise ! Surtout que les philosophes de Lyon portent tous, en dépit des vocations diverses, trop de traits communs pour qu'on doute d'une ambiance, d'une mentalité sans analogue. Selon Tancrède de Visan, le préfacier, cet air de famille consisterait en une sorte d'identification de la métaphysique au lyrisme, en un spiritualisme chrétien. Le « doux » **Ballanche,** dolent et enthousiaste, gauche et sublime, est tout pétri de la glaise romantique. De ce « premier des philosophes qu'on ne lit plus » nous serons invités à lire des pages émues ou sévères, faibles souvent, mais quand même grandioses. Celles où il s'affronte, comme démocrate, à Joseph de Maistre, sont à retenir.

Point n'est besoin d'être grand clerc dans le monde philosophique pour savoir qu'il existe, en une retraite de Provence, un vrai philosophe, un de ceux qui ne furent pas seulement professeurs, historiens ou moralistes, mais qui fouillèrent à fond les données immédiates, au lieu de les masquer par des abstractions. Son œuvre principale est introuvable, sauf dans quelques bibliothèques. Les moindres expressions de sa pensée, depuis lors, sont chargées d'expérience et de réflexion, mais elles se dérobent dans des collections de revues. C'est donc ici encore une œuvre pie, que ce livre d'Archambault bourré d'indications, de références, de jugements sur Maurice Blondel : à la fois compendium et commentaire ; non pas en vue d'une vulgarisation sommaire, mais aux fins d'interprétation, d'interprétation respectueuse des directions imprévues que peut prendre une pensée toujours « action ».

L'opuscule de Gilbert Maire était nécessaire pour insérer, parmi les « célébrités d'aujourd'hui », la fine silhouette de **Bergson,** qui sera une célébrité de toujours. Nous regrettons de ne pas trouver, parmi les préfaces écrites par le maître en tête de divers ouvrages, celles qui lui furent demandées pour la traduction du *Pragmatisme* et des Extraits de la correspondance de W. James.

Le service que rend à la connaissance de notre littérature contemporaine certain livre de René Lalou (qui paraît précisément en seconde édition, revue et augmentée), se trouve rendu à la connaissance de notre philosophie contemporaine par la série, parue chez Alcan, des *Philosophes et savants français du*

XXe siècle. Nous avons déjà rendu compte de la section relative à la philosophie de la Science, section préparée par Poirier. Pour juger les métaphysiciens et les théoriciens de la morale, pour choisir aussi parmi leurs œuvres les textes qu'on ne doit pas ignorer, le choix qui fut fait de Jean Baruzi est extrêmement heureux. On ne se console pas que les notices soient si brèves ; mais quelques lignes substantielles avec une bonne bibliographie apprennent plus que beaucoup d'amples développements. Voilà de ces livres que toute personne cultivée devrait posséder. Ils ont une valeur de dictionnaire non moins que d'anthologie ; et en ce qui concerne le débrouillement des idées morales dans une époque aussi confuse que celle où réfléchirent un Sorel, un Maurras, un Lévy-Bruhl et un Durkheim, un Jacob, la simple présentation des textes implique autant de difficulté qu'une interprétation personnelle.

P. MASSON-OURSEL.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

René Fortrat : *Introduction à l'étude de la physique théorique* (III. Thermodynamique), Hermann. — Charles Fabry : *Eléments de thermodynamique*, Colin. — Jules Lemoine et Joseph Guyot : *Chaleur* (tome II du cours de physique), Vuibert. — Jules Faivre-Dupaigre, Jean Lamirand et Léopold Brizard : *Chaleur* (tome II du cours de physique), Masson. — Augustin Boutaric : *La chaleur et le froid*, Flammarion. — William Dériaz : *Les mesures de températures courantes*, Béranger.

Professeur à la Faculté des Sciences de Grenoble, René Fortrat poursuit depuis quelques mois la rédaction d'une **Introduction à l'étude de la physique théorique**, en sept fascicules, dont quatre ont déjà été examinés (1); depuis cette époque, un cinquième a paru (2), qui traite de la *thermodynamique*, c'est-à-dire, comme on sait, des relations entre la « force motrice » et la chaleur. La thermodynamique est dominée par ce concept fondamental que, dans l'un et l'autre cas, il s'agit de mouvements ; mais, tandis que, pour la force motrice, nous avons affaire à des mouvements d'ensemble, directement utilisables, la chaleur consiste au contraire en une agitation des molécules, chacune pour son propre compte, et parfaitement désor-

(1) *Mercure de France*, 15 juillet 1928, p. 393-394.

(2) Il ne manque donc plus que deux fascicules, qui s'occuperont de l'électricité.

donnée. Un exposé de cette branche de la science ne peut donc plus se concevoir, à l'heure présente, sans des appels constants aux théories corpusculaires, ainsi que l'ont fort bien compris Jean Becquerel et Georges Bruhat dans leurs deux traités, l'un et l'autre si recommandables (1). Est-il besoin de préciser, d'après ce que l'on connaît des idées qui le guident, que René Fortrat entre résolument dans la même voie ?

Les deux principes de la thermodynamique expriment précisément que la chaleur a les deux qualités : d'être de l'énergie et d'être décoordonnée (p. 1).

Les trois parties de l'ouvrage sont consacrées : à la conservation de l'énergie, aux états de la matière (gaz, liquides, cristaux, états mésomorphes, solutions diluées, colloïdes) et au principe de Carnot, appliqué aux moteurs thermiques et aux réactions chimiques. Abstraction faite de quelques lapsus (2) faciles à corriger, il m'a paru que l'entropie d'un gaz parfait était introduite (p. 117) d'une façon bizarre et propre à dérouter un débutant ; il eût été bon d'indiquer (p. 59) un raisonnement intuitif, dû à Paul Langevin et qui permet de retrouver la théorie de van der Waals, c'est-à-dire l'essentiel des exceptions à la loi de Mariotte ; enfin l'auteur donne deux expressions de la chaleur de réaction (3), où celle-ci est d'abord considérée comme proportionnelle à la température (p. 152), puis proportionnelle au carré de la température (p. 175). Dans l'ensemble, néanmoins, livre du plus haut intérêt, plein de réflexions fécondes et suggestives.

§

Charles Fabry, qui enseigne la physique à la Sorbonne, est incontestablement un excellent professeur, qui sait classer, simplifier, mettre en valeur et rédiger élégamment. Toutes ces qualités, nous les retrouvons dans ses **Eléments de thermodynamique**, parus l'an dernier et qui rendent de bons services.

(1) *Mercure de France*, 15 février 1925, p. 193-194, et 15 mars 1927, p. 675-676.

(2) Contradiction dans les valeurs d'une même constante, notations et expressions incorrectes, maintien (p. 136) d'un nombre abusif de chiffres significatifs dans une valeur numérique...

(3) En fait, les deux formules sont valables dans des conditions différentes de température, mais le lecteur risque de s'y perdre, car Fortrat est resté bien vague...

A signaler un chapitre, fort utile, sur les mesures (températures, pressions, quantités de chaleur, volumes), ainsi qu'un grand nombre de remarques, comme la suivante, que je reproduis à cause de sa portée générale :

> Le jour où tous les combustibles naturels seraient épuisés, il ne serait pas *théoriquement* absurde d'exploiter les glaces polaires comme source d'énergie, en les transportant dans les pays tempérés (p. 99).

Malheureusement, Charles Fabry est un traditionaliste endurci qui, de gaieté de cœur, s'impose des œillères et qui, renonçant à suivre les physiciens nommés précédemment, préfère s'en tenir à Pierre Duhem — excusable à son époque — ou à Anatole Leduc : c'est ainsi que sa *Thermodynamique* laisse complètement de côté les théories moléculaires... Et il est pour le moins curieux de connaître sur ce point l'opinion d'un révérend père, professeur de physique aux Facultés N. D. de la Paix à Namur, qui est en parfait accord avec moi sur ce point :

> Je déplore de trouver si extrêmement timide l'introduction, dans l'enseignement français, des conquêtes modernes, de celles mêmes qui, dans d'autres pays, sont non seulement classiques depuis des années, mais font l'objet d'ouvrages de vulgarisation accueillis avec avidité. Ces constatations me causent de la peine et ne sont pas sans m'inspirer des craintes.

§

Devant ce mauvais exemple venu d'en haut (de la Sorbonne), on ne s'étonnera pas de trouver quelque pour routiniers les deux cours de physique, rédigés pour les classes de spéciales, par cinq professeurs de lycée et dont les deuxièmes tomes traitent de la **Chaleur** : le premier cours n'a pas toujours su s'affranchir de calculs longs et fastidieux, mais il contient un bon exposé de la « règle des phases » et distingue avec soin (1) titre et concentration (2) ; le second fait de louables efforts de simplification et cherche à être plus explicite dans ses explications (3) ; dans l'un et l'autre, plusieurs appareils gagneraient à être rajeunis (4).

(1) Ce que le second ne fait pas.

(2) Sur ces deux points, les auteurs s'inspirent visiblement des notions que je me suis appliqué à introduire dans l'enseignement.

(3) Mais il exprime (p. 93) une pression en kg. ! !

(4) Par exemple l'appareil d'ébulliométrie. Quand consentira-t-on à employer *partout* l'expression : degré centésimal !

Mais ce n'est certes pas avec des livres de ce genre que nous créerons les *humanités scientifiques* dont le besoin se fait si impérieusement sentir.

§

Je n'ai pas encore eu l'occasion de signaler le livre qu'Augustin Boutaric a publié sous le titre **La chaleur et le froid** dans la « Bibliothèque de philosophie scientifique ». Cet auteur, qui est à la fois un physicien de seconde zone et un vulgarisateur du même acabit, ne craint pas de se contredire à quelques pages d'intervalle :

Nous ne sommes pas plus fixés sur la vraie nature de la chaleur que sur celle de la lumière ou de l'électricité (p. 5),

et

La théorie mécanique de la chaleur, édifice imposant qui domine la science tout entière (p. 11).

L'exposé se poursuit en un style terne, avec une allure générale de manuel pour l'école primaire — est-ce bien sa place dans une bibliothèque philosophique ? — De temps à autre, des réflexions intéressantes, largement compensées, si j'ose dire, par des naïvetés, des imprécisions et, même, des erreurs flagrantes, indiscutables. Dans l'ensemble, l'ouvrage est nettement inférieur à celui que Boutaric avait peu avant écrit sur l'électron (1).

§

Il était utile de rédiger un opuscule accessible sur **Les mesures des températures courantes,**

comprises entre celles des chaudières et ce que nous appelons un temps très froid (p. 10) ;

les applications sont multiples (chauffage, machines thermiques, industries mécaniques, électrotechnique, météorologie, médecine, hygiène, voire art culinaire), et les renseignements épars méritaient d'être rassemblés. Tel est le but poursuivi par un ingénieur genevois, William Dériaz, diplômé de l'Ecole polytechnique fédérale de Zurich. Le fait est qu'il a trop présumé de ses forces, d'où certaines cocasseries réjouissantes, qui dénotent un incroyable manque de culture scientifique :

(1) *Mercure de France*, 15 septembre 1927, p. 660-661.

Plus un objet nous transmet facilement de la chaleur, plus il nous paraît chaud (p. 103) ;

le marbre conduit mieux la chaleur que la laine ; je conseille à l'ingénieur sus-nommé de se promener pieds nus successivement sur un carrelage et sur un tapis...

Il convient dans les thermomètres à mercure de ne pas dépasser la température de 357° si l'on ne veut pas que la pression intérieure (dépassant la pression atmosphérique) risque de faire éclater le verre (p. 56) ;

depuis quand le verre épais (et les thermomètres sont en verre épais) éclatent-ils sous une pression peu différente de la pression atmosphérique ? L'auteur ignore qu'on a construit des thermomètres à mercure atteignant 500° — peu précis, il est vrai — et qui n'avaient aucune envie d'éclater.

Lorsque le thermomètre est soumis à une élévation de température, le liquide du bulbe en se dilatant pousse avec une très forte pression le liquide du tube et celui-ci « monte » rapidement. Par contre, lors d'un refroidissement, seuls les faibles efforts produits par la capillarité et la pesanteur du liquide de la tige repoussent celui-ci dans le bulbe. Il s'ensuit que le thermomètre descend beaucoup plus lentement qu'il ne monte (p. 56) ;

Il est difficile d'accumuler en si peu de mots autant d'hérésies, dignes d'un contremaître ignare. Si le thermomètre monte, c'est parce qu'il reçoit de la chaleur ; il descend quand il en cède, et les deux phénomènes sont *exactement* inverses l'un de l'autre. La pesanteur s'oppose à la montée du liquide. Naturellement, lorsqu'on plonge un thermomètre dans de l'*eau* chaude, puis qu'on le sort dans l'*air* froid, l'ascension est plus rapide que la descente ; mais c'est là essentiellement une question de *débit de chaleur* à travers la paroi (1).

L'Ecole polytechnique fédérale n'a pas lieu d'être fière des « produits » qu'elle lâche de par le monde, et je ne puis que déconseiller cette brochure à tous ceux dont les idées ne sont pas solidement assises.

MARCEL BOLL.

(1) Je n'insiste pas sur d'autres inexactitudes, erreurs et helvétismes (p. 15, 16, 31, 35, 36, 53, 72, 142)...

SCIENCE SOCIALE

Maurice Hauriou : *Précis de Droit constitutionnel*, 2e édition, Larose. — Daniel Bertrand-Barraud : *L'Elite et les rapports naturels avec l'Etat et la nation. Une République hiérarchique*, Vrin. — Exécution testamentaire d'Auguste Comte : *Circulaire aux fidèles. Le Calendrier positiviste.*

On sait la très haute place que tient M. Maurice Hauriou dans le monde des jurisconsultes de droit public ; je l'ai moi-même rapproché de Montesquieu et je ne m'en dédis pas. On comprendra donc que je parle un peu longuement de la 2e édition qui vient de paraître de son **Précis de droit constitutionnel.**

Il a longtemps été de mode de se moquer de notre manie légiférante en ce domaine. En un demi-siècle, que de Déclarations de droit et de Constitutions ! Rien que l'année 1814 en a vu quatre ! Mais, par contre, depuis un demi-siècle, nous vivons sur un minimum de textes. Nos trois petites lois de 1875, rédigées de façon subreptice et sans même oser, les deux premières du moins, se dire constitutionnelles, ont été rapetissées encore par diverses révisions, et actuellement notre constitution se réduit à 25 articles. Je ne crois pas qu'il y ait un autre peuple sur terre se contentant de moins.

De cette première remarque, M. Hauriou tire cette conséquence que nos anciennes Déclarations de droits subsistent, les lois de 1875 se référant implicitement à elles comme s'y référait explicitement la Constitution de 1852, et il ajoute que nos tribunaux finiront par reconnaître leur valeur en se faisant de plus en plus juges de la constitutionnalité des autres lois par rapport à elles. C'est une doctrine à laquelle tous les esprits judicieux et soucieux de liberté se rallieront, mais qui devrait bien être approuvée de façon expresse par nos législateurs. Il suffirait pour cela d'une loi de trois lignes reconnaissant valeur juridique à l'une des deux Déclarations de 1791 et de l'an III, car les autres n'ont pas été votées ni promulguées. C'est ce que je demande depuis longtemps, et ce que je m'étonnais ici que ne demandât pas une ligue qui se proclame « Ligue des Droits de l'homme ». M. Henri Sée a pris la peine d'écrire au *Mercure* pour assurer que ce groupe n'était pas une bande de vulgaires politiciens, mais je ne sache pas que ce professeur ait demandé, ni fait demander par ses amis l'érection en loi constitutionnelle de cette Déclaration, ce qui m'oblige à

maintenir les termes justement sévères dont je m'étais servi à l'égard de ces messieurs.

Notre constitution se réfère au groupe des gouvernements parlementaires à régime de cabinet, régime qui fut celui de l'Angleterre d'abord et des monarchies constitutionnelles ensuite et qui a été adopté par beaucoup de républiques. Ce gouvernement-là a, comme tout ici-bas, ses avantages et ses inconvénients, et parce qu'on est toujours plus sensible à ceci qu'à cela, il a chez nous une assez mauvaise presse. A l'exception des politiciens de carrière qui en vivent, les bons citoyens sont sévères pour le mauvais parlementarisme, et en dégoût du régime de cabinet anglais, beaucoup chez nous souhaiteraient le régime de présidence américain qui consiste en ceci : le président élu par le peuple pour quatre ans et gouvernant au moyen de ministres que le parlement ne peut pas renverser. Mais à son tour, ce régime a d'autres et peut-être plus graves inconvénients, et, après mûr examen, M. Hauriou se prononce en faveur de notre système à nous. M. Joseph-Barthélemy, autre autorité en la matière, en fait autant, et pour mon humble part je me range à leur opinion. Le système américain, en effet, présente de graves défauts : 1° il donne au président des pouvoirs excessifs (si Wilson s'y était refusé, les Etats-Unis n'auraient pas pu entrer en guerre avec l'Allemagne); 2° il peut mettre le président et le parlement en conflit insoluble (c'est arrivé justement pour Wilson) ; 3° il accorde aux juges un pouvoir manifestement exagéré ; 4° et enfin, pour nous, il donnerait trop au président la tentation de se maintenir au pouvoir indéfiniment, ce qui arriva au Premier consul et au Prince président. Il vaut donc mieux, semble-t-il, conserver notre constitution de 1875, mais en l'améliorant.

De quelle façon ? M. Hauriou, et aussi M. Barthélemy, sont très discrets sur cette matière. C'est cependant la chose qui importe avant tout. On a déjà indiqué le caractère constitutionnel à attribuer à la Déclaration des Droits de l'homme. On pourrait ajouter la modification du collège électoral présidentiel : le président ne devrait pas être l'élu des 900 parlementaires dont il devient ainsi l'homme lige, mais des 3.500 conseillers généraux, ou des 30.000 maires, ce qui lui donnerait une autre autorité personnelle et lui permettrait de demander au Sénat, quand besoin serait, de dissoudre la Chambre, ce qu'aucun n'a osé faire depuis le fâcheux coup

de tête du maréchal de Mac-Mahon. Un troisième procédé consisterait à substituer au régime de cabinet instable un régime de cabinet à temps, par exemple annuel comme le consulat romain, car ce qui est mauvais, dans notre parlementarisme faussé, ce n'est pas le peu de durée des gouvernements, c'est leur manque de sécurité ; mieux vaudrait un cabinet sûr d'une année devant lui qu'un cabinet susceptible de rester indéfiniment au pouvoir, mais pouvant à chaque instant être renversé par une manœuvre plus ou moins loyale. Enfin une quatrième amélioration procurerait le contrepoids à l'oligarchie parlementaire demandé par M. Hauriou p. 347. Ce contrepoids consisterait en une série de chambres consultatives dont j'ai donné l'énumération en mon article *Vraie et fausse représentation*, paru dans la *Revue politique et parlementaire* de mars 1927. C'est là, si je ne me trompe, une idée d'une extrême importance pratique. Le *referendum*, notamment, qui ne pourrait fonctionner dans un grand pays tel que la France comme il fait en Suisse, aurait son heureux succédané dans mes consultations des notables, et des illustres, et cette dernière, ne portant que sur mille personnes, constituerait un jugement de l'élite suffisant pour contrebalancer l'erreur possible des masses. Cette conception nouvelle de la représentation nationale a passé à peu près inaperçue ; peut-être un jour cependant aura-t elle son heure, et me louera-t-on alors de l'avoir proposée ; mais quand sonnera cette heure ?

L'idée, d'ailleurs, doit être dans l'air, car je reçois de M. Daniel Bertrand-Barraud une plaquette au titre précis, **L'Elite et ses rapports naturels avec l'Etat et la Nation**, et un sous-titre plus clair encore, **Une République hiérarchique**. Il est certain que notre république actuelle, sans être anarchique, est hiérarchisée dans un sens bien fâcheux, étant l'apanage d'une élite artificielle de politiciens et de chambardeurs qui est tout le contraire d'une véritable élite.

Cette plaquette n'est que l'argument d'un très gros ouvrage pour lequel l'auteur n'a pas trouvé d'éditeur, ce qui l'a forcé à se contenter d'en publier un résumé d'une soixantaine de pages. Heureux encore si pour ces 60 pages il a eu cet éditeur, et si ce n'est pas à ses frais qu'il a dû les imprimer !) L'exposé doctrinal ne contient d'ailleurs que 30 pages, le reste se composant d'extraits, tous intéressants, de son livre et d'une note terminale où il expli-

que ce qu'il a voulu faire : organiser tous les éléments sains de la société en un corps harmonique ayant pour but le bonheur de tous.

Ceci dit, on verra sans doute avec intérêt comment l'auteur établit, à côté et en dehors de l'Etat, sa Hiérarchie : 1° Des assemblées toutes recrutées dans quatre catégories locales : *a*) les pères et les mères de familles nombreuses ; *b*) les membres de sociétés scientifiques charitables, etc. ; *c*) les personnes garanties par 3 membres de l'assemblée parmi les femmes de plus de 32 ans et les hommes de plus de 65 ; *d*) les personnes titulaires de distinctions honorifiques et garanties par 5 membres. 2° Des assemblées régionales, composées de délégués des assemblées locales et de membres de droit (il semble que ceux-ci sont seulement des éligibles de droit). 3° Une assemblée nationale recrutée de même. 4° Un Commissaire général (nommé, semble-t-il, par la Grande Electrice, maîtresse de la Hiérarchie, ce qui fera plaisir aux féministes). 5° Trois censeurs aidant le précédent. 6° un Conseil suprême comprenant les anciennes Grandes Electrices et les anciens Présidents de la République, car l'Etat continue à vivre à côté de la Hiérarchie et à avoir des présidents, ministres, membres du Parlement, etc. 7° Enfin la Grande Electrice nommée par celle en exercice parmi trois candidates sélectées par l'Assemblée nationale, conditions d'âge 45 ans, durée d'exercice 5 ans. La Hiérarchie ne gouvernerait pas, elle aurait simplement pour mission d'affirmer l'opinion publique et de la rendre charitable. L'éducation et l'assistance sociale relèveraient d'elle et ses ressources proviendraient d'un impôt sur le superflu, des dons et legs, des parties inemployées (?) du domaine de l'Etat, etc. Le progrès national d'abord, international ensuite, serait la conséquence inévitable de cette grande réorganisation sociale.

Assurément tout ceci part d'un très bon sentiment et même ne serait pas vain. Ce serait l'organisation de ce Pouvoir spirituel qu'Auguste Comte souhaitait, mais qu'il laissait dans le vague, comptant sans doute qu'il suffirait à le personnifier. Le reproche qu'on peut toutefois faire à cette Hiérarchie de M. Bertrand-Barraud, c'est qu'elle exigerait un bien grand bouillonnement d'assemblées, d'élections, de dignitaires, pour un résultat très simple et très bénin. Cette Hiérarchie pourrait-elle s'opposer aux fautes des représentants de l'Etat ? Il ne le semble pas. Alors, à quoi

servirait-elle ? Quant aux prônes charitables, nous avons les prêtres, les philosophes, les philanthropes : et pour les réalisations pratiques nous avons d'innombrables institutions sociales, à commencer par l'Assistance publique. Qu'on perfectionne celle-ci, et il n'y aura pas besoin de recourir aux rouages compliqués et laborieux dont on nous propose le fonctionnement.

Je parlais d'Auguste Comte, et voici que ce grand nom se trouve d'actualité aujourd'hui. *L'Exécution testamentaire d'Auguste Comte*, en annonçant par une **Circulaire** aux fidèles la prochaine publication d'un roman inédit de Clotilde de Vaux, *Wilhelmine*, rappelle l'importance de l'œuvre sociologique du fondateur de la Religion positiviste et en reproduit les principales synthèses : *Tableau définitif des conceptions humaines. — Tableau systématique de l'âme. — Tableau sociolitique. — Calendrier positiviste.* Tout cela est très intéressant, et provoque force réflexions.

Je ne prends, ici, que le calendrier positiviste. Il est très amusant, et je ne vois pas pourquoi, avec quelques modifications, il ne serait pas adopté par tous les peuples. Il concilie à la fois le mois lunaire et l'année solaire, ce qui l'oblige à avoir 13 mois au lieu de 12, plus un jour complémentaire (fête universelle des morts), de façon à atteindre le chiffre 365, et un second jour, les années bissextiles (fête générale des saintes femmes). Les 13 mois, au lieu de porter nos noms ridicules de janvier à décembre (le douzième mois s'appelant décembre !) se parent de noms glorieux et commémorant les grandes directions de l'esprit humain : 1° Moïse (la théocratie initiale) ; 2° Homère (la poésie ancienne) ; 3° Aristote (la philosophie ancienne) ; 4° Archimède (la science ancienne) ; 5° César (la civilisation militaire ancienne) ; 6° Saint Paul (le catholicisme) ; 7° Charlemagne (la civilisation féodale) ; 8° Dante (l'épopée moderne) ; 9° Gutenberg (l'Industrie moderne) ; 10° Shakespeare (le drame moderne), 11° Descartes (la philosophie moderne) ; 12° Frédéric (la politique moderne) ; 13° Bichat (la science moderne). Dans chaque mois composé de quatre semaines le dimanche est consacré à un autre grand homme, et cela fait un groupe glorieux de 52 génies (pour le premier mois, Moïse, par exemple, les quatre génies sont Numa, Bouddha, Confucius, Mahomet) et enfin chaque jour a un ou plusieurs saints sociologiques, soit près d'un millier de noms illustres.

Je disais que ce calendrier devait subir quelques modifications. La religion primitiviste, étant à base de science, doit en effet admettre le perfectionnement. L'immutabilité n'est permise qu'à celui qui parle au nom de Dieu, ce qui ne fut pas le cas de Comte, et ses religionnaires seraient fidèles à son esprit en ne le suivant pas servilement. Voici les modifications que je propose :

Le 9e mois, commémorant l'industrie moderne, devrait avoir un autre patron que Gutenberg, qui n'a probablement pas inventé l'imprimerie : celle-ci, d'abord, semble avoir existé de tout temps, même sous la forme de caractères mobiles ; au surplus, c'est une découverte aussi importante en résultats que simplette en elle-même. Je proposerais donc de remplacer Gutenberg par Christophe Colomb, qui a un des quatre dimanches du mois. Gutenberg pourrait le remplacer à son dimanche ; et peut-être aussi, aux trois autres dimanches, Vaucanson, Watt et Montgolfier pourraient être remplacés, au moins Vaucanson par Papin ou Jouffroy.

Le 12e mois, politique moderne, a un patron carrément inacceptable ! Frédéric, un des treize héros de l'humanité, le Frédéric du partage de la Pologne ! En vérité, on ne comprend pas que Comte, qui était une belle âme, et qui a forgé son calendrier en 1849, époque d'enthousiasme pour les Polonais, ait pu commettre une telle erreur. Les quatre dimanches consacrés à Louis XI, Guillaume le Taciturne, Richelieu et Cromwell, ne sont pas tous bien dédicacés non plus. Louis XI n'est pas un modèle de loyauté et Cromwell est un modèle de cruauté et de fanatisme ; Richelieu est un grand politique français, mais, pour un calendrier universel, il faudrait des noms supra-nationaux. Comme grand patron du mois, je proposerai Henri IV, pacificateur religieux et précurseur de cette République chrétienne que le couteau de Ravaillac l'empêcha de fonder ; et, pour les quatre dimanches : l'Hospital, apôtre de la liberté de conscience, Guillaume le Taciturne, libérateur de son peuple, Napoléon III, libérateur de peuples autres que le sien, et Wilson, fondateur de la Société des Nations. Enfin, il est bien regrettable que Comte n'ait pas consacré un des jours de ce mois à Bonaparte, dont le rôle consulaire fut si glorieux, et dont le rôle impérial fut lui-même si louable en dépit des apparences ; quand le grand empereur, par exemple, mit son frère sur le trône d'Espagne, ce ne fut pas par orgueil ou ambition, mais par sincère désir de rendre service aux Espagnols.

Enfin, sur le 13e mois, science moderne, il y aurait aussi à dire. Certes, Bichat est une des gloires de la médecine actuelle. Mais tout de même, n'est-ce pas le mettre un peu trop haut ? J'eusse préféré Newton ou Galilée (je ne suis donc pas suspect ici de chauvinisme). Et un des quatre dimanches consacré au phrénologue Gall, c'est également excessif. Newton étant le patron du mois, les quatre dimanches pourraient être consacrés à Galilée, Lavoisier, Bichat et Pasteur. Ce mois-là devrait d'ailleurs pouvoir, chaque siècle, subir des modifications, au moins pour les patrons journaliers ; dans la liste dressée par Comte, et qui en contient une soixantaine, on est étonné de ne pas trouver Laplace, par exemple. De même dans un autre mois, on est surpris de voir Hume parmi les quatre grands philosophes modernes sous le signe commun de Descartes, à côté de saint Thomas d'Aquin, Bacon et Leibnitz ; à sa place on préférerait Pascal, ou Kant ou Hegel.

Enfin, il ne faut pas oublier que si le calendrier positiviste harmonise mieux que le nôtre les mois et les semaines, il harmonise moins bien les mois et les saisons, treize n'étant pas un multiple de quatre. Alors peut-être vaut-il mieux conserver les vieux mois julien-grégorien, puisque le calendrier révolutionnaire, si logique et euphonique lui aussi, n'a pas pu prévaloir.

Mémento. — La *Ligue du Libre Echange* survit heureusement à la mort de son président, Yves Guyot. Le dernier numéro de son *Bulletin* trimestriel vient de paraître par les soins de Max Sorel et de Daudé Bancel. On y trouvera reproduit notamment l'article que M. Charles Gide a consacré dans la *Revue d'économie politique* à Yves Guyot, article très élogieux, sinon très sympathique, mais qui fait se demander pourquoi le savant professeur veut à toutes forces faire de lui un radical-socialiste. Yves Guyot était très anticlérical, oui, mais il était exactement le contraire d'un radical-socialiste. — *L'Ecole publique contre l'Exode rural*, résultat du concours ouvert par l'*Union des intérêts économiques* entre les instituteurs et institutrices pour combattre l'abandon des campagnes. Le Réveil économique, 16, place de la Madeleine. C'est une excellente idée qu'a eue l'Union précitée d'ouvrir un concours sur un sujet aussi important, et le grand nombre d'instituteurs et d'institutrices qui y ont pris part montre que cette importance ne leur a pas échappé. M. Mareuil a eu le 1er prix, et il y a eu 83 autres primés après lui. Dans le même sens, M. Edouard Herriot, alors ministre, a prononcé un discours dont il faut le complimenter. — Ch.-Aug. Bontemps : *Les Majordomes du Ciel. La Congrégation et les*

Droits de l'Enfant. Editions de l'Epi — Ici aussi on parle des instituteurs, mais dans un sens qui sort de la science sociale. — César Auray: *L'Organisation économique*, Pichon. Il faudrait reproduire tout le sous-titre pour dire l'intérêt de ce livre : « Le syndicat et le syndicalisme. La propagande nationale. Le Tourisme, industrie de propagande. L'Assurance des crédits. — La Chambre technique et professionnelle. Trusts et cartels. Les Idées et les intérêts. » L'auteur très sagement ne veut pas que la Chambre technique et professionnelle qu'il propose soit un super-Parlement, ni un contre-Parlement ni même un sous-Parlement. C'est tout à fait dans le même sens que j'ai proposé mes Délégations économiques, dont le Conseil national économique, actuellement existant, n'est qu'une assez lointaine image.

HENRI MAZEL.

LES REVUES

Revue des Deux Mondes : la grammaire de l'Académie, présentée par M. Abel Hermant. — *Les Marges* : trois poètes maudits : Maurice de Faramond, Georges Périn, Charles Ovigny. — *Le Correspondant* : Antoine, créateur de la fonction de metteur en scène. — Naissance: *Raison d'être*. — Mémento.

L'Académie française se laissa beaucoup prier par M. Abel Hermant. Elle n'exerce pareille coquetterie, le plus souvent, qu'à l'égard des candidats les plus qualifiés pour siéger dans la compagnie et qui jouissent d'une bonne santé. Ils peuvent attendre ; elle les accueillera. En attendant, elle procède à quelques élections qui sont de simples politesses et maintiennent son niveau à l'altitude moyenne où l'atmosphère demeure essentiellement académique.

Dès son discours de réception, M. Abel Hermant, qui pouvait tout à l'aise concilier la politesse et la férocité, se montra un parfait académicien, observateur des traditions du cercle illustre qui le recevait, comme il est respectueux des règles de la langue et des bons usages. Aussitôt admis aux travaux de ses confrères, il y participa avec un zèle où l'on pouvait reconnaître, sinon un élégant reproche, du moins le gentil désir de pallier au temps perdu par le stage excessif qui avait différé sa collaboration.

Le public ne se trompe pas toujours : non pas le millier de personnes amusées par le jeu des fauteuils à pourvoir d'une âme; mais les cent mille bonnes gens qui, de par le globe, distinguent pertinemment un académicien d'un officier d'académie et savent

que, des palmes vertes aux violettes, l'écart est considérable. Donc, ce public-là devine que, si M. Abel Hermant obtint l'investiture au prix d'une vertueuse persévérance, il doit à ses mérites d'intelligence et de culture d'exercer déjà sous la coupole une autorité du meilleur aloi. Parmi les maréchaux, les professeurs, les hommes politiques, les historiens qui mettent en minorité aujourd'hui les poètes et les romanciers dans la vénérable phalange, M. Abel Hermant est le Grammairien. A peine prend-il part aux travaux, ils ne se restreignent plus à la confection du dictionnaire : l'Académie décide d'établir une grammaire.

M. Abel Hermant en informe les lecteurs de la **Revue des Deux Mondes** (15 janvier). C'est, croyons-nous, son début dans la maison bientôt centenaire. Il est pimpant, discret, d'un invité averti du lieu de choix où il pénètre et certain que sa présence n'y pouvait être plus longtemps attendue. M. Abel Hermant place la future grammaire sous l'égide de Fénelon et voici d'après le styliste infaillible d'une soixantaine au moins de volumes, les intentions de l'Académie :

Les règles de la grammaire ne sont pas toutes si arbitraires ou si étrangères à la raison qu'on le prétend ; mais supposé qu'elles le fussent, elles sont certaines. Elles n'ont aucunement varié depuis que la langue a touché son point de perfection, elles ne sont pas non plus tombées en désuétude ; la seule nouveauté est qu'il y a plus de personnes qui les ignorent et qui se croient néanmoins bien élevées et instruites. L'Académie ne vise qu'à les détromper et à les servir, en leur mettant entre les mains un rudiment pour compléter *la Civilité puérile et honnête*, dont beaucoup d'articles sont aussi trop oubliés par le temps qui court.

Cette grammaire « certaine », partant durable, et qu'il n'y aura pas lieu de reviser ni de recommencer toujours comme le dictionnaire, peut sans doute être établie en quelques mois, si l'on suit les conseils de Fénelon, et l'on doit les suivre. Elle doit s'abstenir de tout excès de développement et de toute pédante subtilité. Elle ne doit pas être historique, ni savante, l'Académie française, encore une fois, n'étant pas un corps savant. Elle ne doit pas être niaisement ésotérique comme beaucoup de grammaires récentes, que l'on a le tort de donner aux enfants qui n'y comprennent rien et qui se rebutent : et que l'on veuille bien prendre garde qu'en ces sortes d'études, les enfants ont l'intelligence beaucoup plus ouverte et plus vive que les adultes. La Grammaire de l'Académie ne doit contenir que les principes essentiels et généralement reçus. Elle doit, en un mot, être un code ; et ce code, l'Académie n'a point

à l'inventer, car il préexiste à l'Académie; à peine a-t-elle à le rédiger, car la plupart de ses articles sont déjà traduits en des formules excellentes que l'on n'a nul droit de changer pour l'unique plaisir de changer ; elle n'a pas à le discuter, mais seulement à le vérifier, pour le certifier authentique, et en fin de compte elle n'a qu'à le promulguer.

Pourra-t-on dire ensuite que « nul n'est censé ignorer la loi » ? On le souhaiterait, et que ce ne fût pas, comme pour l'autre loi, une pure fiction, d'ailleurs nécessaire à l'ordre des choses.

Très équitable, M. Abel Hermant se demande : « Mais de quoi se mêle le gouvernement ? » lorsque l'on voit une commission ministérielle prononcer sur l'accord des participes. Et le brillant écrivain ajoute :

Sans doute, les professeurs auront moins de fautes à compter à leurs élèves, si l'on décrète que ce qui était faute hier ne le sera plus demain ; mais plutôt que de supprimer la grammaire, ce qui est évidemment trop simple, ne vaut-il pas mieux que les professeurs l'enseignent, que les élèves l'apprennent, et j'ajoute que les professeurs l'apprennent aussi, avant de l'enseigner ?

Il ne faut décourager personne, même les plus humbles commençants ; j'en demeure d'accord ; mais le meilleur, le seul moyen de leur rendre la confiance, c'est de détruire ce préjugé que la grammaire française est d'une absurde complication, qu'elle est un amas d'inintelligibles chinoiseries.

On y rencontre bien quelques chinoiseries en effet, ou plus précisément, si l'on me passe une façon de parler très familière, quelques « colles »; mais la plupart de ces colles ou de ces chinoiseries n'offrent aucun intérêt, et il n'y a rien de déshonorant à les négliger, ou, comme disaient si joliment les vieux Grecs, à leur donner le bonsoir. En revanche, tout ce qui fait le fond de notre grammaire est raisonnable, limpide, aisément compréhensible, et ne demande même qu'une assez courte étude, avec un effort très moyen de mémoire.

J'imagine que c'est cela aussi qui fera le fond de la Grammaire de l'Académie, et d'avance je me la figure accessible, aimable, assez ressemblante à ces livres tout à fait élémentaires, ingénus, impératifs, où apprirent jadis le français tant d'honnêtes gens qui ne le savaient pas trop mal, tant d'écrivains qui, à l'exemple des honnêtes gens ne se piquant de rien, ne se piquaient même pas de génie.

§

Le cahier d'hiver des **Marges** a pour titre ambitieux : « L'année littéraire 1928 ».

M. Fagus y traite des « Poètes maudits ». Il s'exprime très justement sur le symbolisme :

Or, en 1888 et 1900 : entre le Boulangisme et l'Affaire Dreyfus, et l'on pourrait remonter à 78 et dire : entre les deux foires universelles, sourdit, explosa, parmi les lettres, les arts, même la philosophie et les sciences, un état d'esprit différent : le Symbolisme — le nom seul est une définition, — et peut-être conséquence de 70 et de la Commune. Son père indiscuté reste Baudelaire. L'influence de Wagner y entra sans doute aussi : dont Baudelaire avait été le révélateur premier : à remarquer, Romantiques, Naturalistes ni Parnassiens ne comprirent rien à la musique ; aux Symbolistes, elle importait presque autant que la poésie.

Ce qui met le Symbolisme à part de tous les mouvements, c'est, entre autres caractères, qu'il fut — il est, puisqu'il vit toujours — foncièrement désintéressé. Aux deux sens : objectif, spéculatif ; que ses partisans se qualifiassent d'autre part catholiques, anarchistes, occultistes, bouddhistes ou rien du tout (à noter qu'ils méprisaient la politique), ils professaient non l'art pour l'art, mais l'art au-dessus de tout. D'où une confraternité pour ainsi dire apostolique.

« Maudits » sont, d'après M. Fagus, Toulet qui « avait de quoi vivre », Maurice du Plessys, Léon Deubel, après Baudelaire en qui il symbolise l'infortune de Nerval, de Glatigny et d'Aloysius Bertrand.

M. Fagus cite trois des derniers « maudits ». Il en parle avec beaucoup de cœur. La fin du pauvre Faramond ne fut pas tout à fait celle que croit M. Fagus. Faramond vivait modestement sans doute, après avoir été assez à l'aise. Il remplissait un emploi dans un ministère. Il avait la passion de la danse. Les jeunes femmes riaient un peu de son élégance surannée. Il avait conservé les façons d'autrefois, s'inclinant pour obtenir la grâce d'un tango. Il a été malade. Comme il vivait seul, on l'a conduit à l'hôpital. Il y est mort. Ce ne fut pas de la faim.

Cette réserve faite — nous lisons ces portraits de M. Fagus, qui sont fort ressemblants :

Vers 1898, Maurice de Faramond offrait la brûlante beauté sarrazine des Albigeois, sa femme était très belle aussi et ils s'aimaient. Après un *Livre des Odes* d'accent et rythme ne ressemblant qu'à soi, il se révéla au théâtre par *la Noblesse de la terre*, ample tragédie rustique qui donnait tout à attendre. Puis, « le mauvais grain », M. Bonnet, Jesserand, avoué : drames familiaux de la même âpre fa-

mille que ceux de Henry Becque (encore un, celui-là!) ; « la Dame qui n'est plus aux Camélias », satire sociale dans une tragi-comédie. Réciproquement, contraste de « Diane de Poitiers », qui ouvrait au drame historique une voie inédite. Pourquoi ne connut-il jamais le succès ? Parce qu'il ne tentait rien pour amadouer M. Public, qu'il déconcertait, et lequel pardonne encore qu'on le brutalise, mais qu'on le sorte de son trantran, jamais. L'après-guerre exigea des amuseurs : ce revenant prit figure de fossile. Il perdit sa femme et son peu de fortune, puis disparut. Un jour, on apprit qu'il était silencieusement mort de faim.

Georges Périn, le poète des *Emois blottis*, est, du groupe de « l'Abbaye », le seul qui n'ait pas prospéré. Il était de ceux dont on dit qu'ils ne savent pas mener leur barque. Ses vers frissonnants, tout humides de rosée, transposaient des intérieurs de Vuillard dans des aquarelles de Signac sous une musique de Debussy : car en poésie, je ne lui vois point d'équivalent. Modeste scribe à l'A. P., la guerre, qu'il fut trop débile pour faire, acheva de désagréger le frêle organisme d'un grand cœur, et il s'éteignit sans avoir pu corriger les épreuves de son gracieux roman posthume : *Petite Madame Colomb*.

Tu eris Marcellus ! Le destin le plus déplorable est celui de Charles Ovigny. Pendant la guerre, entre deux montées en ligne, il rima, fit représenter *La Muse des Tranchées*, qui, cela dit tout, enthousiasma les camarades. Il réussit à me retrouver, vers 1925, porteur de manuscrits : deux romans, plusieurs nouvelles. Des confrères plus compétents que moi s'accordèrent à y reconnaître un talent authentique. Nous ne réussîmes à en faire publier aucun. Brusquement, j'appris qu'une maladie de cœur l'avait enlevé (contractée peut-être là-haut ?) Qu'il ait eu du talent, je le sais, moi seul, lui-même l'a ignoré : *puisqu'il ne s'est jamais lu imprimé !*

Nos ennemis sont les gens sérieux.

§

M. Arquillière est un des acteurs les plus justement aimés du public. Ce comédien, quoi qu'il joue, et c'est toujours avec talent, donne toujours au spectateur l'impression d'une autorité saine. Il devine en M. Arquillière l'honnête homme. Cette qualité éclate dans un essai sur « l'art de la mise en scène » que publie **le Correspondant** (10 janvier). M. Arquillière traite modestement un sujet qu'il possède à fond. Maint autre se fût mis en avant. Il n'avance rien qu'il ne le justifie par un appel à quelque devancier illustre ou à un des camarades de ses débuts — tel M. Antoine.

A propos de celui-ci et de son importance dans l'évolution de l'art scénique, voici le témoignage de M. Arquillière :

Au théâtre-Libre, Antoine réalisait l'harmonie des œuvres par des moyens intérieurs, psychologiques, et les décors du Théâtre-Montparnasse, des Menus-Plaisirs, suffiraient à créer l'ambiance, malgré leur simplicité. Ce fut à cette époque merveilleuse qu'Antoine donna le plus de lui-même.

Il ne se doutait pas alors qu'il créait la fonction de metteur en scène et que son nom aurait sa place dans l'histoire dramatique de ce temps. L'amour du théâtre seul le guidait. Il ne songeait qu'à cela, quand il lisait une pièce à ses artistes, qu'il leur distribuait les rôles, qu'il traçait une plantation avec quelques chaises, des bancs, laissant un espace vide pour figurer les portes, les fenêtres ou les cheminées. Dans cette espèce d'enclos, il commençait à faire répéter, en examinant avec sévérité les possibilités de chacun, afin de bien les mettre à leur place pour la meilleure harmonie des œuvres qui, venant de tous les coins de France, s'attaquaient à toutes les classes, à tous les milieux et renversaient la valeur des emplois consacrés par la tradition, catalogués, hiérarchisés. Aussi la carrière des comédiens se trouva-t-elle fortement bousculée. Tel qui, jadis, vivait au second plan fut porté au premier, ses défauts devenant des qualités dans le répertoire si divers de ce théâtre nouveau. Ce fut une des raisons du succès de la troupe du Théâtre-Libre qui se faisait déjà remarquer par sa discipline, son habitude de se sentir les coudes, comme on dit, et enfin par une foi à déplacer les montagnes. Le critique La Pommeraie écrivait : « Je ne sais pas si individuellement ces acteurs ont du talent, mais en compagnie ils ont du génie ». Ce qu'ils avaient surtout, c'était un amour effréné du théâtre, auquel ils ne demandaient rien d'autre que de se laisser aimer.

§

NAISSANCE :

Raison d'Etre, « revue de poésie paraissant 6 fois l'an ». N° 1 : décembre. Comité directeur ; MM. G. Trolliet, A. Bataillard, L. Salon et H. Ferrare. Adresse : 78, rue de Maistre (18e) : Extrait de la « Déclaration » du Comité :

Au service de la poésie, une nouvelle revue prend le large, pilotée par des « jeunes » aussi peu *gendelettres* que possible, fort irrespectueux des fétichismes littéraires et des ondulations permanentes de la mode, fort négligents, dirions-nous, de tout snobisme, si les ordonnateurs de l'incompréhension publique, par l'usage qu'ils en ont fait, n'avaient compris depuis longtemps la valeur de ce mot.

Le critérium de *Raison d'Etre* n'est pas un concept esthétique, non plus qu'un impératif d'ordre extérieur (politique ou moral).

Notre « raison d'être », c'est la soumission des idées à l'idée, — c'est l'amour, c'est la possession de l'Etre par delà la raison. En vérité, nous sommes bien naïfs et nous n'apportons pas grand'chose de neuf !

M. Max Jacob collabore au premier numéro, avec M. Jean Desbordes et M. Robert Honnert, Louis Salon, G. Trolliet, Ribemont-Dessaignes, H. Ferrare et Bataillard.

Mémento. — *Europe* (15 janvier) : « Premier pamphlet », de M. Emmanuel Berl, instruit avec un magnifique courage le procès de la littérature actuelle, « réellement infectée de haine contre l'amour » et par laquelle s'instaure : « un sodomisme qui devient une sorte de nationalisme avec cérémonies et fanfares, haine de l'étranger, culte des grands hommes, panthéon des invertis célèbres et, sous l'arc de triomphe, la tombe du pédéraste inconnu ».

Revue franco-belge (janvier) : M. Albert Giraud : « Souvenirs d'un poète ». — M. Wilmotte : « Editeurs et écrivains ».

Revue de Paris (15 janvier) : « Le côté de Chelsea », pastiche de Proust par M. André Maurois. — M. Albert Sarraut : « L'œuvre de la France en Indo-Chine ».

Le Crapouillot (janvier) : « Eléments de fantastique social », par M. P. Mac-Orlan. — « Psyché ou l'Impudeur », par M. L. Farnoux-Raynaud. — « La Cité des fous », par M. Marc Stéphane, encore un écrit où la pédérastie, incidemment en cause, fait dire à l'auteur : « Voyons, ne pourrait-on parler d'autre chose? » M. Stéphane appelle les « hors-nature » des *Messieudames*. Le néologisme est joli et vaudrait d'être retenu s'il ne valait mieux, en vérité, parler d'autre chose.

La Revue Mondiale (15 janvier) : « L'énigme de Shakespeare », par G. Maurevert. — « L'esprit colonial de La Fontaine », par M. Godchot.

Revue des Poètes (15 janvier) : Des vers inédits de Sully-Prudhomme.

L'Ermitage (janvier) : « Professeur X », sonnet de M. Francis Jammes. — « Job », par M. Maurice Magre. — « Notes sur Isabelle Sandy », par M. J.-D. Maublanc.

Notre temps (janvier) : M. R. Garric : « Les intellectuels devant le peuple ». — M. Jean Luchaire : « Histoire de quatre ans ». — « Ring », poème de M. Maurice Avéran.

Revue Universelle (15 janvier) : M. Maurras : « Sur le Romantisme : lettre à M. Raymond de La Tailhède », où il y a deux pages de toute beauté sur André Chénier. — Mme Jeanne Raunay : « Réflexions sur la musique ».

La Nouvelle Revue (15 janvier) : M. Albert Dubeux : « L'Etat et la Comédie-Française ».

Revue des Sciences Politiques (octobre-décembre) : « Les notabilités provinciales ; essai de psychologie collective »,par M. Ch. de Calan. — « Fritz Ebert », par M. Maurice Lair.

La Muse française (10 janvier) : Poèmes de MM. Maurice Chevrier, A. Droin, E. Dupont, Noël Nouet, G. Hain, A. Robert. — « Hugo critiqué et parodié », par M. A. de Bersaucourt. — « A propos de la poésie pure : Edgar Poe », par M. P. Rossillion.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Chronique juridique : Louis Dumur et la Censure (*Feuille d'avis officielle de la République et Canton de Genève*, 16 janvier et 23 janvier). — Mon film (*Journal*, 2 février).

Dans deux articles très intéressants, la **Feuille d'avis officielle du Canton de Genève** vient d'étudier l'affaire « *Louis Dumur — Censure belge* », que connaissent les lecteurs du *Mercure de France*. Le chroniqueur judiciaire de la *Feuille d'avis* se livre à une étude juridique approfondie des problèmes soulevés par les curieux incidents qui ont fait connaître l'existence en Belgique d'une sorte de censure préalable, qui se défend hypocritement d'être une censure et dont l'existence est un véritable scandale.

Etant donné l'importance générale des questions ici soulevées par le rédacteur anonyme de la *Feuille d'avis* — sans doute M. Marcel Guinand, éminent avocat genevois et chroniqueur juridique attitré de la *Feuille d'avis*, — nous croyons devoir reproduire in extenso ses deux articles :

Le *Mercure de France* vient d'entretenir ses lecteurs du conflit qui a surgi entre Louis Dumur et les libraires de la Belgique. Ces derniers ont refusé de mettre en vente le roman *Dieu protège le Tsar !* sous prétexte qu'ils s'exposeraient, en ce faisant, à des poursuites pénales.

Il n'est pas sans intérêt d'examiner si, au regard du droit, Louis Dumur, en publiant ce roman, s'est rendu coupable d'un délit. Elargissant le débat, nous rechercherons dans la Jurisprudence française et suisse quelles sont les directions juridiques à suivre pour échapper à l'application arbitraire de la loi pénale qui régit les publications et particulièrement les livres.

En fait, il est bon d'établir « le dossier Dumur ». Louis Dumur est

un écrivain réaliste et documentaire, qui poursuit dans ses publications un but de haute moralité, celui de défendre son idéal politique et social. Le souci exclusif de cette discipline apparaît dans toute l'œuvre de Dumur. Il cherche à atteindre son résultat par un exposé quelquefois un peu brutal de faits exacts qui provoquent chez le lecteur les réactions qu'il veut faire naître. Rappelant Emile Zola, soit par l'utilisation qu'il fait de sa documentation, soit par l'horreur qu'il a du « joli », Dumur s'écarte du maître par un parti pris plus net d'écrire pour convaincre son public.

Un style de très belle allure, une construction solidement bâtie donnent à chacun de ses romans une architectonique caractérisée par la force et la vigueur.

C'est le réalisme de certaines scènes de son dernier roman qui a fait naître dans l'esprit des libraires belges la crainte de difficultés avec la Justice.

En droit, Louis Dumur a-t-il commis le délit dont on l'accuse ?

Telle est la question discutée par le *Mercure de France* qui résolument répond : Non.

Si l'on examine le roman de Dumur sous toutes ses faces, on arrive du reste à la même conclusion.

Au point de vue subjectif, il est hors de doute que l'intention de l'auteur est morale. Aucun esprit de spéculation sur le réalisme ne peut lui être reproché.

Au point de vue objectif, *Dieu protège le Tsar !* ne peut avoir d'influence pernicieuse que sur des esprits licencieux, recherchant certains passages pour les interpréter au gré de leur curiosité malsaine. Les gens de cette sorte n'ont pas à être protégés par la loi.

Cette dernière entend interdire la publication de ce qui est obscène. Il importe de savoir quelle a été l'intention et le but du législateur en cette matière.

Une convention internationale pour la répression de la circulation et du trafic des publications obscènes a été conclue à Genève, le 12 septembre 1923.

Presque tous les pays du monde l'ont signée. Cette convention prévoit que les nations se prêteront assistance pour la poursuite de la circulation et du trafic des publications obscènes. Les co-contracteurs prennent l'engagement, s'ils ne l'ont déjà fait, d'élaborer des lois de répression contre cet abus et de confisquer les écrits obscènes.

Mais ce que la convention ne fait pas, c'est de définir ce que l'on entend par « obscène ».

Littré traduit ainsi ce terme : « qui blesse ouvertement la pudeur ».

Mais la notion de pudeur varie d'un pays à l'autre, d'une époque à une autre époque.

A Londres, avant la guerre, la police ne tolérait pas qu'on mît dans la vitrine des magasins des jambes de cire recouvertes d'un bas. Aujourd'hui elle laisse faire. En Italie, le fascisme a fait renaître dans l'habillement féminin un certain rigorisme. Xénophon ne nous parle-t-il pas, dans l'Anabasis, du peuple Mossinèque dont les mœurs consistaient à faire en public ce que les Grecs tenaient pour privé ?

Aussi faut-il s'en rapporter à la législation de chaque pays pour apprécier la signification de ce qui est obscène.

La loi belge, appliquée à Louis Dumur, ne le conduirait sans doute pas à une condamnation, parce qu'elle est appliquée par des Tribunaux qui ont, dans de nombreuses occasions, montré leur perspicacité.

Mais, agissant par ricochet, cette loi, qui punit les libraires parce qu'ils vendent le livre dit « obscène » les engage à écarter toute publication susceptible de leur occasionner des désagréments.

Elle crée donc, en fait, une censure préventive dont le motif est d'ordre purement commercial et intéressé.

Dans son second article, M. Marcel Guinand — car ce doit bien être lui — va examiner ce que la Jurisprudence française et suisse entend par « publications obscènes » et rechercher « quel est le critère que l'expérience et la pensée des juges ont fixé pour l'application du principe ».

Si le roman *Dieu protège le Tsar !* n'a pas fait l'objet de poursuites en France et en Suisse, c'est qu'il ne porte point atteinte à la notion morale telle qu'elle est comprise par le législateur dans ces deux pays.

En France, les lois des 29 juillet 1881, 2 août 1882 et 16 mars 1898 permettent de poursuivre toutes les publications obscènes ou contraires aux bonnes mœurs.

La Jurisprudence a varié sur la définition de ces termes. Dans un arrêt du 23 juin 1928, la Cour de cassation a cassé un arrêt de la Cour d'appel de Paris, du 30 novembre 1927, qui avait libéré Anquetil d'une poursuite pour envoi par la poste et sous bande non fermée d'un catalogue d'ouvrages portant des indications et références contraires aux bonnes mœurs.

La Cour d'appel de Paris avait estimé que « les écrits contraires aux bonnes mœurs devraient essentiellement procéder d'une excitation intentionnelle ou d'une provocation à la débauche » et que Anquetil apparaîtrait « plutôt comme n'ayant obéi qu'à un vulgaire souci de lucre ».

Mais la Cour de cassation a jugé qu' « en statuant ainsi, la Cour d'appel a faussement interprété et par suite violé les dispositions » de la loi. (Voir Dalloz hebdomadaire, page 448.)

La Cour de cassation ne s'est point montrée prolixe dans ses consi-

dérants. On peut déduire de son arrêt que l'écrit obscène est punissable dès que le Tribunal reconnaît qu'il est contraire aux bonnes mœurs, quelque soit le but spécial que se propose l'auteur. L'immoralité intrinsèque de l'écrit suffit pour qu'on prononce la condamnation de son auteur.

Le Tribunal fédéral, dans un arrêt de la Cour de cassation pénale du 7 juillet 1927, a étudié beaucoup plus longuement la question. Il s'agissait d'un libraire condamné à 1 jour de prison et cent francs d'amende pour infraction à la loi fédérale du 30 septembre 1925. La plus haute juridiction suisse a formulé à cette occasion des règles de jurisprudence qui peuvent servir de guide aux littérateurs.

Elle constate tout d'abord qu'en application de la Convention internationale sur la répression de la circulation et du trafic des publications obscènes, la Suisse a mis sa législation en rapport avec les principes énoncés dans cette convention. La loi suisse ne punit que les publications obscènes, estimant que les termes d'« immorales », « contraires aux bonnes mœurs », « inconvenantes », sont trop imprécis. Comment définir le mot obscène ? Telle est la difficulté. Le Tribunal fédéral n'a pas hésité à rechercher une définition chez les auteurs qui ont traité ce sujet.

Le rapport de la première commission de la Conférence internationale s'exprime ainsi : « Ce qui outrage les bonnes mœurs, c'est, dans une très large acception, tout ce qui blesse la pudeur, tout ce qui s'adresse à l'esprit de licence et de débauche... ce qui est obscène, c'est le licencieux qui s'étale brutalement, par la recherche voulue de sujets... visant directement à éveiller dans l'imagination des idées malsaines, et dénotant chez l'auteur l'intention perverse de s'adresser principalement à l'esprit de luxure et de débauche ;... une image peut être contraire aux bonnes mœurs, sans aller jusqu'à l'obscénité ».

Fabreguettes, dans ses *Délits Politiques*, attribue l'acquittement de Flaubert, poursuivi pour avoir publié *Madame Bovary*, au fait « qu'il n'apparaissait pas que le livre ait été... écrit dans le but unique de donner satisfaction aux passions sexuelles, à l'esprit de licence et de débauche ».

Frank, dans son *Code pénal pour l'Empire allemand*, Allfeld, dans son *Traité du Droit pénal allemand*, Dochow et von Liszt arrivent aux mêmes conclusions, que le Tribunal fédéral résume ainsi : « Il faut que la publication soit objectivement, par son sujet et la façon dont il est traité, de nature à blesser la pudeur sexuelle, que son but soit essentiellement d'exciter les passions sexuelles, qu'elle ne se propose donc pas des fins scientifiques ou artistiques, et que par le mode de diffusion et les personnes atteintes elle risque d'exercer une action corruptrice sur

les mœurs. Il faut en outre que le délinquant se rende compte de l'effet qui sera ou pourra être produit ».

Cette longue mais nécessaire définition doit être rapprochée de la recommandation si juste que faisait le Conseil fédéral dans son message du 23 juillet 1891 à propos du projet du Code pénal suisse : « L'application de la loi fédérale exige de la part du juge infiniment de tact et de discernement si l'on veut éviter qu'elle ne dégénère en une tutelle lourde et hautement préjudiciable, imposée aux citoyens. »

Cette phrase n'est-elle pas comme la protestation avant l'heure de Louis Dumur contre la tutelle que la librairie belge veut imposer à l'artiste ?

Que le *Mercure de France* continue sa belle croisade en faveur de la liberté de l'art et de l'artiste, en tant que celui-ci est bien un véritable artiste, sincère et loyal. Car en mettant en présence l'intention qui a présidé à l'œuvre de Dumur et l'intention qui a dicté la conduite des libraires belges, il ressort avec clarté que le beau rôle n'est pas du côté des marchands du Temple, il est du côté de l'auteur consciencieux et probe qui par amour de la vérité n'hésite pas, lorsque c'est nécessaire, à décrire ce qui est laid pour en montrer l'horreur.

§

Lorsqu'il consent à ne se mêler ni de littérature, ni de critique, — ce à quoi il n'entend rien, — M. Clément Vautel est un chroniqueur qui ne manque ni de verve, ni de talent.

Qu'on en juge par ce croquis de *mœurs électorales* qui nous paraît fort bien enlevé.

Il s'agit d'une réunion électorale en banlieue, organisée par le parti socialiste (S. F. I. O.)

La salle est en partie composée de communistes. Dans un vacarme ahurissant, on constitue le bureau. Le candidat S. F. I. O. a, paraît-il, une voix de stentor ; on devine qu'il parle, mais on n'entend rien, tant la foule braille.

Un orateur communiste, magnanime, intervient, finit par obtenir un silence relatif et crie :

— Camarades, veuillez écouter notre adversaire... Je parlerai après.

LA FOULE HOULEUSE. — Non ! Non !... Hou! Hou !... A la porte ! Sortez-le !

UN OUVRIER RAISONNABLE (*s'adressant aux camarades qui l'entourent*).— Taisez-vous, N. de D. ! Nous sommes venus pour l'entendre !

LES CAMARADES FURIEUX. — Toi, ta g...! On voit bien que c'est pas toi qui tiens les manivelles !

L'ouvrier. — Je suis fondeur... Mon métier est peut-être plus dur que le vôtre !

Les camarades. — Ta g..., qu'on te dit ! Tu ne tiens pas les manivelles... Ferme-la !

Un énergumène (*il est perché sur une fenêtre, les mains en porte-voix*). — Camarades, place, place à l'albinos !

— L'albinos, c'est le maire de la commune, homme respectable aux cheveux blancs.

La foule. — L'albinos, aux ch... ! Aux ch..., l'albinos !

Le maire est hissé, après force horions, sur l'estrade. Le candidat S. F. I. O., profitant de l'accalmie, prend la parole :

— Citoyens, je suis ici pour...

La foule. — Ta g... ! Vampire !... Forban !... Proparien !... Saleté !... Pourriture !

Un camarade (*hurlant*). — Millionnaire !

L'énergumène perché sur la fenêtre et à qui on passe des boules de neige bombarde le bureau. L'estrade se transforme en fortin. Pendant ce temps, le camarade communiste, à qui on a installé un tréteau de fortune à l'autre extrémité de la salle, appelle à lui ses partisans. Ceux-ci font demi-tour, prêts à l'écouter, bouche bée. C'est comme à la messe, quand les fidèles se retournent vers la chaire.

Le candidat communiste. — Camarades...

C'est tout ce qu'il pourra dire, ce soir-là. Les socialistes, à leur tour, sabotent la réunion : ils hurlent à plein gosier et, brandissant chaises, pieds de table, matraques, etc., frappent le plancher en cadence... Tout cela est d'ailleurs plutôt jovial. Enfin, des citoyens, des citoyennes s'accouplent et, au rythme du chahut, sous les trajectoires des boules de neige, c'est une sorte de bal-musette qui s'improvise.

Un communiste (*qui s'égosille dans l'affolant tumulte*). — Marchez-vous pas sur les arpions.. Vive le jazz-band, les mecs !

O suffrage universel ! O majesté émouvante du lion populaire !

Cette scène aristophanesque n'est-elle pas un « document » plein d'intérêt sur l'âge où nous avons l'honneur et le bonheur de vivre ?

GEORGES BATAULT.

ARCHÉOLOGIE

Vincent Flipo : *La Cathédrale de Dijon*, Laurence. — Eugène Pépin : *Champigny-sur-Veude et Richelieu*, Laurence.

La cathédrale de Dijon, dont nous parle M. Vincent Flipo, n'est pas un des grands édifices de France, mais c'est un monument

curieux qui remonte aux vieux âges de la ville. Ce ne fut d'abord qu'une ancienne église conventuelle que la période moderne aménagea ; elle fut restaurée abondamment et devint à l'époque moderne le siège de l'évêché ; elle remonte au VIe siècle et fut plusieurs fois remaniée et même reconstruite. On sait que le nom de saint Bénigne lui vient d'un apôtre qui fut martyrisé au IIIe siècle et dont le tombeau, retrouvé plus tard, fut déposé dans la crypte si curieuse qui existe toujours derrière l'église. Une première basilique avait été construite au-dessus du tombeau ; il faut arriver à l'évêque de Langres Isaac et à l'année 871, sous le règne de Charles le Chauve, pour trouver la fondation de l'abbaye de saint Bénigne.

La crypte de l'époque carolingienne a subsisté malgré des vicissitudes nombreuses, mais de l'église même il n'est naturellement plus question depuis longtemps ; les bénédictins avaient pris possession de l'abbaye [989] et bientôt entreprirent de grands travaux. Ils reconstruisirent la rotonde avec le tombeau du saint. L'église même s'élevait immédiatement à l'ouest ; la rotonde était flanquée de deux tours rondes, disparues depuis longtemps ; les colonnes qui délimitent l'ancien espace central où fut déposé le tombeau du saint possèdent quelques chapiteaux extrêmement curieux ; outre la rotonde, on a indiqué qu'il est resté du premier monument des bénédictins une partie du portail occidental, qui fut d'ailleurs remanié par la suite.

L'église des bénédictins n'eut pas une longue durée dans cet état premier. Le 14 février 1272, une tour bâtie sur transept s'écroula, entraînant la plus grande partie de l'édifice. On quêta de tous côtés pour la reconstruction, qui fut achevée au commencement du XIVe siècle, mais la consécration n'eut lieu qu'en 1394. C'est l'église qui a subsisté et qui n'est en somme qu'un monument assez pauvre. A propos de saint Bénigne, M. Vincent Flipo fait d'ailleurs de curieux rapprochements avec l'église Notre-Dame de la même ville, qui est un véritable bijou, aussi bien qu'un tour de force architectural. Nous renvoyons de même au texte pour la description de l'église saint Bénigne, que l'auteur donne abondamment. Il faut ajouter que le monument possédait un jubé [XIIIe siècle] qui disparut à la Révolution. En 1450, une famille noble de la ville, celle de Charny-Bauffremont, avait fait construire une chapelle extérieure sur le flanc méridional de l'église

et qui lui servait de lieu de sépultures ; elle ne disparut qu'en 1792. Du même côté de l'église on avait laissé se bâtir, pour se procurer des ressources, diverses boutiques de marchands dont l'une même, en 1702, fut installée dans la galerie qui surmonte le porche. L'état de vétusté du monument à l'époque avait nécessité de nombreuses réparations et il fut même question de la démolir en 1766 ; du moins on en ferma les portes et l'abbé commendataire Desmarets dut fournir des subsides pour les réparations les plus urgentes ; de même, en 1742, il fallut reconstruire la flèche qui avait été abattue par un coup de vent en 1738. L'évêché de Dijon avait été créé en 1731, et ce fut saint Bénigne qui se trouva désigné en 1792 pour être le siège de l'évêque constitutionnel.

En 1794, après avoir vu la fête de l'Etre Suprême, l'église fut utilisée un moment comme parc d'artillerie ; mais en 1795 le culte catholique fut rétabli. En 1819, il fut de nouveau question de détruire saint Bénigne que condamnait un inspecteur des monuments historiques ; il y eut encore des réparations importantes de 1830 à 1844. En 1841, en fouillant le pavé de l'église, on avait retrouvé les cendres des anciens ducs de Bourgogne, qui avaient été enterrés dans l'édifice au moment de la Révolution. Au cours des travaux, les ouvriers découvrirent les parties inférieures de l'ancienne rotonde, dont les étages avaient été détruits à la même époque. C'est une vaste salle circulaire où l'on descend par un petit escalier situé derrière le chœur et qui est une des parties les plus intéressantes du monument.

En 1844, on retrouva la voûte de l'étage de la rotonde qui avait été comblée en 1792, et ce fut l'occasion de la remise en état de cette partie de l'édifice, tel qu'on peut le voir aujourd'hui ; le tombeau de saint Bénigne fut retrouvé un peu plus tard (1858). Et une couverture provisoire mit à l'abri les restes du vieux monument qui est une des choses les plus curieuses que l'on puisse visiter à Dijon. Dans l'église, on a disposé le long des murs une série de pierres tombales provenant de l'ancien édifice ; parmi les monuments funéraires du lieu, on peut encore remarquer celui de Wladislas de Pologne, dit Le Blanc, en 1388.

L'église Saint-Bénigne de Dijon devenue cathédrale n'a pas l'intérêt des grands édifices de Chartres, de Rouen, d'Amiens, etc., mais c'est une construction curieuse qui mérite d'être étudiée, ce

que fait abondamment M. Vincent Flipo dans l'intéressante monographie publiée par l'éditeur Laurens.

§

A la même librairie, on trouvera une intéressante plaquette de M. Eugène Pépin, relative à **Champigny-sur Veude et Richelieu**. Ce sont deux localités de Touraine, dont la première a la curiosité de posséder une ancienne église restée debout après la quasi-destruction du château auquel elle servait de chapelle ; la seconde fut une création du cardinal, ministre de Louis XIII, qui la bâtit de toutes pièces, mais ne put lui donner qu'une prospérité éphémère

Le château de Champigny, après avoir eu divers seigneurs, était passé à la maison de Montpensier, et ce fut Louis de Bourbon en 1499 qui fonda le chapitre pour lequel on rebâtit le sanctuaire qui a subsisté. Le château fut également rebâti avant 1520, date de la mort du fondateur. En 1635 on dût le raser ; il n'en subsista que la chapelle et les servitudes, en somme les bâtiments de la basse-cour transformée en habitation, une partie des murs d'enceinte. De l'état ancien on ne retrouve qu'un plan déposé aux archives et une courte description montrant l'état de l'édifice en 1634.

On peut même indiquer à l'aide de ces documents les dispositions anciennes des constructions dont la chapelle s'élevait dans un îlot sur la Veude, rivière qui baignait la propriété ; la chapelle était réunie au logis principal par un pont-levis. Il est resté également debout trois corps de bâtiments, avec la porte d'entrée dite « portail de Jupiter » ; des tours rondes, débris de la fortification d'autrefois, etc...

La chapelle est un très joli édifice qui remonte au début du XVIe siècle [1507-1543]. Un portique élevé en saillie est postérieur à l'édifice. Deux chapelles latérales situées à l'est possèdent chacune une cheminée. Deux promenoirs extérieurs existent latéralement à l'étage et communiquent avec une galerie, souvent par de très belles portes sculptées. C'est du moins ce que l'on peut comprendre dans la description assez confuse que donne l'auteur. Mais il mentionne surtout de très beaux vitraux et qui font de l'édifice une véritable curiosité.

Richelieu, dont nous parla autrefois abondamment Emile

Sédeyn dans le *Tour de France*, était une propriété de la famille Du Plessis, dont descendait le cardinal qui fit une si rude guerre aux Huguenots. C'est lui du moins qui reconstruisit le château et bâtit la ville qui en dépendait. Ville qui subsiste du moins en meilleur état que le manoir élevé en arrière par Richelieu. De ce manoir, en effet, il n'est resté que de très vagues constructions. Vendu à la Révolution pour une somme dérisoire, il fut bientôt dépecé, détruit en détail, transformé en un vaste chantier où tous venaient puiser des matériaux ; il n'a subsisté que le rond-point de l'entrée principale, un petit pavillon appelé le Dôme, reste des anciens communs, les fossés, un canal et deux petits bâtiments, « les grottes », à l'extrémité des parterres. Le mobilier, magnifique, avait été dispersé. Diverses pièces font partie de nos collections du Louvre. La ville, fortifiée selon les principes militaires du moment forme divers quartiers coupés à angle droit et on y trouve des halles, une église, des hôtels servant autrefois à loger la suite du ministre, etc...

Richelieu est le type en somme de ces villes construites tout d'une pièce par la volonté d'un homme et qui subsistent dans leur réalité froide sans avoir évolué, sans avoir été transformées par le temps. La brochure de M. Eugène Pépin offre une curieuse illustration documentaire et constitue une intéressante publication.

CHARLES MERKI.

CHRONIQUE DE GLOZEL

Ascendances magdaléniennes de l'écriture néolithique. — Anniversaire.

Ascendances magdaléniennes de l'écriture néolithique. — Nous avons traité cette importante question dans une étude parue dans le *Mercure* du 1er juillet 1926 : « *L'alphabet néolithique de Glozel et ses ascendances* ». Nous avons indiqué que si les tribus néolithiques de Glozel avaient, les premières, constitué un véritable *signaire*, elles n'en avaient pas moins utilisé les signes paléolithiques, tels que nous les montrent les os gravés de l'époque magdalénienne. Nous avons dressé un tableau comparatif de ces ascendances, en partant des inscriptions de Gourdan, de Rochebertier, de la Madeleine (Lartet et Christy), de Lorthet (cerfs et saumons), etc.

De son côté, M. Cazedessus a reproduit dans le *Mercure* du 1er sept. 1927 l'inscription gravée sur les parois de la caverne de Montespan-Ganties, qui est bien également de l'époque magdalénienne.

Et voici que cette liste déjà longue vient de s'enrichir d'une nouvelle inscription publiée par M. le Prof. A. Mendès-Corréa dans une Revue italienne (1) sous le titre : *Signes alphabétiformes gravés sur une pièce magdalénienne des Asturies.*

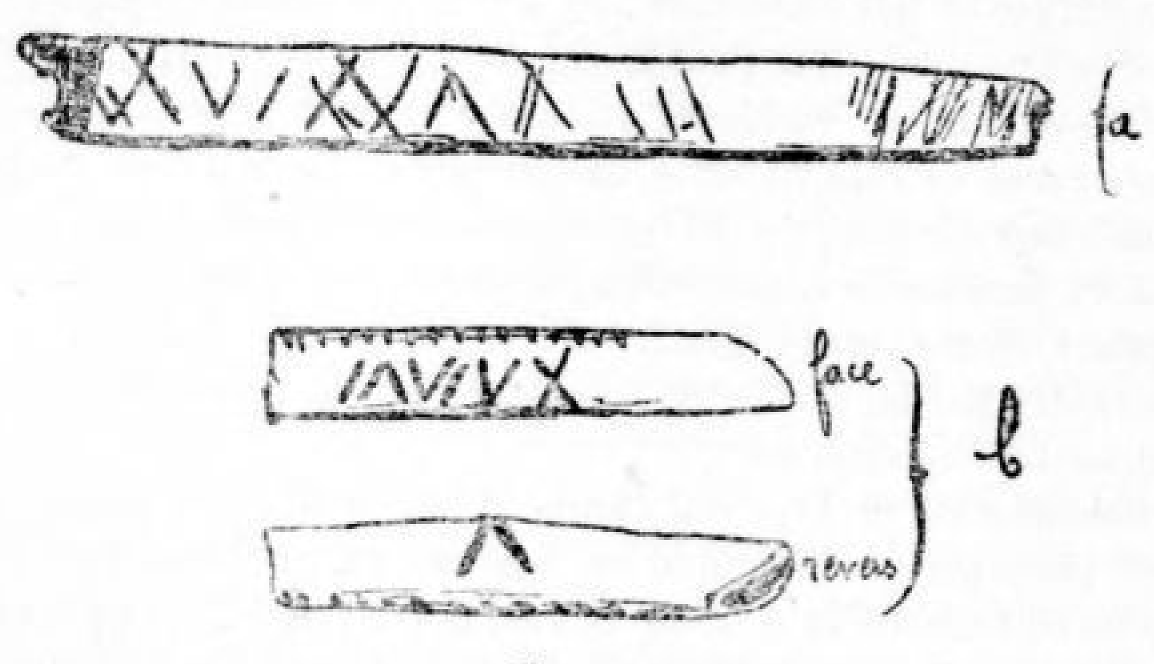


Fig. 1.

Il s'agit d'une pièce inédite, appartenant au musée du collège des Jésuites de La Guardia (fig. 1 *a*).

Parmi les pièces les plus intéressantes de ce Musée, écrit M. Mendès-Corréa, j'ai spécialement remarqué un poinçon en os, lourd, très bien fossilisé, portant des signes alphabétiformes. Le P. Jalhay a bien voulu me renseigner sur la provenance et sur la chronologie de cet objet, qui a été découvert dans la grotte de Balmori (Oviedo, Espagne) au niveau supérieur du magdalénien.

La surface que nous dirons antérieure de cette pièce est presque entièrement polie, mais elle porte plusieurs incisions rectilignes, dont trois groupes très serrés près de l'extrémité moins volumineuse de l'objet, et une véritable inscription de dix ou onze signes alphabétiformes occupant une grande partie de la surface et brusquement coupée peut-être par la fracture de l'autre bout de la pièce.

. . . .

Les 10 ou 11 signes incisés sur le surface polie possèdent un incon-

(1) *Atti della Pont. Accademia delle Scienze Nuovi Lincei.* Anno LXXXI. Fascicolo suppletivo. Roma, 1928.

testable aspect alphabétiforme et ils ont des ressemblances intimes avec les signes que l'on trouve sur d'autres objets magdaléniens et, spécialement, avec ceux qui furent relevés sur une paroi de la grotte de Montespan (magdalénien).

. . . .

L'opinion que les signes alphabétiformes magdaléniens ne constituent pas une vraie écriture, mais des décorations plus ou moins capricieuses ou des marques de propriété, par exemple des marques de chasse, est la plus répandue.

Mais l'ostéoglyphe que nous venons de signaler dans cette note présente, comme les inscriptions de Placard, Montespan, etc., une succession trop arbitraire de signes différents, que l'on trouve aussi dans les écritures certaines, plus anciennes, que l'on connaît jusqu'à présent. On ne saurait donc pas attribuer ces faits à une casualité et à la fantaisie decorative des graveurs magdaléniens. Remarquons aussi que la culture magdalénienne révèle, sous plusieurs aspects, un essor intellectuel extraordinaire.

Mais si l'on peut admettre que l'on est devant une véritable écriture, nous ne sommes pas en mesure de savoir si ces signes ont une valeur idéographique, syllabique ou alphabétique...

A côté de cette *inscription de Balmori*, nous croyons intéressant d'en reproduire une autre de Laugerie-Basse, publiée autrefois par le docteur Paul Girod dans *Les Stations de l'âge du Renne dans les vallées de la Vézère et de la Corrèze* et qui n'est pas sans analogie avec elle. Elle est composée de signes gravés sur un fragment d'os, ayant pu servir de manche à certains petits burins. « Ces manches, nous dit le Dr Paul Girod sont couverts d'encoches qui assuraient une meilleure prise des doigts. » Mais, en outre, sur une de ces pièces osseuses « on voit une sorte d'inscription : une barre, un Λ renversé, un V droit, un I, un V droit, un X; sur l'autre face, un V » (fig. 1. *b*).

Pour le docteur Paul Girod, « ces indications étaient des signes destinés à assurer au propriétaire de l'objet la possibilité de le reconnaître ». « Nous retrouvons, dit-il, ces sortes de signatures sur les belles armes et en particulier sur les harpons barbelés. » Et il en reproduit deux avec inscriptions, mis au jour par lui et Massénat, au cours de leurs fouilles à Laugerie Basse (fig. 2).

En présence de ces différents *signes linéaires* paléolithiques, il semble bien que c'est la féconde hypothèse de Piette qui paraît

le mieux en accord avec les faits : *Les caractères sont choses de convention ; au lieu d'être des images simplifiées, ils*

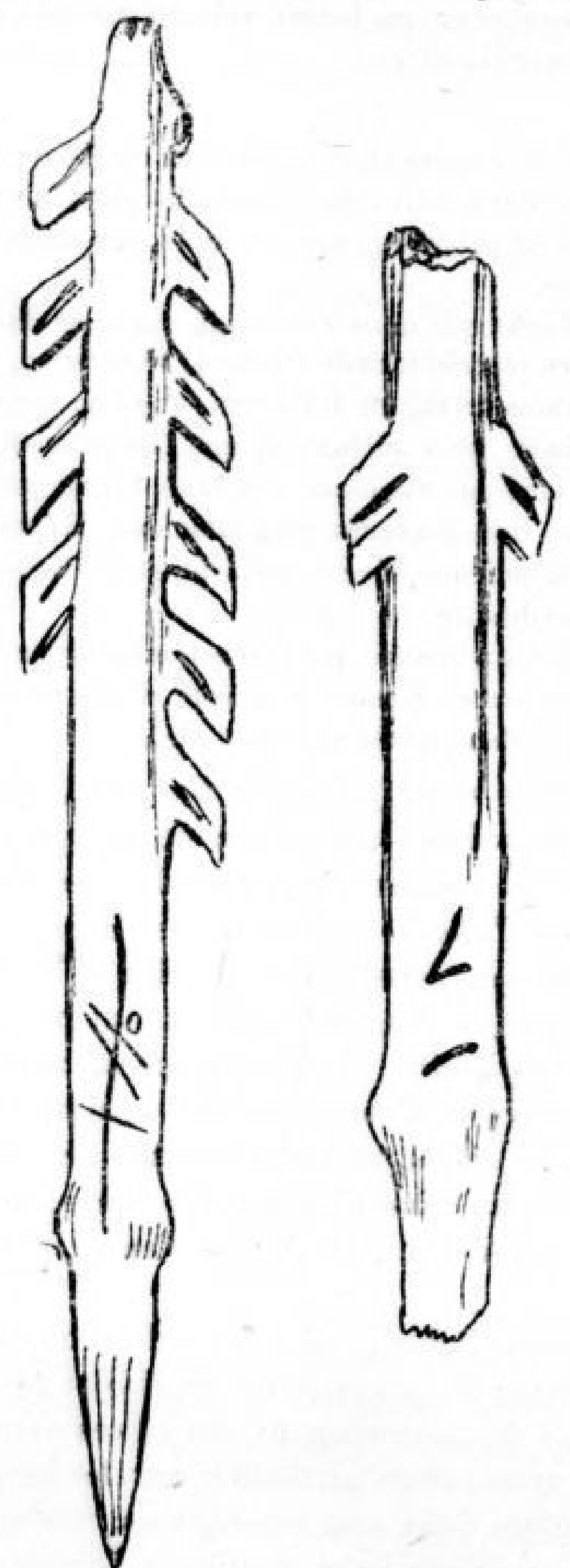


Fig. 2.

peuvent avoir été dès le début des figures formées de ligne géométriques.

Dr A. MORLET.

§

Anniversaire. — Voici un an que le parquet de Moulins, accueillant avec un empressement extraordinaire la singulière plainte d'un docteur Regnault, ouvrit une instruction pour escroquerie contre X.

Ce sévère docteur alléguait qu'il avait payé quatre francs-papier pour visiter le musée Fradin, qu'il avait appris ensuite que les pièces de ce musée étaient apocryphes et que, conséquemment, il avait été victime d'une escroquerie.

Logiquement il aurait dû déposer sa plainte contre ceux à qui il avait versé les quatre francs qu'il regrettait tant, puisque, s'il y avait eu escroquerie, celle-ci n'avait pu être commise que par les exploitants du musée, c'est-à-dire les Fradin.

Mais non, sa plainte était contre « Inconnu ».

Il avait été victime d'un délit, mais il ne savait pas au juste quel en était l'auteur ; il savait simplement que cela lui avait coûté quatre francs, et, pour être indemnisé de cette grave atteinte portée à sa fortune, il avait, en compagnie d'un avocat, fait tout exprès le voyage de Paris à Moulins.

Cette plainte eut le don d'émouvoir, — que dis-je ? — de transporter le parquet de Moulins, comme s'il se fût agi d'un crime affreux. Les quatre francs du docteur Regnault (joli titre pour une opérette-bouffe) prirent aussitôt à ses yeux une importance extraordinaire ; c'était la grande affaire, la retentissante affaire à laquelle rêvent tous les tribunaux de province. Reportages sensationnels, portraits de ces Messieurs publiés en bonne place dans les grands quotidiens, le plaignant apportait tout cela. Aussi fut-il bien accueilli. En quelques minutes sont remplies les formalités nécessaires pour mettre en mouvement la machine judiciaire, et le juge d'instruction, régulièrement saisi, fait voir sans tarder l'importance des pouvoirs mis au service de sa fonction. Son premier geste fut de courir au téléphone et d'alerter la brigade mobile de Clermont-Ferrand.

« Allo-Allo. Commissaire spécial. — Ici le Juge d'Instruction de Moulins.

— Bien, Monsieur le Juge.

— Prenez vos dispositions pour une opération demain matin.

— Combien d'agents ?

— Le plus possible.

— Je n'en ai que six et deux voitures automobiles.

— Cela suffira à la rigueur.

— Un assassinat

— Non ; pire.

— Quoi donc ?

— On a escroqué quatre francs au Dr Regnault.

— Ah ! mon Dieu ! Et où donc ?

— A Glozel.

— Dans quel siècle vivons-nous ?... C'est affreux !

— Ne m'en parlez pas ; alors vous comprenez, demain, à la première heure, vous tomberez sur le hameau. Vous perquisitionnerez partout. Au surplus, le plaignant et son avocat seront là pour vous diriger. Soyez énergiques.

— La justice peut compter sur nous. »

Et le lendemain, samedi 25 février 1928, eut lieu l'opération qui souleva alors de sévères et légitimes protestations.

Un an s'est écoulé depuis.

L'instruction, qui avait mobilisé d'extrême urgence la brigade mobile de Clermont-Ferrand, est en sommeil.

Le juge a commis M. Bayle, chef de l'identité judiciaire à Paris, pour examiner les objets choisis par le Dr Regnault dans le Musée Fradin et dire s'ils sont ou non authentiques.

M. Bayle n'a pas encore déposé son rapport.

Vers la fin du dernier été, la grande presse parisienne annonça que le rapport était terminé et qu'il concluait en faveur du Dr Regnault : les objets étaient de fabrication récente. Certaines précisions étaient même données. Les os gravés sortaient d'un pot-au-feu récent ; dans certaines briques, on trouvait des fragments de laine moderne.

Et les journaux balançaient l'encensoir devant la sagacité de M. Bayle. On ne pouvait pas le tromper, celui-là, il avait des méthodes, des instruments infaillibles. Il savait découvrir des détails que personne n'avait vus, auxquels personne n'aurait pensé, et qui, subitement, éclairaient l'affaire la plus obscure.

Ces renseignements provenaient-ils d'indiscrétions commises par l'expert ou ses auxiliaires ? Je l'ignore; en tout cas, si ces indiscrétions eurent lieu, elles étaient aussi incorrectes qu'imprudentes.

En effet, à peine ces divulgations publiées, les mêmes jour-

naux, soucieux de se montrer impartiaux, donnaient les résultats des travaux opérés dans d'autres laboratoires sur des objets recueillis à Glozel. Il ne s'agissait plus, cette fois, de recherches faites par un fonctionnaire, consciencieux et habile, certes, mais qui — je ne pense pas qu'il y prétende — n'est spécialisé dans aucune science. Utilisant des procédés courants, il saura dire si le sang répandu sur le sol est du sang humain ou du sang provenant d'un animal de basse-cour, — si tel morceau d'étoffe provient d'un vêtement déterminé, — si les empreintes digitales relevées sur un objet sont celles d'un accusé, etc. Son travail est celui d'un auxiliaire de la justice et de la police, rien de plus ; il est au même degré que celui des fonctionnaires qui, dans les laboratoires du service des fraudes, vérifient la qualité des substances alimentaires.

Or voici qu'en présence des affirmations péremptoires et dédaigneuses de ce fonctionnaire se dressaient des conclusions absolument contraires, venant de tous les coins du monde et signées de savants éminents. Et il ne s'agissait pas d'affirmations, de polémiques, non, ces savants donnaient par le menu les détails des expériences, les résultats.

Il faut croire que M. Bayle en fut impressionné, car son rapport, dont le dépôt imminent était annoncé en septembre dernier, n'est toujours pas déposé.

Le fait a sa signification ; inutile d'insister. Mais revenons au Tribunal de Moulins. Il fut vraiment mal inspiré en saisissant si avidement l'affaire que lui apportait le docteur Regnault. En réalité, il ne s'agissait pas de savoir si cet honorable praticien avait été escroqué de quatre francs-papier, c'est-à-dire 80 centimes-or. Si, au lieu d'indiquer le musée Fradin, le Dr Regnault avait allégué qu'on l'avait dupé à la foire de Moulins parce qu'on lui avait fait payer quatre francs pour voir une « femme torpille » qui était une femme comme toutes les autres, ou une « femme à barbe » qui n'était qu'un sapeur déguisé, le parquet l'aurait vivement éconduit.

Mais il s'agissait de Glozel.

On offrait au tribunal l'occasion de décider souverainement si le gisement était sincère ou truqué. Les savants du monde entier disputaient à ce sujet. Trois modestes magistrats de province allaient mettre fin à la dispute. Quelle gloire !

Les magistrats de Moulins sont certainement d'honnêtes et consciencieux magistrats ; mais ils n'ont pas vu dans quelle galère ils sautaient si légèrement, si imprudemment. S'ils s'étaient recueillis un instant, ils auraient écarté l'invitation du Dr Regnault. Ils lui auraient dit : « Les tribunaux sont faits pour appliquer la loi et non pour trancher les questions scientifiques. Si vous estimez qu'on vous a escroqué quatre francs, vous connaissez l'auteur de l'escroquerie ; déposez une plainte contre lui et prouvez le délit. Dans le droit français, la preuve est à la charge du plaignant ».

Mais non, ils ont cru voir l'occasion de trancher officiellement la controverse de Glozel, et ils se sont jetés sur l'occasion. Car la plainte était formulée de telle sorte que la solution dépendait entièrement, exclusivement, de cette question préjudicielle : Le gisement de Glozel est-il une mystification ?

La prudence et la réserve qui doivent être les qualités premières du magistrat n'étaient pas seules à leur conseiller d'agir différemment. La tradition leur donnait le même conseil.

Il y a un siècle environ, des procès furent intentés à des médecins à qui on reprochait d'avoir ordonné tel traitement alors qu'il eût fallu, disait on, en ordonner un autre. En 1835, le célèbre avocat général Dupin développa, devant la Cour de Cassation, des conclusions dans une affaire de ce genre. Après avoir rappelé ue les Tribunaux n'avaient pas à examiner s'il fallait employer tel traitement ou tel autre, l'éminent magistrat disait : « La question est ici entre Hippocrate et Galien ; *elle n'est pas judiciaire* ; et s'il n'y avait que de pareils motifs pour soutenir l'arrêt, ils seraient impuissants... »

Ces paroles si sages sont devenues la règle immuable que la Cour de Cassation rappelait dans un arrêt du 21 juillet 1862 : « Il est de la sagesse du juge de ne pas s'ingérer témérairement dans l'examen des théories ou des méthodes médicales, *et prétendre discuter des méthodes de pure science...* »

La controverse de Glozel *n'est pas judiciaire* ; on ne peut la résoudre sans *discuter des méthodes de pure science...* Voilà ce que le Tribunal de Moulins a eu tort de méconnaître.

Il a pris l'affaire ; il a ordonné une expertise. Comment va-t-il maintenant s'en tirer ?

Osera-t-il trancher la question de l'authenticité du gisement de Glozel ?

Alors, sur quoi fondera-t-il sa décision ?

Sur l'opinion de M. Bayle ? Ce serait vraiment excessif.

S'écartant des sages principes posés par l'avocat général Dupin, consacrés par la Cour de Cassation, le Tribunal de Moulins a voulu innover. C'est très grave. A-t-il entrevu les conséquences de cette innovation ?

Dorénavant, pour mettre fin à une controverse dans n'importe quelle matière, on s'adressera aux Tribunaux. Qu'il s'agisse du mystère de l'homme au masque de fer, de la mort de Louis XVII, des phénomènes spirites, des réactions des sourciers, etc..., les magistrats jugeront souverainement toutes ces questions sur lesquelles les chercheurs les plus éminents se sont penchés durant de longues années sans pouvoir se mettre d'accord.

Le Tribunal tranchera dans un sens, la Cour d'Appel dans un autre ; quelle confusion ! Et qui s'inclinera devant des décisions rendues par des juges qui, la veille encore, ignoraient tout du sujet ?

Ce serait le triomphe du culte de l'Incompétence. Vraiment M. l'avocat général Dupin était, en même temps qu'un magistrat éminent, un homme très sage.

JOSÉ THÉRY.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

C. F. Ramuz : *Chant des pays du Rhône* (« Les cahiers romands », n° 1). — Wilfred Chopard : *Ariste et Callias ou s'il faut enseigner la grammaire aux enfants* ; Paris, Jean Budry et Cie. — Charles Fournet : *Lamartine et ses amis suisses*, avec une préface par Auguste Dorchain; Paris, Champion. — Blaise Briod : *L'homérisme de Chateaubriand* ; Paris, Champion. — Mémento.

C'est, je crois, vers 1920 que C. F. Ramuz publia pour la première fois ses *Chants de notre Rhône*. Une autre version de cet ouvrage parut, sauf erreur, en 1925 ou 1926, dans le *Roseau d'or*. Enfin, il y a quelques semaines, M. S. Stelling-Michaud, qui vient de fonder les *Cahiers romands*, a voulu qu'ils fussent inaugurés par Ramuz. « Que son hymne aux terres latines arrosées par le Rhône soit, écrit l'éditeur, comme le porche de cette collection et le signe de notre foi. »

Voici donc le **Chant des pays du Rhône**. A ma honte,

j'avoue que je n'en connaissais pas les deux premières publications. Cet aveu m'interdit le petit jeu de comparer des textes. Je ne puis que répéter ce que j'ai dit à la fin de ma dernière chronique : dans le domaine de la poésie, ce *Chant* est sans doute la plus puissante, la plus complète réalisation de Ramuz.

Les Suisses, depuis trop longtemps, célèbrent leurs montagnes (je puis bien le dire, l'ayant fait comme les autres). Il y a aussi la « plaque tournante de l'Europe », le « modèle des démocraties », le « lieu géométrique » des races, des religions, des langues et des cultures. Le moment est peut-être venu de passer à d'autres exercices. Nous sommes-nous seulement avisés que ceux de nos biens nationaux dont nous devrions être le plus fiers, ce sont nos fleuves ? Grâce à eux, l'Helvétie participe à la « défense » d'un Occident qu'elle précède comme un bastion la forteresse. Le Rhin naît sur notre sol — le Rhin, liquide frontière du monde occidental, — et nos terres s'inscrivent à l'intérieur, sous la protection de ce fossé. Nous possédons à sa source le Rhône : c'est nous qui l'envoyons — artère médiane du corps latin — se perdre dans le bleu de la Méditerranée. N'est-ce pas magnifique ?

Honneur donc à Ramuz, pour avoir loué le Rhône! Il le chante d'une voix grave, ample, majestueuse, en larges strophes de prose, avec des mots très simples, avec des images toujours justes. Cette langue ramuzienne, si souvent rocailleuse, dure, pesante, se fait ici fluide et musicale comme l'eau d'un fleuve. Du haut de la montagne, un courant l'emporte, coupé parfois de remous, de chocs en retour, ou bien alangui, apaisé par le lac. Les rives défilent, avec leur sol, avec les gens et leurs métiers, avec les villes et les églises, du Valais à la Provence, de Saint-Théodule à Saint-Trophime.

Ecoutez plutôt. Voici le Rhône valaisan :

Eglises, vieilles et neuves, petites et grandes, églises de pierre, la pierre partout, la vigne partout, ici déjà les étages de vignes, les vieilles vignes, les vieux plants : muscat, fendant, umagne, rèze, amigne, l'une sur l'autre par étages et marches du côté du nord.

Et la rive savoyarde du lac :

Là-bas, sous la montagne, ils ont la châtaigne et les treilles : on les voit qui jouent aux boules devant des petits cafés. Il ont des pantalons de velours, ils ont des ceintures rouges, ils portent des bérets de feutre. Ils ont des carrières de marbre noir qu'ils font sauter à la cheddite...

ils ont des bateaux de pêcheurs, ils ont des filets fins comme s'ils étaient faits avec des cheveux de femme, ils ont de grands filets moins fins ; ils ont leurs grandes barques à pierres, ils ont leurs belles grandes barques noires à pierres et l'œil qui est devant, une fois qu'elles sont chargées, se tourne tout à coup vers nous sous les voiles qui retentissent, puis se gonflent en s'entre-croisant ; — la Savoie là-bas, leurs treilles, leurs carrières, leurs forêts de châtaigniers, leurs villages à noms de saints : Saint-Guingolph, Meillerie, Saint-Paul, Thonon, Nernier, Yvoire.

Il faudrait tout citer pour faire admirer comme il se doit le déroulement de ce beau film, tout ensemble « documentaire » (comme disent les cinéastes) et puissamment lyrique ! Ah ! si l'on pouvait, sur l'écran des salles obscures, projeter des visions et des textes de cette qualité !

M. Paul Souday, qui prête à Ramuz un cerveau « gothique », trouvera sans doute que M. Wilfred Chopard est bien réactionnaire. **Ariste et Callias** parlent cependant un langage aussi éloigné que possible de l'idiome ramuzien, et le critique du *Temps* — sévère à bon droit pour les jeunes auteurs qui prennent avec la langue française, cette grande dame, des libertés de goujats — devrait se montrer ravi de découvrir un « moins de trente ans » féru d'amour par la grammaire. Ah ! l'heureuse réaction et qu'il me plaît de voir un jeune homme de mon pays réagir de la sorte !

M. Chopard imagine, entre trois amis qui passent leurs vacances dans un hôtel de montagne, des entretiens sur le point de savoir « s'il faut enseigner la grammaire aux enfants ». Inutile d'ajouter que leurs conclusions se révèlent affirmatives, sans restrictions ni réserves. Ce qu'il faut relever, c'est que ces trois bavards sont presque toujours d'accord et que, pourtant, ils discourent intarissablement sans importuner le lecteur, en versant au débat des sommes à peu près égales de science et de passion. Par cela même, *Ariste et Callias* se distinguent du *Xavier* de M. Abel Hermant. A noter aussi l'extraordinaire déférence que Callias et son camarade témoignent au vieil Ariste, pédagogue professionnel : cette attitude confère à l'ouvrage de M. Chopard une originalité certaine et défend d'en confondre l'auteur avec le pupille de M. Lancelot.

La Suisse romande possède donc au moins un écrivain jeune qui vénère la grammaire et les vieillards. C'est presque miracu-

leux. Et ce héros ne nous parle pas de son génie ! Et il a le courage, non seulement de s'exposer au reproche de pédanterie, mais encore de dire leurs vérités à M. Ferdinand Brunot, à quelques faiseurs de manuels, à des auteurs en vogue, à ces prétendus réformateurs de l'éducation qui encouragent la paresse de l'écolier sous le prétexte de respecter les droits de l'enfant, à la démocratie enfin, mégère mal embouchée, corruptrice acharnée et jalouse du beau langage français. Sainte colère !

Ce qui est triste, c'est de vivre en un temps où de pareils livres deviennent nécessaires.

Consolons-nous : il nous reste encore des hommes cultivés, des esprits sensibles au prestige des grands écrivains et des œuvres illustres, des chercheurs assez patients pour se pencher avec sollicitude sur l'héritage du passé, pour en inventorier soigneusement les richesses, pour les faire valoir, parfois même pour découvrir dans la vie d'un précurseur des épisodes inconnus ou, dans ses ouvrages, des trésors négligés.

Il serait fâcheux, certes, que toute la littérature vivante se confinât dans cet ordre de préoccupations, mais le désordre et l'ignare suffisance de notre époque trouvent dans les travaux des érudits, honnêtes conservateurs des lettres, un antidote puissant. C'est pourquoi je remercie M. Charles Fournet d'avoir étudié, il y a quelques années, l'*Evolution amoureuse de Lamartine*, comme aussi d'avoir fondé à Genève un « Groupe romand » des Lamartiniens et organisé de beaux pèlerinages aux divers lieux de notre pays qu'illustrèrent les séjours du poète. M. Fournet, poète lui-même, s'est intéressé avec autant de succès que de zèle aux amitiés nombreuses que l'auteur des *Méditations*, à toutes périodes de sa vie, cultiva sur le sol helvétique. Un important volume, **Lamartine et ses amis suisses**, consigne aujourd'hui les résultats de cette longue enquête.

Je me sens d'autant moins embarrassé d'en louer les mérites que, personnellement, je n'ai jamais été lamartinien pour un sou. Avec ses airs penchés et son idéalisme larmoyant, l'amant d'Elvire m'a toujours un peu agacé et je ne lui passe ni l'imprécision de sa pensée, ni les fines pattes de mouche de son écriture, ni surtout la stupidité de son jugement sur La Fontaine. Sans me prétendre insensible à la musique de ses vers, au charme de certaines attitudes romantiques, je puis donc affirmer que, dans le livre de

M. Charles Fournet, le héros n'était pas fait pour me séduire. Mais l'auteur m'intéresse. Il écrit avec simplicité et bonhomie ; ses méthodes d'investigation réussissent à corser telle question d'histoire littéraire en y ajoutant parfois l'attrait particulier que l'on éprouve à suivre la démonstration d'un théorème ou les péripéties d'un roman policier. Je signale enfin aux fervents de Lamartine que M. Fournet leur apporte des vues nouvelles et des documents inédits sur de nombreux points : le séjour de Nernier et la « Graziella des Alpes », les difficultés d'argent dans lesquelles se débattit le poète ; ses relations avec le docteur Coindet, le colonel Huber-Saladin, Eynard le philhellène, le pasteur Diodati et le peintre Alméras. Le dernier chapitre, *Lamartine et les romantiques romands*, constituera désormais une source pour l'histoire de la poésie en Suisse française (Imbert Gallois, Didier, Monneron, Warnéry).

M. Blaise Briod dédie à Gonzague de Reynold, « au maître et à l'ami », une savante étude sur l'**Homérisme de Chateaubriand**. Il indique dans son avant-propos que son livre était écrit depuis quatre ans quand il s'est décidé à le publier. Cet « essai sur l'influence et l'imitation » n'a donc rien emprunté aux plus récents travaux des hellénistes et, particulièrement, à ceux de M. Victor Bérard. Il est d'ailleurs probable que l'apport de ces ouvrages n'eût guère modifié les conclusions de l'auteur, puisque M. Briod s'attache moins à Homère qu'aux transpositions des épopées homériques, si nombreuses dans les écrits du vicomte. Or, l'Homère de Chateaubriand, c'est d'abord celui du XVIII[e] siècle. Il fallait donc commencer par reprendre, après M. Louis Bertrand, l'histoire de ce « retour à l'antique » dont témoignent le *Voyage du jeune Anacharsis*, la peinture de David et la poésie de Chénier. Notre érudit n'y a pas manqué. Il se demande ensuite si René savait le grec. Tout bien pesé, le frère de Lucile lui semble avoir été, au moins dans sa jeunesse, un bien piètre helléniste, ce qui ne l'empêcha point, ayant acquis plus tard des notions un peu moins sommaires, de professer, surtout dans le *Génie du Christianisme*, des opinions fort nettes, exprimées en formules d'une étonnante concision, sur la poésie de l'antiquité. Après avoir examiné très attentivement tout ce qui, dans l'œuvre de Chateaubriand, peut constituer une « critique » d'Homère, M. Blaise Briod passe aux grands livres dans lesquels, tout en se

révélant créateur génial, l'artiste incorpore à son art des accents, des réminiscences homériques. Avec raison, il insiste longuement sur les *Natchez*, épopée de l'homme selon la nature, et sur les *Martyrs*, épopée chrétienne. Il termine en observant que, « si l'homérisme de Chateaubriand demeure, malgré d'incontestables faiblesses, c'est parce que l'écrivain sut parfois suivre son naturel, qui n'était point à l'érudition ni au plagiat, mais au chant de la phrase, au rythme des attitudes ».

Tout lecteur de bonne foi ne saurait qu'approuver cette juste conclusion d'une étude consciencieuse et bien ordonnée. Pour moi, j'en retiens surtout que Chateaubriand — et je pense avec une particulière dilection à celui des *Mémoires d'Outre-Tombe* — reste, en littérature — j'en demande pardon à M. Charles Fournet, — un autre gaillard, tout de même, que l'homme de *Graziella*.

Mémento. — Ouvrages reçus : Gonzague de Reynold : *La Démocratie et la Suisse*, Berne, Editions du Chandelier. — Samuel de Constant : *Le Mari sentimental*, roman, suivi des *Lettres de Mr. Henley*, de Mme de Charrière, avec une introduction et des notes de Pierre Kohler ; Lausanne, Edition des Lettres de Lausanne.

RENÉ DE WECK.

LETTRES ANGLO-AMÉRICAINES

Ralph. Cheever Dunning : *Windfalls*, E. W. Titus, Paris. — Allen Tate : *Mr Pope and others poems*, Minton, Balch, New-York. — Robinson Jeffers : *Cawdor*, Horace Liveright, New-York. — Theodore Dreiser : *Moods*, même éditeur. — Edna Saint-Vincent Millay : *The Buck in the Snow*, Harpers, New-York. — Alice Corbin Henderson : *The Turquoise Trail*. Houghton, Mifflin, Boston. — Stark Young : *The Torches Flare*, Scribners, New-York. — Samuel Rogers : *Less Than Kind*, Payson and Clarke, New-York. — Donn Byrne : *Destiny Bay*, Sampson Low, Londres. — Maxwell Bodenheim : *Georgie May*, H. Liveright, New-York. — V.-F. Calverton : *The Bankruptcy of Marriage*, Macaulay, New-York. — Maria Jolas : *Le Nègre qui chante*, traduction, Les Cahiers libres. — Walt Whitman : *The Eigteenth Presidency*, Tambour. — Divers : *Short Stories from Vanity fair*, H. Liveright. — Mémento.

Une des plus belles figures de la poésie américaine contemporaine et une des plus méconnues, Ralph Cheever Dunning, habite depuis longtemps Paris où il écrit constamment sans avoir beaucoup publié encore. En 1910, il donna au public un poème dramatique, *Hyllus*. Puis il se tut de nouveau. Avant la guerre, il quitta l'Amérique et ce ne fut que plus de dix ans

après s'être installé à Paris qu'il se décida à publier un nouveau volume. Ce fut *Rococo*, un long poème en *terza rime*, mais plus qu'un tour de force. Il y a là autre chose qu'une belle histoire d'amour frustré, écrite en un style compliqué. Dunning ne se complaît que dans la perfection et il l'achève autant dans le fond que dans la forme. Mais passons à son nouveau livre qui vient de paraître.

Windfalls est un recueil de poèmes courts. La valeur en est inégale, mais le niveau général est extrêmement élevé. Et on y reconnaît tout de suite les éléments qui valent à Dunning ces deux reproches de la part des Américains : hermétisme et hypersexualité. Soit. Il a une imagination qui emporte tout dans sa course et qui lui souffle des images compliquées, mais non moins belles. Aussi ne s'efforce-t-il pas à bannir de sa poésie la passion. Sous des dehors froids, ses vers renferment une nature bouillonnante et il est en sorte poète de l'amour, de toutes les amours. Des poèmes comme *In the Luxembourg Gardens* sont en tous points remarquables, bien qu'il y en ait quelques-uns qui ne soient pas dignes de figurer dans le volume.

En somme, Dunning me fait penser à Paul Valéry. J'accorde d'avance qu'entre eux il y a de grandes différences, mais ils ont aussi des ressemblances étonnantes : hermétisme (inexistant chez l'un comme chez l'autre, mais qui dans l'opinion publique les caractérise tous deux), une pureté de forme qui est traditionnelle, mais est en même temps moderne, une haute inspiration sexuelle qui est la note prédominante des deux œuvres, un nihilisme désespéré qui est le résultat d'un point de vue philosophique commun. Mais Dunning a en plus un certain idéalisme qui rachète son désespoir. S'il est convaincu que l'homme ne vaut rien, il espère néanmoins se tromper. Cela, je ne crois pas que Valéry le fasse (sauf peut-être à la fin du *Cimetière marin*).

Ce nouveau recueil de Dunning le situe donc enfin. Nous en savons maintenant assez pour lui accorder notre admiration sans restrictions.

A Allen Tate, auteur de **M. Pope and others poems**, il manque la perfection de style que s'est assurée Dunning. Le message de ses vers est moins caché que chez le poète de *Windfalls*. A vrai dire, il semblerait presque que la pensée soit le but unique de sa poésie. On reconnaît peut-être là l'influence du côté criti-

que de son caractère. Car Tate est connu presque autant comme critique, extrêmement intelligent d'ailleurs, que comme poète. Je puis sembler le dénigrer en insistant sur son seul défaut, mais je lui porte une grande admiration. Sans doute est-ce pour cela que ce défaut me frappe tellement. Tate sacrifie, me semble-t-il, trop souvent sa musique à sa pensée. Il est incontestable qu'il a quelque chose à dire. Et quelque chose qui ne se dit pas en mots de deux syllabes. Aussi n'hésite t-il point à user des polysyllabes les plus compliqués. Ceux-ci n'ajoutent ni au rythme ni à la musique de ses vers. Je ne saurais assez dire combien je regrette cela. C'est là la raison qu'entre tous ses poèmes je préfère le sonnet *Long Fingers*, qui semble inférieur à beaucoup d'autres morceaux de par le fond (et encore je n'en serais pas trop certain !), mais qui achève la plus grande beauté stylistique du volume. Je donne ici une traduction des deux premiers vers :

> Le crépuscule, doigts longs et cheveux noirs.
> Doigts longs, les vieilles peintures aux murs.

Et des six derniers :

> Et il y a eu des doigts longs qui semblaient en pierre,
> Eternels, ornés d'un anneau ancien
> Gravé : *ces doigts ne sont pas os et chair.*
> Souvent je me ressaisis, solitaire.
> Que disais-je ? Un roi égyptien
> Toucha jadis de longs doigts qui ne sont rien.

Allen Tate est un des plus importants de ces poètes que l'on veut « intellectuels ». Je l'aimerais plus rythmé, plus musical. Alors il dépassera facilement ceux dont il est aujourd'hui l'égal.

Robinson Jeffers est connu comme poète de la « terreur tragique ». En effet, par son sens de la tragédie il rejoint les Grecs anciens, et il se complaît dans les sujets les plus froidement cruels qui soient. Comme ses livres précédents, son nouveau volume, **Cawdor** est composé d'un long poème, qui donne son titre au recueil, et de quelques pièces courtes. Le poème principal, qui fait songer à Œdipe, met en scène les passions les plus terribles et se termine de la façon la plus tragique pour tous les personnages. Il est moins bon que les longs poèmes précédents de Jeffers (notamment *Roan Stallion*), mais quelques passages valent bien la peine. Par exemple, la conception de Jeffers qu'au

moment qui suit la mort les cellules cérébrales restent un temps illuminées par la dernière image qu'elles aient conçue, est très originale. Parmi les pièces courtes, *A Redeemer* montre le mieux la grande force du poète.

Malheureusement, je ne saurais louer **Moods**, le volume de vers du romancier Theodore Dreiser. Il y a à peine trois éclairs brefs d'images prenantes. Le reste, bien nommé, n'est que des humeurs, trop souvent des humeurs interrogatives.

Le nouveau recueil d'Edna Saint-Vincent Millay, **The Buck in the Snow**, n'est pas brillant. Il confirme l'opinion que la valeur de cette poétesse a été exagérée.

L'anthologie publiée par Alice Corbin Henderson, **The Turquoise Trail**, contient de belles choses. Mme Henderson s'est proposé de montrer la poésie du Nouveau-Mexique, mais il est toujours délicat de prendre ainsi des frontières d'Etat comme frontières de poésie. Les poèmes de Witter Bynner (en particulier *A Dance for Rain*) sont de loin ce qu'il y a de meilleur dans le livre, mais le genre qui semble le plus sincère est celui de la ballade de cowboys. Le recueil ne manque pas d'intérêt

Du côté des romans, il y a aussi quelques livres dignes de retenir l'attention. **The Torches Flare**, par Stark Young, est le second roman de ce critique littéraire et dramatique. L'histoire est celle d'une jeune Américaine provinciale qui vient à New-York et trouve de suite un emploi sur la scène dont elle sortira grande vedette. Il faut croire que cela est possible, puisque Stark Young connaît mieux que quiconque la vie et la technique du théâtre américain. Le livre est très bien écrit. Suite de chapitres courts qui exposent le thème d'une façon assez cinégraphique, tout en restant de la littérature de haute qualité.

Less Than Kind est le second roman de Samuel Rogers, jeune professeur-auteur dont j'annonçais ici même les promesses dans ma dernière chronique. Réel progrès à constater aujourd'hui. Il nous conte la vie d'un jeune professeur sans volonté qui, à bout de patience, tue le mari infidèle de sa sœur idolâtrée. Histoire simple, tragiquement simple. L'auteur y transpose dans la vie courante la grande tragédie classique. Et il y réussit sans jamais tomber dans la médiocrité qui aurait entraîné le mélodrame et par conséquent le manque complet de valeur. Samuel

Rogers a tenu ses premières promesses. On peut tout attendre de sa plume fine.

On nous a présenté aussi un livre posthume de Donn Byrne dont j'ai déjà longuement parlé ici. C'est **Destiny Bay**. Recueil de contes, rapportés par un jeune homme qui n'est le personnage principal que d'un seul d'entre eux. Très doux, écrit en un style dont on voit rarement le pareil, ce livre apporte une grande paix au lecteur (mais il ne faut pas croire qu'il manque d'action : chaque conte fait trépigner). L'atmosphère irlandaise générale est charmante et ne peut manquer de plaire.

L'atmosphère de **Georgie May**, par Maxwell Bodenheim, est tout autre. Entre 1909 et 1912, l'auteur nous emmène sur les traces d'une prostituée dans une ville du sud des Etats-Unis. Toute la pègre, tout ce peuple de filles, de souteneurs, de cambrioleurs, d'assassins à la solde de qui veut bien les payer, sont décrits avec une maîtrise exceptionnelle. Nous voyons Georgie sur le trottoir, en prison, puis refusant d'épouser l'homme dont elle a été l'amie pendant un an. Revenue au rendez-vous de la pègre, au cours de son « hustling » elle rencontre un jeune homme de bonne famille qui l'entretient assez longtemps. Elle a développé pour lui un brin d'amour maternel et, lorsque les parents du jeune homme, mis au courant, lui demandent de ne plus le revoir, elle avale un flacon de poison. Bodenheim, qui a été poète avant d'être romancier, garde dans sa prose une très grande beauté. Il adresse la parole à ses personnages d'une manière qu'on ne manquera pas d'imiter.

The Bankruptcy of Marriage par V.F. Calverton, est un livre de grande envergure. Nous voilà loin de la fiction. Calverton dresse, dans ce document sociologique, un réquisitoire terrible contre la société moderne. *Le mariage a fait faillite*, déclare-t-il, mais loin de se demander si cela est moral ou immoral, bon ou mauvais, il expose les diverses façons que nous avons de nous y adapter. Contraception, avortement, amour libre, voilà les remèdes qu'il voit aux divorces trop nombreux, aux adultères pullulants, aux malheurs conjugaux dont nous sommes entourés. Tout pour remédier à la situation hypocrite d'un mariage sacré en nom seulement et pas en fait. Ce livre est un des documents les plus importants parus jusqu'à ce jour sur la question délicate des rites caducs du mariage.

Avec **Le nègre qui chante**, chansons nègres traduites par Maria Jolas avec une introduction d'Eugène Jolas, nous avons un recueil très intéressant et qui donne un coup d'œil complet sur l'âme noire. Choix de « spirituals », de chansons de travail, de « blues » et de vieilles ballades, cette traduction impeccable (à laquelle on n'a malheureusement pas joint la musique) forme un très beau livre. L'introduction d'Eugène Jolas nous met tout à fait au courant de ce qu'il faut savoir pour apprécier amplement l'excellent travail de sa femme.

A Paris est paru encore un document très important de littérature américaine. C'est **The Eighteenth Presidency**, discours inédit de Walt Whitman. Jean Catel a écrit une courte préface excellente, et le texte lui-même est d'une qualité d'exception. Amy Lowell a appelé ce morceau « la plus belle page de Whitman ». Et nous sommes tentés de corroborer son jugement.

Terminons en signalant le recueil **Short Stories from Vanity Fair**, où on trouve des nouvelles appartenant à tous les plans de la littérature. Depuis les quatre contes admirables de Sherwood Anderson, on descend par Schnitzler, Molnar, Morand et Maurois, jusqu'à quelques écrivains qui ne méritent pas de figurer dans ce volume. Mais l'effet général n'est pas mauvais.

Mémento. — Nous avons appris avec regret la mort de deux personnages qui occupaient de belles places dans la littérature américaine. Elinor Wylie, décédée en Amérique, était une des poétesses les plus importantes du moment. Léon Bazalgette, mort à Paris, avait rendu de grands services à la littérature américaine en la répandant en France.

On a souvent dit que la poésie américaine était une poésie d'exilés. En effet, en plus des gens comme Jolas qui habitent depuis assez longtemps Paris, de nombreux poètes y sont de passage (pour des périodes variant de quelques jours à une année) : Léonie Adams, Countée Cullen, Allen Tate, Lynn Riggs (tous ceux-ci avec des Bourses Guggenheim), Hart Crane, etc... Un autre boursier Guggenheim, Stephen V. Benet, vient de publier un poème épique, *John Brown's Body* (Doubleday, New-York), qui eut un grand succès de librairie dont on cherche en vain à trouver les causes.

Trois revues semblent former le contingent intéressant de la presse littéraire. Ce sont *The Dial* (New-York) qui n'a malheureusement pas fait grand'chose dernièrement ; *Transition* (Paris) qui publie des enquêtes intéressantes et des textes de grande envergure, dont nous reparlerons ; et *Poetry* (Chicago), première revue uniquement de poésie du

monde entier. Cette dernière décerne chaque année des prix intéressants. En 1928, les lauréats furent la regrettée Elinor Wylie, Vachel Lindsay, Marion Strobel, Ted Olson, Elisabeth Madox Roberts, Sterling North, Emmanuel Carnevali, et Horace Gregory. Nombre de poètes eurent une mention honorable. Parmi ceux-ci, citons comme les plus intéressants : Marjorie Allen Seiffert, Robinson Jeffers, E. James Olson, Agnes Lee, et Robert Roe.

On annonce une nouvelle revue, *Tambour*, dirigée par Harold J. Salemson, à paraître à partir de février 1929, à Paris. *Tambour* publiera Américains et Français dans le texte original. Pour tous renseignements, s'adresser à *Tambour*, 3 Rue Berthollet, Paris V.

Enfin, accordons nos louanges sans réserves à M. Victor Llona qui traduit d'une façon parfaite l'autobiographie de Sherwood Anderson, *Un conteur se raconte* (Kra, éditeur). Et déconseillons, chez le même éditeur, un fort mauvais livre de M. Régis Michaud, *Littérature américaine*.

HAROLD J. SALEMSON.

LETTRES CHINOISES

Simone Téry : *Fièvre Jaune (la Chine convulsée)*, Flammarion. — André Malraux : *les Conquérants*, B. Grasset.

La Chine soi-disant anarchique vient de remporter une grande, une significative et profitable victoire sur l'Europe. Victoire toute représentative des préoccupations modernes, infiniment moins coûteuse et (sans efforts) plus profitable pour elle que n'a été pour nous le traité de Versailles.

Huit traités consacrent cet événement dont les conséquences seront multiples et variées : la Chine a brisé l'une des entraves que l'Europe lui avait, à tant de frais, et avec tant d'éclat, imposées depuis tant d'années. Aidée de la propagande russe en Amérique et en Europe, elle a fait peur aux Blancs. Ceux-ci, plutôt que de défendre leurs privilèges par les armes, préfèrent les abandonner. Ils capitulent.

Depuis 1842, date à laquelle l'Angleterre avait obligé la Chine à signer un traité fixant définitivement les droits de douane pour toutes les classes de marchandises, c'était l'Europe qui dictait à l'Empire du Milieu non seulement le pourcentage perçu par les Douanes chinoises (5 o/o *ad valorem*), mais encore l'évaluation elle-même des marchandises. Le taux n'avait jamais changé. Récemment, certain produit payait en France 375 o/o et au

Japon 325 o/o de droits, alors qu'il payait encore 5 o/o en Chine.

Là-bas, le peuple en profitait, payant moins cher les produits étrangers et vendant davantage des siens, puisque leur bas prix (sans droits de douanes) permettait à plus de bourses de les acheter. Les anciens gouvernants, pour qui l'idéal était de maintenir la vie à bas prix, voyaient cela d'un bon œil et ne cherchaient pas à changer les choses.

Mais le but des modernes n'est pas le bonheur commun : il leur faut de l'argent. N'est ce pas la puissance ? La plupart, élevés aux Etats-Unis, ont vu qu'avec de l'argent on achète tout : votes, consciences, talents. La presse chante sur le ton donné par l'argent, entraîne l'opinion. Un gouvernement qui a de l'argent peut avoir une forte police, une puissante armée. Plus de révoltes à craindre, alors. On peut augmenter continuellement et sans danger les impôts : le contribuable travaillera et payera, bon gré mal gré.

Déjà, en 1922, à Washington, s'appuyant sur la jalousie américaine contre le Japon, les Nordistes avaient obtenu que la pression des Maîtres de l'or fît contresigner aux Puissances appauvries des promesses lointaines.

Les sudistes, exclus de la Conférence de Washington, s'étaient tournés vers la Russie. Ils trouvèrent là, en plus de l'or et des armes, un puissant levier : l'émeute. Les Russes leur montrèrent la peur des Blancs devant la foule. Peur ou sensibilité maladive, les blancs ne tirent plus sur une foule.

Par l'émeute, on chassa la principale ennemie, la Grande-Bretagne, de tous ses « settlements » dans l'intérieur ; on ruina le commerce de Hongkong, qui représente 15 o/o du mouvement de tout l'Empire Britannique. A Nanking, on tua et on viola impunément les Anglais et les Américains. La Grande-Bretagne, vaincue, demanda à traiter.

Dans les mois de juillet à décembre (et, signe des temps, tous en anglais, sauf la France), Grande-Bretagne, Etats-Unis, France (le 22 déc.) Belgique, Hollande, Espagne, Italie, Portugal (le Japon n'a pas encore accepté) ont signé l'abandon de tous leurs privilèges sur les Douanes. La Chine a retrouvé son autonomie douanière. Immense victoire.

Qu'en fera t-elle ? Tout d'abord, elle élève les droits de 5 o/o jusqu'à 27 1/2 o/o en la plupart des cas. C'est-à-dire que nous

payerons plus cher les produits chinois, mais aussi que les Chinois payeront plus cher nos produits, sans que nous en profitions. Ils en achèteront donc moins. Et le total des impôts passera en achats d'armes pour nous faire peur ; plus tard, peut être, en construction d'usines pour concurrencer les nôtres ; alternative guère plus favorable

Pour qui, enfin, connaît l'âme asiatique, cette première victoire ne peut être que le prélude de beaucoup d'autres. Celui qui a cédé une fois doit logiquement céder encore. On recule seulement quand on est le plus faible ou le plus sot.

Pratiquement, Tchang Sio léang, le maître actuel de Mandchourie, a parlé de lancer en Europe un emprunt de cent millions de dollars, gagé sur ces ressources nouvelles. Le gouvernement de Nanking a fait venir M. Kemerer, financier anglo-saxon auquel les banques anglaises et américaines ont donné, dit-on, certains pouvoirs. A quand le grand emprunt chinois, versé par nous et gagé sur les droits payés par nous? Notre satisfaction ne sera-t-elle pas grande de savoir que la Russie, ayant entendu parler de cet emprunt éventuel, réclame déjà les sommes payées par elle pour la propagande, la fourniture d'armes et d'instructeurs aux vainqueurs ? Et puis, le gouvernement de Nanking, sur les suggestions de Moscou, abolira-t-il les dettes étrangères, comme il l'a proclamé ; avant ou après le nouvel emprunt ?

L'extrême intérêt de tant de faits vivants a transformé les livres sur la Chine. On ne voit plus paraître ces récits fantaisistes bâtis sur des types conventionnels : Le Vieux Sage, le Mystérieux Conspirateur, le Fantoche automatique aux politesses incessantes et au sourire crispé. L'excellent reportage de Jules Sauerwein avait ouvert les voies vers la description d'une Chine vraie ; superficielle encore, mais exacte.

Simone Téry, dans sa **Fièvre jaune**, trace des évocations spécialement poignantes de ce qui était pour elle comme une autre planète. Elle a vu, cependant, avec une justesse et une intuition si rares que son œuvre dépasse le reportage ou le récit de voyage : c'est le tableau même du drame social qu'est toute civilisation : le peuple qui souffre, râle, travaille et meurt pour satisfaire aux avidités, aux ambitions ou aux folies idéalistes de dangereux meneurs.

Sans parti pris d'interprétation, elle décrit ce qu'elle a vu, les

gens qu'elle a visités, et elle a été reçue par tous ceux qui ont quelque pouvoir en Chine. Elle a même eu cette chance rare d'interviewer le vénérable Kou Rong-ming, l'illustre philosophe qui parlait couramment français, anglais, allemand, italien, japonais, malais, lisait latin et grec dans le texte. Docteur ès lettres de l'Université d'Edimbourg, ingénieur de l'Université de Dresde, on avait parlé de lui pour le prix Nobel. Il devait mourir quelques semaines après cette interview, en octobre 1927. Il venait, quand il vit Mlle Téry, de m'envoyer un de ses ouvrages, avec une dédicace que je conserve pieusement, et ce passage souligné de sa main, hommage vers toute mon œuvre pour faire connaître et admirer en France la vraie Chine travailleuse, loyale, sobre et ingénieuse : « Ton désir ardent a été de joindre ce qu'il y a de mieux à ce qu'il y a de mieux, de briser la muraille qui sépare l'Orient de l'Occident ». Mes remerciements, arrivés làbas après sa mort, ont été comme un bouquet flétri sur sa tombe. Sa disparition est pour l'Univers une grande perte.

Simone Téry trace de lui un saisissant portrait (p. 103) : « M. Kou Rong-ming, qui a soixante et onze ans, est d'une maigreur surnaturelle. Deux trous se creusent au milieu de ses joues. Il a une robe de soie bleue, luisante de crasse, quelques poils gris en barbiche et quelques cheveux soigneusement nattés à l'ancienne mode, en longue queue de rat. L'esprit court sur son visage décharné, et ses yeux si jeunes sont pleins, tour à tour, de gravité et de malice. Ses longues mains, osseuses et souples, accompagnent de gestes vifs ses discours. Sa courtoisie est si délicieuse qu'on demeure enchanté des choses les plus désagréables qu'il peut dire, et il en dit !...

« Il m'accueille dans une de ces charmantes maisons chinoises, spacieuses, inondées d'air et de lumière et pourtant pleines de détours, de surprises avec leurs cours dissimulées les unes derrière les autres... Suspendue dans l'antichambre comme un lustre, une cage pleine d'oiseaux. Des chrysanthèmes ébouriffent leurs têtes rondes dans des pots vernissés... La pièce où me reçoit le Sage est d'une simplicité spartiate. Sur le mur blanc, une photographie de Gœthe, des peintures chinoises où quelques coups de pinceau font surgir, comme un rêve, des paysages évanescents. Et puis, sur des panneaux, des poèmes et des sentences dessinés avec des caractères beaux comme des êtres vivants. Sur

un rayon, des livres dans toutes les langues européennes voisinent avec des livres chinois...»

Mais l'intrépide jeune fille a vu aussi tous les grands chefs militaires, les conseillers civils aux combinaisons fertiles. Elle a vu l'arrivée du généralissime Tsiang Tsié-che (Tchang Kai-shek, à la cantonaise) dans les ruines de Nanking pillé. Que n'a-t-elle vu ? Le résultat est une œuvre d'histoire vivante, un document attachant et qui sera nécessaire à tous ceux dont l'activité intellectuelle s'étend plus loin que leur machine à écrire et leur autobus. La lutte éternelle du gouvernant et du gouverné, la mise en esclavage d'un peuple au nom de sa libération, donnent à chaque page un intérêt profond. Et, puisqu'il faut, assure-t-on, qu'un critique relève les fautes de détail (comme si cela comptait !) une seule erreur (p. 230) : « les spectateurs se précipitent pour tremper des morceaux de pain dans le sang frais... » On ne mange pas de pain (même pas de ce pain-là) en Chine, et on ne trempe rien du tout dans le sang frais... Du moins, les nombreuses exécutions auxquelles j'ai assisté ne comportaient pas ce rite.

Comme on voudrait que fût tout à fait vraie cette révolte antimilitariste du Ro-nann (p. 226). « Alors les paysans... ont fini par se révolter. Ils se sont unis en grandes bandes, et, comme ils n'ont pas d'armes, ils ont pris des serpes, des fourches et des lances. Ils s'appellent les Lances-rouges, ou encore les Ventres-durs... Tous les soldats qu'ils rencontrent, ils les massacrent sans pitié. Ils ne leur demandent pas de quel camp ils sont... Ce sont des soldats : ça leur suffit, ils les tuent ». Exact, mais en de trop rares endroits de la Chine.

Car si cette soldatesque pillarde est si haïssable, c'est qu'elle ruine le travailleur, emporte les semences, tue le laboureur et empêche les semailles. Et dans ce pays où la nourriture est aussi rare que l'argent pour l'acheter, c'est la famine (p. 234) : « Au Shantoung... neuf millions d'habitants meurent de faim... Mais le Shantoung n'est-il pas une province maritime, une des plus accessibles de la Chine? N'y a-t-il pas moyen d'organiser des secours, d'envoyer des ravitaillements ? — Impossible, les routes sont coupées par les troupes... Pauvre Chine ! »

André Malraux intitule « roman » son livre **Les Conquérants**, remarquable et sinistre tableau (atténué d'ailleurs) de

la révolution cantonaise et de la lutte menée avec l'aide des Soviets, contre Hongkong et la Grande-Bretagne.

La forme directe adoptée : « Je vois..., je dis », donne à l'œuvre une force et une crédibilité qui la rapprochent d'une autobiographie. Le sous-titre de « roman » est nécessaire pour empêcher d'admettre la parfaite authenticité du récit. Il ne peut empêcher de reconnaître et d'approuver la vérité des descriptions. Tout cela, c'est une grande joie pour le lecteur depuis longtemps lassé des types conventionnels dans les mêmes faux paysages, sous les déguisements variés du théâtre, du roman et du journalisme. Le cinéma, en obligeant à représenter de la vérité, a restreint peu à peu le goût de l'invraisemblable. Le film romantique est ridicule à côté du documentaire.

André Malraux connaît à coup sûr très bien ce dont il parle. Son livre est poignant comme un bon film documentaire. Et comme les bons films, il ne comporte pas de fin bien confortable et bourgeoise. Il s'arrête net quand l'épisode décrit est passé. Dans la vraie vie, tout continue : il n'y a pas de commencement et de fin.

Les Conquérants et *Fièvre Jaune* feront, mieux que dix pesants volumes, comprendre la vraie Chine moderne, celle qui râle sous la vermine militariste (comme nous agonisons, rongés par la vermine parlementaire), mais qui supporte tout dans l'espoir de se libérer de l'étranger; d'être une nation libre ; d'avoir ses propres lois, ses propres coutumes ; de laisser tomber l'horrible civilisation d'usine que l'Amérique impose, vil esclavage en commun, pour retrouver enfin le digne travail en famille et la résistance organisée contre tout pouvoir abusif.

GEORGE SOULIÉ DE MORANT.

LETTRES JAPONAISES

Publications de circonstance. — Les « Etudes de la Société Meiji ». — Paul Claudel : *L'Oiseau Noir dans le Soleil Levant*, Editions Excelsior, Paris. — L'Ecole de Sociologie religieuse. — Divers : *Mythologie Asiatique Illustrée*, (avant-propos de Paul-Louis Couchoud), Librairie de France, Paris. — Ethnologues modernes. — La race blanche du Japon. — Dr George Montandon : *Au Pays des Ainou*, Masson, Paris.

L'accession au trône de l'empereur Hirohito, célébrée le 11 novembre, est un de ces événements qui font date, qui marquent

une fin et un commencement. J'ai déjà dit ici que les Japonais aiment à compartimenter l'histoire, à fractionner le temps (15-12-27, page 719). Ils sont aujourd'hui au seuil d'une nouvelle période ; de nombreux ouvrages et publications diverses paraissent à cette occasion. Ce sont des récits sur les intronisations d'autrefois, sur les couronnements dans les royaumes étrangers, des explications sur le rituel de la cérémonie du « jûzen », au cours de laquelle l'élu recueille la succession solaire et prend possession des instruments divins : la pierre précieuse, le miroir, le sabre ; ce sont encore des descriptions magnifiquement illustrées des danses, des fêtes, des jeux antiques qui suivent la cérémonie du jûzen ; des explications de symboles. Il y en a pour toutes les intelligences, pour toutes les bourses, et pour le public instruit et pour les gens du peuple.

Les auteurs s'appliquent en général à montrer comment, avec le progrès intellectuel, l'esprit fétichiste s'atténua, comment les vieux mythes, se compliquant d'idéologie, se transformèrent en une sorte de naturalisme panthéistique.

La célébration de l'avènement au trône a revêtu ce caractère à la fois imposant, solennel, majestueux et fruste, simple, naïf, des cérémonies du shintoïsme d'Etat ; elle a rappelé par quelque côté l'époque primitive des oblations, des offrandes, des sacrifices propitiatoires, des chants et des danses rustiques. Toutes les fêtes du Shintô sont en étroite relation avec la vie agricole : la date de l'intronisation doit se rapprocher du jour du *Niiname matsuri*, fête qui a lieu le onzième mois, et au cours de laquelle l'empereur offre aux dieux les prémices du riz.

Peu après eut lieu la cérémonie nommée « Daijo-é », la plus solennelle du shintoïsme. Elle n'est célébrée que cette seule fois au cours du règne, pour honorer les ancêtres de la famille impériale, c'est-à-dire les *tenjin*, les sept générations d'esprits célestes qui ont précédé Amaterasou, déesse solaire, et les *chijin*, les cinq générations d'esprits terrestres.

§

Le « Numéro d'Automne » des *Etudes de la Société Meiji* contient des pages de M. Ariyoshi Saeki, ex-ritualiste shintoïste à la Cour impériale sur l'esprit de la solennité « Daijo ».

La Société Meiji a pour objet l'étude des religions, des philo-

sophies, des lois, des arts du Japon ; l'un de ses buts est d'aider au rapprochement intellectuel des Japonais et des étrangers. Son secrétaire général, M. le professeur G. Kato, vient de publier, à l'usage de ces derniers, le *Kogoshui*, recueil de textes historiques.

Le même « Numéro d'automne » offre maints articles concernant l'histoire et les religions nationales. Je remarque l'étude d'un étranger, d'un Américain, le Dr W. E. Griffris, sur l'empereur Meiji. Quelle part ce souverain prit-il à l'œuvre de modernisation, de refonte politique ? Une part importante, décisive, disent les uns ; insignifiante, nulle, suivant les autres. M. Griffris observe que Meiji n'était guère préparé à jouer le rôle de réformateur d'Etat. Il fut servi par une faculté qu'il eut à un très haut degré : la connaissance des hommes. Conseillers, serviteurs du trône affluèrent, tous grands patriotes, et de tempérament ardent. L'empereur les jugea à leur valeur, et, dans la politique qu'il leur laissa faire, il agit en modérateur. Cela me semble assez bien vu.

Dans sa conclusion, le Dr W. E. Griffris exprime une idée qui circule dans certains milieux américains d'Extrême-Orient :

« Si le Japon et les Etats-Unis maintiennent leur amitié et travaillent de concert, ils créeront un type de civilisation supérieure, car c'est une loi de l'histoire que l'union de la vieille expérience et de l'effort dirigé par les talents et la claire vision des choses remporte la victoire ».

Encore une idée chimérique de ces grands réalistes d'Américains ! Mais il est vrai que le Japon, riche de matière spirituelle, et l'Amérique, riche d'autre chose et de pensées ambitieuses plus encore, se recherchent, s'efforcent de se joindre, en dépit des obstacles et des influences opposées. Successivement placé à Tokio et à Washington, Paul Claudel a dû observer ce phénomène d'attraction trop peu connu.

A Washington, l'auteur de la « Femme et son Ombre » est, me dit-on, fréquemment interrogé sur l'âme japonaise. Qu'en dit-il ? *L'Oiseau Noir dans le Soleil Levant* ne résume pas, j'imagine, toute son expérience. Certes, ce livre contient des éléments de connaissance d'un rare prix, mais il s'adresse à des initiés ou à de purs claudéliens. Il y a des pages cependant que chacun lira avec émotion, comme celles intitulées : « A travers la

ville en flammes » : divagations de l'homme après le choc dévastateur, ses efforts douloureux pour se dégager de l'épouvante, son attitude humble dans cette nature qui craque et s'entr'ouvre, tout cela est dit d'une écriture libre qui suit les mouvements du cœur.

Le mérite de Claudel est d'avoir aperçu le fond stable, permanent sur lequel le Japon vit et se développe. Rien n'est tout entier enseveli dans le passé ; le vieux Japon survit sous des formes renouvelées au sein du Japon occidentalisé. Et même, et surtout, la mythologie ne saurait être étudiée comme un ensemble de croyances desséchées, poussiéreuses.

Dans la magnifique *Mythologie Asiatique* illustrée, publiée sous la direction de M. Paul-Louis Couchoud, M. Serge Eliséev a traité de la mythologie japonaise. La partie consacrée au Shintoïsme constitue un excellent exposé de l'histoire des dieux et des génies nationaux. L'iconographie du bouddhisme japonais est constituée par une collection de fiches clairement classées. Mais les chapitres qui auraient donné tant d'intérêt à cette étude, ceux qui se rapportent à l'influence du Bouddhisme dans le Japon moderne et à la vie des grandes sectes sont bien minces !

§

L'école de sociologie religieuse montre depuis quelques années une activité qui se traduit par des publications nombreuses et par une importante contribution aux monumentales encyclopédies ethnographiques, historiques, philosophiques, que les éditeurs ont mises à la mode. Assez nettement influencé par les travaux anglais, et notamment par ceux de Frazer, cette école s'attache à l'étude du fétichisme et du totémisme. Des recherches faites sur les formes du shintoïsme primitif sont inspirées par cette idée que la conformation psychologique des Japonais des temps modernes s'explique par les modes de vie spirituelle du plus lointain passé.

Tandis que quelques-uns de cessavants restent fidèles à la doctrine orthodoxe touchant l'origine de la famille impériale et de la nation, d'autres interprètent librement les données mythologiques et appliquent aux problèmes des origines les méthodes decritique européennes.

Dans le domaine anthropologique et ethnographique, cette dernière tendance est particulièrement marquée.

Les préhistoriens de culture européenne situent dans la Corée méridionale le « plateau céleste » de la mythologie. De là descendit un peuple de race malaise; il fut suivi par les Coréens septentrionaux de race mongolique. Les envahisseurs trouvèrent l'archipel nippon habité par deux races, les Tsuchigoumo et les Ainou. Les avis des ethnologues japonais sont partagés sur l'origine des premiers, véritables troglodytes dont le nom en japonais signifie « araignée de terre ». Sans cohésion, sans activité, sans intelligence industrieuse, ils se laissèrent exterminer par les nouveaux venus. Les Ainou au contraire étaient organisés ; ils ne se laissèrent pas déloger de leur territoire. Après des siècles de résistance, les uns se soumirent et se mêlèrent aux Nippons, les autres gagnèrent le nord.

Longtemps les Japonais s'efforcèrent de soumettre et d'assimiler les tribus du Yeso ou Hokkaidô ; n'ayant pu y parvenir, ils s'en désintéressèrent. Depuis une vingtaine d'années, leur attention se porte sur cette peuplade qui diminue d'année en année. Des mesures ont été prises pour l'empêcher de disparaître tout à fait. De nombreux travaux savants ont été publiés sur ces premiers occupants du sol nippon — l'un des derniers en date est *l'Album des Arts décoratifs de l'Ainou*, de M. Sugiyama— et l'on est aujourd'hui à la recherche des observations qui ont pu être faites en Europe sur les Ainou. L'importance de l'ouvrage que le docteur George Montandon a publié il y a quelques mois a surpris les Japonais. C'est, de fait, la première grande étude anthropologique qui ait été faite concernant ce petit peuple-race, somme toute assez obscur.

L'auteur rend minutieusement compte des résultats de son enquête dans les parties du Hokkaidô où les Ainou sont confinés (chapitre sur les données somatiques). L'Ainou est de complexion plus robuste, plus massive que le Japonais ; la peau est d'un blanc hâlé, le système pileux est fortement développé, les cheveux sont ondulés ; l'œil n'a pas le pli mongolique ; on constate des iris verdâtres et l'absence de prognatisme.

Un chapitre précédent était consacré à la craniologie ainou. J'arrête mon attention sur la partie intitulée: « Où situer la race ainou ? » Le lien somatique, la ressemblance morphologique,

serait suffisant, suivant le Dr Montandon, pour faire admettre que la race ainou est une quatrième race blanche, aumême titre que les races méditerranéenne, alpino-arménienne et nordique. Sur la base d'arguments ethnographiques et linguistiques, les Blancs d'Extrême-Orient doivent être rattachés aux Blancs d'Occident. Mais comment expliquer leur existence sur cette pointe extrême de l'Asie orientale, leur séparation de la masse occidentale ? L'hypothèse formulée par le Dr. Montandon est ingénieuse, séduisante et fort plausible.

La race blanche occupait toute l'Eurasie septentrionale. Dans son centre, elle fut grignotée par le monde mongolique. Il y aurait eu cassure. Le lien entre les deux groupes est représenté par l'élément proto-nordique (Scythes, Tounghouses et tous les paléosibériens). L'aile orientale, de faible importance, isolée, s'étiola, tandis que l'aile occidentale se développait, prospérait.

Quoi qu'il en soit, l'appartenance des Ainou au type europoïde est incontestable. Les savants japonais n'en doutent pas ; jamais, à aucune époque, ils ne les considérèrent comme de vrais autochtones ; la tradition nippone les fait venir de l'Asie septentrionale et centrale. Et suivant les professeurs Kume, Tsuboi et Torii, les Tsuchigoumo eux-mêmes étaient originaires du continent asiatique septentrional.

Il m'a paru intéressant de remarquer que, au moment même où la science japonaise aborde franchement le problème des origines de la race nationale et fait, dans la formation de cette race, une part assez large à l'élément blanc, un ouvrage paraissait en France qui, en raison de sa richesse d'observations et de la hardiesse de ses déductions, a provoqué dans le monde savant japonais un vif intérêt.

ALBERT MAYBON.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Raymond Poincaré : *Au Service de la France. 5, l'Invasion*, Plon.

M. Poincaré, malgré le travail énorme que lui impose la Présidence du Conseil des Ministres, a trouvé moyen d'ajouter un 5e volume à son ouvrage monumental : **Au Service de la France** ; il est consacré à *l'Invasion* (août-déc. 1914).

Dans ses quatre premiers volumes, M. Poincaré avait étayé ses

souvenirs avec ce qu'il trouvait dans les publications antérieures, et il était arrivé ainsi à un récit d'une exactitude que même des critiques malveillants (comme celui de la Société hollandaise pour l'étude de la Grande Guerre) ont dû reconnaître. Dans son t. V, il a renoncé à ce contrôle, et a donné à son ouvrage la forme d'un journal basé sur des notes prises au jour le jour et complétées par des analyses des principaux documents remis au Président de la République, le tout soumis naturellement à une certaine révision, qui a éliminé des éléments anciens et en a introduit de postérieurs. Tel quel, le livre a un caractère spécial : c'est la guerre vue de la Présidence de la République. Ajoutons que M. Poincaré n'a pas imité M. Asquith qui, écrivant ses « Souvenirs », a ménagé tous ceux dont il parlait, pour ne pas créer des obstacles à son retour au pouvoir. M. Poincaré est toujours d'une mesure aussi parfaite dans ses jugements que d'une correction aussi élégante dans son style, mais il ne craint pas de portraiturer *exactement* les personnages dont il parle, et ses appréciations, aussi fermes que modérées, seront bien précieuses pour les historiens.

Au lendemain d'Agadir, le Gouvernement avait senti la nécessité de renforcer notre défense nationale, mais, mal conseillé par la coterie à laquelle il avait laissé accaparer le Conseil supérieur de guerre, il avait demandé le service de trois ans au lieu d'augmenter notre matériel. M. Poincaré en 1919 disait que ce qui était gênant dans l'enquête sur Briey, c'était qu'elle mettait à nu les illusions de notre état-major. Les avocats Briand, Barthou, Viviani, Millerand, représentaient l'ignorance la plus *crasse* en matière militaire. M. Poincaré, qui avait partagé beaucoup de leurs illusions, n'y renonce pas complètement dans son livre. « Le service de trois ans, dit-il, proposé par M. Briand... a dans une certaine mesure porté remède à notre infériorité... Les critiques développées à la tribune du Sénat par MM. Clemenceau et Charles Humbert ne sont malheureusement pas toutes sans fondement ; nous manquons d'artillerie lourde ; le retard qu'ont mis les Chambres à voter l'emprunt et les crédits extraordinaires demandés, d'accord avec moi, par le Gouvernement, a ralenti la reconstitution de notre outillage militaire. » En réalité, on avait fait fausse route, et on avait dépensé en 1913 et 1914 en constructions de casernes l'argent qui aurait dû être dépensé à

acheter des canons, des fusils, des mitrailleuses et des munitions.

On avait commis une erreur encore plus grave qu'en 1905-1906 où la moitié des crédits extraordinaires avaient été dépensés en travaux de fortification restés incomplets et dont la guerre allait révéler le peu d'utilité.

La guerre avait déterminé dans presque tout le peuple français une « union sacrée » ; mais certains ministrables restèrent en dehors ; tels Briand et Millerand, qui déclarèrent que « le ministère Viviani, composé comme il l'était, n'était pas à la hauteur des événements ». Quant à Clemenceau, en dépit d'une visite qu'il fit à l'Elysée le 6 août sur la demande de Poincaré, il restait hostile. Le lendemain cependant, il revint : il amenait le comte Sabini, attaché commercial d'Italie. Celui-ci exposa que l'Italie ne pouvait actuellement sortir de la neutralité. « Il est trop tôt, déclara-t il, pour faire la guerre à nos alliés d'hier. Peut-être le moment viendra-t-il, mais aujourd'hui, il est nécessaire de consolider la neutralité elle-même. Pour cela, il faut naturellement promettre à l'Italie certains avantages (collaboration en Asie Mineure, condominium méditerranéen). » — « A ma grande surprise, écrit M. Poincaré, M. Clemenceau ne bondit pas... Il rapporte cette conversation à M. Doumergue... Celui-ci est comme moi d'avis qu'il est impossible de rien promettre à l'Italie si elle ne nous offre pas un concours positif. »

La guerre agrandissait les attributions de Joffre. Normalement, il eût dû être surveillé par Messimy (le ministre de la guerre), mais celui-ci, l'ayant nommé en 1911, se trouvait en mauvaise posture pour signaler son insuffisance et demander son remplacement. Joffre qui, avec son G. Q. G., s'était éloigné à Vitry-le-François, en profitait pour laisser Messimy dans l'ignorance, non seulement de ce qu'il allait faire, mais de ce qui s'était passé. Après le « lamentable échec » de Mulhouse, il envoya au ministre un officier pour l'expliquer. Le ministre mena cet officier au Président, qui fut « un peu choqué par l'optimisme systématique » de ce messager. (Entre autres choses, il dit que « notre cavalerie avait pris partout un ascendant extraordinaire ; la cavalerie allemande fuyait devant elle... ») Si Messimy avait eu un observateur au G. Q. G., il aurait su que l'échec de Mulhouse était avant tout dû à l'impéritie de Joffre, qui avait fait marcher *isolément* 2 des 6 divisions qu'il y avait à Belfort, Vesoul

et Lure. De même, le Président n'apprit que par une note de Berlin « le grave échec dans la forêt de Parroy ». Parmi les membres du gouvernement, c'était à qui ferait preuve de plus d'aveuglement. Le 20 août, le colonel Aldebert ayant adressé une note « un peu plus vive » aux Belges pour « signaler les dangers d'une rupture de contact », Doumergue, Viviani et Messimy en réfèrent à Joffre, « et tous quatre sont d'avis que l'émotion du colonel Aldebert est injustifiée » ! Le lendemain, le Président « apprend une fois encore par les journaux la défaite de Morhange. Simultanément, le préfet du Nord téléphone que la population de Lille est très inquiète : « Les Allemands s'avancent en masse sur Mons. » — « Peut être, disent Messimy et Malvy, ces renseignements sont-ils faux ou prématurés. Mais M. Messimy ajoute que Lille est maintenant ville ouverte et que le général d'Amade qui s'y trouve n'y a à sa disposition que des troupes de dépôt... Le ministre craint donc qu'une attaque brusquée n'ait, si elle se produit, de grandes chances de réussir. Il déplore, cette fois encore, la lenteur des Anglais. D'après nos accords militaires, c'était à eux de couvrir notre aile gauche (?) et ils n'ont pas encore manœuvré. » Evidemment, Messimy ne comprenait pas encore l'étendue des fautes de Joffre.

Le 22, Poincaré apprend par le communiqué allemand que nous avons perdu en Lorraine 10.000 prisonniers et 50 canons. Il se fâche et charge Messimy de dire à Joffre « qu'il exige des renseignements réguliers et complets ». A midi, Joffre téléphone : « Nos forces se sont heurtées à des positions fortifiées [*faux*]... La 2e armée s'est repliée vers Nancy pour se reposer... La situation est toujours bonne en Alsace... Dans le Nord, nous avançons. » L'événement allait vite montrer ce qu'il y avait à penser de cet optimisme de mauvaise foi. A 16 h., on téléphone de Lunéville : « Les obus tombent... position intenable. » Une demi-heure après, autre coup de téléphone ; « Par ordre supérieur, le personnel quitte Nancy et part pour Paris. » A 17 heures seulement, un inspecteur explique de Nancy « qu'il lui a été ordonné d'évacuer les locaux du télégraphe et de détruire les appareils... mais que Nancy n'est pas occupé ». Un peu après arrive le colonel Pénelon, chargé par Joffre de dire « qu'il a pleine confiance dans l'issue de la rencontre » en Belgique. Mais le lendemain 23, on apprend que Lanrezac « a dû reculer de

plus de 10 kilomètres ». — « *Il faut*, dit Pénelon, *renoncer à l'espoir qu'avait conçu Joffre de rejeter les Allemands vers la mer du Nord.* » Ce soir-là, M. Poincaré nota : « Où sont maintenant les illusions dont on nous a nourris depuis 15 jours ? Nous sommes une nation brave... Saurons-nous être une nation tenace ?... Le devoir qui m'incombe est, en tout cas, très clair : garder, quoi qu'il m'en coûte, le front serein... Veiller jalousement sur le moral du pays. Ce devoir, je le remplirai jusqu'au bout... »

Le 24, Messimy autorise d'Amade à faire évacuer Lille. « Des rumeurs de défaite arrivent par l'Angleterre avant que le G. Q. G. envoie des renseignements précis. C'est seulement dans l'après-midi que nous recevons un télégramme de Joffre... Notre grande offensive a partout échoué. »

Pendant que cette effroyable catastrophe se produisait, le lamentable Viviani ne paraît avoir eu qu'une idée : Joffre avait commis la faute d'écrire à Poincaré sans passer par Messimy ! Le soir du 24, le Président dit à Viviani « qu'il était indispensable que le G. Q. G. ne se dérobe pas à tout contrôle... et d'élargir et de fortifier le cabinet ». Viviani objecta d'abord « qu'il avait scrupule à écarter les uns ou les autres de ses collègues », puis dit :

Je verrai M. Clemenceau... Je prierai également Malvy de pressentir Marcel Sembat, car je crois qu'il serait bon d'obtenir la collaboration d'un socialiste... Je vous demanderai enfin de vouloir bien convoquer vous-même Millerand, Delcassé et Briand... » Viviani s'en va et, bientôt après, revient : « J'ai trouvé, me dit-il, Clemenceau dans un état de violente exaspération. «Non, non, m'a-t-il répondu, ne comptez pas sur moi. Dans quinze jours on vous ouvrira le ventre. Non, non, je n'en suis pas. D'ailleurs, vous êtes victimes des généraux de jésuitière. C'est ce Castelnau qui est cause des défaites lorraines. Il faut en finir. » Après ce débordement de paroles passionnées, Clemenceau a eu une véritable crise de larmes, et, brusquement humanisé par la douleur, il s'est jeté dans mes bras, mais il a persisté à me refuser son concours.

Viviani sort et un peu après amène Sembat. Celui-ci « trouva prématuré de constituer un Cabinet plus large et d'abattre la dernière carte », puis déclara « qu'il consulterait son Parti ».

Millerand, Delcassé et Briand arrivent ensuite ensemble à l'Elysée, après avoir conféré entre eux, et me disent qu'ils se mettront volontiers à la disposition de M. Viviani. Mais ils ont des conditions à poser...

M. Millerand préférerait que l'on reconstituât plus complètement le cabinet... Il verrait avec satisfaction M. André Lefèvre aux Finances, M. Delcassé ou lui-même aux Affaires étrangères. Je lui fais remarquer qu'il n'y a aucune raison de remplacer au Quai d'Orsay M. Gaston Doumergue qui s'acquitte de ses fonctions avec beaucoup de tact, mais je ne parviens pas à le convaincre. Il reste à cheval sur une chaise, les coudes appuyés au dossier, les sourcils en bataille, les yeux aux aguets derrière le lorgnon, la bouche close et l'esprit comme buté. Moins sombre et moins silencieux, M. Delcassé critique avec amertume l'inertie actuelle de notre diplomatie. Il ignore tout, d'ailleurs, de ce qui s'est fait... M. Briand, plus subtil et plus discret, exprime l'opinion qu'il conviendrait de tenter de nouvelles démarches auprès de MM. Clemenceau et Sembat. Les heures passent sans que nous arrivions à une conclusion précise... A une heure du matin, mes interlocuteurs quittent l'Elysée sans que rien ait été décidé.

25 août. En présence de Viviani, je revois Briand, Millerand et Delcassé... Ces derniers ont de nouveau délibéré ensemble et semblent de moins en moins favorables... [Vaines offres de portefeuilles aux trois par Viviani]. Sur ces entrefaites, le parti socialiste, consulté par Sembat, vient de faire connaître sa décision : « Nous soutiendrons le Cabinet, quoi qu'il arrive. . Nous exprimons seulement le vœu que deux portefeuilles soient confiés à Guesde et Sembat. » Cette communication, faite par Malvy, pendant que Millerand, Delcassé et Briand se trouvent réunis dans mon cabinet, affaiblit sensiblement la résistance de ce dernier. Mais Delcassé, au contraire, accentue son opposition et objecte : « On nous traitera avant peu de Conseil aulique ». Millerand demeure immobile comme une statue et impénétrable comme un sphinx. Je finis par leur arracher à tous trois l'aveu que leur opposition tient surtout à la présence de M. Messimy au ministère de la Guerre. Ils savent bien qu'il ne s'est jamais occupé des opérations militaires... Mais ils le trouvent en ce moment surmené et nerveux. Ils lui reprochent, en outre, les communiqués faits à la presse... qui ont été depuis 15 jours d'un optimiste béat... Mais la faute est beaucoup moins imputable à M. Messimy qu'au G. Q. G. Après un entretien prolongé, et par moments assez pénible, Millerand, Briand et Delcassé s'en vont, toujours inséparables...

L'armée anglaise s'est repliée sur la ligne Valenciennes-Maubeuge...

26 août. Toutes sortes d'ambitions rôdent autour de M. Viviani, qui m'en fait mélancoliquement la confidence... Il faut donc nous hâter. Millerand revient après une nuit de réflexion. Il a eu de longues conversations.. Tous l'ont pressé de consentir à diriger l'administration de la guerre... aux côtés de M. Messimy qui conserverait ses attributions strictement militaires.. Mais Millerand déclare de nouveau qu'il ne veut

entrer au ministère que si on lui réserve les communications avec l'armée combattante. Devant cette insistance, M. Viviani et M. Augagneur, qui voient une force utile dans le sang-froid et dans la grande capacité de travail de M. Millerand, prient M. Messimy de lui céder cette partie importante de ses prérogatives... M. Augagneur lui dit : « Vous êtes fatigué, croyez-moi. Je suis médecin... Débarrassez-vous d'un fardeau trop lourd. »

[Après avoir nommé Gallieni gouverneur commandant les armées de Paris], M. Messimy, le cœur soulagé, cède gracieusement la place à M. Millerand... M. Briand indique alors à demi-mot que sa préférence personnelle serait de redevenir ministre de la Justice... M. Delcassé. . a complètement renoncé au mutisme d'hier. Il réclame avec insistance le portefeuille des Affaires étrangères... [Le désintéressement de Bienvenu-Martin et de Doumergue permet de tout arranger].

Quand Millerand avait été nommé en 1912 ministre de la Guerre, le lieutenant-colonel Emile Mayer avait fait observer que ce poste n'avait jamais auparavant été occupé par un homme plus incompétent L'ambition effrénée de M. Millerand faisait qu'il avait revendiqué à l'heure du danger suprême des fonctions qu'il était totalement incapable de remplir. Il n'apportait, *le livre de M. Poincaré le prouve*, aucune idée ; il voulait simplement prendre sa revanche de son exclusion du ministère de la Guerre en 1913. Ce qu'on ferait sous le couvert de son nom lui était indifférent. M. Messimy, au contraire, avait, en quittant le ministère, la crainte de ne pas voir suivre la bonne méthode. Une note remise par lui à M. Poincaré, prouve sa clairvoyance; elle portait : « 30 août 1914. Avant tout, ne pas tenter de s'enfermer dans Paris. Détruire en reculant tous les ouvrages d'art, même sur route. » A l'heure la plus angoissante que notre patrie ait connue, le parlementarisme remplaçait un militaire éclairé par le plus ignorant des avocats en matière militaire.

EMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie

J. G. Prodhomme et E. de Crauzat : *Les Menus Plaisirs du Roi. L'Ecole royale et le Conservatoire de musique.* Avec 17 portraits,

vues et plans d'après les documents de l'époque; Delagrave. 15 »

Louis Speleers : *Les fouilles en Asie antérieure à partir de 1843;* Imp. Vaillant-Carmanne, Liège.

Art

Abel Fabre : *Manuel de l'art chrétien.* Histoire générale de l'art chrétien depuis les origines jusqu'à nos jours. Avec 508 gravures; Bloud et Gay. 36 »

Cinématographie

Pierre Leprohon : *Le cinéma allemand;* le Rouge et le Noir. 5 »

Ethnographie, Folklore

Georges Lanoé-Villène : *Le livre des Symboles,* dictionnaire de symbolique et de mythologie. *Lettre C;* Edit. Bossard. 30 »

Baron de Loé : *Belgique ancienne. Catalogue descriptif et raisonné. I : Les âges de la pierre.* (Collections des Musées royaux du Cinquantenaire à Bruxelles); Vromant, Bruxelles. 75 »

Géographie

Dr Hélan Jaworski : *Le Géon ou la terre vivante;* Nouv. Revue franç. 12 »

Hagiographie

Marie Gasquet : *Sainte Jeanne d'Arc.* (Coll. *Les grands cœurs*); Flammarion. 12 »

Histoire

Athanase G. Politis : *L'Hellénisme et l'Egypte moderne.* Tome I. *Histoire de l'Hellénisme égyptien de 1798 à 1927.* Préface de M. Pierre Jouguet; Alcan. 50 »

Littérature

Lucien Aressy : *Les nuits et les ennuis du Mont-Parnasse.* Avant-propos de Foujita. Nombr. illustr.; Jouve. 15 »

Gérard Bauër : *Les métamorphoses du romantisme;* Cahiers de la Quinzaine, 2e Cahier de la 19e série; L'Artisan du livre. » »

J.Caillat et de Pacmelaere : *Anthologie du travail.* Précédée d'une lettre de M. Ed. Herriot. Tome I : *Les Villes;* Les Arts et le Livre. 12 »

Henri Davignon : *De Rossignol à Coxyde,* essais littéraires. (Ernest Psichari, Thomas Braun, Charles van Lerberghe, Octave Pirmez, Charles De Coster, Henri Ghéon, Pierre Dupouey). Illust. de Nestor Cambier et Georges Frédéric; Desclée de Brouwer. 10 »

Fernand Desonay : *Le rêve hellénique chez les Parnassiens;* Champion. » »

Léon-Paul Fargue : *Epaisseurs;* Nouv. Revue franç. » »

Goethe : *Lettres à Madame de Stein,* traduites de l'allemand pour la première fois par E. H. Introductions de Henri Lichtenberger. Stock. » »

Georges Goyau : *Un roman d'amitié entre deux adversaires politiques, Falloux et Persigny;* Flammarion. 12 »

Alexander Haggerty Krappe : *Etudes de mythologie et de Folklore germanique;* Leroux. 40 »

Marc Ickowicz : *La littérature à la lumière du matérialisme historique;* Marcel Rivière. 30 »

Paul Léautaud : *Passe-Temps* (Madame Cantili. Souvenirs de basoche. La Mort de Charles-Louis Philippe. Un salon littéraire. Ménagerie intime. Villégiature. Notes et Souvenirs sur Remy de Gourmont. Mademoiselle Barbette. Admiration amoureuse. Ad. van Bever. Mots, Propos et Anecdotes); Mercure de France. 12 »

Charles Maurras et Raymond de La Tailhède : *Un débat sur le romantisme;* Flammarion. 12 »

Louis J. A. Mercier : *Le mouvement humaniste aux Etats-Unis. (W. C. Brownell. Irving Babbitt. Paul Elmer More)*; Hachette. 25 »

Dauphin Meunier : *Chamfort et Mirabeau;* La jeune Parque. » »

Camille Quoniam : *Dites, qu'avez-vous vu?* Introduction de Jérôme et Jean Tharaud; Cahiers de la quinzaine, 1er cahier de la 19e série; L'Artisan du Livre. » »

Gabrielle Reval : *Les grandes amoureuses romantiques.* Avec de nombr. h. t.; Albin Michel. 20 »

Noël Santon : *La poésie de Rachilde;* Le Rouge et le noir. » »

Abbé D. Tardi : *Fortunat,* étude sur un dernier représentant de la poésie latine dans la Gaule mérovingienne; Boivin. » »

Archag Tchobanian : *La Roseraie d'Arménie,* III. Pages choisies des meilleures poésies du moyen âge et de la période suivante. Vieux chants anonymes. Anthologie nouvelle, illustrée de nombreuses reproductions d · plus belles miniatures de manuscrits anciens. Traduction précédée d'une introduction et accompagnée de notices; Leroux. 100 »

Musique

Etienne Rey : *La vie amoureuse de Berlioz.* (Coll. *Leurs amours*); Flammarion. 10 »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Paul Tuffrau : *Nos jours de gloire. De la Moselle à la Sarre en novembre 1918;* Cahiers de la Quinzaine, 4e Cahier de la 19e série. L'Artisan du Livre. » »

Philosophie

François Arouet : *La fin d'une parade philosophique : Le Bergsonisme;* Les Revues. » »

Auguste Bill : *La morale et la loi dans la philosophie antique;* Alcan. » »

Henri Piéron : *L'année philosophique, 28e année, 1927;* Alcan, 2 vol. 110 »

Poésie

George Adam : *Petits commerces;* Georges Thone, Liège. » »

Yanette Delétang-Tardif : *Eclats;* Quillet. » »

Réginald Graulich : *Diaboliques;* Renaissance d'Occident, Bruxelles 10 »

Albert Guilbaud : *Les clartés primaires;* Figuière. 10 »

Emile-Pierre Jalbert : *Les tableaux en musique.* Avec un portrait de l'auteur par Liane Vareille; Edit. Sagesse. 12 »

Raoul Lacombe : *Masques et scènes galantes;* Jouve. » »

René Le Scieller : *Le Paris que j'aime;* Rieder. 12 »

Jeanne D. Salesser : *Qui te joue dans le vent;* Figuière. 12 »

Jules Supervielle : *Saisir.* Avec un portrait de l'auteur par Borès, gravé sur bois par G. Aubert; Nouv. Revue franç. » »

André Vabre : *Dolorès;* Edit. Gloria. 3 »

Politique

Georges Dovime : *Ne ratifions pas.* (Dettes américaines); Edit. Bossard. 10 »

Frédéric Stieve : *L'Allemagne et la politique européenne 1890-1914,* traduit de l'allemand. (Coll. Cahiers internationaux); Rieder. 18 »

Questions médicales

Dr F. Nidergang : *Défendez votre santé. Ce que tout le monde doit savoir au sujet des dents;* Le François. 5 »

Questions militaires

Colonel Herbillon : *Quelques pages d'un vieux cahier, souvenirs du général Herbillon, 1794-1861*, publiés par son petit-fils; Berger-Levrault. 18 »

E. de Ribaucourt : *La vie militaire et les exploits de J. C. Fischer*, brigadier des armées du roi Louis XV, fondateur et commandant le Corps des Chasseurs, 1743-1761, Chef du service des renseignements. Histoire de ses troupes; Libr. universelle. 30 »

Questions religieuses

Emile Condroyer : *La maison du grand silence;* Nouv. Revue critique. » »

Roman

Auguste Bailly : *Soir*, Fayard. 12 »

Jeanjean Cancanet : *Le barquot ivre;* conte lyonnais. Desvignes, Lyon. » »

Pierre Chanlaine : *Le grand bonhomme;* Fasquelle. 12 »

Théodore Chèze : *Malek ben Rachid;* Nouv. Revue française. 12 »

Jean Gamo : *Travaux d'amour et d'autres choses;* Flammarion. 12 »

Daniel Guérin : *La vie selon la chair;* Albin Michel. 12 »

J.-K. Huysmans : *Œuvres complètes. V : A vau l'eau. Pierrot sceptique. Un Dilemme;* Edit. Crès. » »

Maurice Larrouy : *Le trident;* Edit. de France. 12 »

Sarah Lévy : *O mon goye!* Flammarion. 12 »

Henri Malo : *Clorinde;* Plon. 12 »

André Malvil : *Les rois de la mer;* Cahiers de la quinzaine, 3e cahier de la 19e série; L'Artisan du Livre. » »

Louise Martial : *La demoiselle;* le Rouge et le Noir. » »

René de Mérive : *Vers le ciel;* Figuière. 12 »

Pierre Minet : *L'homme Mithridate.* Avec un portrait de l'auteur par Lillian Fisk, gravé sur bois par G. Aubert; Nouv. Revue franç. » »

Jean Portal : *L'amie du ménage;* Fayard. 3 »

Rachilde : *Madame de Lynode, assassin;* Férenczi. 12 »

Stendhal : *Le Rouge et le Noir. Chronique de 1830.* Texte établi par Henri Martineau. Illust. d'Emilien Dufour, gravées sur bois par Paul Baudier. Tome I; Le Trianon. » »

T. Trilby : *Princesse de Riviera;* Flammarion. 12 »

Noël d'Unienville : *L'homme de lumière;* Redier. 12 »

André Vabre : *Cynique.* Figuière. 10 »

Emile Zola : *Œuvres complètes. Les Rougon Macquart. Germinal.* Notes et commentaires de Maurice Le Blond. Texte de l'éditeur Eugène Fasquelle; Bernouard. En souscription.

Sciences

Arthur L. Bowley : *Eléments de statistique*, traduction sur la 5e édition anglaise par Louis Suret et Georges Lutfalla; Giard. 100 »

Henri Drouin : *La vie de Louis Pasteur.* (Coll. *Vies des Hommes illustres* n° 24); Nouv. Revue franç. 12 »

Sociologie

G. Quartara : *Les lois du libre amour;* Alcan. 60 »

Théâtre

A. Chaboseau : *Mzago, livret de drame lyrique en 2 actes et 4 tableaux en vers*, avec 6 h. t. de Jean Chaboseau; Larcher, Rennes. 12. 50

Louis Daver : *La folle ambition,*

drame en 5 actes et en vers; Messein. 10 »

Henri de Noussanne : *Les Polichinelles*, pièce en 4 actes, tirée du manuscrit de Henry Becque; Albin Michel. 12 »

Varia

Divers : *L'Ami du Lettré, 1929*; Editions de France. 12 »

Hervé Lauwick : *L'auto et son cœur*; Nouv. Société d'édition. 12 »

Voyages

Dauphin Meunier : *Paysages d'Italie. Ligurie. Toscane. Emilie.* La Jeune Parque. » »

MERCVRE.

ECHOS

Société anonyme du « Mercure de France ». Assemblée générale ordinaire. — Prix littéraires. — Une biographie de Sir Edmund Gosse. — La question de la censure au Parlement belge. — Une nouvelle revue italienne. — Mort du « Philosophe du Parc Montsouris ». — A propos de Léon Bazalgette. — La question des titres. — Erratum — A propos d'une « sottise ». — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France »

Société anonyme du « Mercure de France » : Assemblée générale ordinaire. — Les actionnaires de la Société anonyme du « Mercure de France » sont convoqués en assemblée générale ordinaire le jeudi 21 février prochain, à 18 heures, au siège social.

§

Prix littéraires. — Le prix de « l'Entr'aide aux femmes de professions libérales » a été attribué à Mme Tasset-Nissolle, pour son livre de poèmes : *Le Jardin des Cèdres*.

Le prix Pierre Corrard a été décerné par la Société des Gens de lettres à Mme Marie Paule Salonne, pour son recueil de poèmes, *Fruit de nos entrailles*, et le prix de la Littérature régionaliste à M. Serge Barranx, pour l'ensemble de son œuvre.

§

Une biographie de Sir Edmund Gosse. — Les lettres françaises ont perdu l'an dernier, en Sir Edmund Gosse, un ami qui, pendant plus de cinquante ans, s'était fait, Outre-Manche, leur tenace champion. Dans son œuvre critique, qui est formidable, la pensée française occupe une place prépondérante. Toute sa vie, il fit chaque année plusieurs séjours en France, et il disait, non sans fierté, qu'il n'y avait qu'un seul département qu'il n'eût jamais visité, et il ne parcourut l'Alsace que lorsqu'elle fut redevenue française.

Il connut personnellement un grand nombre d'écrivains et d'artistes français, et il se lia avec plusieurs. Il était rare qu'on ne trouvât pas, dans sa maison de Londres, à ses réceptions du dimanche, un poète,

un romancier, un universitaire français. Cet homme indépendant, aux opinions courageuses, aux jugements parfois mordants, était d'une urbanité et d'une courtoisie parfaites, et d'une bonté qui n'en était pas moins exquise de s'exercer avec une stricte discrétion Il mettait volontiers son influence, qui était grande, au service des infortunes et des détresses qu'on lui signalait, et qui sont, hélas ! nombreuses dans la profession des lettres. Ce *gentleman* possédait le don rare de l'amitié.

Son fils, le Dr Philip Gosse, lui-même écrivain et historien remarquable, et son ami intime M. Evans Charteris préparent de notre regretté ami une biographie à laquelle ils adjoindront un choix de sa correspondance. Sir Edmund Gosse fut un excellent épistolier. Ses études et ses voyages l'avaient mis en rapport avec un grand nombre de ses contemporains illustres en Europe et dans le continent américain. Avec la plupart, il entretint une correspondance suivie, qui ne peut manquer d'offrir un vif intérêt, par l'esprit, l'érudition, les qualités et les sentiments humains qu'il y manifeste. Son œuvre ne serait pas complète si l'on n'y ajoutait sa correspondance.

Le Dr Philipp Gosse s'adresse maintenant aux amis français de l'auteur de *Père et Fils* pour avoir communication des lettres importantes qu'ils peuvent avoir gardées. Son adresse est : 25, Argyll Road, Londres, W. 8. — H.-D. D.

§

La question de la censure au Parlement belge. — A la suite des faits révélés et des documents produits par le *Mercure de France*, une interpellation a eu lieu à la Chambre des Représentants, le 22 janvier. C'est M. Louis Piérard, député socialiste, qui a interrogé « M. le Ministre de la Justice sur les conditions dans lesquelles on applique au commerce de librairie l'article 383 du Code pénal et la loi du 20 juin 1923 sur les outrages aux bonnes mœurs, et M. le ministre de l'Agriculture et des Travaux publics sur l'interdiction dont, à sa requête, ont été frappés certains ouvrages dans les librairies des abris de la Compagnie des tramways bruxellois ».

Après s'être défendu de vouloir passer en quoi que ce soit pour un avocat de la liberté de la pornographie, M. Piérard a placé la question sur son vrai terrain en ces termes :

Nous devons défendre une de nos garanties constitutionnelles les plus chères, nous souvenir de cet article 18 de la Constitution, qui dit que « la presse est libre, que la censure ne pourra jamais être rétablie ». Or, je crois très sincèrement que nous assistons, dans l'affaire dont je vais vous entretenir, à une tentative déguisée de rétablissement de la censure, et cela sous une forme hypocrite, sous la forme qui est la plus dangereuse de toutes : on essaie d'instituer une censure irresponsable. Le gouvernement, le parquet ne prennent pas

leurs responsabilités ; on demande aux libraires et à des maisons qui importent des livres en Belgique d'exercer une censure préalable ; c'est la forme de censure la plus intolérable, la plus antipathique.

Après avoir exposé les faits que nos lecteurs connaissent, les ingérences abusives de la Ligue pour le relèvement de la moralité publique et les interdictions arbitraires du ministre Baels, M. Piérard a continué comme suit :

Nous assistons depuis quelques années à une incontestable régression dans ce domaine, et des mesures comme celles que la Compagnie des Tramways a prises, à la demande de M. Baels, lequel agissait à la requête du Dr Wibo, des mesures comme celles qui tendent à interdire la vente d'un livre, comme *L'Envoûté*, de Somerset-Maugham, nous ridiculisent aux yeux de l'étranger. Nous sommes en train, avec des histoires comme celles-là, de nous assurer une solide réputation de cafards et de béotiens dans la presse étrangère. Il y a eu dans la presse française, dans des journaux que vous lisez et que vous estimez, monsieur le ministre, des articles extrêmement durs. Il y a eu dans notre *Journal des Tribunaux*, dont, je pense, vous faites une lecture régulière, un article extrêmement sévère, article dû à la plume de quelqu'un qui touche de très près au gouvernement actuel. Cet article était intitulé : *Le Ministère de l'Index*. Le mot est un peu dur, mais je crois qu'il n'est pas exagéré.

M. Piérard a montré ensuite que les lois de 1923 et 1926, « si critiquables qu'elles soient », ne sont même pas appliquées dans l'esprit où elles ont été votées et que l'article 18 de la Constitution, interdisant la résurrection de la censure en Belgique, est continuellement tourné.

Lorsqu'on a discuté la loi de 1923, M. Valentin Brifaut, qui fit le rapport complémentaire, disait :

« Ce serait abuser que de supposer que l'initiative parlementaire resterait inactive et impuissante le jour où elle devrait intervenir pour défendre ce patrimoine de liberté qui est notre bien à tous. »

Vous allez entendre, messieurs, de quelle façon on entame ce patrimoine. Le parquet exerce une censure sur les livres et il établit des listes d'ouvrages considérés comme pornographiques. Ces listes sont transmises aux libraires par la police. On leur dit, à titre d'indication : « Voilà des ouvrages dangereux, ayant un caractère obscène ; voilà des publications qui ont fait l'objet d'une condamnation ou d'une instruction. » Mais, messieurs, — et c'est ce qui est grave, — on cite souvent des ouvrages qui n'ont fait l'objet ni de l'une, ni de l'autre. Dans la liste que j'ai sous les yeux, on cite des publications dont on ne parvient pas à savoir si elles ont jamais été condamnées ou si elles ont jamais fait l'objet d'une instruction. Par qui y ont-elles été placées, pourquoi, à la suite de quelle décision ? Voilà peut-être ce que M. le ministre m'expliquera.

J'ai essayé d'obtenir la liste complète, en posant une question au gouvernement. Je l'ai adressée à l'honorable M. Jaspar, premier ministre, parce qu'elle concerne différents départements, notamment celui de la Justice, celui de l'Agriculture, qui a sévi dans l'affaire des tramways, celui des Chemins de fer, celui des Finances (les douanes), à cause de l'incident Rops. J'en avais donc fait

une question unique et M. Jaspar y a fait une réponse qui est une dérision sans nom. C'est le plus bel exemple de la désinvolture avec laquelle, de plus en plus, depuis quelque temps, le gouvernement répond aux questions parlementaires. Le régime des questions et réponses est devenu une véritable dérision.

Voilà, notamment, ce que M. Jaspar répondait à ma question :

« Le gouvernement ne possède pas la liste des écrits saisis au cours d'instructions judiciaires. Le parquet signale périodiquement aux libraires les écrits qui ont été jugés contraires aux bonnes mœurs par les tribunaux. »

A qui M. Jaspar fera-t-il croire que l'honorable ministre de la Justice ne connaît pas cette liste ? J'espère pour lui qu'il la détient, qu'il l'a sous les yeux et qu'il nous en lira des extraits tout à l'heure en me répondant.

D'autre part, M. Jaspar, à en juger par sa réponse, croit que les listes en question ne contiennent que des ouvrages condamnés. Quelle erreur !

Dans une lettre qu'il adressait à une revue de chez nous, *La Renaissance d'Occident,* qui a ouvert une enquête très intéressante sur la question de la censure, M. le ministre de la Justice semble indiquer qu'on n'a relevé sur cette liste que des ouvrages qui ont fait l'objet de condamnations. « Aucune publication, disait la lettre du ministère, ne peut être interdite si elle n'a pas fait, au préalable, l'objet d'une condamnation en cour d'assises. » Voilà donc, semble-t-il, la doctrine.

En pratique, on interdit aux libraires la vente des ouvrages dès qu'ils font l'objet d'une instruction judiciaire, même si cette instruction doit aboutir à un non-lieu. Si elle établit que l'ouvrage est irréprochable, on fait, malgré tout, figurer le livre sur la liste.

Voyons quelles sont ces fameuses listes dressées par le parquet. Il est extrêmement difficile de se les procurer ; d'ailleurs, elles diffèrent d'un ressort à l'autre. Ce qui est considéré comme obscène à Arlon, par exemple, peut être cru parfaitement chaste à Bruges ou ailleurs.

C'est véritablement la fantaisie qui a présidé à l'élaboration de ces listes. J'en ai une sous les yeux : elle est publiée par *Le Mercure de France.* Cette liste comprend 374 titres ; 156 seulement sont suivis d'une des trois mentions suivantes : « C. A. Anvers » (Cour d'assises d'Anvers), sans date...

M. Destrée. — Sans date ? Il est donc impossible de vérifier !

M. Pierard. — Voici une autre mention : « C. A. Brabant », c'est-à-dire Cour d'assises du Brabant, avec la date de l'arrêt ; c'est plus sérieux. Et voici la troisième mention : « Parquet général », avec un simple numéro d'ordre.

Il y a 218 autres titres d'ouvrages sans aucune mention. Sont-ce des interdictions policières ? S'agit-il d'une simple décision de magistrat ? S'agit-il d'une décision du ministre ? Impossible de le savoir. Dans chacune des circulaires, on spécifie que ces ouvrages ne sont cités qu'à titre d'exemple.

La liste que j'ai à la main contient — je ne le dissimule pas à la Chambre — une énorme majorité d'abominables « cochonneries » ; c'est le seul mot dont on puisse se servir pour les qualifier.

M. Wauwermans. — Aucun d'entre nous n'oserait lire ici cette liste.

M. Brunquart. — Mais des vieux messieurs la lisent dans l'intimité.

M. Piérard. — Inutile de jeter des doutes sur les sentiments qui m'animent : la majorité de ces ouvrages appartient à la basse industrie pornographique. Nous sommes tous d'accord pour les condamner. Mais je vous demande de

m'expliquer comment, à côté de ces publications abominables, on peut faire figurer des publications comme *Vlaanderen* et *De Vlaamsche Gedachte*, qui sont simplement censurées pour raisons politiques. Je demande aussi comment on peut faire figurer dans cette liste des livres comme *Happe-Chair*, de Camille Lemonnier, et *La Tentation de saint Antoine*, de Gustave Flaubert.

M. Destrée. — Je voudrais bien savoir quel est l'imbécile qui a dressé cette liste-là !

M. Piérard. — Dans la liste que j'ai sous les yeux, je lis ceci : « *Happe-Chair*, par Camille Lemonnier (C. A. Anvers) », c'est-à-dire Cour d'assises d'Anvers...

M. Destrée. — Mais ce livre n'a jamais été condamné par la Cour d'assises d'Anvers !

M. Piérard.—Je lis plus loin : « *La Tentation de saint Antoine*, de Gustave Flaubert. C. A. Anvers. »

Qu'est-ce que cela signifie ? Je vais essayer de mettre les choses au mieux. Il se peut qu'il y ait une édition spéciale de la *Tentation de saint Antoine*, avec des gravures ou des illustrations qui ont pu être considérées comme obscènes. Est-ce cela ? Vraiment, vous voyez que j'essaie de trouver une justification à cette aberration.

M. Destrée. — Il faudrait savoir quel est le signataire de cette liste.

M. Janson, ministre de la Justice. — Je ne connais pas cette liste.

M. Piérard. — Soit ! Mais vous devez connaître l'autre document que j'ai sous les yeux. C'est une de ces circulaires périodiques que vous faites distribuer ou que vos parquets font distribuer aux libraires de l'agglomération bruxelloises et d'autres villes. Je vois que vous y condamnez deux autres livres qui ne sont pas pornographiques : *L'Amour fessé*, de Charles Derennes, publié par le *Mercure de France*, et *La Maison Philibert*, de Jean Lorrain. *L'Amour fessé*, c'est un livre qui a paru il y a longtemps déjà, il y a vingt-deux ans, et qui est dû à un charmant écrivain. Sans doute, deux ou trois passages de ce livre sont empreints de ce libertinage spirituel, dans le goût de celui qu'on trouve dans certains romans d'Henri de Régnier ; mais, vraiment, c'est le livre le plus innocent qui soit. Je le tiens à votre disposition, monsieur le ministre de la Justice. Peut-être ce débat aura-t-il eu tout au moins pour résultat de vous faire lire trois ou quatre bons livres que vos parquets interdisent. Je me permettrai de vous les offrir à la fin de cette discussion, et je suis convaincu que vous ne serez pas plus révolté que moi par la lecture de ce roman délicieux, dont le titre est emprunté à une gravure du XVIIIe siècle. On y voit le petit dieu amour fessé. Est-ce que c'est là une chose particulièrement obscène ? Il faut être malade, il faut être dans l'état mental où se trouvent le Dr Wibo et ses amis pour être révolté par une scène comme celle-là.

Après avoir parlé de divers autres incidents, particulièrement de ce qui se passe dans les bibliothèques des gares, l'interpellateur a poursuivi :

Il arrive, messieurs, que les libraires belges finissent par être impressionnés par tous ces ukases et ne savent plus à quel saint se vouer. Eux-mêmes, ils ont décidé, il y a quelque temps, de refuser de mettre en vente un roman de

Louis Dumur : *Dieu protège le Tsar*, à cause d'une page un peu scabreuse. C'est donc une censure instituée par les libraires, à la suite de toutes ces circulaires du parquet.

. . . .

Eh bien, messieurs, voyons ce que sont ces livres [les livres condamnés par M. Baels]. Il y a d'abord un livre de Victor Margueritte : *Le Bétail Humain*. Je ne l'ai pas lu, mais on m'a dit que ce livre appartient à un tout autre genre que *La Garçonne*.

La Parisienne, de Jeanne Ramel-Cals, est un livre que l'auteur a pris soin d'écrire pour tâcher de détruire à l'étranger l'effet produit par *La Garçonne*. C'est un livre dans lequel cette femme essaie de prouver — et comme elle a raison — que la femme française, la Parisienne en particulier, n'est pas une femme qui passe ses nuits à Montmartre, à prendre de la cocaïne et à faire la noce, mais une honnête mère de famille, qui a des vertus domestiques valant bien celles que l'on vante dans d'autres pays. Savez-vous pourquoi, à la requête du Dr Wibo, M. Baels a fait interdire la vente de cet ouvrage ? Parce que la manchette du livre disait : « Ceux qui ont lu *La Garçonne* doivent lire *La Parisienne*. »

Le bon Dr Wibo, comme le cochon qui renifle la truffe, s'est dit, en voyant cette manchette : C'est probablement encore un livre d'un caractère obscène. Or, c'est précisément le contraire. C'est, ainsi que je viens de le dire, un livre qui a été fait et écrit pour détruire à l'étranger l'effet de *La Garçonne*, c'est une apologie de la femme française depuis sainte Geneviève jusque la femme de 1914.

Voulez-vous un exemple plus frappant ? Il y a *L'Envoûté*, de Somerset-Maugham, un des plus grands écrivains anglais d'aujourd'hui, livre qui met à la scène une histoire inspirée de la vie du peintre Gauguin... M. Baels, j'en ai la conviction, ne trouvera pas un homme au sein du gouvernement pour justifier son incroyable lettre. A-t-il lu les livres en question ?

M. Baels, ministre de l'Agriculture et des Travaux publics. — Non !

M. Piérard. — J'ai lu *Nuit de Princes*, de Jacques Kessel, *L'Envoûté*, de Somerset Maugham, *La Parisienne*, d'autres encore. Vous m'excuserez, monsieur le ministre, d'apporter dans cette affaire un peu d'émotion ; mais je connais deux des écrivains qui ont fait ces livres ; ce sont des hommes parfaitement honorables, et vous n'avez pas le droit de leur accoler l'étiquette de pornographe. Ils honorent leur pays, et il est vraiment intolérable qu'un ministre responsable prenne sur lui d'écrire la lettre dont j'ai donné lecture.

M. Piérard a terminé ainsi son interpellation :

Nous vous disons que nous n'entendons pas subir la dictature des pornographes, mais que nous n'entendons pas subir non plus la dictature du docteur Wibo et de sa ligue. Nous n'en voulons ni en un acte, ni en deux ; tant pis si M. Baels s'en accommode. La loi de 1923, je l'ai dit, est mauvaise et dangereuse. On parle de la renforcer encore. Je souhaite plutôt qu'on l'abroge. Si on veut faire quelque chose, que l'on agisse dans le sens de la proposition de M. Tschoffen, c'est-à-dire que l'on fasse une simple loi de protection de l'enfance. Certes, nous serons tous d'accord pour que certains ouvrages ne

tombent pas entre les mains d'enfants de moins de 16 ans. Faisons une loi de ce genre ; mais, messieurs, s'il est vrai que nous devons tenir à la santé de la race, chose à laquelle nous sommes attachés autant que vous, il y a une autre chose à laquelle nous tenons aussi et par-dessus tout : c'est à la liberté dans laquelle la Belgique a grandi, pour laquelle elle a combattu vaillamment et que nous ne voulons pas laisser entamer.

M. Rubbens a répondu à M. Piérard au nom du particatholique. Il a défendu la loi, ainsi que l'activité de la ligue Wibo.

Je le demande à M. Piérard : Oui ou non, existe-t-il une littérature pornographique, basse et dépravante, qui se répand de plus en plus sous forme de livres et de revues, d'images et de photographies, de pièces de théâtre et de films, et dont le moins que l'on puisse dire, c'est qu'elle est une honte pour notre civilisation ?

Oui ou non, cette littérature constitue-t-elle un fléau social, plus terrible et plus grave que l'alcoolisme ou la cocaïnomanie ?

Et si oui, les pouvoirs publics n'ont-ils pas le devoir de la combattre avec énergie ?

Si M. Piérard admet cela, je reconnaîtrai que dans l'exécution de cette répression il peut y avoir des excès de zèle — si peu, cependant ! — et aussi des méprises. Des fautes de tact et du manque de goût.

La suite de l'interpellation avec la réponse du ministre de la Justice a été remise à une séance ultérieure.

Quelques jours plus tard, avait lieu au Rouge et Noir, de Bruxelles, association affiliée au Club du Faubourg, de Paris, une séance consacrée à cette question de la censure. M. Piérard y prit de nouveau la parole, ainsi que MM. Charles Bernard, de Laval, Fernand Desonay, C. Fabry, René Lyr et R. Baert.

Il semble résulter de ces discussions que, dans la lutte qu'elle entreprend contre la « pornographie », surtout au point où elle désire la mener, la Belgique ne s'en tirera pas sans l'établissement d'une censure responsable, comme l'indiquait M. Louis Dumur dans la lettre qui a déclanché toute l'affaire.

§

Une nouvelle revue italienne. — Une nouvelle revue italienne, *Pégase,* a paru le 1er janvier, éditée à Florence par la vieille maison Le Monnier. Elle est dirigée par Ugo Ojetti, ce qui est une garantie de succès et de durée, car Ojetti ne s'engage jamais à la légère et étudie avec la plus grande attention tout ce qu'il entreprend.

Ce premier numéro est de tout point remarquable. Il contient entre autres une lettre ouverte d'Ugo Ojetti à Benito Mussolini, des lettres d'amour inédites de Renato Serra, et surtout un article de Papini : *Su Questa Letteratura* (*Sur notre littérature*), qui est du meilleur Papini. On y trouve ses qualités maîtresses : fougue, pénétration, fa-

culté de dissocier les idées et de les présenter avec une valeur nouvelle. Cet article a fait sensation, et suscité une très vive polémique. L'apparition de *Pégase* est donc un événement d'importance pour les lettres italiennes. Les grandes revues sérieuses et traditionnelles s'endormaient un peu. Autour d'elles pullulaient de petites revues de jeunes ou de clan, non sans mérites sans doute, mais dont la portée ne peut être que limitée. *Pégase* marque un grand renouvellement, en même temps que ce premier numéro groupe des noms d'écrivains qui disent assez l'esprit, la tenue, et aussi la place qu'entend prendre la revue dans la vie des lettres italiennes. Outre ceux que nous venons de citer, ce sont Curzio Malaparte, Silvio Benco, Giovanni Comisso, Mario Labroca, Umberto Fracchia, Emilio Pecchi, Silvio D'Amico, Antonio Baldini, Titta Rosa, Pancrazi. Ensemble extrêmement brillant, et surtout moderne. — P. G.

§

Mort du « Philosophe du Parc Montsouris ». — M. Emile Sauvage, le « Philosophe du Parc Montsouris », est mort, le mercredi 30 janvier, à l'âge de 95 ans, en son domicile voisin du Parc, 33, avenue Reille.

Nous avons parlé plusieurs fois ici de cette originale figure parisienne (cf. *Mercure*, 15 janvier 1921, 1er août 1925, 1er mai 1926), une des dernières, sinon la dernière célébrité de la rue, dans le sens que donnaient au mot « célébrité » les amateurs de ces personnages pittoresques qui trouvèrent jadis leurs historiographes avec Gouriet, Yriarte, Privat d'Anglemont, Edouard Fournier.

Depuis 1872, Emile Sauvage, entouré de ses disciples, hommes et femmes, se tenait tous les après-midi, pendant la belle saison, sur un banc du Parc Montsouris, près de l'entrée principale. Il était toujours très correctement vêtu de noir et chaussé de bottines vernies. Ses propos, nuancés de traits courtoisement ironiques à l'adresse de son public féminin, passaient, avec d'adroites transitions, des problèmes les plus terre-à-terre, les plus actuels, aux plus élevés, aux plus hermétiques.

Ainsi, dans sa vie, Emile Sauvage avait étudié tour à tour les questions d'hygiène urbaine (il avait pris brevet en 1859, pour le tout-à-l'égout) et les problèmes métaphysiques (son dernier livre : *La Pensée libre et la Religion*, Fischbacher, 1926, devait être suivi de : *La Psychologie naturelle par rapport à la Science comparée* et *Commentaires sur la civilisation des peuples modernes*).

Deux phrases d'une lettre qu'il nous adressa, en 1926, par les soins de Louis de Gonzague-Frick, disent bien la quiétude d'esprit dans laquelle vivait cet aimable vieillard.

« J'ai fait de mon mieux, comme inventeur, pour améliorer l'hygiène

de mes concitoyens, et le bien-être qu'ils en ressentent est ma récompense. Quant à mes autres livres de philosophie, dont j'ose maintenant espérer la publication, quoique bien contraires à la mentalité du vingtième siècle, je voudrais qu'ils produisissent sur tous la sérénité d'esprit dont jouit encore mon âge avancé ».

Une des plus fortes paroles d'Emile Sauvage nous a été rapportée par notre confrère du « Petit Journal » M. Maurice Coquelin. Celui ci, un jour d'été, était resté seul près du Philosophe qui l'entretenait des rapports de l'Esprit et de la Matière. Depuis quelques instants, dans le ciel assombri, de gros nuages s'amoncelaient. Quelques gouttes tombèrent. Puis le vent s'éleva et ce fut l'averse. Emile Sauvage parlait toujours. Sur lui, comme sur M. Maurice Coquelin, l'eau tombait, pénétrant leurs vêtements. Le journaliste s'agitait un peu. Emile Sauvage continuait. Lorsque, de son chapeau, la pluie s'échappa en rigoles, il leva enfin la tête et dit avec calme : « Ne croyez-vous pas qu'il pleut ? » — L. DX.

§

A propos de Léon Bazalgette.

Paris, le 25 janvier 1929.

Mon cher Directeur et Ami,

Dans son numéro du 15 janvier dernier, le *Mercure de France* publie un article nécrologique sur l'excellent homme et écrivain Léon Bazalgette. M. L. Dx, auteur de cet article, en énumérant les œuvres et les traductions de Bazalgette, a oublié de mentionner la traduction de la pièce de Pinero, *His House in Order,* faite par Bazalgette et par moi, et représentée, en 1910, au théâtre du Vaudeville, avec Mme Marthe Régnier dans le rôle principal.

Votre très dévoué,

W. BIENSTOCK.

§

La question des titres.

Paris, le 4 février 1929.

Mon cher Directeur,

Dans le *Mercure* du 1er février, un écho nous a fait l'honneur, à M. J.-H. Louwyck et à moi-même, de révéler qu'une querelle *aurait pu* surgir entre nous, au sujet d'un titre que nous nous proposions l'un et l'autre de donner à des ouvrages actuellement sous presse.

Permettez-moi de vous confirmer que ce conflit possible n'a pas eu et n'aura sans doute jamais d'existence réelle : n'ai-je pas écarté tout péril en changeant le titre de mon roman, qui paraîtra en avril et que j'appelle : *Un fou revient parmi les sages.*

Ceci dit pour ne point gâcher une si belle occasion de publicité gra-

tuite, je ne puis que remercier votre collaborateur d'avoir abordé avec beaucoup de bon sens le problème des titres en littérature.

Peut-on se disputer la *propriété* d'un titre ? La législation et la jurisprudence permettent-elles de répondre à cette question ? J'en doute et je demanderai à notre ami José Théry de m'éclairer sur ce point. Il me semble que les tribunaux pourraient tout au moins être amenés à trancher un litige touchant la *priorité*. Mais comment jugeraient-ils ? En équité, il faudrait donner raison à celui qui, le premier, a eu l'idée du titre en cause. En droit, le juge devra s'en tenir à des faits contrôlables, ayant date certaine. Quels seront ces faits ? La signature d'un traité avec un éditeur ? Une annonce dans une gazette ? Des témoignages portant sur les propos tenus par les auteurs ? Ou bien seulement la circonstance que le livre de M. X. sera sorti de presse avant celui de M. Z. ?

L'écho du *Mercure* observe que, pour les titres de journaux et de périodiques, la question, en France du moins, est résolue. Si je ne me trompe, elle l'est aussi pour les titres des pièces de théâtre. Pourquoi ne serait-elle pas également réglée pour ceux des livres ? Je pense, avec votre correspondant, qu'il appartient à l'Institut International de Coopération Intellectuelle de l'étudier attentivement et de recommander à tous les Etats membres de la S. D. N. l'adoption des mesures protégeant d'une manière uniforme, efficace, équitable et rationnelle les intérêts légitimes des écrivains. A cet effet, les suggestions de M. A. P. pourraient être utilement retenues.

Croyez, mon cher Directeur, à mes sentiments les plus dévoués.

RENÉ DE WECK.

P. S. — Au moment où j'allais fermer cette lettre, l'*Ami du Lettré pour 1929* m'apporte un renseignement, à vrai dire incomplet : dans un procès entre Mme Anne Armandy et M. André Beucler, qui se disputaient, si j'ose dire, le titre de *Gueule d'Amour*, de galants magistrats ont donné raison à la femme. Mais pourquoi ? M. Pierre Bonardi, qui rapporte le fait, n'en dit rien.

§

Erratum. — Dans la nouvelle de M. Albert Erlande, *Dongiovanninesco*, publiée dans notre dernier numéro, une interversion de lignes, p. 551, l. 6, a rendu incompréhensible un passage qu'il faut rétablir ainsi :

— Révérence au Maître.
Le loustic souleva son melon, gouailla :
— Révérence au Maître ; puis il virevolta sur ses talons...

§

A propos d'une « sottise ». — Le collaborateur de la *Gazette de Paris* (12 janvier) attribuant à P. Bourget le mot d'Amiel, qu'il cite incomplètement d'ailleurs, avait probablement souvenance de la paraphrase du dit mot que j'ai jadis relevée en quelque écrit de l'auteur de l'*Etape* :

Même la description du paysage la plus résolument plastique n'est-elle pas une transcription d'un état de l'âme ?

DOCTEUR E. B.

§

Le Sottisier universel.

Deux équipes de travailleurs qui, sans s'être donné le mot, sans même se connaître, commenceraient un tunnel, les uns du côté suisse, les autres du côté italien, et qui auraient enfin la joyeuse surprise de se rejoindre au beau milieu du Gothard. — HENRI BREMOND, avant-propos de la *Poésie Pure*, p. 12.

— Mais les nations de l'Amérique du Sud sont-elles donc si enthousiastes de recevoir nos missions religieuses, répliqua notre ami Uhry, le gouvernement mexicain par exemple ?

Cette fois, M. Briand ne répondit pas. — *Le Populaire*, 18 janvier.

ARRESTATION DU BARON PACQUEMENT A GENÈVE. — Le banquier Pacquement a été arrêté hier soir, à 7 heures, à la gare de Saint-Gall, près de Genève, arrivant de Glarus où il se trouvait depuis jeudi soir. — *Le Figaro*, 19 janvier.

De même, à la fin d'un sonnet fameux, Verlaine indique que la voix de l'aimée a

L'intonation des voix chères qui se sont tues.

LÉON LEMONNIER, *Le Figaro*, supplément littéraire, 19 janvier.

Et qu'on ne croie pas, d'ailleurs, que ces fards et ces soins soient pour les femmes un joyeux passe-temps et un plaisir facile. Hélas !

Chassez le naturel, il revient au galop !

La Fontaine n'a jamais exprimé plus désastreuse vérité.— *Le Temps*, 22 janvier.

§

Publications du « Mercure de France ».

PASSE-TEMPS (*Madame Cantili. Souvenirs de Basoche. La Mort de Charles-Louis Philippe. Un Salon littéraire. Ménagerie intime. Villégiature. Notes et Souvenirs sur Remy de Gourmont. Mademoiselle Barbette. Admiration amoureuse. Ad. van Bever. Mots. Propos et Anecdotes*), par Paul Léautaud. Volume in-16 double-couronne, 12 fr. La première édition a été tirée à 550 exemplaires sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 67 à 616, à 40 francs. Il a été tiré 66 exemplaires sur papier de Hollande Van Gelder, numérotés à la presse de 1 à 66, à 80 francs.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

BULLETIN FINANCIER

Les comptes des sociétés françaises qui ont clôturé leur dernier exercice les 31 octobre et 30 novembre écoulés font généralement apparaître des bénéfices en augmentation sur l'année précédente. Ce fait vaut d'être noté, car il permet de penser que les résultats obtenus par la plupart de nos grandes entreprises au cours de 1928 seront en amélioration appréciable sur ceux de 1927, année qui — on le sait — fut marquée par un brutal redressement du franc et un ralentissement consécutif des affaires en France. Si l'optimisme continue à régner à la Bourse, ce n'est donc pas sans raison.

Mais les perspectives d'augmentation des prochains dividendes ne sont-elles pas largement escomptées par les cours actuels ? Toute la question est là. Et l'on serait tenté d'y répondre par l'affirmative si l'on ne tenait compte de l'action stimulante de l'abaissement progressif du loyer de l'argent. Cette diminution du taux de l'intérêt est mise en évidence par les conditions du prochain emprunt destiné à résorber les bons de la défense nationale, ainsi que les obligations de la Caisse Autonome. On sait déjà que cet emprunt sera du type de 4 1/2 o/o. C'est dire que la Bourse ne peut plus appliquer un taux de capitalisation de 5 o/o comme elle le faisait l'an dernier, mais un taux très inférieur.

On doit pourtant se garder de toute exagération. Si, en effet, la réforme monétaire dispense maintes sociétés de doter leurs fonds de prévoyance aussi largement qu'elles le faisaient auparavant, il n'en demeure pas moins que la question de la lutte sur le terrain des prix pose le principe d'un abaissement du coût de production. Nos Charbonnages doivent ainsi s'efforcer de compenser les effets d'une fiscalité opprimante par une meilleure utilisation de leurs produits : fabrication d'engrais de gaz, d'énergie électrique, etc... Les Affaires françaises de soie artificielle sont également tenues de consentir des réductions de prix pour faire face à leurs rivales anglaises, allemandes, italiennes, etc... La marge bénéficiaire de maintes branches d'industrie menace donc de se réduire sans qu'il soit possible d'espérer des compensations du même ordre du côté des salaires et des impôts. Par suite, sans méconnaître les effets de la reprise des affaires en France, convient-il de ne pas trop s'exagérer la progression des bénéfices de nos entreprises.

Nos Rentes, il va sans dire, sont toujours des premières à bénéficier de la baisse du loyer de l'argent. Et voici que des Banques Françaises — Banque Transatlantique, Comptoir Lyon-Alemand, Crédit Commercial — vont réaliser des augmentations de capital dont il était question ici depuis plusieurs mois. Par suite, le groupe bancaire demeure bien orienté. Les Charbonnages du Nord sont en hausse à peu près générale et il semble bien qu'on commence à anticiper largement sur leurs perspectives d'avenir. Aux Mines, la constitution récente d'un cartel international du zinc fait espérer que semblable opération se réalisera entre producteurs de plomb ; de là un redressement des bonnes affaires de plomb et zinc, comme Penarroya. Toutes les entreprises de distribution d'énergie sont en effervescence. Les grosses métallurgiques sont également en progrès. Peu d'activité aux Pétroles, alors que les Caoutchoucs, stimulés par un raffermissement progressif des cours de la gomme, tentent de se relever. Les grandes vedettes du groupe chimique maintiennent des dispositions à la hausse, cependant que le groupe des ciments augure encore très favorablement de la réalisation de grands travaux en France.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 70 fr. | 6 mois : 38 fr. | 3 mois : 20 fr. | Un numéro : 4 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Bessarabie, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Cuba, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatémala, Haïti, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal), Uruguay, Vénézuéla, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 90 fr | 6 mois : 49 fr. | 3 mois : 26 fr. | Un numéro : 4 fr. 50

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 105 fr. | 6 mois : 57 fr. | 3 mois : 30 fr. | Un numéro : 5 fr.

En ce qui concerne les **Abonnements *étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent, quel que soit le prix marqué : le numéro 4 fr. ; le tome autant de fois 4 fr qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS, 259-31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de la correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS.— Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.